UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04335 1766

& CIE
MONTREAL
LIBRARY
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

659

M^GR RIDEL

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/mgrridelvque00piac

Mgr Ridel évêque de Philippopolis,

vicaire apostolique de Corée

Mgr RIDEL

Evêque de Philippopolis

VICAIRE APOSTOLIQUE DE CORÉE

D'APRÈS

SA CORRESPONDANCE

PAR

l'Abbé Arthur PIACENTINI.
Professeur au collège Saint-Stanislas (Nantes)

OUVRAGE ORNÉ D'UN PORTRAIT A LA PLUME
Par M. Etienne ROZO
ET D'UNE CARTE DE CORÉE

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

LYON.
LIBRAIRIE GÉNÉRALE CATHOLIQUE ET CLASSIQUE
EMMANUEL VITTE, DIRECTEUR
Imprimeur-Libraire de l'Archevêché et des Facultés catholiques
30, RUE CONDÉ, ET PLACE BELLECOUR, 3
1890

TRANSFERRED TO
HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Conformément au décret d'Urbain VIII, en date du 13 mars 1625, nous déclarons que, si dans le cours de cet ouvrage nous avons donné à Mgr Ridel et à d'autres personnages des titres qu'ils n'ont pas recus de l'Eglise, nous ne l'avons fait que selon le langage ordinaire, sans vouloir prévenir en aucune manière le jugement de l'Eglise, à laquelle nous soumettons avec amour, et sans réserve aucune, notre personne et cet écrit.

LETTRE

DE

Sa Grandeur Monseigneur Le Coq

ÉVÊQUE DE NANTES

ÉVÊCHÉ
DE
NANTES

Nantes, le 23 juin 1890.

Monsieur l'Abbé,

Vous vous proposez de publier prochainement la *Vie de Mgr Ridel*. J'en suis extrêmement heureux. Cette vie est la vie d'un saint. Elle est d'ailleurs présentée par son auteur sous une forme pleine de charme, dans un style simple et noble, en parfaite harmonie avec la beauté et la dignité du sujet. Cet ouvrage sera lu, n'en doutez pas, avec un vif intérêt et une grande édification. Ce sera votre meilleure récompense, la seule du reste que vous ayez ambitionnée.

Par sa naissance, Mgr Ridel appartient au diocèse de Nantes. Son nom est déjà inscrit en lettres d'or dans nos annales religieuses, et son souvenir, entouré de vénération, restera gravé dans nos cœurs. La Corée et la Bretagne occupèrent une large place dans ses affections ; du haut du ciel, nous pouvons le croire, il les regarde et les bénit encore.

Agréez, cher Monsieur l'Abbé, avec mes félicitations, l'assurance de mon affectueux dévouement en N.-S.

† Jules, *évêque de Nantes.*

LETTRE

DE

Sa Grandeur Monseigneur Bécel

ÉVÊQUE DE VANNES

ÉVÊCHÉ
DE
VANNES

Vannes, le 21 juin 1890.

Mon cher Abbé,

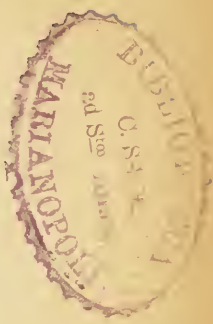
Mes visites pastorales ne m'ont pas encore permis de lire la *Vie de Mgr Ridel*. M. le chanoine Gorel m'en a parlé avec éloge. Je souhaite que votre ouvrage se propage dans mon diocèse, où le vénérable évêque missionnaire est venu mourir, au milieu des siens, dont nous avons partagé le deuil et les consolations.

Tous ceux qui ont connu et aimé cet héroïque apôtre vous seront, comme moi, reconnaissants de le faire revive dans ces pages édifiantes.

Je me plais à féliciter l'auteur, plein de talent et de bonne volonté, du remarquable portrait reproduit en tête du volume.

Je vous bénis, cher Monsieur. Croyez à mon religieux dévouement.

† Jean-Marie, *évêque de Vannes.*



PRÉFACE

VOICI *l'histoire d'un évêque dont le souvenir doit être cher aux enfants de la Bretagne et dont le nom rappelle une vie d'héroïques vertus.*

Mgr Ridel, c'est l'homme qui compte Dieu pour tout et sur Dieu en tout; c'est le chrétien épris de l'amour des âmes, qui va au-devant d'elles comme va l'amour, malgré les fatigues et les privations, malgré les périls et la mort; c'est le saint qui, voulant être l'homme de Dieu, conforme en tout sa volonté à celle de son Maître. Qu'on ajoute la sollicitude et la prudence du pasteur, la douceur et la fidélité de l'ami, la tendresse du père, et l'on aura la grande physionomie que nous avons esquissée avec une piété toute filiale. Pour accomplir dignement notre tâche, il eût fallu « l'œil qui sait voir les grands caractères, la main qui sait tracer les grands tableaux ». Notre héros les méritait.

Les apôtres de la trempe de Mgr Ridel sont, comme l'a dit Louis Veuillot, « le printemps de l'Eglise; ils lui font revivre ses premiers jours. Riche de leur vertu ardente et victorieuse, elle les montre au monde, qui croit l'avoir appauvrie; à meilleur titre que l'antique Romaine, elle dit : « Voilà mes joyaux et ma beauté. » Mais ils sont aussi la poésie, l'enthousiasme et l'honneur de notre siècle. Ils sont surtout la folie de la croix.

Ainsi nous apparaît le vaillant évêque de la Corée, blanchi avant l'âge, courbé sous le poids du labeur et couronné de toutes les auréoles de l'apostolat, moins le martyre.

Sa vie est une vie de luttes et de contradictions ; c'est la croix : ce n'est pas le triomphe.

Pendant les dernières années de la vie de Mgr Ridel, un vent de liberté commençait à souffler sur la malheureuse mission de Corée. Déjà le saint évêque entrevoyait le jour où il serait rendu à son peuple, où il lui prêcherait publiquement Jésus-Christ. A ce rêve de son cœur il tressaillait de joie. Mais le traité franco-coréen, négocié depuis 1882, ne fut conclu qu'en 1886, et ratifié seulement en 1887. Dieu avait rappelé à lui son serviteur, le 20 juin 1884.

Mgr Ridel n'a donc pas vu ses efforts couronnés sur la terre : il a semé dans la souffrance et dans les larmes ; au ciel il obtiendra que ses successeurs moissonnent dans l'abondance et dans l'allégresse.

Depuis le mois de juin 1888, un chargé d'affaires français réside à Séoul, et cependant la Corée n'est encore qu'entr'ouverte à la prédication de l'Evangile. La France, dans son traité avec ce petit Etat, n'a oublié que les missionnaires, c'est-à-dire, ceux de ses enfants qui sont venus les premiers chez ce peuple barbare, porter avec l'Evangile son nom et son amour. Toutefois, les nouvelles relations commerciales ont fait une large brèche dans les barrières infranchissables de ce pays. Espérons que la liberté religieuse passera bientôt par là tout entière.

En ce moment, l'intérieur de la Corée est encore un pays défendu ; *les missionnaires n'y exercent leur ministère que dans le plus profond secret. Dans quelques ports seulement ils peuvent se montrer, revêtir le costume ecclésiastique et acquérir des immeubles comme les commerçants étrangers. Grâce à cette clause du traité, Séoul, à la grande joie des chrétiens et au grand étonnement des païens, possède un orphelinat et un hospice. Là, depuis le*

mois de juillét de l'année dernière (1888), quatre sœurs de Saint-Paul, de Chartres, se dévouent au service de plusieurs centaines d'enfants et de vieillards.

Naguère la voix de Mgr Blanc arrivait jusqu'aux amis de France : c'était un cri d'espoir, mais aussi de détresse. Le vénéré successeur de Mgr Ridel vient d'acquérir un magnifique terrain sur le coteau qui domine la capitale de la Corée. Il s'agit maintenant d'y élever une église à Jésus-Christ. On comprend la joie de l'évêque qui peut arborer le premier le drapeau du divin Maître au-dessus d'une capitale païenne, au-dessus des temples des idoles et de la demeure du roi. Mais quelle douleur à la vue du dénûment qui ne lui permet pas d'offrir à Dieu un temple digne de sa majesté, sous les regards d'un peuple qui jugera Dieu par son temple !

La voix de Mgr Blanc est venue jusqu'à nous ; nous tâchons d'y répondre aujourd'hui en consacrant à la première église de Corée le fruit de cet ouvrage.

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

Enfance de Félix Ridel. — Sa vocation. — Mort de sa mère. — Sa première communion. — Collège de Notre-Dame des Couëts. — Prédiction de M. de Courson. — Félix au grand Séminaire de Nantes. — Ses vacances à Vannes. — Saint-Sulpice. — Mgr Jacquemet éprouve la vocation du futur missionnaire. — La Remaudière. — Le Séminaire des missions étrangères. — M. Ridel est destiné à la mission de Corée.

Félix-Clair RIDEL naquit le 7 juillet 1830, à Chantenay, petite ville industrielle située sur le bord de la Loire, aux portes de Nantes. Il eut l'inappréciable avantage d'appartenir à une famille vraiment chrétienne. A ce foyer béni, la religion et l'honneur occupaient la première place. Son père construisait de modestes chaloupes dans les chantiers Crucy, sa probité lui méritait la confiance et l'estime. Sa mère était le modèle des mères, et, dans l'éducation de ses enfants son ingénieuse délicatesse égalait son tendre dévouement. Ne voulant perdre aucune occasion de les

former de bonne heure à la vertu, elle leur parlait par ses actions et les accoutumait à faire le bien en le faisant elle-même.

Grâce à cette éducation, la paix, le bonheur régnaient dans la famille. Malgré leurs caractères en apparence très opposés, une douce et inaltérable amitié unissait les quatre enfants : Louis, Marie, Joséphine et Félix. La douceur et la docilité exemplaire de l'aîné modéraient bien souvent l'ardeur et la pétulance du plus jeune. Plus tard, l'enfant, devenu missionnaire, reviendra avec un charme inexprimable sur ces souvenirs du premier âge; il sera heureux de rappeler dans ses lettres les exemples de ses parents, les conseils de son frère. Il les regardera toujours comme une source de grâces et de bénédictions. Si la vivacité du jeune Félix faisait à sa mère un devoir de ne pas le perdre de vue, par ses excellentes dispositions, il devint pour elle l'objet d'espérances lointaines mais bien douces déjà.

Au premier éveil de son intelligence, elle déposa soigneusement dans son âme les germes de la plus tendre et de la plus solide piété. Dès lors aussi, le jeune Félix eut en Marie la plus vive confiance; il lui montrera jusqu'à la mort le plus filial amour.

Ce fut à cette mère si pieuse qu'il dut sa vocation de missionnaire. Cette pensée lui tenait particulièrement au cœur et, presque au terme de sa vie, courbé sous le poids d'un glorieux apostolat, il retraçait encore ce souvenir, avec une grâce toute naïve, pour l'une de ses nièces qui lui demandait une histoire de missionnaire.

« Il y a déjà bien longtemps : c'était en 1837 ou 1838, dans une petite maison située sur le bord

d'un grand fleuve habitait une famille composée du père, de la mère et de plusieurs enfants... Le plus jeune, surnommé *sang-bouillant*, paraissait avoir inventé le mouvement perpétuel.

« Un jour, assis près de sa mère, il attendait sans doute l'un de ses jolis contes qui le faisaient rester sage, quand tout à coup il aperçut sur la table un livre bleu.

— Mère, dit-il, est-ce qu'il y a des histoires dans ce livre?

— Oui, mon fils, c'est un livre qui raconte des histoires, des histoires de missionnaires.

— Qu'est-ce que les missionnaires?

— Ce sont des prêtres qui s'en vont bien loin, chez les peuples qui ne connaissent pas le bon Dieu.

— Comment? il y a des hommes qui ne connaissent pas le bon Dieu! Mais ils ne pourront donc pas aller en paradis? Et les petits enfants et leurs mères ne verront pas le bon Dieu?

— C'est pour cela que les missionnaires quittent leurs familles, endurent toutes sortes de souffrances et qu'ils s'en vont bien loin chez les peuples sauvages pour leur prêcher les vérités de la sainte religion.

— Y en a-t-il beaucoup qui partent ainsi?

— Il y en a beaucoup, mais pas assez. Ils demandent qu'on vienne à leur aide!...

« Ces paroles revinrent mille fois à la pensée du jeune enfant; elles avaient fait une impression profonde sur son âme. Un travail s'opéra peu à peu en lui. Des peuples qui ne connaissent pas le bon Dieu!... qui ne peuvent aller au ciel parce qu'ils n'ont personne pour leur en montrer le chemin!...

— Mais tout le monde sait, et on doit aller le leur

dire, que s'ils pèchent ils iront en enfer; et qu'au contraire, s'ils ne commettent pas le péché ils iront en paradis. Oh ! il faut aller le leur dire.

« Puis il ajouta avec tout l'élan de son cœur : « Mère, mère, moi j'irai, moi aussi je veux être mis- « sionnaire. »

Pour toute réponse, une larme coula sur les joues de la mère et tomba sur le front de l'enfant qu'elle tenait pressé sur son cœur, en disant : « Pauvre petit chéri ! »

Ce baiser et cette larme furent la rosée du ciel sur le germe d'où sortit cette vocation.

Elle ne fit depuis que se développer et grandir. L'enfant pensait bien en ce moment que les pays sauvages dont lui avait parlé sa mère étaient situés là-bas, derrière le fleuve. Pour lui, le monde c'était tout ce qu'embrassait l'horizon; aussi, aller chez les peuples délaissés, être missionnaire, lui semblait la chose la plus naturelle et la plus facile.

Ce fut vers cette époque que sa pieuse mère rendit son âme à Dieu. Félix avait alors neuf ans. Malgré son jeune âge, ce douloureux événement laissa dans son âme une impression que ni le temps ni l'éloignement n'effacèrent jamais. Vingt ans plus tard il rappelait ainsi ce cruel souvenir : « Cette scène est profondément gravée dans ma mémoire ; j'en ai entretenu bien souvent mon esprit et mon cœur. C'était la nuit, j'étais avec mon père, lorsque nos sœurs accoururent en jetant de grands cris. Je te vois encore, mon cher Louis, te prosterner pour prier près de notre mère. Je me souviendrai toujours de cette terrible nuit ! Que c'était triste ! nous n'avions plus de mère ici-bas ! Et, depuis, il nous a fallu supporter cette cruelle privation ! C'était près d'elle que j'avais pris la réso-

lution d'être missionnaire, résolution d'enfant, c'est vrai ; mais dès lors j'avais mon but, j'avais mon secret. »

Peu à peu le jour se fit dans l'esprit du jeune enfant ; la grâce du bon Dieu, déposée par la main ou plutôt par l'amour d'une mère, grandit et triompha de toutes les difficultés.

Ainsi disposé, Félix entrevoyait avec joie le grand jour de sa première communion et s'apprêtait avec soin à recevoir dans son cœur le Dieu de l'Eucharistie. L'église où il avait reçu le baptême le vit s'unir pour la première fois à son Créateur et lui jurer fidélité. Nul n'a été plus fidèle.

A partir de cette heure, son désir d'être missionnaire devint plus ardent, et c'est avec l'intention de le réaliser un jour que, vers la fin de septembre 1843, il se présenta chez M. l'abbé Muray, supérieur du collège ecclésiastique de Notre-Dame des Couëts.

Félix se donna tout entier à l'accomplissement de ses devoirs. Rien ne l'arrêtait, ni la fatigue ni la peine. Cependant, si son caractère gai, franc, ennemi de tout ce qui n'était pas honnête, si sa bonté, qui n'exceptait personne, lui méritèrent bientôt l'affection et l'estime de tous ses condisciples, sa nature ardente et presque fougueuse eut besoin d'être modérée.

Pendant les deux premières années de collège, il eut pour professeur M. l'abbé Baumier. Ce prêtre éminent n'était pas homme à perdre patience et à se décourager, en présence d'un élève qui montrait parfois une exubérance de vie plus grande que ne le voulait la règle. Son regard pénétrant découvrit bientôt les richesses de cette belle âme et sut distinguer en

elle des qualités précieuses pour l'avenir. Il s'attacha aux pas de cet enfant hardi, entreprenant, et fit si bien, par sa charité, son enjouement, sa fermeté, qu'il en eut enfin raison. Dès lors il s'établit entre le maître et l'élève une confiance réciproque, avec grand profit pour le jeune homme.

L'année qui suivit le départ de M. Baumier fut assez pénible pour Félix. Sa nature, imparfaitement assouplie, se trouvait privée trop tôt de la sage direction de ce maître. Une ardeur excessive, les sympathies qu'il s'était créées parmi ses camarades inspirèrent des craintes à quelques professeurs, peut-être un peu timorés.

On en écrivit à M. de Courson qui avait encouragé son entrée aux Couëts. — Le vénérable supérieur de Saint-Sulpice répondit : « La physionomie de cet enfant m'a frappé; il fera un bon prêtre. N'ayez aucune crainte à cet égard. » Paroles vraiment prophétiques, qui font honneur à la perspicacité de M. de Courson et à l'excellente nature de celui qui en était l'objet.

Ce ne fut, au reste, qu'un nuage passager. Pendant les dernières années de ses humanités, Félix eut pour professeurs deux hommes remarquables par leur intelligence, leur dévouement et leur piété.

Le souvenir de MM. Aguesse et Lagrange est toujours vivant dans le diocèse de Nantes. « Aidé de leurs encouragements, de leurs conseils, le jeune humaniste se remit avec ardeur au travail, à la formation de son esprit et de son cœur.

« Ce fut ainsi que se passèrent les quatre années du petit séminaire, sans incident remarquable, mais aussi sans refroidissement de la première ferveur. Au

contraire, on remarqua en lui une maturité précoce et une répulsion de plus en plus accusée pour ce qui n'est pas droit, honnête et vertueux.

« Le séjour au séminaire de philosophie et au grand séminaire va compléter cette éducation sacerdotale.

« Pleinement assuré de sa vocation, il n'eut qu'une pensée, se dévouer corps et âme au service de Dieu et de l'Eglise.

« Rien ne lui paraissait au-dessus de ses forces, il était prêt à tout quitter : une famille dont il était l'âme; des amis très chers dont il ne perdra jamais le souvenir; son pays qu'il ne cessera pas un instant d'aimer. Sous des dehors énergiques, il avait une âme très aimante et le sacrifice de ses affections ne fut pas le moindre mérite de son apostolat (1). »

Le récit des *Annales* lui avait dit les privations, les douleurs, les tortures qui attendent le missionnaire au delà des mers; mais ces lectures, loin de modérer ses désirs, les enflammaient au contraire. « On doit être si heureux, disait-il, d'aller chez le bon Dieu, avec sa tête entre les mains. » Cependant, au mois d'octobre 1856, il sembla hésiter un instant. La vie de ses maîtres, des saints prêtres de Saint-Sulpice; cette vie toute faite de recueillement, de prière et de travail, lui parut pleine d'attraits, fit sur lui une impression profonde. Suivre Jésus, courir avec lui après la brebis égarée, et couronner une vie de sacrifices par l'immolation suprême, quel idéal! Mais les vertus de ses maîtres lui montrèrent Jésus à Nazareth, et il se demanda si cette vie cachée ne serait pas plus

(1) Notice biographique par M. l'abbé Lahue, condisciple de Mgr Ridel.

méritoire pour lui et par conséquent plus agréable à Dieu. Cette pensée le détermina d'abord à entrer au séminaire de Saint-Sulpice pour y étudier les desseins de Dieu à son égard.

Dans cette illustre et sainte maison, il fut vite apprécié. Le vénérable directeur, M. Icard, lui confia, parmi les jeunes filles qui se préparaient à la première communion, les moins fortunées aux yeux du monde. C'était son début dans l'apostolat. Il y mit tout son dévouement. « Il fallait le voir, toujours souriant, s'occupant surtout des plus pauvres, des petits, des déshérités, allant vers eux, conduit par son esprit de foi et par la bonté de son cœur, qui, toute sa vie, l'a porté vers ceux qui souffrent. Tous ses enfants ont grandi, se sont dispersés dans la grande ville ou ailleurs; nul ne l'a oublié (1). »

A ce même catéchisme, un jeune gentilhomme brésilien, M. de Macédo-Costa, donnait aussi toute son âme. Devenu évêque, il devait, comme M. Ridel, souffrir une dure captivité pour le nom de Jésus-Christ. « Merveilleux rapprochement de ces deux confesseurs de la Foi, qui ont ému le monde par le simple récit de leurs souffrances, et rappelé en plein dix-neuvième siècle le beau et fier langage des anciens martyrs. Ils se séparèrent comme jadis les apôtres : l'un pour évangéliser, au prix de fatigues inouïes, les sauvages des bords de l'Amazone, l'autre pour aller affronter, sur les terres de Corée, les terribles lois portées contre le nom chrétien » (2).

M. Ridel dut attendre l'heure marquée par Dieu. Les vacances le ramenèrent pour quelques semaines

(1) Oraison funèbre de Mgr Ridel, par M. l'abbé Th. Mainguy.
(2) Notice biographique, par M. l'abbé Lahue.

dans sa famille. Elle n'habitait plus au bord de la Loire, mais tout au fond du golfe appelé en breton Morbihan. Depuis plusieurs années le port de Vannes s'ouvrait plus facilement aux caboteurs : les chantiers de navires en construction n'étaient jamais vides. M. Louis Ridel y construisait alors de nombreux lougres et chasse-marées qui le cédèrent bientôt aux briks et aux goëlettes. C'est là, dans la modeste habitation où il rendit le dernier soupir, que M. Ridel goûta les joies de la famille, animant de sa joyeuse humeur le foyer de son père. Les siens ne furent pas seuls à jouir de l'aimable séminariste. Quoique sa naissance l'eût donné au diocèse de Nantes, les séminaristes de Vannes lièrent avec lui un amitié dont le souvenir les émeut chaque fois qu'on leur rappelle aujourd'hui le nom de M. Ridel. Le matin les réunissait pour entendre la messe, et bien souvent pour des promenades dans les campagnes voisines ou sur le golfe. Plus tard, nous retrouverons chez le missionnaire de Corée les vives images, gardées par lui au fond du cœur, de ce Morbihan aux îles verdoyantes et aux courants rapides, qu'il sillonna plus d'une fois sur une légère barque avec ses jeunes confrères.

Après une année de réflexion et d'étude, la détermination de l'abbé Ridel fut irrévocablement prise.

Dès son jeune âge, le cri des affamés qui demandent du pain avait ému son cœur. Maintenant, ses vœux sont comblés ; Dieu lui a donné l'ordre d'aller rassasier ceux qui ont faim. « *Ite*, partez. » Cette puissante parole qui depuis dix-neuf cents ans a jeté les hérauts de l'Evangile sur tous les chemins de la terre fut distinctement entendue. Il demanda donc à l'autorité diocésaine la permission de suivre

son attrait. Mgr Jacquemet jugea prudent d'éprouver sa vocation; il lui conseilla d'attendre et l'envoya exercer les fonctions du saint ministère dans une petite paroisse. Les habitants de la Remaudière gardent encore précieusement son souvenir.

Ame d'une trempe vigoureuse, l'abbé Ridel vit dans l'ordre de son évêque l'expression de la volonté de Dieu. Il s'y soumit, profitant de cette épreuve pour se préparer aux fatigues de l'avenir. Rien ne lui coûta. Pour Dieu, pour les âmes, il se sentit prêt à tous les sacrifices, à se sacrifier lui-même. Aux privations qu'il n'avait pas choisies, il en ajouta d'autres, prolongeant ses jeûnes outre mesure, faisant de longues marches, n'écoutant jamais les réclamations de son corps fatigué, essayant ses forces comme un lutteur avant le combat.

L'épreuve ne fut pas très longue, mais elle suffit pour témoigner d'une vocation que tous les signes rendaient déjà certaine. Exaucé enfin par son évêque, l'abbé Ridel fixa son départ pour le séminaire des missions étrangères, au 1er août 1859.

« Cette nouvelle, lui écrivait alors un aspirant missionnaire, ne nous étonne pas; ce qui nous étonne davantage, c'est de ne pas vous avoir vu ici plus tôt. Depuis longtemps tout le monde vous avait fait missionnaire. Vous avez préféré attendre l'heure de la divine Providence, vous avez bien fait. Il faut que ce soit le bon Dieu qui nous appelle et nous amène dans cette maison. Ici on a quitté ses parents, ses amis les plus chers. On respire plus à l'aise la grâce du bon Dieu. C'est un bonheur de songer que notre unique espoir est en Dieu, que lui seul désormais doit être notre père, notre mère, notre frère, notre ami. »

Le séminaire des missions étrangères est la grande école où l'apôtre, avant d'aller combattre les combats de Jésus-Christ, vient apprendre à mourir pour le nom, pour la gloire et l'amour de Dieu. En franchissant le seuil de cette maison, le futur missionnaire se dépouille de tout ce qu'il a de plus cher au monde. Il meurt d'abord à sa famille; il la quitte, et vraisemblablement c'est pour toujours; il ne lui appartient plus. Il meurt à sa patrie; bientôt il ira sous d'autres cieux où rien ne lui rappellera le pays natal. Il faut enfin qu'il meure à lui-même, c'est-à-dire à toutes les délicatesses de l'âme et du corps, car il devra vivre sans asile assuré, sans une pierre où reposer sa tête, et peut-être sans confident et sans ami.

Le séminariste des missions étrangères, pour vaincre la nature et allumer dans son cœur la flamme qui ne s'éteindra plus, se soumet à une vie de sacrifice. Ses journées s'écoulent avec des maîtres qui sont allés eux-mêmes jusqu'aux extrémités du monde, porteurs de la bonne nouvelle. Il se pénètre de la vie des saints et des martyrs qui ont occupé sa place avant lui ; il contemple et admire ces instruments de toutes formes dont les bourreaux se sont servis pour donner la mort ou faire subir d'horribles tortures. Dans la *salle des martyrs* sont les glaives qui ont frappé ses frères, les cangues et les chaînes qu'ils ont portées, les cordes et les fouets qui ont déchiré leur chair ; les linges teints de leur sang. Cette vue le familiarise avec l'idée des supplices et le prépare, avec la grâce de Dieu, à supporter sans défaillance même le martyre.

Dans ce saint asile l'abbé Ridel trouva le bonheur. Cependant la joie d'être à Dieu seul ne l'empêcha pas de sentir l'amertume de la séparation et le vide

immense qui se creusait en son âme. Dans ses lettres il l'avoue simplement à ses parents, à ses amis ; mais il a toujours une parole qui calme la douleur, un baume pour la plaie qui saigne encore. C'est ainsi qu'il écrit à son vénéré père, cinq mois après la séparation :

« Que je pense à toi ! Tous les matins, à la sainte messe, ton nom vient le premier sur mes lèvres, parce qu'il est le premier dans mon cœur. Ah ! mon bien cher père, nous sommes séparés, et sans doute pour toujours. Cette pensée est bien pénible pour moi et fait à mon cœur la blessure la plus profonde, mais l'espoir qu'au ciel nous nous retrouverons pour aimer Dieu et vivre heureux ensemble, voilà ce qui me soutient, ce qui me donne force et courage pour accomplir les desseins de Dieu sur moi et répondre à son appel. Il me semble voir au ciel cette bonne mère que j'ai trop peu connue, mais tant aimée. Elle veille sur nous, elle prie pour nous. Nous sommes l'objet de sa sollicitude comme lorsqu'elle était sur la terre au milieu de nous. Il me semble entendre sa voix qui nous appelle et nous invite à partager son bonheur. »

A mesure que l'heure du départ approche, le futur missionnaire redouble de ferveur et de piété. Il aspire de plus en plus à cette vie d'immolation dont son âme a goûté les prémices.

Les supérieurs ont reconnu ses vertus et son zèle, malgré le voile de l'humilité qui les abrite. Le 2 juillet 1860, il écrit à sa famille : « Dieu vient de m'appeler d'une façon plus spéciale pour travailler à sa gloire et au salut des âmes. J'apprends ma destination. Je vais en Corée, au nord de la Chine. Je partirai par la mer Rouge, avant la fin de ce mois. » C'est à peu près tout le contenu de cette lettre. On dirait, en la

lisant, que celui qui l'écrit ignore la grandeur et les périls de ce poste.

La Corée dévore ses apôtres. Seule à l'extrémité de l'Orient, elle demeure toujours séparée du reste du monde par une barrière infranchissable. Sous peine de mort, aucun étranger n'en peut fouler le sol; aucun de ses habitants, sauf des cas exceptionnels et déterminés, n'en doit dépasser la frontière. Si la tempête jette une jonque chinoise sur la côte coréenne, les naufragés mêmes sont surveillés afin qu'ils n'aient aucun rapport avec les indigènes. Pénétrer dans ce pays si rigoureusement fermé est depuis longtemps l'objet d'une suite d'efforts que les missionnaires seuls ont vu couronner de succès. Depuis l'année 1788 jusqu'à 1860, l'histoire de l'Eglise de Corée se résume en un seul mot : persécution sanglante. Presque tous les missionnaires sont morts de la main des bourreaux, après les plus horribles tortures. Telle est la mission de l'abbé Ridel; tel est le poste que l'on confie à son intrépide courage.

Le 26 juillet, il partait pour Marseille, en compagnie de M. Calais, qui devait, dans le même champ du père de famille, supporter les mêmes fatigues, courir les mêmes dangers, et moissonner la même récompense.

CHAPITRE II

Marseille. — Dernier adieu de France. — De Marseille à Alexandrie. — Séjour au Caire. — Le chemin de fer du Caire à Suez. — Sur la mer des Indes. — Hong-Kong. — Nouvelles de Rome. — Vive la France. — Un missionnaire *décoré* sans pension du Gouvernement. — De Chang-Haï à Tché-Fou. — Abordage d'une jonque chinoise. — Début dans la vie apostolique.

MARSEILLE. — Cette ville nonchalamment assise sur le penchant d'une colline qui s'étend jusqu'à la mer, offre un spectacle dont aucune autre ville de France ne donnerait l'idée. Mais ce quai où se pressent des matelots de toutes les nations et une multitude de promeneurs et de gens de peine, ces rues larges bordées de hautes maisons et de magasins somptueux, ces promenades splendides, ce port tumultueux n'ont qu'un attrait médiocre pour le missionnaire qui passe. La foule qu'il coudoie a des intérêts si différents des siens qu'il se trouve seul au milieu d'elle.

Les visites de M. Ridel furent pour la vieille cathédrale et pour le sanctuaire vénéré de Notre-Dame de la Garde. Là, il épancha son cœur à loisir dans le cœur de Marie et donna libre cours à ses larmes. Qui dira la douleur et l'angoisse de celui qui s'exile, à cette heure suprême, au seuil même de la patrie !

Sur le point de quitter la terre de France, avant ce

départ qu'il pensait sans retour, il voulut dire encore un dernier adieu à ceux qu'il avait quittés. Voici comment il exprime ses sentiments où l'amour de la famille s'harmonise si bien avec l'amour de Dieu :

« Il est onze heures du soir, demain je quitte la France. Encore une fois je veux vous dire combien je vous aime. Vous avez compris, n'est-ce pas, le motif qui m'entraîne sous d'autres cieux ? Dieu m'a parlé au cœur, je lui obéis parce que j'ai le désir de vous être plus utile et de contribuer davantage à votre bonheur. J'ai toujours cru que missionnaire je me sanctifierais plus vite et qu'alors mes prières seraient plus agréables à Dieu, mes actions plus propres à m'avancer dans le chemin du ciel et à vous y conduire. Je désire bien ardemment, bien sincèrement votre bonheur sur la terre. Mais quand je songe à votre salut, à votre bonheur éternel, je n'ai plus d'expression pour traduire ma pensée. Encore une fois, mes bien-aimés, encore une fois, de France, je vous serre sur mon cœur. Adieu. »

Déjà de gros nuages de fumée tourbillonnent au-dessus du *Valetta*, beau navire de 800 tonneaux. C'est à son bord que les missionnaires prennent passage. Grâce au journal de M. Ridel, nous le suivrons facilement pendant cette longue traversée.

Le rivage s'éloigne et disparaît peu à peu. Bientôt ce n'est plus qu'une ligne blanche entre le bleu du ciel et celui de la mer. Le gouvernail orienté au levant, le vaisseau file vers ces rivages où les flots sont tièdes, le ciel pur et la mer éblouissante. Le vaisseau marche à toute vapeur, mais on le croirait immobile, si ce n'était le ruban d'écume que soulève l'hélice et qui se perd à l'horizon.

« Sur le pont règne la plus douce gaîté. Après avoir déjeuné avec force beefsteaks et roastbeefs, les passagers fument le calumet sur le tillac d'avant. Mes compagnons se mettent à écrire. Pour moi, en plein air, mes idées s'en vont et le vent emporte mes pensées. Je ne veux pas les retenir, car le vent souffle du Sud-Est. Tout s'envole vers la France, et je sens que chaque instant qui m'en éloigne augmente mon amour pour elle, pour les amis et les parents que j'y laisse. »

Le 31 juillet, Malte apparaît au milieu des brumes du soir. Un peu plus tard, au clair de la lune, les passagers se promènent le long du port, curieux de voir nombre d'habitants couchés dans les rues et sur les places publiques.

Le lendemain matin, à deux heures, un sifflet strident annonce le départ.

Le *Valetta* vogue vers Alexandrie. La monotonie de cette grande traversée n'est interrompue que par la visite d'un petit oiseau. Cette visite est consignée dans le journal du jeune missionnaire et avec quelle grâce !

« J'étais seul sur le pont du navire lorsqu'il vint, le pauvre petit, faible et sans appui, égaré au milieu des mers, se reposer en tremblant sur la poulaine de notre vaisseau. Je l'appelais bien naïvement, je l'aimais déjà, j'aurais voulu lui donner un abri, car je le regardais comme un heureux messager qui m'apportait de bonnes nouvelles de ceux que je laissais. Qu'est-il devenu ? »

Le 3 août, au point du jour, la vigie signale Alexandrie qui semble se lever du sein de la mer. Nos voyageurs ne font que passer à travers cette foule d'Egyptiens, jaunes ou noirs, criant et grimaçant. A 10 heures,

le chemin de fer les emporte vers le Caire, où ils devront séjourner jusqu'au lendemain.

« Si dans ces contrées, écrit M. Ridel, la curiosité du voyageur est satisfaite, ce n'est pas sans fatigues, car toutes les courses se font à dos d'âne, seul genre d'omnibus de ce pays. Lorsque la nuit vient, les moustiques, probablement alléchés par l'odeur de viande fraîche, se jettent sur le malheureux nouveau venu avec un acharnement dont on n'a pas l'idée »

Quelques heures d'insomnie pour un missionnaire méritent-elles autre chose qu'un souvenir joyeux? Mais comment reproduire son émotion et sa joie, lorsqu'à l'aurore, au saint sacrifice de la messe, il vit entre ses mains l'Enfant-Dieu? Là aussi, dix-huit siècles auparavant, Marie et Joseph l'avaient porté sur leurs bras et serré sur leurs cœurs! Après avoir été aimé et adoré dans ces lieux, Jésus y est encore redevenu le Dieu fugitif et inconnu.

Du Caire à Suez, il n'y a que de rares stations, où demeurent quelques employés chargés de l'entretien de la voie; chaque jour on leur apporte l'eau nécessaire, car ils n'ont pas une source ni même une citerne. De temps en temps apparaît une caravane qui traverse les sables brûlants de l'isthme. De tout côté la plaine se déroule à perte de vue, silencieuse, monotone. Vers le milieu du jour, les dunes se montrent comme entourées de grands lacs : à mesure que l'on approche, l'inondation recule et disparaît.

Tout à coup la machine, de ses longs sifflements, trouble cette immense solitude. Et peu à peu les voyageurs s'aperçoivent qu'au lieu de continuer leur route ils reviennent sur leurs pas. Le vent a-t-il accumulé

le sable sur la voie? a-t-on fait quelques signaux d'alarme? « N'ayez crainte, le train s'est arrêté ; le chauffeur descend, ramasse sur le sable un petit objet noir, qu'il frappe deux ou trois fois sur son genou et dont il se coiffe ensuite. C'est tout simplement sa casquette, que les voyageurs lui font la politesse de venir chercher avec lui. Ce petit trait vous montre assez comment on voyage dans le désert. »

La *Malta*, navire de deux mille tonneaux, attendait les missionnaires à Suez pour les porter jusqu'à Hong-Kong.

A bord, il n'y a que des Anglais et 200 hommes d'équipage, tous noirs. Conversation anglaise, régime anglais, visages noirs ; que faut-il de plus pour donner le spleen à des Français? Si les journées paraissent longues, les nuits sont délicieuses. Alors, pendant que les missionnaires se promènent sur le pont, une joie douce inonde leur âme. La lune éclaire à demi le navire; les étoiles scintillent au firmament; la brise assez forte rend des sons harmonieux en se jouant avec les flots légèrement agités. Le ciel et la terre semblent tous les deux chanter leur hymne du soir en l'honneur du Très-Haut. C'est après une de ces promenades que, le 15 août, M. Ridel, en se retirant dans sa cabine, trace les lignes suivantes :

« Oh! le beau jour! Nos cœurs s'étaient réjouis la veille, et dès l'aube nous pensions à notre bonne Mère du ciel. Mais à bord, que c'est triste! Ce jour ressemble à tous les autres, et la fête se passe à l'intérieur. Le soir, à table, nous sommes silencieux ; nos regards et nos cœurs se parlent seuls. Nous songeons au doux pays de France. Puis, après nous être promenés au clair des étoiles, nous nous retirons. Bientôt notre

cabine s'illumine, et l'image de Marie apparaît radieuse au milieu des lumières. Hélas ! avec nos vœux, nos prières et nos cantiques, c'était tout ce que pouvaient nos cœurs pour dire à l'auguste Reine du ciel et de la France notre ardent et filial amour.

« Pendant de longues heures, le sommeil ne peut fermer notre paupière. Avec quelle émotion, écrit-il le lendemain, je fais revenir devant moi le temps passé ! En 1856, j'étais à Vannes : c'était pour la dernière fois que je célébrais cette fête en Bretagne; en 1857, j'étais à la Bruffière, tous les visages d'amis souriants m'apparaissent comme une douce vision; en 1858, je goûtais, à pareil jour, les joies du saint ministère à la Remaudière, au milieu de cette population si dévouée et si bonne; en 1859 j'étais à Paris, et en 1860 me voici sur la mer des Indes, en route pour la Corée. Mais ici, pas de fête, pas de solennité, et surtout pas de saint sacrifice! Mais c'est pour vous, ô mon Dieu ; cette privation, je vous l'offre, je veux qu'en retour vous me combliez de vos grâces et de vos faveurs. »

Le 30 août, les missionnaires arrivaient à Hong-Kong. Vingt ans auparavant, cette île n'était qu'un rocher aride ; c'est maintenant une grande ville, moitié chinoise, moitié européenne. En ce lieu, où de pauvres pêcheurs amassaient avec peine quelques sapèques, depuis le traité de Nankin on n'entend plus tout le jour que le bruit des piastres et des dollars. A l'arrivée de M. Ridel, la France et l'Angleterre avaient encore leurs armées en Chine. Assurément, rien de plus fondé que les exigences de la jalouse Albion, qui voulait que son pavillon fût respecté par les sujets du *Fils du Ciel* eux-mêmes. Rien de plus juste surtout

que les réclamations de la France ; elle demandait compte à la Chine du sang français qu'elle avait versé.

Les notes du missionnaire à ce sujet sont pleines d'intérêt :

« Les troupes françaises et anglaises sont toujours dans le nord; elles devaient bombarder Pékin, le 4 octobre. Les Chinois sont rusés, et ils ont joué les ambassadeurs de toutes les manières ; ils les ont surtout trompés en les amusant, en faisant semblant de traiter. Mais, au fond, c'était pour attendre l'hiver, qui obligerait les alliés à se retirer. Il y a eu plusieurs rencontres. *Les Européens ont toujours été victorieux. Ils le seront encore, car ils ont pour eux la tactique et le courage. Mais les Chinois sont des diplomates aussi rusés qu'eux, et ils sauront toujours se tirer d'affaire. — Les Chinois seront toujours Chinois, ils tromperont et voleront le plus qu'ils pourront.* »

C'est aussi pendant son séjour à Hong-Kong, séjour qui dura deux mois, qu'il apprit la défaite de l'armée pontificale à Castelfidardo, défaite glorieuse à l'égal de la plus éclatante victoire. A cette nouvelle, la plus profonde douleur envahit son âme et des larmes coulent de ses yeux. « Je pleure comme un enfant, dit-il, je pleure avec ce bon Père. Avec quel bonheur je donnerais ma vie pour faire briller dans son âme une étincelle de joie ! » Le sort de ces braves enfants enlevés à l'affection de leurs familles, à l'espoir de leur patrie, lui semble très enviable. Il voit déjà leurs noms immortalisés dans les fastes de l'Eglise, et il met dans leurs mains et sur leurs fronts des palmes et des couronnes : « Qu'ils sont grands ! qu'ils sont beaux ! quelle gloire pour eux, pour leurs familles, pour notre patrie ! Notre Bretagne était bien représentée ; qu'elle soit

fière de ses enfants ! Non, elle n'a pas dégénéré; sa gloire d'autrefois est encore sa gloire d'aujourd'hui. Elle est toujours digne de son vieux renom et de sa vieille devise : *Potius mori quam fœdari.* »

M. Ridel, esprit vif, cœur aimant, âme riante, sème dans son récit une foule d'anecdotes gracieuses et pleines de bonne humeur, cette qualité vraiment française qu'il possédait au plus haut point. En les omettant, on enlèverait à cette physionomie de saint son expression habituelle, l'amabilité.

Pendant ces deux mois, qui lui parurent bien longs, il avait fait la connaissance d'un jeune Annamite qui répondait au nom de Pierre. Un jour, dans l'une de ses excursions, il le prit pour compagnon de voyage. Depuis longtemps ils erraient sur les bords de la mer, admirant le magnifique spectacle qu'elle offrait à leurs regards ; ses flots tout d'azur, étincelants de lumière, s'élevaient, s'abaissaient tour à tour, et faisaient jaillir l'un sur l'autre comme une éblouissante lave d'argent. Ce brisement de la vague, qui meurt en s'enroulant sur la grève, avait pour son oreille une indéfinissable harmonie. Ce spectacle, cette musique lui rappelaient ses jeux enfantins au seuil de la maison paternelle, sur les bords de la Loire, et plus tard, ses promenades en barque sur le Morbihan. Bientôt il s'aperçut qu'il était au pied d'un amas de rochers presque à pic. Revenir sur ses pas n'était point facile, car pendant sa rêverie la mer avait monté. Tout à coup, une idée jaillit de la cervelle de Pierre. On lui avait raconté la campagne de Crimée. « Père, s'écrie-t-il, la Malakoff, à nous la Malakoff ! » Et le voilà, s'aidant de ses pieds et de ses mains, et gravissant ces rochers escarpés. Oh ! que l'exemple est terrible ! car, ajoute

M. Ridel, immédiatement je réponds à Pierre : « Oui, mon capitaine, oui, Pierre, à l'assaut ! » et bientôt je l'ai devancé. Durant notre périlleuse ascension, j'eus la curiosité de me retourner, mais je fus effrayé de me voir suspendu presque verticalement au-dessus des flots. Arrivé au sommet, Pierre se mit à gambader et à crier comme un enfant : « Père, nous avons pris la Malakoff, à nous la Malakoff, vive la France ! » Il faut être à quatre mille lieues de sa patrie pour savoir tout ce que ce cri de : Vive la France ! jeta de joie et d'émotion dans l'âme du missionnaire.

« La veille de notre départ, écrit-il encore à son frère, M. Calais et moi nous allâmes, en compagnie de Mgr Pellerin (1) visiter le *Japon*, grand navire de transport. Le commandant, après nous avoir fait admirer son vaisseau, demanda à Sa Grandeur quels étaient les deux jeunes prêtres qui l'accompagnaient, et l'évêque répondit avec son accent breton : « Ce sont deux missionnaires *de* Corée. » — Oui, commandant, répondit l'un de nous, avec une familiarité que pouvait excuser la paternelle bonté de Mgr Pellerin, oui, *décorés*, mais sans pension du gouvernement. — On a reconnu l'auteur de cette réflexion joyeuse. Il ajoute : « C'était bien vrai, puisque nous portions notre croix sur notre poitrine, en attendant qu'il plût à Dieu de la mettre sur nos épaules. »

Les deux missionnaires de Corée ne firent guère que passer à Chang-Haï, où les rejoignit un de leurs confrères, M. Joanno, avec un élève coréen. Grâce au dernier traité de Pékin, qui accorde aux prêtres catholiques la libre circulation à travers l'empire, ils

(1) Vicaire apostolique de la Cochinchine septentrionale.

purent s'embarquer, le 19 décembre, pour Tché-fou. C'est à bord de l'*Echo*, navire français, qu'ils font la dernière étape de ce long voyage. De Tché-fou une jonque chinoise les transportera sur les côtes de la Corée. Là, une barque coréenne envoyée par Mgr Berneux doit les rencontrer et les introduire dans cette chère mission, où leurs confrères depuis si longtemps attendent du renfort. La difficulté sera de rencontrer cette barque. Il y a bien un lieu et un temps fixés, mais un marin chinois ne serait plus chinois s'il devenait exact.

Le vaisseau qui portait, non l'Eglise de Corée, mais une partie de sa fortune, était à peine parti de Chang-Haï qu'une jonque chinoise, poussée par le vent et le courant, vint donner en travers sur sa coque de fer. La malheureuse jonque, malgré toute la diligence possible, ne put éviter cet abordage. En un clin d'œil elle fut submergée et mise en pièces par l'hélice de l'*Echo*.

Ce fut un horrible spectacle : les naufragés ensevelis dans la plus profonde obscurité, roulés par les vagues en furie, poussaient des cris de détresse. Immédiatement les chaloupes sont mises à l'eau ; mais la mer est démontée et les flots balaient le pont avec violence. Les ténèbres épaisses, les blessures de ces infortunés paralysent les efforts et le dévouement de l'équipage ; six seulement d'entre eux peuvent être sauvés. Les autres restent engloutis dans les flots. Ce malheur jette la consternation parmi les marins et les passagers. De plus, la mer continuellement démontée, le vent glacial, la neige qui tombe à gros flocons ajoutent à ce deuil leur note pleine de tristesse.

Après trois jours d'une pareille navigation les missionnaires arrivent à Tché-fou (1).

Sur le rivage, M. Landre leur tend les bras. Depuis plusieurs mois cet apôtre attendait, lui aussi, l'heure de Dieu pour entrer en Corée. Voilà donc réunie la petite troupe auxiliaire que la divine Providence envoie à Mgr Berneux.

C'est la veille de Noël, que les messagers de la bonne nouvelle abordent en ces parages. Il y a trois pieds de neige dans la plaine, les montagnes environnantes sont toutes blanches et les bords de la mer couverts de glaçons. Comme Marie et Joseph, ils ont voyagé et ils arrivent au seuil de leur mission, la veille du grand jour, juste à temps, pour offrir à l'Enfant-Dieu leurs hommages et leurs adorations. Le lendemain, Jésus, le rédempteur des hommes, quittait encore le ciel pour l'étable de Bethléem.

Déjà le missionnaire de Corée peut faire la dure expérience des labeurs et des privations de la vie apostolique. Sa demeure se compose de deux bâtiment recouverts de chaume. Ces deux bâtiments n'ont qu'un étage, pas d'autres cloisons que celles qu'il a été obligé de faire avec de la paille et du jonc. Le premier sert de cuisine et de salle de compagnie. Quel nom pompeux pour un petit réduit où quatre personnes assises se trouvent à l'étroit ! Dans le second il y a quatre petites chambres dont chacune est assez grande pour recevoir une malle et la natte qui sert de lit ; la pauvre chapelle et enfin le réfectoire où il n'y a souvent pour le repas qu'un peu de biscuit détérioré.

(1) La petite ville de Tché-fou est située sur le bord de la mer par 119° 4'45" méridien de Paris, et 37°, 52' latitude nord ; ce qui lui donne 8 heures d'avance sur la Bretagne.

Cette petite maison avec ses fenêtres ornées de papier et ses cloisons fragiles n'offre qu'un faible abri contre le vent qui menace de tout renverser et la neige qui se colle en glaçons sur les vêtements; mais c'est l'asile de la paix et de la gaieté. Là, on étudie le plus qu'on peut la langue coréenne, et l'on s'exerce à manger à la mode chinoise. C'est M. Ridel qui, avec son joyeux entrain, nous fait la description de ce charmant intérieur. « Vous souvenez-vous de ces bâtonnets que vous avez vus à Paris et qui remplacent en Chine votre prosaïque fourchette? Nous commençons à en faire usage. L'art de manger avec ces petits bâtons est assez difficile. Il faut apprendre comme un petit enfant. Eh bien, du premier coup, j'ai été très habile; je mangeais comme un grand enfant, en vrai Chinois. Il paraît que mes doigts sont un peu de ce pays. »

Dans la même lettre il écrit encore : « Dimanche dernier, le vent soufflait avec violence, et la neige tombait à gros flocons. Nous étions tous rassemblés autour du foyer, mais la chaleur qui s'en échappait n'était pas suffisante pour fondre la neige qui se faisait passage à travers les fentes de la fenêtre mal ajustée. Tout à coup, une rafale plus violente que les autres abattit notre porte à nos pieds et emporta quatre fenêtres au dehors. En un instant nous sommes couverts de petits glaçons qui se collent sur nos habits. Impossible d'être en meilleure situation pour prendre le frais. L'aventure me parut plaisante et, pour faire partager ma gaieté, je me mis à crier : au feu ! Et vite à l'ouvrage, pour remettre la porte sur ses gonds, pour boucher la fenêtre avec des nattes. Ce travail terminé, notre cuisinier nous dit qu'il lui est impossible de préparer notre souper au foyer de sa cuisine ; la marmite

est sous la neige. De plus, il n'y a pas de pain. Impossible d'en aller chercher à trois cents pas. Que faire? Avec force syllogismes et un peu d'imagination, chacun de nous tâcha de persuader à l'estomac de son voisin qu'il était restauré, et tout le monde fut content. » L'apôtre ajoute avec une simplicité touchante : « La même chose nous est arrivée plusieurs fois. »

Voulez-vous, maintenant, connaître le secret de cette gaieté? « Ici je goûte une joie, une paix, un bonheur que je ne connaissais pas en France. Qu'il fait bon d'être à Dieu, d'être à lui tout entier! Que son service est doux, que son joug est léger ! J'ai quitté, il est vrai, tous ceux que j'aime, mais Jésus, pour qui j'ai fait ce sacrifice, demeure toujours avec moi. Il m'est désormais un ami fidèle, un frère bien-aimé, un Père plein de tendresse. Chaque matin, malgré mon indignité, il repose sur mon cœur. Lorsque je m'entretiens cœur à cœur avec Jésus, je lui parle de ceux qui sont là-bas, à l'autre bout du monde, de ma famille bien-aimée, et de cette autre famille d'amis dont le souvenir me suivra partout. Je prie alors Jésus de lever sa main et de les bénir. La grande force, la grande consolation, la grande joie du missionnaire, la voilà ! »

Tel M. Ridel nous apparaît ici, tel il sera jusqu'à la fin. Sa belle âme garde au milieu des épreuves toute sa fraîcheur et toute sa sérénité. L'adversité loin de l'abattre le relève et le grandit. Oh ! qu'elle est noble, qu'elle est grande, l'âme qui se dépouille de tout pour se charger de la croix de Jésus-Christ et marcher à sa suite ! Non, cette âme n'est pas une esclave, c'est une reine : « *Servire Deo, regnare est.* »

CHAPITRE III

Le roi de Corée se met sur la défensive.—M. Ridel quitte la Chine.— La barque chinoise. — La déesse Poussa. — Equipage chinois.— La barque coréenne. — Arrivée en Corée. — Accueil de Mgr Berneux. — Son palais épiscopal.

PENDANT que les apôtres de la bonne nouvelle se préparaient à pénétrer en Corée, on apprenait dans ce royaume, les premières nouvelles de l'expédition européenne en Chine. Les diables d'Occident, disaient les Coréens, sont venus sur de nombreux navires ; ils veulent, avec des milliers et des milliers de soldats, envahir l'empire du Fils du Ciel. La cour était dans la consternation. Elle se demandait avec anxiété comment elle résisterait au fléau menaçant. Un des principaux ministres présenta dans un mémoire au roi le moyen de le conjurer.

On craignait d'abord que l'empereur de Chine vaincu ne se réfugiât en Corée. Pour détourner ce péril, le ministre conseillait de fortifier tous les chemins que l'empereur pourrait prendre. Ces préparatifs de guerre épouvanteraient le Fils du Ciel et sauveraient la nation. Le second danger, plus réel que le premier, était l'invasion possible des bandits qui habitent le Nasan-Kouk, c'est-à-dire, l'immense étendue

de forêts et de terres incultes qui sépare la Corée de la Mandchourie. Le remède que l'on proposait d'apporter à ce mal ressemblait au premier. Il fallait établir des forteresses et barrer tous les passages.

Enfin, le danger suprême était l'invasion des diables d'Occident. Car, d'après l'auteur du mémoire, les Européens sont la ruine des royaumes, les destructeurs des plus florissantes cités, les propagateurs d'une religion abominable et des coutumes les plus perverses. « Mais, ajoute-t-il, les Européens ne sont redoutables que sur mer. Leurs fusils sont plus gros que les nôtres, c'est vrai ; mais ils n'ont pas même un arc dans toutes leurs armées. Comment tiendront-ils devant nos archers ? Ils ont vaincu quelquefois dans les pays de plaine, où rien ne s'opposait à leurs évolutions ; mais dans notre pays montagneux, si nous avons soin d'organiser des soldats et de bâtir quelques forts sur les chemins qui conduisent à la capitale, nous les repousserons facilement. Autrefois, ils n'avaient que deux ou trois navires; il paraît maintenant qu'ils en ont au moins dix ; mais que peuvent quelques milliers d'hommes contre une nation comme la nôtre?»

« Profondeur des desseins de Dieu ! Si, à ce moment, une simple chaloupe française se fût présentée, exigeant pour la religion la même liberté qui venait d'être stipulée en Chine, on se fût empressé de tout accorder, heureux encore d'en être quitte à ce prix. Dieu ne l'a pas voulu (1). »

Pendant que le roi de Corée se mettait sur la défensive et renouvelait les édits de persécution qui avaient

(1) L'abbé Dallet, *Histoire de l'Église de Corée ;* tome II, page 469.

été déjà si funestes à la chrétienté, la petite barque des missionnaires, sous la protection de saint Joseph, faisait voile vers les rivages de cette contrée inhospitalière.

Le 11 mars, elle s'éloignait de Tché-fou, et le lendemain, après une navigation contrariée par les vents et les bancs de sable, elle arrivait à Win-Hai, dernière station chinoise. Là, les vents contraires, mais bien plus encore la mauvaise volonté de l'armateur, la retinrent pendant huit jours.

M. Ridel profite de ses loisirs pour nous faire la description de la nacelle qui doit le porter de Chine en Corée : « Elle a 8 mètres de long sur 2 mètres de large. Le dessus est plat et le pont sans rebord ; la moindre vague peut y pénétrer. Ce voyage ne serait pas sans péril si saint Joseph n'était à notre gouvernail. Nos cabines sont à l'arrière ; on y descend par une ouverture qui ressemble beaucoup à une cheminée ; c'est un exercice de gymnastique dont on s'acquitte assez bien avec un peu d'habitude. Pour communiquer entre nous nous rampons, car il est impossible de nous tenir à genoux. C'est couchés sur nos lits que nous accomplissons nos devoirs de piété et que nous prenons nos repas. »

Il y a sur le pont une petite chambre, mais elle est encore plus étroite ; de plus, c'est le temple de *Poussa* à qui les matelots ont soin d'offrir deux fois par jour trois bâtonnets qu'ils appellent odorants. En effet, ils répandent en se consumant une odeur infecte. Poussa est une petite bonne femme en bois, de trois pouces de haut ; c'est elle qui enfle les voiles de la barque, dissipe les nuages menaçants, c'est elle qui conduira sans accident le frêle esquif au port de Mérin-to.

La légende de Poussa est curieuse. Un jour, disent

les pauvres Chinois, le père et le frère de cette déesse, après avoir construit une barque, se mirent à parcourir l'Océan. Tout à coup, survint une violente tempête et le navire sombra. Pour opérer le sauvetage de ses parents naufragés, la petite vieille se mit à boire en désespérée l'eau de la mer. Elle but tant et tant que son père et son frère vinrent à pied sec du fond de la mer embrasser leur libératrice.

Il serait difficile de se faire une idée des marins qui conduisent la barque des missionnaires. Ils sont là, fumant leur opium, étendus sur leurs lits, le regard à demi éteint. Ils passent leurs journées dans une somnolence et une torpeur abrutissantes. Chez eux, de l'homme il ne reste plus que la bête. Le capitaine et l'armateur ont à peine 28 ans ; et cependant ce sont déjà des vieillards jaunes, au front couvert de rides, aux traits fanés et amaigris, dont le corps tout tremblant et sans force se courbe vers la tombe (1). Quel crime affreux dont l'Angleterre, chaque jour, se rend coupable ! Grâce à son infâme trafic, elle peut embellir sa capitale, payer ses mercenaires et couvrir de ses vaisseaux l'immensité des mers. Mais le monde civilisé peut-il ignorer que l'Angleterre assassine autant d'hommes qu'elle entasse de pièces d'or dans ses coffres ?

Laissons encore à notre missionnaire le soin de nous raconter la fin de cette périlleuse expédition :

« Pendant la traversée, voici que l'un de nos matelots veut obstinément parler français. Nous lui

(1) Il ne faudrait pas trop généraliser ce que nous disons ici des matelots qui conduisaient la barque des missionnaires. Tous ne fument pas l'opium, et beaucoup, sans être braves, sont cependant bons marins.

apprenons tout d'abord à compter jusqu'à dix, et comme il répète tout ce que nous lui disons, nous ajoutons l'invocation : « O Marie conçue sans péché. » Tout joyeux, il s'en va la redire à ses amis, et quand il est à la barre, il redit : « *O Malie conçue sans le pessé, pliez poul nous ti ahons recouls à vous.* »

« Tous sont très curieux ; à l'heure de nos repas, ils accourent comme des enfants. A l'un, nous offrons une pomme de terre, à l'autre un morceau de viande, et ils s'en vont satisfaits. Mais voici notre armateur qui arrive avec une dignité toute chinoise. Que lui offrirons-nous ? L'un de nous retire d'un bocal, avec une gravité pareille, un énorme cornichon qu'il présente au propriétaire du navire. Celui-ci tout fier de cette distinction se retire fort heureux, et il estime les cornichons délicieux. Lisons-nous notre bréviaire ou récitons-nous notre chapelet, ils arrivent encore près de nous et remuent les lèvres pour imiter le son de notre voix. Enfin, le 19 mars nous faisons voile vers la Corée ; deux jours plus tard, nous arrivons heureusement à l'île de Merin-To, lieu du rendez-vous. Après quatre jours d'attente, le Coréen qui était de garde sur le pont s'écrie tout à coup : Pères, voici notre barque. Il venait, en effet, d'apercevoir une barque coréenne qui avait rapidement passé devant la nôtre ; mais son équipage s'était mis à faire de grands signes de croix en voyant à notre mât un drapeau bleu sur lequel ressortait une croix blanche.

« Quand cette nouvelle nous arriva au fond de la cale où nous étions blottis, nous fîmes nos préparatifs en attendant que la nuit vînt nous envelopper de son ombre et nous permettre de passer de la jonque chinoise sur la barque coréenne.

«Vers le soir, le ciel se couvrit de gros nuages, et la mer devint menaçante. Bientôt la tempête se déchaîna. C'est donc en naufragés que nous allons aborder en Corée. La sonde ne donnait plus que quelques brasses, et la jonque chassait toujours sur ses ancres. Dieu veillait sur nous.

« Les flots, malgré leur furie, ne pouvaient engloutir ce fragile esquif que nous avions appelé « la Providence ». En effet, peu à peu, les vents tombèrent et nous pûmes regagner le large. Mais nos vivres étaient épuisés, et pendant plus de trois jours, nous n'eûmes pour nourriture qu'un peu de goëmon et du biscuit attaqué par les vers, celui que, dix mois auparavant, le général en chef avait défendu de donner aux soldats français.

« Nous désespérions déjà, lorsque, le jeudi saint, vers le soir, une barque coréenne apparut à l'horizon ; elle se dirigeait vers nous. Notre capitaine, brave comme tous les Chinois, se mit à trembler; il ordonna aux matelots de préparer les canons. Nous allions avoir un combat naval ; le difficile était de ne pas rire en voyant le sérieux avec lequel nos gens essayaient de monter leurs canons sur une espèce de piquet qui servait d'affût. Dans la crainte que le bruit de la poudre ne donnât l'éveil et ne mît en fuite la barque qui venait à nous, nous dûmes persuader à notre capitaine de ne pas se servir de ses engins, d'abord parce qu'il se ferait mal, et ensuite parce qu'un combat à l'abordage nous paraissait préférable.

« Mais bientôt la petite barque, après avoir tourné deux fois autour de nous (c'était le signal convenu) accoste notre jonque derrière les rochers de Mérin-To. Les envoyés de Mgr Berneux montent à notre bord, et

nous présentent une lettre de Sa Grandeur, signe auquel nous devions reconnaître nos véritables guides. » La lune se levait en ce moment, et les braves Coréens, revêtus de leurs longs habits blancs, ressemblaient à des fantômes éclairés par les rayons de la lune tamisés par les nuages.

Aussitôt embarqués les missionnaires descendirent tous les quatre dans une petite cabine haute à peine de deux pieds sur cinq ou six de long et autant de large. On procéda ensuite à leur toilette : de la tête aux pieds ce fut complète métamorphose.

La traversée de Mérin-To jusqu'au rivage de Corée fut pour eux un supplice qui dura dix jours entiers. Étendus sur un peu de paille ils sont obligés de vivre dans cette cage, entassés les uns sur les autres. Sans cette précaution, au milieu du va-et-vient des barques coréennes qui rasent leur embarcation, ils seraient infailliblement reconnus.

De temps en temps, le refrain d'une chanson coréenne arrive jusqu'à leurs oreilles. Les matelots le redisent en s'accompagnant de leur unique instrument de musique. Quelle musique ? Une moitié de coco placée dans un seau d'eau, et sur laquelle ils frappent à coups redoublés. La chanson vaut la musique. Ils entendent aussi les prières que tout l'équipage adresse au Dieu des chrétiens et à la Vierge Immaculée. Alors ils ne songent plus à leurs souffrances, mais des larmes de joie coulent de leurs yeux. Le capitaine a rassemblé autour de lui tous ses hommes, et récite le chapelet avec la plus touchante confiance. Car pour lui, comme pour les missionnaires, il s'agit simplement de sa tête.

A mesure que l'on approche du rivage, le supplice

des missionnaires devient de plus en plus intolérable. On a entassé les nattes sur le trou qui leur sert de refuge et ils respirent à peine. Le capitaine récite encore une dizaine de chapelet, et, se confiant en la divine protection de Marie, il s'avance courageusement vers la barque de la douane. Ce que Marie garde est bien gardé. Le premier il s'adresse aux douaniers et leur montre l'attestation qu'il a payé l'impôt. Ceux-ci sans défiance échangent quelques paroles et regagnent leur poste.

La petite barque avec sa précieuse charge s'engage alors dans le fleuve qui mène à la capitale. A la tombée de la nuit, le ciel se voile, et la profonde obscurité favorise cette sainte expédition. Pendant cinq heures, c'est une lutte continuelle contre le courant, lutte qui se termine par la prise de possession du royaume de Corée au nom de la sainte Eglise, le samedi de Pâques, à minuit.

« Chaussés de souliers de paille, et la tête recouverte d'un chapeau à immense rebord, une lanterne à la main, nous nous mettons à la suite de nos courriers.

« Tout à coup se dresse devant nous une montagne presque à pic. Nos gens nous donnent l'exemple. Les pieds, les genoux, les mains, les coudes, tout nous sert dans cette ascension. Nous reprenons des forces, et nos cœurs bondissent de joie, car cette terre que nous tenons presque embrassée, c'est la terre de Corée ! Nous arrivons bientôt à un sentier étroit et escarpé qui mène à la capitale. Nous marchions déjà depuis quelque temps l'un à la suite de l'autre, et mesurant parfois de toute la longueur de notre corps le sol de notre nouvelle patrie.

« Nous étions épuisés, car depuis un mois toujours

blottis au fond des jonques, nous n'avions pas marché. Mais la joie de nous jeter bientôt dans les bras de notre Père nous donnait du courage et des forces. Enfin vers trois heures nous entrâmes chez l'un de nos guides où nous attendait un potage coréen et un verre de vin de riz. Après avoir fumé la pipe de l'hospitalité, nous reprenons notre chemin à travers les faubourgs de la capitale, quand, au détour d'une rue étroite, nous rencontrâmes un individu dont la tournure et la mine ne nous disaient rien de bon. Notre premier guide se mit aussitôt à invectiver son compatriote, et celui-ci pour toute réponse entonna une chanson bachique. Quant à nous, nous n'osions ni tousser ni lever les yeux. Bientôt cet homme prit une rue déserte et nous laissa continuer notre chemin : c'était un satellite qui faisait sa ronde.

« Enfin nous franchissons la grande porte de l'ouest, et après avoir traversé quelques rues sales et tortueuses, nous nous trouvons en face d'un portail qui s'ouvre devant nous pour nous laisser passer et se referme aussitôt derrière nous. Comment dire notre joie ! nous étions aux pieds de Mgr Berneux et de Mgr Daveluy. Non, non, dussions-nous vivre cent ans, jamais nous ne pourrions oublier cet accueil de la plus paternelle tendresse. En ce moment la reconnaissance et le bonheur rendaient nos lèvres impuissantes, des larmes de joie coulaient de nos yeux et nos cœurs étaient remplis de la plus délicieuse ivresse. Qu'ils nous parûrent beaux dans cet humble réduit, les deux représentants du vicaire de Jésus-Christ avec leurs épaules déjà courbées sous le poids des labeurs et leur chevelure blanchie longtemps avant l'âge ! »

« Il fut solennel, écrit de son côté Mgr Daveluy, il fut

joyeux ce beau jour ! Après avoir cheminé presque toute la nuit, quatre nouveaux confrères arrivaient avant l'aube dans la demeure de Mgr Berneux. J'avais le bonheur de m'y trouver, et nulle parole ne pourrait vous dire les impressions qui se ressentent en pareilles circonstances : ce sont des compatriotes, des amis, des aides, des frères, entre autre M. Ridel, qui à son départ avait vu mon plus jeune frère. *Te Deum... Magnificat...* » Pendant quelques instants, on donna libre cours aux premiers épanchements, mais à voix basse, les portes et les fenêtres hermétiquement fermées. Mgr Daveluy célébra ensuite la sainte messe, pour remercier Dieu du succès de l'expédition et lui demander que les quatre nouveaux venus fussent bientôt de véritables apôtres.

Une chambre de quinze pieds de long sur huit de large et sept de haut, une chambre qui devient, selon la nécessité, chapelle, salle d'étude et de récréation, dortoir et réfectoire : c'est là tout le palais épiscopal de Mgr de Capse.

Il est facile de se faire une idée de l'ameublement de cette demeure. Point de chaises ni de fauteuils. On s'assied sur le plancher, les jambes croisées comme les tailleurs en Bretagne. Cette position est très pénible au début, et l'on a hâte de voir le repas terminé.

Pour faire du réfectoire un dortoir, rien de plus simple. Chacun des missionnaires s'enroule dans une couverture, met un petit morceau de bois sous sa tête en guise d'oreiller, et s'endort comme un bienheureux qui le lendemain se réveille dans la maison du bon Dieu.

Quel attendrissant spectacle que celui des missionnaires de la Corée réunis dans ce *palais !* autour de

leur évêque ! Comme les Apôtres au Cénacle, ils se préparent par la méditation, par la prière aux grands combats qu'ils vont livrer. Non pas qu'ils doutent du succès, mais ils ont besoin de force et de courage, car ils savent que dans les luttes du Christianisme ce n'est pas le vaincu mais le vainqueur qui doit mourir. Ils savent que quiconque veut planter une croix sur une terre infidèle et la faire fleurir, doit l'arroser de ses sueurs et de son sang. Le sang, c'est l'engrais qu'il faut à cette terre pour qu'elle produise des lis immaculés et des palmes de martyrs. Ils savent que pour transformer ces peuples esclaves, couchés dans la fange, qui ne connaissent que la hache du bourreau et l'ignoble bâton du satellite, en hommes libres qui porteront inscrit dans leur cœur et sur leur front le caractère de fils de Dieu, ils savent qu'il faut souffrir et mourir. Voilà pourquoi les missionnaires prient, pourquoi ils se recueillent avant de se séparer.

Cette vie du missionnaire à Séoul est la vie des meilleurs jours, la vie des jours de repos, des vacances. Bientôt, pendant ses pérégrinations apostoliques il fuira la lumière et la société des hommes. Il sera traqué par eux comme un fauve à travers les montagnes et les forêts. Il souffrira du chaud, du froid, de la faim, de la soif. Et quand il aura, au prix de mille fatigues et de mille dangers, visité ses chrétiens disséminés sur un parcours de 400 lieues, il se trouvera heureux de n'être pas mort de fatigues, de n'avoir pas été déchiré par la dent des tigres, et de goûter quelques moments de repos sur la terre nue dans une misérable hutte.

CHAPITRE IV

Population de la Corée. — Aspect du pays. — Climat. — Productions. — Les savants. — Vasselage de la Corée vis-à-vis de la Chine. — Relations avec le Japon. — Relations avec les puissances européennes. — Introduction du christianisme en Corée. — Le district de M. Ridel. — Lettre des missionnaires au Souverain Pontife.

Avant de suivre M. Ridel dans ses courses apostoliques, il nous paraît utile de dire au moins quelques mots sur ce pays encore si peu connu.

La Corée est une grande presqu'île située au nord-est de la Chine. Elle confine avec les provinces de Leao-tong et de la Mandchourie, et s'étend du côté du Japon, dont elle est séparée par une mer semée d'îles. On évalue à douze millions le nombre de ses habitants, et sa superficie, à la moitié de celle de la France. Le pays est couvert de montagnes. « En quelque lieu que vous posiez le pied », écrit un missionnaire, « vous ne voyez que des montagnes. Presque partout vous semblez être emprisonné entre les rochers, resserré entre les flancs de collines, tantôt nues, tantôt couvertes de pins sauvages, tantôt embarrassées de broussailles ou couronnées de forêts. Tout d'abord vous n'apercevez aucune issue; mais cherchez bien, et vous finirez par

découvrir les traces de quelque étroit sentier qui, après une marche plus ou moins longue et toujours pénible, vous conduit sur un sommet d'où vous découvrirez l'horizon le plus accidenté. Vous avez quelquefois, du haut d'un navire, contemplé la mer, alors qu'une forte brise soulève les flots en une infinité de petits monticules aux formes variées. C'est un peu le spectacle qui s'offre à vos regards. Vous apercevez dans toutes les directions des milliers de pics aux pointes aiguës, d'énormes cônes arrondis, des rochers inaccessibles, et plus loin, aux limites de l'horizon, d'autres montagnes plus hautes encore, et c'est ainsi dans presque tout le pays. La seule exception est un district qui s'avance dans la mer de l'Ouest, et se nomme la plaine de Nai-Hpo. Mais par ce mot de plaine, n'allez pas entendre une surface unie et développée comme nos belles plaines de France, c'est simplement un endroit où les montagnes sont beaucoup moins hautes et beaucoup plus espacées. Le sol, d'ailleurs fertile, y est coupé par un grand nombre de canaux, et ses produits sont si abondants que le Nai-Hpo est appelé le Grenier de la capitale(1). »

Ces montagnes, celles du sud surtout, recèlent des mines abondantes d'or, d'argent et de cuivre. Mais le gouvernement coréen, craignant sans doute d'exciter la convoitise de ses puissants voisins, en interdit toute exploitation sous les peines les plus sévères.

Quoique la Corée soit sous la même latitude que Malte et la Sicile, en hiver le thermomètre descend souvent, dans le nord, au-dessous de 25° centigrades.

Dans les vallées, on récolte du riz, du blé, du seigle,

(1) M. Dallet, *Introduction à l'Histoire de l'Église de Corée ;* tome I, page 3.

du millet, du tabac et des légumes de toute espèce, mais très fades; on retrouve encore là presque tous les fruits de France; la flore y est aussi très variée. Au printemps, les coteaux et les champs sont émaillés de primevères, de lis, de pivoines, de muguets, d'églantines, d'azalées, etc. Mais presque toutes les fleurs manquent de parfum, comme les fruits de saveur.

Le gibier abonde en Corée; en retour, les ours, les sangliers, les tigres surtout font, chaque année, de nombreuses victimes. Cependant les missionnaires les redoutent encore moins que les insectes et la vermine qui sont, dans ce pays, une véritable plaie d'Égypte. « En certaines localités, il est physiquement impossible de dormir à l'intérieur des maisons pendant la chaleur, à cause des cancrelats; les habitants préfèrent coucher au grand air, malgré le voisinage des tigres. Le cancrelat ronge la superficie de la peau, et y fait une plaie douloureuse et longue à guérir. Ces animaux se multiplient avec une rapidité prodigieuse, et le proverbe coréen dit: « Quand une femelle de can-« crelat ne fait que quatre-vingt-dix-neuf œufs en une « nuit, elle a perdu son temps (1). »

Comme les Chinois, comme les Japonais, les Coréens sont en possession d'une certaine culture littéraire. Nous trouvons chez eux le même respect pour la science, la même vénération enthousiaste pour les philosophes en renom. Les savants sont considérés comme les précepteurs du peuple, et consultés sur toutes les matières difficiles. Les plus hautes dignités leur sont accessibles; s'ils y renoncent, leur crédit n'en est que plus grand près du roi et des ministres.

(1) M. Dallet, *Introduction à l'Histoire de l'Église de Corée*; tome I, page 8.

M. Ridel nous fournira plus tard l'occasion de parler du langage coréen. Il serait difficile de dire ce qu'est la littérature de ce peuple, car les anciens livres sont tombés dans un oubli complet, et presque tous ont disparu. Aujourd'hui on n'écrit plus de livres nouveaux. Quelques romans, quelques recueils de poésie, des histoires pour les enfants et les femmes ; c'est à peu près tout.

Les Coréens, placés entre la Chine et le Japon, luttèrent longtemps pour leur indépendance. Malheureusement, vers la fin du onzième siècle, des guerres intestines favorisèrent leurs puissants voisins. Depuis cette époque la Corée est vassale de la Chine, elle paye tribut au Céleste Empire et ses rois reçoivent l'investiture de l'empereur.

En 1636, deux partis se disputaient le pouvoir à Pékin : les Min et les Mandchoux. Le roi de Corée prit parti pour les Min qui furent vaincus. Les Mandchoux envahirent la Corée et vinrent à Séoul dicter leurs lois. Ils rendirent le tribut plus onéreux et obligèrent le roi à se reconnaître non plus le vassal, mais le sujet de l'empereur.

Depuis 1636 le peuple coréen a eu le bon sens de ne pas renouveler des luttes trop inégales, il a même toujours affecté de se faire aussi petit que possible et de mettre en avant sa faiblesse et la pauvreté du royaume. Par ce moyen, la paix s'est conservée, et l'histoire des derniers siècles se borne à des intrigues de palais.

Quelques années avant l'invasion chinoise, au commencement du dix-septième siècle, les Coréens avaient vu leur pays saccagé par les armées de Taiko-Sama, empereur du Japon. A la suite de cette expédition, ils

s'étaient reconnus tributaires de l'empire du Soleil-Levant. Le tribut fut payé jusqu'en 1868. A ce moment, la Corée profita d'une révolution qui éclata au Japon pour secouer le joug. Elle refusa de reconnaître le Mikado et de payer le tribut. Tout entier à la guerre civile et aux grandes réformes qu'il accomplissait dans son administration, le gouvernement japonais remit à des jours meilleurs le soin de sa vengeance.

En 1875, M. Hanabousa, ambassadeur du Mikado, concluait avec le gouvernement coréen un traité qui supprimait le tribut, mais ouvrait deux ports au commerce japonais.

Les premiers rapports officiels de la Corée avec une puissance européenne datent de l'an 1846. Auparavant, Lapérouse en 1787, les anglais Brougthon et Maxwel en 1797 et 1816, avaient exploré les côtes de ce pays ; mais leurs tentatives de négociations furent inutiles. A la mort de Mgr Imbert, en 1846, l'amiral Cécile proposa au nom de la France, de conclure un traité avec le gouvernement coréen, il fit parvenir au roi ses propositions ; elles restèrent sans réponse.

Le commandant Lapierre vint l'année suivante, à la tête de la frégate la *Gloire* et de la corvette *Victorieuse*. Mais la tempête jeta ses deux navires à la côte, et les équipages abordèrent en naufragés dans une petite île coréenne.

En 1866, l'escadre française arrivait en Corée pour venger le massacre de deux évêques et sept missionnaires français. Nous verrons ce que valent les bulletins de l'amiral Roze, commandant de cette expédition à laquelle M. Ridel prit une part très active.

Nous l'avons déjà dit, le gouvernement coréen veut conserver à tout prix l'indépendance du pays et n'y

autoriser le séjour d'aucun étranger ; c'est un dogme social. Seuls des prêtres catholiques ont bravé cette défense. A la fin du seizième siècle et au commencement du dix-huitième, des tentatives isolées eurent lieu sans grand résultat. Plus tard, de 1794 à 1801, le P. Jacques Tsiou, le premier prêtre du séminaire épiscopal de Pékin, exerça le saint ministère dans ce pays inhospitalier et couronna par le martyre une vie pleine d'œuvres et de mérites.

En 1812, les néophytes coréens supplièrent le Souverain Pontife de compatir à leur abandon et de leur envoyer des pasteurs. Cette lettre fut remise au vicaire de Jésus-Christ dans sa prison de Fontainebleau. Il ne pouvait que prier et attendre de la miséricorde de Dieu des circonstances plus favorables.

Ce n'est qu'en 1837 que les premiers prêtres européens pénètrent en Corée. Mgr Imbert, avec deux missionnaires ses compagnons, parvient alors jusqu'au centre du pays. Il triomphe d'abord des préjugés, désarme les haines et commence à recueillir les premiers fruits de son apostolat. Tout à coup le gouvernement s'effraye et décide de sévir. Les missionnaires sont recherchés ; leurs têtes sont mises à prix. Tous ceux qui les recueillent risquent de périr comme eux. Mgr Imbert et ses deux prêtres, MM. Maubant et Chastan, se livrent aux satellites ; ils sont mis à mort le 21 septembre 1839.

Six ans plus tard, nouvelle tentative. Mgr Ferréol et M. Daveluy reprennent la tâche des martyrs.

En 1857, Mgr Berneux, successeur de Mgr Ferréol, MM. Pourthié, Petitnicolas et Féron arrivent à leur tour. Enfin nous venons de voir au prix de quels dangers et de quelles fatigues les nouveaux venus

apportent à leurs frères le secours de leur intelligence et de leur dévouement.

Nous les avons laissés dans la demeure de Mgr Berneux. Quinze jours s'étaient déjà écoulés dans la prière et le recueillement; il fallait songer au départ.

La veille de la séparation, avant de se partager le royaume, ils proclament Marie Reine et Gardienne de la Corée. A partir de ce moment, la ville de Séoul, où demeure le vicaire apostolique, devient le district de l'Immaculée Conception. Le district du vénéré coadjuteur Mgr Daveluy porte le nom de la Nativité. A M. Féron échoit le district de l'Assomption; à M. Joanno, celui de l'Annonciation; à M. Landre, celui de la Visitation; à M. Calais, celui de la Purification. MM. Pourthié et Petitnicolas sont chargés du collège Saint-Joseph; M. Ridel obtient en partage le Tchyoung-Tchyeng-to, appelé district de la Présentation. Mais bientôt la maladie ayant éprouvé les missionnaires et la mort réduit leur nombre, Mgr Daveluy et M. Ridel furent obligés de se partager tout le sud de la Corée. Et c'est surtout dans le Kyeng-Syang-to, que notre apôtre eut à déployer tout son zèle. Ce district est de beaucoup le plus populeux et le plus accidenté. Voici la description qu'en fait Mgr Daveluy :

« Le Kyeng-Syang est au sud-est. Si je ne craignais un faux jugement, j'appellerais cette province l'Auvergne de la Corée. Il y a dans beaucoup de ses habitants un caractère de simplicité charmante. Mais là encore, montagnes, rochers, neige, rien ne manque. Figurez-vous une route entre deux chaînes de montagnes; tout est escarpé, la neige recouvre quelques buissons semés çà et là. Un rocher sévère fait le fond du

tableau. La route n'est qu'une série de roches et de pierres que l'on parcourt à grand'peine et non sans avoir le cœur gros. Tout est glace et vous remplit d'effroi. Mais, d'autre part, la vue est bien réjouie par mille tableaux d'une charmante aspérité. Ici, c'est un ruisseau qui roule légèrement sous la glace son petit filet d'eau ; plus loin, il a grossi et se forme en un torrent dont les eaux bouillonnantes font retentir les échos des rochers. Au milieu de ces eaux sont des roches de toutes grandeurs qui forment autant d'îles, étonnent le voyageur et multiplient les cascades à l'infini. Tout cela se parcourt au milieu du silence le plus complet. On n'entend que quelques cris d'admiration, ou bien les cris redoublés des serviteurs portant ou relevant une pauvre bête qui n'en peut plus. Oui, c'est une belle horreur, une sauvage beauté, et là, au milieu des montagnes, des rochers, des cascades et des glaces, que se trouve tout ce que la nature, au jour de sa plus horrible fécondité, a pu semer sur la terre. »

Cette province a aussi un caractère à part. Les habitudes y sont beaucoup plus simples, les mœurs moins corrompues, et les vieux usages plus fidèlement conservés. En retour, c'est dans cette contrée que le boudhisme a le plus de sectateurs. Ils sont très attachés à leurs superstitions et difficiles à convertir ; mais lorsque la grâce les a touchés, ils sont inébranlables dans leur foi.

Avant que la petite Eglise de Corée se dispersât dans tout le royaume confié à sa sollicitude par le vicaire de Jésus-Christ, Mgr Berneux voulut qu'elle protestât de son amour et de son attachement inébranlable à la chaire de saint Pierre. Il écrivit donc en son

nom et au nom de tous ses missionnaires, ces lignes si touchantes :

Très Saint Père,

Nous avons été accablés d'une douleur indicible, quand, par les lettres récemment apportées de France, mes confrères et moi nous avons appris ce que des hommes aveugles, poussés par une rage impie, ont osé contre Votre Sainteté et contre la Chaire apostolique.

Pardonnez-nous la liberté que nous prenons d'écrire à Votre Sainteté, dans un moment où elle est agitée de terribles angoisses et abreuvée de tant d'amertumes. L'amour filial nous force de déposer à vos pieds l'expression de la tristesse qui remplit nos cœurs, et l'assurance des prières que sans cesse nous offrons à Dieu, à l'Immaculée Vierge Marie. Du fond de ces lointaines régions, nous ne pouvons, comme l'ont fait unaniment, dit-on, tous les évêques de France, élever la voix pour défendre les droits du Saint-Siège ; mais nous ne cessons d'élever vers le ciel nos mains et nos cœurs, priant que le Seigneur se lève, qu'il dissipe vos ennemis, et que dans sa miséricorde il devienne votre bouclier et votre défenseur.

Au milieu de toutes ses peines, Votre Sainteté aura certainement éprouvé quelque consolation en apprenant que la liberté absolue, non seulement d'embrasser, mais même de prêcher la foi, a été assurée dans l'empire chinois par le triomphe des armées française et anglaise, de sorte qu'à l'avenir il n'y a plus à craindre de persécution.

Quant à la mission de Corée, personne ne semble

s'en occuper ; mais le gouvernement de ce pays sait parfaitement bien ce qui s'est passé en Chine, et comme il tremble de voir les Européens leur déclarer la guerre, nous avons pour l'avenir une espérance sérieuse de paix et de tranquillité, et par conséquent, de succès abondants. La persécution qui s'était élevée l'année dernière a complètement cessé. Le champ que nous avons à cultiver fleurit de nouveau, et cette année, nous avons donné le baptême à près de 800 adultes.

Prosternés aux pieds de Votre Sainteté, les baisant avec un filial amour, le Vicaire apostolique et les missionnaires de Corée demandent humblement la bénédiction apostolique.

CHAPITRE V

Le costume de deuil. — M. Ridel se rend dans son district. — Le collège Saint-Joseph. — Un intérieur coréen. — Isolement du missionnaire. — Le maître de langues. — Bacheliers coréens.

Le devoir accompli, les missionnaires se revêtent de leurs habits de deuil. Pour le Coréen, l'homme en deuil est un homme mort. Il n'a le droit de rien voir, de rien entendre qui puisse le distraire de sa douleur. En voyage, au lieu de la coiffure ordinaire, il se sert d'un immense chapeau en paille dont les rebords descendent à la hauteur des épaules. Il tient à la main une sorte d'éventail en toile grise fixé sur deux bâtonnets, afin de se couvrir le visage lorsqu'il rencontre quelqu'un. Le vêtement de deuil est en grosse toile jaune, et assez ample pour se mettre par-dessus l'habit ordinaire; il ne laisse apercevoir que les pieds de celui qui le porte. Ce costume présente aux missionnaires un déguisement facile, complet, et sans lequel il leur serait impossible de séjourner en Corée.

Ainsi vêtu, le missionnaire doit fuir toute société; à peine peut-il lever les yeux vers le ciel, et, si on l'interroge, il est du meilleur ton de ne pas répondre. En route, dans les auberges, il se retire seul dans une chambre ou s'isole dans un coin, et ne communique

avec personne. Autre avantage précieux dans une contrée où l'inventeur de la brosse attend encore son brevet : avec cet habit, on ne craint pas la boue, car tous les deux sont de la même couleur. La pluie, on ne la craint pas non plus, puisque le chapeau qu'on a sur la tête est un véritable toit. Enfin, ajoute plaisamment M. Ridel, lorsque le devoir appelle d'un bout du district à l'autre, on peut franchir les plus hautes montagnes ensevelies sous la neige, passer à travers la solitude des forêts, sans crainte de la dent des tigres affamés; car, emmaillotté dans cet habit, on n'a plus l'apparence d'un homme, mais d'une maison ambulante.

Ces préparatifs terminés, Mgr Berneux serre encore une fois sur son cœur ses chers missionnaires et les bénit. Hélas! cette étreinte paternelle et cette bénédiction devaient être pour plusieurs les dernières.

M. Ridel prit le chemin de Pan-Tja-Ri, petit village chrétien situé à quarante lieues de là. Pendant cinq mois, il y étudiera la langue et les usages de sa nouvelle patrie.

A peine en chemin, il s'aperçoit que son séjour prolongé au fond des barques, que les fatigues de la retraite et le manque d'air lui ont enlevé toutes ses forces. Il se résigne donc à faire usage d'une chaise à porteurs pour se rendre à son poste.

En Corée, on appelle chaise à porteurs une espèce de civière sur laquelle le voyageur se place en se croisant les jambes. Ce véhicule n'est d'abord qu'incommode, mais bientôt il devient insupportable; en retour, on l'a toujours à sa disposition.

Depuis son départ de Chang-Haï, le missionnaire n'avait aperçu ni une fleur ni un brin d'herbe. Aussi

ce fut avec une sorte d'enivrement qu'il vit se lever le soleil au delà des montagnes. Il ne se lassait pas d'admirer dans le lointain les forêts sombres et immobiles, et, tout près de lui, ces gouttelettes de rosée étincelantes comme des diamants, qui pendaient de chaque feuille, de chaque tige de verdure. Bientôt la fatigue et la douleur ne lui firent apercevoir que des sentiers étroits embarrassés de broussailles. Après quatre journées de marche, qui furent plutôt quatre journées de supplice, on fit halte au collège Saint-Joseph.

Que le nom de collège ne trompe pas le lecteur. Un collège, en France, c'est de nos jours une maison spacieuse, pleine de soleil l'hiver, d'ombre l'été, entourée d'un vaste enclos. C'est le mouvement et la vie; la vie en pleine floraison. Dans la Corée, c'est une misérable cabane en terre, recouverte de paille, chaude l'été, froide l'hiver, ouverte aux vents et à la pluie. Jardin, mobilier, bibliothèque sont ici choses inconnues. On étouffe même la vie, car le moindre mouvement pourrait devenir suspect. C'est ainsi que les élèves de Saint-Joseph, l'espoir de la mission, en s'adonnant à l'étude, font le rude apprentissage de la vie apostolique.

Pour se rendre du collège au village Pan-Tja-Ri, M. Ridel fait usage d'une monture d'un nouveau genre, ridicule en France, royale en Corée : « On dressa, dit-il, un siège sur le dos d'une vache. Cet animal me servit de voiture à travers les coteaux et les vallées, de bateau pour passer les torrents, peu profonds à l'ordinaire, mais très larges. Le sixième jour, j'atteignis le terme de mon voyage. »

Vous avez vu, sans doute, disséminées çà et là sur les

landes de Bretagne, de misérables huttes recouvertes de chaume, aux portes boiteuses, aux lucarnes mal jointes, dont l'intérieur est enfumé et boueux. Eh bien, rabattez encore de la beauté et de la solidité de ces masures, et vous vous formerez une idée assez juste des habitations villageoises de la Corée. De petites ouvertures, fermées par une boiserie en treillis et recouvertes, faute de verre, d'une feuille de papier, servent à la fois de portes et de fenêtres. Grâce à l'adresse du charpentier coréen, les habitants, bien qu'entassés dans leurs étroites chambres, ne courent aucun danger d'asphyxie : le vent y a son entrée libre.

Pénétrons une minute dans la demeure de notre missionnaire. Nous n'admirerons pas sans intérêt les détails de son palais. Ne riez pas, car il habite chez un richard dont l'habitation vaut bien trente francs. On peut avoir une habitation pour quatre francs. Avec trois mille francs, on est très riche. Laissez donc à la porte vos sandales, autrement votre ignorance des usages étonnerait tout le monde. Prenez garde de vous heurter les pieds aux aspérités du sol et de vous briser le crâne contre la charpente, car les dalles, les planchers, les plafonds sont inconnus des architectes coréens.

Maintenant, accroupissez-vous, les jambes croisées ; voici une natte qui vous servira de siège et, lorsque la nuit viendra, de lit. L'heure du repas sonne ; ne vous dérangez pas, vous avez déjà votre chaise, et voici que l'on met devant chacun de vous une petite table ronde, haute d'un pied. Ici, chacun a la sienne. On y place deux écuelles : l'une remplie de riz, c'est le pain du pays ; l'autre pleine de bouillon, car en votre honneur il y a fête au logis. Puis, sur cinq ou six petits plateaux,

vrais joujoux de bébés, fument des feuilles de guimauve, de courge, de racines inconnues en Europe. Ce n'est pas tout, il y a abondance aujourd'hui. Les Coréens font un grand usage de salaisons. On nous sert donc du poisson sec, légèrement gâté, avec des herbes de toute espèce confites dans la saumure et qui n'ont pour le palais d'un Européen que de l'âcreté et de l'amertume.

Peut-être vous demandez-vous aussi comment un appartement si mal clos conserve une chaleur si douce, malgré la bise qui souffle à travers les fissures des portes et des fenêtres? Il y a même dans toute la partie supérieure de la salle comme une vapeur bleuâtre, dont le nez et les yeux sont également affectés. Aurait-on dans ces montagnes trouvé le moyen de faire de la fumée sans feu, car il n'y a pas apparence de cheminée? Si vous n'étiez pas si porté à faire de l'Europe le berceau de toutes les inventions, vous auriez déjà deviné que notre appartement est chauffé par un calorifère. Il est vrai que la fumée sort parfois en bouffées abondantes à travers les fentes du sol, mais quelle est la chose du monde qui n'a pas ses inconvénients?

Dans cette vie de dénuement, de travail, de privations de toutes sortes, le sacrifice le plus pénible pour M. Ridel, c'est la continuelle réclusion à laquelle il est condamné. Pendant six mois, il est enfermé dans une cachette sans jamais respirer le grand air. Cependant, si, par hasard, les païens sont loin du village, et s'il n'y a aucun danger pour les chrétiens qui l'ont accueilli, il peut, du fond d'un ravin, jeter les yeux sur l'azur du firmament, et respirer pendant quelques minutes un air frais et pur.

Pour rompre la monotonie d'une pareille existence, il n'a que la prière et l'étude. « Étudier, écrit-il à l'un de ses amis avec cette gaîté qui ne le quitte jamais, étudier, c'est bien simple : on écoute, on entend, on comprend et on parle. Le plus difficile, c'est d'assouplir sa langue et son gosier, c'est d'arriver à cette prononciation rude, saccadée, toujours aspirée.

« Oh ! quels bons maîtres que le zèle des âmes et l'amour de Dieu ! Sous leur direction, pas n'est besoin de grammaire ni de dictionnaire. On vient à bout de tout. D'ailleurs, malgré toutes ces misères qui souvent sont de véritables douleurs, il est impossible qu'un homme, qui porte si haut le sentiment de sa mission sublime, puisse se décourager, surtout quand il se voit en face du dévouement et de l'héroïsme de ces braves chrétiens. Beaucoup d'entre eux ont connu les grandeurs, mais il les ont foulées aux pieds, parce qu'elles présentaient trop d'obstacles à leur salut. Malgré le prestige et le rang qu'ils avaient à la cour, ils sont venus dans ces montagnes vivre misérablement du fruit de leur travail. Pour gagner le ciel, les fatigues, les privations, les souffrances, le dénuement et la mort même leur paraissent faciles à endurer. »

La modestie de M. Ridel l'empêchait de s'apercevoir qu'en faisant le portrait de ces chrétiens héroïques, il reproduisait avec fidélité la physionomie de celui qui terminait ainsi sa lettre :

« Au fond du cœur, je sens toujours le même amour pour ceux que j'ai quittés, mais non abandonnés. Au ciel, au ciel nous nous retrouverons ; que rien ne nous arrête. Pourquoi tous les hommes ne font-ils pas tous leurs efforts pour servir Dieu, pour gagner le Ciel ?... Pour nous, cher ami, ô ami mille fois cher, servir Dieu,

aller à Lui, entraîner toutes les âmes, que ce soit le mobile de toutes nos actions, de toutes nos pensées, de tous nos soupirs. Dieu ! le Ciel ! voilà tout. Le reste n'est que boue, fumée, néant. »

Un apôtre aussi affamé d'amour de Dieu et du salut des âmes ne connut pas de difficultés ni d'obstacles insurmontables. On verra sans doute avec plaisir comment il fut initié aux secrets de cette langue qu'il parlera bientôt comme la langue du pays natal, et dont il exposera les principes avec une précision et une clarté qui feront l'admiration des savants de l'Europe.

« Quand j'arrivai à Pan-Tja-Ri, les chrétiens venaient successivement me considérer, et s'en retournaient muets comme ils étaient venus. J'aurais pu me comparer au lion du Jardin des Plantes. Quelques jours se passèrent de la sorte, lorsque, un matin, je vis un vieillard très bien habillé entrer dans ma chambre ; il me salua et me regarda attentivement. Puis, portant la main à son nez, il me dit : *HKo*. Je devinai tout de suite qu'il voulait m'apprendre un mot ; je répétai *HKo ;* il paraît que je prononçai mal, car il reprit immédiatement : *HKo* avec une forte aspiration. Je m'efforçai de l'imiter en allongeant le cou et en faisant la grimace ; j'échouai encore sans doute, car il répéta plusieurs fois la malheureuse syllabe. Enfin, avec un air de découragement, il mit le doigt sur l'œil en me disant : *Noun ;* je répétai *Noun*, et le vieux triomphant prononça cette autre syllabe qui est comprise dans tous les pays : *Ah !* Puis il me dit : *Ip*, en me montrant la bouche ; je répétai *Ip*. Posant la main sur son oreille, il me dit : *Koui ;* je répétai *Koui*. Le vieux était satisfait ; il appela le maître de la maison, et lui

parla quelques moments à haute voix. Dans la conversation, je compris les mots : *HKo, Ip, Koui.* Il lui expliquait la manière de m'instruire. Puis il continua sa leçon en me donnant les mots de tout ce qui pouvait se voir et se toucher ; je les prononçai et, pour ne pas les oublier, je les inscrivis sur un cahier avec la traduction.

« Bientôt, tout le monde connut la méthode, et tous venaient m'indiquer de nouveaux mots ; je ne pouvais suffire à les inscrire, encore moins à les apprendre. Les tout petits enfants eux-mêmes avaient pris cette habitude, et je vis une petite fille de deux ans qui passait devant ma porte, tenant une feuille d'herbe à la main. Elle s'arrêta devant moi et me dit : *Namoul.* J'entendis fort bien, et je mis le mot *namoul* sur mon cahier, et en regard la traduction : herbe. Il en résulta une petite erreur, comme pour bien d'autres mots; plus tard je fus bien étonné, lorsqu'on me servit à manger un plat de *namoul,* c'est-à-dire, suivant ma traduction, un plat d'herbes. J'en fis la remarque, et après bien des explications, j'appris que *namoul* ne voulait pas dire herbes, mais bien légumes (1).

« Le vieux précepteur revint souvent me donner des leçons; c'était un mandarin qui avait été ambassadeur en Chine. Pour vivre en chrétien, il avait quitté la cour et s'était réfugié sur ces montagnes. »

Tant de zèle, tant d'ardeur au travail ne furent

(1) La même aventure arrivait en même temps à l'un des confrères de M. Ridel. En prenant sa leçon, il fut assez surpris de voir que tous les objets de provenance européenne se traduisaient par un seul mot. Il montrait son couteau, et le maître lui disait : *Mollao ;* sa montre, *Mollao ;* un bénitier, toujours *Mollao,* et le bon missionnaire étonné écrivait ce mot qui signifie : Je ne sais pas.

pas stériles. Sept mois après son arrivée en Corée, M. Ridel commençait l'administration de son district. Déjà il pouvait entendre quelques confessions.

Avant de quitter les chrétiens qui l'avaient accueilli avec une si touchante cordialité, le missionnaire voulut aller jusqu'au village voisin remercier le vieillard qui s'était dévoué pour l'instruire. C'est là qu'il fut témoin d'une scène qui ne manquera pas d'intérêt pour nos écoliers de France.

« Je venais d'arriver chez les Nam, quand j'entendis du côté du chemin le son de deux flûtes. Les enfants sortirent tout joyeux. C'était un jeune homme qui venait d'obtenir aux examens son diplôme de bachelier. Il s'en allait selon la coutume, précédé de deux musiciens, qui jouaient en son honneur, et faisaient ainsi connaître son succès. « Va le chercher, dit à un esclave « le fils du vieux mandarin, nous allons amuser le Père.» On me fit alors passer dans un appartement d'où je pouvais tout voir sans être vu.

« En Corée, le nouveau bachelier, jusqu'à son retour chez lui, est à la disposition de tous les anciens bacheliers qu'il rencontre sur sa route; il doit se soumettre à leurs caprices sans manifester le plus léger mécontentement. Quand il a subi ces épreuves, on l'invite à dîner, et il peut ensuite continuer son chemin.

« Celui que je voyais eut à répondre à une foule de questions, ce fut un véritable examen. L'examen terminé, on lui ordonna de danser, de pirouetter au son des flûtes, de tirer de l'arc à droite, à gauche. Après cet exercice, on lui fit avec de l'encre de Chine une moustache à gauche. Tout cela aux grands éclats de l'assistance, surtout des enfants, qui étaient accourus de loin à ce spectacle. Enfin, on lui banda les yeux et

on lui commanda de se laver, mais l'eau qu'on lui servit était encore de l'encre de Chine. Les spectateurs ne pouvaient se contenir, mais le jeune homme demeura impassible. On lui permit alors de se laver, et on le déclara bon bachelier. »

CHAPITRE VI

M. Ridel commence l'administration de son district. — Ponghuma est morte ! — Dévouement du missionnaire. — Le Nai-Hpo. — Des païens en Bretagne ! — Un esculape coréen. — Un orage au village de Tsin-Pat. — Appréhension des Coréens. — Un trait d'union entre la Corée et la Bretagne.

Le jour de la fête des Morts, vers dix heures du soir, M. Ridel dit adieu aux braves habitants de Pan-Tja-Ri et se mit en route. Après un court séjour au village de Tsin-Pat, qui va devenir pendant quelque temps le centre de ses opérations, il commença l'administration de son district.

La tâche est rude et au-dessus de ses forces, mais elle n'est pas au-dessus de son courage et de son zèle. Il a hâte d'arriver à ces chrétiens qui l'attendent. Pour aller jusqu'à eux, il se cache le jour, souvent au fond des ravins ou des forêts ; il voyage la nuit de peur d'être reconnu et s'avance par des chemins impraticables à des distances très éloignées. La terre est recouverte d'une épaisse couche de neige et pour toute chaussure il n'a que des sandales en paille de riz. Des montagnes presque à pic lui barrent le passage ; pour y grimper, il faut s'aider du coude et de la main ; la descente est également pleine de périls. Rien ne l'arrête.

Désormais ses vœux sont comblés et le rêve de sa vie est réalisé. Ces longs voyages, ces fatigues incroyables ne sont pas plus pénibles que l'administration même des chrétientés. A peine est-il arrivé dans un village, que les fidèles se rassemblent autour de lui, avides d'écouter les pieuses exhortations qu'il leur donne, par l'intermédiaire de son servant. Puis l'examen de conscience se fait en commun; les confessions commencent et se continuent bien avant dans la nuit. A deux heures, il offre le saint sacrifice de la messe : « J'ouvre la marche, dit-il, car je ne pense pas que les missionnaires d'Océanie soient obligés de se cacher comme nous et de célébrer sitôt le Saint Sacrifice. » Enfin c'est l'heure de la méditation et de la récitation de l'office. Il faut aussi examiner les catéchumènes, les instruire, les encourager, juger les procès, gronder et quelquefois punir. Que de fois n'est-il pas arrivé à notre cher apôtre de tomber épuisé, de succomber au sommeil soit dans les auberges, soit sur le bord du chemin !

Un soir, accablé de fatigue, le missionnaire dormait profondément, lorsqu'il fut réveillé par un cri perçant. En un clin d'œil, avec les chrétiens du village, il est hors de la chaumière. A ce moment les ténèbres sont épaisses, le froid est vif; la neige tombe à gros flocons. Est-ce un voyageur égaré qui appelle au secours ? est-ce un tigre qui approche ? Le cri se fait entendre de nouveau, mais cette fois plus distinct. Ponghuma est morte, disait-il, Ponghuma est morte ! Ponghuma était le nom d'une chrétienne que le Père avait administrée la nuit précédente. Un ami de la défunte venait de bien loin, malgré l'obscurité de la nuit et l'inclémence du temps, annoncer cette

nouvelle aux chrétiens d'alentour et réclamer leurs prières. Il venait surtout annoncer ce malheur au Père afin que celui-ci, dès le lendemain, priât pour cette chrétienne au memento de la messe. En entendant ce cri, les chrétiens répètent : « Ponghuma est morte ! » et ils se retirent aussitôt dans la chambre du Père. Là, agenouillés sur la natte, ils récitent l'office des morts en attendant la célébration du Saint Sacrifice.

M. Ridel, en terminant ce récit, ajoute simplement ces paroles qui vont jusqu'au fond du cœur : « Je ne pus retenir mes larmes. Hélas ! je ne savais pas alors que, quatre jours plus tard, je devais entendre de la patrie un cri perçant qui m'annoncerait en même temps la mort de mon meilleur ami et la mort du père le plus tendrement chéri ! »

Après soixante-quinze jours de pareilles fatigues, le missionnaire rentrait à sa résidence pour prendre un repos nécessaire. Le froid excessif, les veilles prolongées, les marches forcées, les privations de toutes sortes l'avaient épuisé. Une forte fièvre qui le couvrait constamment d'une sueur abondante, l'affaiblissait encore davantage. Il souffrait depuis plusieurs jours, lorsqu'un envoyé chrétien vint lui apprendre qu'à seize lieues de distance, M. Joanno se trouvait dangereusement malade.

En apprenant cette douloureuse nouvelle, il se leva aussitôt, essaya de marcher, mais ses forces le trahirent. Il ne voulut pas cependant que ses souffrances fussent un motif de ne pas répondre à l'invitation de son confrère. Il se fit porter sur une misérable civière et, pendant deux nuits, voyagea ainsi sous la neige, pour arriver auprès du malade. Grâce aux bons soins des chrétiens, l'état de celui qu'on avait

cru moribond s'était amélioré. La présence d'un ami, ses soins éclairés opérèrent une heureuse réaction; en quelques jours le danger était conjuré.

On était au mois de mars 1862. A cette époque, la mission de Corée devenait florissante. Le zèle des missionnaires, la piété des néophytes, la paix relative dont on jouissait, les derniers événements de Chine, tout promettait une abondante moisson. Mais les ouvriers succombaient au travail.

En effet, il n'y avait pas trois semaines que M. Ridel était de retour à Tsin-Pat, quand il vit entrer chez lui Mgr d'Acônes. Le vénérable coadjuteur venait lui apprendre que la maladie réduisait M. Landre à la plus complète inaction, et il le chargeait en même temps de l'administration d'une grande partie du district de Naï-Hpo.

Le missionnaire, qui venait de visiter presque tout le sud-est de la Corée, prend immédiatement son bâton de voyage et se dirige vers le Naï-Hpo, situé à l'ouest. La route à parcourir est longue ; il faut traverser toute la province Tchyoung-Tchyeng-to, et passer par sa capitale Kong-Tjyou. Mais que lui importent les fatigues et les dangers? n'est-il pas l'enfant de la Providence et l'ouvrier de Dieu ? Ce que Dieu garde est bien gardé. Plus belle sera la gerbe du moissonneur, plus magnifique sera son salaire. Cette pensée lui donne comme un regain de vie et de gaîté ; aussi, dans le charmant récit qu'il nous fait de cette pérégrination toute semée de peines et des périls, oublie-t-il complètement de nous parler de ses souffrances et de ses fatigues.

« Les Coréens, écrit-il à sa famille, sont très lents en route ; ils ont avec cela un air grave et affecté qui

prêterait à rire. Un vrai noble doit toujours regarder de haut et de travers, il doit agiter nonchalamment ses bras d'où pendent de grandes manches. C'est avec cette démarche que je traverse les villes qui sont sur mon passage. Je réussis à merveille ; dès qu'un païen apparaît, je me voile le visage selon l'étiquette, et bien fin qui verrait si je suis noir ou blanc. Aussi, loin de me reconnaître, tous me prennent pour un grand personnage en mission....

« Le Naï-Hpo est bien différent de mon district. C'est une plaine très fertile. La capitale ressemble à toutes les villes du royaume ; les maisons sont en terre et couvertes de chaume, les rues sont étroites, sales et mal entretenues. Toute la ville est entourée de remparts très épais ; il y a même, sur le haut de ces remparts, des canons qui ne semblent pas méchants ; fatigués de leurs vieux services, ils ont l'air de dormir...

« Un jour je voyageais bien tranquillement sur le bord de la mer. Les îles jetées çà et là, me faisaient rêver au pays natal ; je revoyais l'île d'Arz, l'Ile-aux-Moines, Saint-Gildas, Arzon, Locmariaquer ; mais je cherchais en vain leurs clochers, lorsqu'une voix bien connue me tira de ma rêverie :

« Père, des païens !

« Quoi ! des païens en Bretagne ! »

« Je n'en pouvais croire mes oreilles ; cependant, il me fallut bien vite abandonner le rêve pour la réalité, et reprendre mon chemin. »

N'est-elle pas touchante, cette rêverie d'un grand cœur qui, oubliant un instant les préoccupations dont il est assiégé, trouve dans un pays inconnu, l'illusion de la patrie ?

Le missionnaire avait déjà parcouru quatorze chré-

tientés lorsqu'il se rendit chez M. Landre, à l'extrémité du district de Tchyoung-Tchyeng-To. Pendant plusieurs jours, il prodigua au malade ses soins et ses consolations. Ce pieux devoir accompli, il revint vers son pauvre gîte de Tjin-Pat.

On était au mois de mai, le ciel était de plomb, la chaleur excessive. En route M. Ridel eut à essuyer plusieurs orages qui développèrent en lui les germes d'une maladie dont il faillit mourir. Laissons-le raconter cette nouvelle épreuve avec sa bonne humeur habituelle.

« Les chrétiens qui m'entouraient étaient désolés de me voir abattu, pâle et sans force. Ils firent venir un de leurs médecins qui s'employa de son mieux à combattre le mal. Il me fit prendre des petits morceaux de pierre réduits en poudre, puis une substance mercurielle de la plus belle couleur rouge. Hélas ! tous ces remèdes étaient impuissants. Il résolut alors d'essayer le grand moyen, l'acuponcture, qui consiste à faire sortir le sang à l'aide d'une aiguille. Il me fit quinze ouvertures et le sang coula abondamment. Cette opération, disait l'esculape coréen, a pour but de rafraîchir. On ouvre ainsi la peau, afin que le vent puisse passer à l'intérieur. Cette explication me parut assez singulière : mais la science avait parlé (1). »

La divine Providence avait ses vues sur le cher malade ; aussi, grâce aux prières des chrétiens qui l'assistaient, grâce à sa robuste constitution, il se rétablit peu à peu ; c'est pendant sa convalescence qu'il écrivit à son frère la lettre suivante (6 juillet 1862) :

(1) M. Ridel se trompe évidemment en appelant acuponcture l'opération qu'il subit, car dans l'acuponcture il sort généralement une goutte de sang à chaque piqûre, et c'est tout.

« Depuis neuf jours, la pluie tombe à torrents, mais hier je me croyais au déluge. Sans la pluie, le zigzag continuel des éclairs et le vacarme épouvantable du tonnerre auraient fait de ma montagne un véritable Sinaï. J'ai craint toute la journée de rouler avec ma maison au bas de la vallée. Les chrétiens avaient une autre préoccupation; il disaient : « Si l'orage continue, la montagne ne pourra pas résister. »

« Après l'orage, le beau temps. Aujourd'hui nous avons 32° centigrades et 65° au soleil. Je ne puis tenir dans mes appartements; aussi je monte sur une magnifique esplanade et je m'installe à l'ombre des grands arbres de mon jardin.

« Mes appartements! inutile de vous en faire la description. L'esplanade et mon petit jardin ! c'est un petit terrassement de trois ou quatre mètres de long, que trois arbres de la montagne mettent à l'abri de tout regard indiscret. D'ailleurs, aujourd'hui je ne crains rien, les païens sont dans la plaine, tous occupés à leurs rizières. Et puis n'ai-je pas là, près de moi, mon fidèle Rigolo qui m'avertirait à l'approche du moindre danger? Ce pauvre Rigolo ! c'est un gros pataud, bête comme une oie, et pourtant je l'aime. Il me lèche souvent la main, il se présente toujours en agitant la queue. Pour me montrer son amitié, il fait mille contorsions qu'il voudrait rendre gracieuses.

« Il est deux heures de l'après-midi, il y en a dix que je suis debout, et c'est à peine si, en Bretagne, vous avez ouvert les yeux. Le soleil que je vois depuis si longtemps va maintenant vous saluer. Il va caresser votre petite maison de ses doux rayons et faire mûrir votre blé. En ce moment, je le vois et vous le voyez aussi, il me semble que c'est un trait d'union entre nous.....

« Allons, cher frère, viens t'asseoir près de moi, là, sur cette pierre que j'ai fait placer pour un ami. Cette place est toujours restée vide. Ici, mon seul ami, mon seul compagnon, c'est mon Ange Gardien. Mes confrères bien-aimés sont trop loin pour venir, sans de graves raisons, dans ce pays désert. Je n'ai d'amis qu'en France.

« Viens donc, mon frère, viens là, près de moi, et regarde : ici, à nos pieds, sont les quatre maisons de mon village ; elles abritent une trentaine de chrétiens. Ces toits que tu aperçois plus loin sont les hangars où l'on fait sécher le tabac, l'unique gagne-pain de ces pauvres habitants de la montagne. Cet arbre qui nous donne de l'ombre, c'est un châtaignier sauvage. Ces fleurs que j'ai semées, ces amarantes, ces balsamines, sont un souvenir de la patrie.

Regarde maintenant de tous côtés : des montagnes, des montagnes, et toujours des montagnes; ainsi est toute la Corée. Vois-tu là-bas ce grand bois entouré de murs ? C'est là qu'habitent le général, le gouverneur et le mandarin de cette province. Plusieurs fois j'ai passé près de leurs demeures, mais je ne leur ai pas encore fait de visite.

« Maintenant, lève les yeux vers le ciel. Quel azur ! quelle limpidité ! N'est-ce pas le beau ciel d'Italie ? Pour moi, je le préfère avec son voile de nuages gris ; il me rappelle alors ma Bretagne, et je crois respirer le parfum de la bruyère. Si le dessous du ciel est si beau, qu'est donc le ciel dans la clarté de Dieu ? »

Vers le mois d'octobre suivant, le saint missionnaire recommença l'administration de son district. Nous ne referons pas ici le récit de ses souffrances et des privations sans nombre qu'il eut à endurer. Disons

seulement qu'il lui arriva plus d'une d'une fois de faire d'une seule traite jusqu'à neuf et dix lieues dans la neige, d'avoir les pieds ou les mains gelés, qu'il lui fallait alors toute son énergie, sa volonté de fer, pour atteindre le but. Mais, en retour, ce sacrifice de tous les jours rendait puissante l'action de la grâce sur ces populations persécutées ; l'œuvre de l'apôtre était féconde.

Après avoir parcouru environ 360 lieues pour apporter les consolations de son ministère à 3.229 âmes, il constatait avec joie qu'il avait entendu 2.318 confessions, baptisé 72 adultes et 177 enfants, enfin, béni 44 mariages.

Au mois de mars 1863 il s'apprêtait à prendre quelque repos, lorsqu'une double épreuve vint attrister son cœur :

« Je devais terminer mon administration vers le dimanche des Rameaux. M. Joanno se trouvait alors dans un point de son district assez rapproché de ma résidence, et nous nous étions entendus pour nous rencontrer chez moi. Je me disposais à tout préparer pour la fête de Pâques, afin que notre entrevue fût aussi agréable que possible, lorsque je reçus une lettre qui m'apprenait qu'il était à trois heures de là, très malade. Je courus aussitôt près de lui ; il ne semblait pas excessivement fatigué, et cependant l'état de la poitrine me fit craindre dès lors quelque catastrophe. Nous causâmes assez longtemps. Deux fois, je fus obligé de le quitter pendant quelques heures pour aller administrer des malades ; je revenais immédiatement. La veille de Pâques, je le trouvai tellement abattu que je lui donnai l'extrême-onction, et je passai la nuit avec lui. Pendant tout ce temps, il ne cessait

de prier, de ses lèvres s'échappaient de fréquentes oraisons jaculatoires et de chaleureuses aspirations vers son Dieu. Le danger augmentant, je résolus de dire la sainte messe immédiatement après minuit; il reçut avec une ferveur peu ordinaire la sainte Eucharistie en viatique; ensuite il s'assoupit, et ne recouvra plus sa connaissance pendant une longue agonie qui dura neuf jours entiers. Le lundi 13 avril, vers midi, deux fois il leva les yeux et les bras vers le ciel et se mit à sourire. Que voyait-il? Il eut, vers deux heures, une crise très grave; je récitai les prières des agonisants. Enfin, le soir, vers sept heures et demie, il rendit doucement et sans aucun mouvement sa belle âme à Dieu. »

A cette lettre, datée des premiers jours de septembre, se trouve joint le post-scriptum suivant : « Je rouvre ma lettre sous l'impression de la plus vive douleur. Notre pauvre mission est cruellement éprouvée. Les ouvriers ne suffisent pas au travail, et ils nous sont enlevés coup sur coup. Que la sainte volonté de Dieu soit faite! que son saint nom soit béni!

« M. Landre, ce confrère si bon, si zélé, si pieux, est parti pour un monde meilleur. J'avais été appelé auprès de lui une quinzaine de jours auparavant, à cause d'une forte fièvre dont il avait été attaqué; mais, au bout de quelques jours, la fièvre ayant disparu, je le laissai en pleine convalescence et commençant à reprendre ses forces. Il était convenu qu'il me rejoindrait le 20 septembre; mais, le 16, un chrétien vint m'apprendre qu'il était mort la veille, emporté en quelques heures, par une maladie épidémique. Je me suis mis en route aussitôt, et je rencontrai près du corps Mgr Daveluy, qui, à la première nouvelle du

danger, était accouru, mais n'avait pu arriver que deux ou trois heures après la mort de ce cher ami. Nous confondîmes nos larmes, adorant les impénétrables desseins de Dieu sur notre pauvre Corée. Priez et faites prier beaucoup pour nous et nos chrétiens. »

En ce moment, de quelque côté qu'on porte ses regards sur cette terre engraissée du sang des martyrs, la moisson semble mûre. La persécution de 1860 qui a rejeté les chrétiens jusqu'aux extrémités du royaume, c'est l'orage qui a porté la divine semence aux quatre vents du ciel.

— Le nombre des chrétiens augmente ; les catéchumènes à peine régénérés par l'eau sainte du baptême s'efforcent à leur tour de gagner à Jésus-Christ leurs parents et leurs amis. Bien souvent, le missionnaire est forcé de modérer l'ardeur de ses néophytes qui affichent déjà publiquement leur foi. En effet, on les voit, dans le sud, donner à leurs cérémonies funèbres tout l'éclat qu'ils peuvent. En plein jour, la croix brille à la tête du cortège ; les chrétiens défilent ensuite, un cierge à la main, récitant des psaumes à haute voix, sous les yeux des païens qui contemplent avec étonnement un spectacle si nouveau.

Mais hélas, les moissonneurs succombent ! Il ne faut pas cependant que le froment mûr, que la grappe vermeille se corrompent et se perdent. La tâche de notre missionnaire sera pénible ; mais plus elle est rude, plus il est radieux. Pour la santé de son âme, il faut l'âpre saveur du sacrifice. « Nous avons besoin de secours, écrit-il, non pour nous mais pour les âmes. Plus il y a de fatigues, plus il y a de douleurs, tant mieux pour le missionnaire ! »

Dieu voulut rassasier cette faim des âmes. On lui

confia la plupart des chrétientés que la mort laissait sans pasteur. Tout le sud de la Corée devint sa part d'héritage, si bien que ses confrères se plaisaient à donner le nom de Basse-Bretagne à cette partie de la Mission.

Le bon missionnaire ne se reposa que quelques semaines. Il avait hâte de revoir ses enfants et les orphelins qu'il venait d'adopter. « Vive Dieu, s'écriait-il, je vais batailler pendant l'hiver à 80 lieues de ma résidence, et à 40 lieues de tout confrère. La campagne sera longue, elle sera difficile, tant mieux ! n'est-ce pas au plus fort de la mêlée que le brave soldat aime à se trouver ? Je vais prendre mes armes, ma plus épaisse cuirasse, et mon casque d'airain. Vienne après cela le démon !... Mon cœur jubile et ne se sent pas de joie. S'ils savaient tous les charmes, toutes les délices que l'on trouve dans cette lutte contre l'enfer, dans cette pêche des âmes, que de prêtres se consacreraient à l'œuvre des missions ! »

Tant de courage et de piété faisait l'admiration des chrétiens. « Le Père, disaient-ils, en le voyant escalader les montagnes les plus escarpées, le Père a des jambes d'acier, mais il n'a plus de chair sur les os. Le brave Père ! il mange, comme nous, du chien, de la viande crue et du poisson salé... »

De fait, M. Ridel, depuis son entrée en Corée, s'efforçait chaque jour de se mettre au régime coréen. Il supportait même avec tant de gaîté cette mortification quotidienne, que les chrétiens ne soupçonnaient pas les répugnances qu'il avait à vaincre. « Il faut bien, disait-il en riant, que je me fasse aux usages de ma nouvelle patrie, il faut même qu'ils me plaisent; il y va de ma santé. » On comprend maintenant l'influence d'une

âme de cette trempe sur ces esprits neufs et ardents, que le progrès de notre civilisation n'a pas encore émoussés.

Au mois de janvier 1864, 70 chrétientés avaient été administrées, 2.100 confessions entendues, 99 adultes et 165 petits enfants baptisés, 50 mariages bénits. Après quelques jours de repos, qui furent plutôt des jours de retraite passés en la compagnie de Mgr Daveluy et de M. Calais, il recommença sa course pleine de périls.

Quatre mois plus tard, M. Ridel avait visité 98 autres chrétientés : il constatait avec bonheur que 3,400 chrétiens s'étaient réconciliés avec Dieu, que 119 adultes et autant d'enfants avaient reçu la grâce du baptême, et 76 environ le sacrement de mariage. Pour accomplir cette grande œuvre, le missionnaire avait parcouru plus de 600 lieues depuis le commencement de l'hiver. Une pareille statistique dispense de tout éloge.

CHAPITRE VII

Changement de gouvernement en Corée. — Situation des missionnaires. — Entrée à Séoul. — Une première communion en Corée. — Journal du missionnaire. — M. Ridel dangereusement malade.

Le 15 janvier de cette même année 1864, le roi de Corée mourait à l'âge de 32 ans. Ce prince succombait, comme presque tous ses prédécesseurs, victime de ses excès et de la débauche. Ses premières années s'étaient passées dans l'exil à Kang-Hoa. En 1849, lorsqu'on l'appela sur le trône, les ministres le rencontrèrent tout couvert d'ordures, le visage barbouillé du jus d'un melon qu'il mangeait à belles dents. On le lava et on l'amena tout surpris à la capitale. La faiblesse de son gouvernement, sa déplorable incurie avaient réduit le peuple à la plus affreuse misère. Se voyant mourir sans héritier direct, il adopta un enfant de 13 ans.

Sous le règne de ce nouveau roi, nous assisterons plus tard à de graves événements qui feront époque dans l'histoire de la Corée. Mais durant sa tutelle, le pouvoir passait effectivement entre les mains de son père, proclamé régent du royaume. Jusqu'alors ce prince, malgré son caractère féroce qui le rendait redoutable aux païens eux-mêmes, ne s'était montré

hostile ni à la religion ni aux missionnaires. Sa femme avait appris une partie du catéchisme, récitait chaque jours quelques prières, et même, avait fait demander à Mgr Berneux des messes d'actions de grâces pour l'avènement de son fils au trône. Chose étrange et de funeste augure ! Son premier acte, en arrivant au pouvoir fut de chasser les anciens ministres et de les remplacer par les ennemis les plus acharnés du nom chrétien. Cet événement rendait la situation des missionnaires d'autant plus périlleuse, que leur présence dans le pays n'était plus un secret pour personne à la cour.

Cependant, grâce à la crainte salutaire qu'inspirait toujours la dernière guerre de Chine, les ministres ne songeaient pas encore à faire éclater leurs ressentiments. On entendait bien çà et là quelques menaces de persécution, mais c'était comme le bruit d'un orage dans le lointain ; le moindre vent pouvait le faire dévier.

On n'avait donc pas lieu de trop s'inquiéter. Aussi M. Ridel, après avoir terminé l'administration du Naï-Hpo, crut qu'il ne serait pas trop téméraire d'aller avec son servant jusqu'à Séoul.

Les missionnaires de Corée sont toujours accompagnés d'un chrétien qui les aide dans leur apostolat. Celui que notre missionnaire avait choisi était un homme d'une vertu rare, d'un dévouement à toute épreuve. Il s'appelait André Ni. Nous aurons occasion de faire avec lui plus ample connaissance. En attendant, il ne sera pas sans intérêt d'entendre de M. Ridel le récit de ce voyage à la capitale.

« Avant d'entrer dans la ville, nous allâmes chez un catéchiste qui habitait en dehors des murs, mais

nous trouvâmes porte close, et nous ne savions où diriger nos pas, lorsque André me dit : Je me souviens de la route qui conduit chez l'évêque ; nous pouvons y aller sans guide. Cette pensée me sourit. Il m'était très agréable de surprendre de la sorte Mgr Berneux.

Bien qu'il fût audacieux de passer à cette heure par la grande porte du Sud, craignant qu'une hésitation ne nous fît remarquer, nous nous mîmes en route. André marchait devant, je le suivais, à figure découverte et habillé comme lui. Nous rencontrâmes beaucoup de monde et surtout des bandes qui flânaient en se racontant les nouvelles de la journée. Il me semblait que tous me regardaient ; je n'étais pas très à l'aise, mais je fis bonne contenance.

« Après dix minutes de marche au milieu de la foule, nous arrivions à la porte, en avant et de chaque côté de laquelle se trouvaient une quinzaine de soldats. Ils examinaient tous les passants. Si j'avais prévu cette nouvelle difficulté, je n'aurais certes pas tenté cette démarche trop hardie. Il était trop tard pour reculer : je pris mon air le plus décidé, et je passai sous les regards des militaires sans être remarqué. La porte franchie, nous fûmes bientôt devant la maison de Sa Grandeur. André crut bien la reconnaître, mais nous ne pouvions trouver l'entrée. Nous allions et revenions assez embarrassés. Heureusement la rue était déserte. André aperçoit enfin une porte ouverte ; il entre, demande des renseignements, et revient en me disant : « C'est ici. » Au lieu de faire solennellement notre entrée par la porte du maître de la maison et des nobles hôtes, passant par celle des domestiques et des esclaves, nous entrons triomphalement à la cuisine.

« Monseigneur, averti de notre arrivée, veut se rendre au salon, quand aussitôt il nous aperçoit devant lui. Tout surpris, il nous demande comment nous sommes entrés dans son palais épiscopal. Nous racontons notre aventure : « C'est bien, dit-il, pourvu que « personne ne vous ait vus.» Heureusement il fut facile de le tranquilliser. »

Nous avons déjà fait la description de cette chambre, que Mgr Berneux appelait gaiement son palais, et qui servait à la fois de dortoir, de réfectoire, de salon et de chapelle. C'est là que notre apôtre avec plusieurs confrères prit pour la première fois quelques jours de repos.

Ces missionnaires enfermés dans ce misérable réduit, où ils ne peuvent se montrer ni parler qu'à voix basse, ne semblent-ils pas plutôt en prison qu'en vacances ? Ces jours de réclusion sont pénibles, mais ils sont aussi pleins de charmes. Quelle joie pour l'exilé de revoir un ami ! Quel bonheur d'entendre sa voix et de parler en français du beau pays de France !... Quelle musique pour l'oreille et pour le cœur !

Les heures de repos sont comptées. Plusieurs enfants de Tsin-Pat et des villages voisins se disposent à faire leur première communion. Ils attendent avec impatience le Père pour se préparer à cette grande action.

Le missionnaire accourt.

Ecoutons encore le charmant récit de cette fête : « Je fis faire à ces petits enfants une retraite de six jours. C'était une nouveauté pour eux et pour tous leurs parents. Ces enfants, au nombre de quatorze, se disposèrent avec la plus grande ferveur.

« La fête fut solennelle autant qu'elle peut l'être dans

ce pauvre pays. Les murs de l'église, ou plutôt de ma chambre qui en tenait lieu, furent tapissés de papier blanc et ornés de gravures. L'autel était décoré avec soin. On y remarquait surtout le crucifix, les quatre chandeliers et deux grandes images placées de chaque côté du tabernacle. Les enfants avaient revêtu leurs plus beaux habits et leurs parents, émerveillés, émus, pleuraient de joie. C'était la première fois qu'il y avait tant d'appareil pour une cérémonie chrétienne en Corée.

« Après la messe, j'invitai tous les enfants à dîner. J'avais acheté 7 poulets qui firent les frais du festin : l'un de ces grands hangars dans lesquels les chrétiens font sécher leur tabac servit de salle de banquet. J'allai un instant voir la manière dont mes invités s'acquittaient de leurs fonctions, et je remarquai deux petites filles qui avaient mangé tout leur riz, laissant de côté leur part de poulet.

« Comment, leur dis-je, vous avez pris votre riz « sec? Pourquoi n'avez-vous pas mangé votre poulet ? « Est-ce qu'il n'est pas bon ?

« Oh ! me disent-elles, il est excellent, mais nous le « gardons pour notre mère qui jamais n'a goûté chose « si bonne. »

« J'admirai cette réponse et le bon cœur de ces enfants. Le soir nous eûmes encore une petite cérémonie : renouvellement des vœux du baptême, consécration à la sainte Vierge. Cette journée laissa bon souvenir dans le cœur de tous ceux qui avaient participé à la fête. »

Quelques semaines plus tard, le petit village de Tsin-Pat était dans la tristesse. Le Père le quittait pour recommencer ses courses apostoliques. Il serait trop

long de le suivre pendant plusieurs mois à travers les chrétientés disséminées sur les montagnes. Contentons-nous de reproduire ici quelques feuillets de son journal.

« 21 novembre 1864, district de Kyeng-Syang-To ; fête de la Présentation de la sainte Vierge. — J'ai fait ma retraite du mois. Ma pensée s'est envolée vers la France, j'ai songé aux belles années du séminaire. En cette solennité, chacun renouvelle ses promesses cléricales. J'ai fait de même. Qu'il est facile ici de se donner à Dieu tout entier !

« Cette fête est celle de mon district, j'ai voulu la faire solennelle. J'ai orné ma chambre, mon église, de toutes les images grandes et petites que j'ai trouvées. Les chrétiens en voyant mon ouvrage disaient : « Que c'est « beau ! » Oui ! beau de dénuement et de pauvreté.

25 novembre. « Aujourd'hui route affreuse. Pendant quatre ou cinq heures nous avons eu de la neige jusqu'aux genoux et parfois bien davantage. Nous avons escaladé deux hautes montagnes par un sentier mal tracé sur le bord d'un abîme. Il fallait nous cramponner à tout et ramper dans la neige ; j'étais inondé de sueur. Arrivé au sommet, un vent glacial nous saisit ; impossible de prendre un instant de repos, il faut avancer. Maintenant j'ai les pieds et la moitié des jambes gelés. Mes sandales, mes bas, mes pieds ne semblent faire qu'un morceau de glace, que la chaleur de l'appartement fait fondre peu à peu, mais non sans douleur. Je suis pris d'un violent mal de tête, je me hâte d'entendre les confessions, car je me défie de la fièvre. »

20 décembre. (Tjin-Lan, près Kong-Tjyou.) « Depuis cinq jours, je souffre d'une irritation de poitrine

qui ne me laisse de repos ni le jour ni la nuit. J'ai bien de la peine à entendre les confessions, et à parler, même à voix basse. Ici, ni médecine, ni médecin; je m'abandonne à la Providence. J'aurais besoin de repos, pour le prendre, il me faudrait faire quarante lieues à pied, mais surtout priver une multitude de chrétiens du bienfait des sacrements. Est-ce possible? »

17 janvier 1865. (District de Kieng-Syang-To.) « Aujourd'hui j'ai passé près de trois heures sur le bord de la mer. C'est la plus délicieuse promenade que j'aie faite en Corée. J'apercevais Taima-To, île japonaise, et par delà, les mers. Je pénétrais par la pensée dans le royaume du Japon qui a donné tant de martyrs à l'Eglise, tant de saints au paradis. En contemplant ces rivages et ces îlots, en respirant cette odeur forte de la mer je me rappelais les promenades d'autrefois sur les bords du Morbihan. Si j'avais eu la *Stella Maris*, avec quel plaisir j'eusse vogué sur cette onde mollement agitée par une brise légère! Je ramassai quelques coquillages, et un instant je me suis pris pour un Parisien sur les côtes de Bretagne.

« C'est demain le premier jour de l'an coréen. Je vais passer trois jours ici, car les coutumes défendent de voyager. Etant noble, je dois plus que tout autre respecter ces usages. Jusqu'à présent, je n'ai pas eu d'accident. Je passe facilement au milieu des païens sans exciter leurs soupçons; j'ai donc un peu la figure coréenne. Il est vrai que, dans ces parages, on s'imagine que les Européens sont des hommes extraordinaires, fabuleux, qui n'ont ni jambes, ni bras, ni tête. »

Mars. (District Tjyen-La-To.) « En nous rendant au

village de Poulpara-Tji, nous apercevons sur la neige des traces de tigre. Ces empreintes, de la largeur d'une assiette, annonçent un animal énorme. Il y a aussi tout le long de la route des taches de sang qui indiquent que l'animal emportait sa proie. Bientôt, le chemin traverse un fourré très épais dont les arbrisseaux et les lianes rendent l'accès difficile ; là, les traces s'écartent de la route. Nous les suivons quelque temps par curiosité et nous arrivons dans une clairière où il semble qu'un bataillon de tigres a pris ses ébats. C'est simplement, je pense, la famille du grand tigre qui est venue prendre part au régal. Nous laissons ce lieu horrible, pour continuer notre route. Au sortir de cette immense forêt, le sentier serpente dans le fond d'un ravin ; de chaque côté s'élèvent de hautes montagnes dont les arêtes sont découpées en dentelles ; çà et là s'élancent avec hardiesse d'énormes rocs qui ressemblent aux flèches de nos cathédrales. Arrivés presque au sommet de la plus haute montagne, nous sommes en pays chrétien.

« Les confessions durent tout le jour, et une grande partie de la nuit. Longtemps avant l'aurore, j'ai le bonheur d'offrir le saint sacrifice. Ici du moins, nous sommes tranquilles et bien en sûreté, les tigres montent la garde. »

Les dernières étapes de cette longue administration sont encore plus pénibles que les premières. La neige tombe plus abondamment et rend les routes impraticables. Les habits du missionnaire mouillés depuis longtemps se glacent sur son corps, et dans les environs il n'y a aucun village chrétien où il puisse trouver un abri. Le dernier jour, le vent souffle avec tant de violence, le froid est si vif que personne n'ose voya-

ger, et les païens disent en le voyant passer avec son servant : « Oh ! regardez donc, ces nobles viennent certainement d'apprendre l'agonie de leur père pour voyager par un temps pareil. »

De telles fatigues eurent un résultat facile à prévoir ; le 5 mai suivant, M. Ridel terminait ainsi son journal :

« Arrivé à Kai-Tji-Ri, je sentis un violent mal de tête ; néanmoins j'entendis les confessions pendant trois jours ; mais le quatrième, au matin, je ne pus me lever, et je dis à mon servant que je ne célébrerais pas la sainte messe. C'était le lundi des Rameaux. J'étais extrêmement faible, et je perdis tout sentiment. André me veillait nuit et jour, et ne sachant que faire repoussait tous les remèdes que chacun voulait m'administrer. Vous ne connaissez pas le tempérament du Père, disait-il, et au lieu de lui faire du bien, vous pourriez le rendre plus malade par vos remèdes. Je n'en connais pas non plus, mais j'aime mieux laisser agir la nature et prier Dieu de nous le conserver. Je recouvrais de temps temps connaissance et je sais qu'une fois je dis à André : Crois-tu que je sois sur le point de mourir ? « Je ne pense pas qu'il y ait déjà ce « danger, » me répondit-il, « mais le père est grave- « ment malade et fera bien de se préparer à tout évé- « nement. » C'est à peu près tout ce que j'ai pu comprendre pendant les neuf jours que dura cette maladie. André avait averti M. Féron qui se hâta. Il arriva le jour de Pâques ; je pus le reconnaître. Sa présence me fit du bien, et quelques remèdes qu'il sut m'administrer à propos, me tirèrent de danger. Bientôt j'entrai en convalescence. »

Ces quelques lignes nous dévoilent, mieux que

toute parole, l'âme de M. Ridel. Son corps est rudement mené, la maladie le pressure, les forces l'abandonnent, mais ses lèvres ne perdent jamais leur sourire, son âme garde sa paix, sa sérénité.

CHAPITRE VIII

Sanglante persécution. — Arrestation et mort de Mgr Berneux, de Mgr Daveluy et de sept missionnaires. — André Ni. — Dangers courus par M. Ridel. — Cachette dans une chaumière coréenne. — Enfants qui se préparent au martyre. — Adieux d'André à sa famille. — M. Ridel rejoint M. Féron. — Quand on a peur des hommes, on n'a pas peur des tigres. — Le passage de l'orge. — M. Calais.

L'heure de la persécution a sonné. Un cri de douleur a retenti dans cette pauvre mission qui donnait déjà de si belles espérances. Tous les grands du royaume ont résolu l'anéantissement du christianisme en Corée. Ils prennent si bien leurs mesures, ils mettent tant d'ardeur à exécuter leurs funestes desseins qu'on redoute de les voir réalisés avant peu. Mais la sainte Eglise a pour elle la garantie d'une promesse divine; et une expérience presque vingt fois séculaire a montré au monde que, partout et toujours, elle puise dans le sang de ses martyrs, une sève plus généreuse et une nouvelle jeunesse.

La cour de Séoul, au mois de janvier 1866, était composée d'hommes haineux, capables des mesures les plus violentes contre la religion chrétienne. Ils n'attendaient que l'occasion favorable de lancer leurs édits sanguinaires; mais en ce moment l'agitation était extrême dans le royaume. Les Russes qui, depuis 1860, s'avançaient peu à peu vers les frontières

du nord, venaient de faire une apparition soudaine à Ouen-San, port coréen sur la mer du Japon.

L'invasion paraissait imminente. Pour détourner ces malheurs, un chrétien, Jean Nam, l'ancien maître de langue de M. Ridel, poussé par des amis maladroits, écrivit au régent : il lui exposa que les deux évêques pourraient seuls conjurer le péril qui menaçait la Corée.

Cette lettre qui mettait en évidence les missionnaires français fut précieusement gardée. On manda aussitôt les deux prélats à Séoul. Mgr Berneux se trouvait alors très éloigné de la capitale, dans les provinces du nord, où cette année même, il avait baptisé plus de 800 adultes ; Mgr Daveluy était au Nai-Hpo. Tous les deux crurent sage de se rendre au désir de la cour, et ils attendirent jusqu'à la fin de janvier l'audience du prince régent.

Au commencement de février, le vénérable coadjuteur lassé d'attendre, quitta de nouveau la capitale pour continuer ses travaux apostoliques, mais sans s'éloigner beaucoup.

Sur ces entrefaites, les marins russes avaient repris le chemin de leur patrie, emportant pour leur gouvernement les compliments les plus flatteurs des ministres coréens et les plus belles espérances pour l'avenir. La panique qu'ils avaient occasionnée s'était peu à peu dissipée, quand tout à coup arriva de Pékin, par l'ambassade coréenne, une lettre qui annonçait que dans tout l'empire chinois les chrétiens étaient mis à mort. Cette nouvelle fut comme l'étincelle qui mit le feu aux poudres.

A la cour ce ne fut plus qu'un cri. « Haine aux Européens! pas d'alliances avec eux, ou c'en est fait

du royaume ! à mort tous les barbares d'Occident, à mort tous les chrétiens ! »

Le 10 février, Mgr Berneux était arrêté et jeté en prison. Quelques jours plus tard, le vénérable évêque voyait arriver dans son cachot MM. de Bretenières, Beaulieu et Dorie. Le 28 du même mois, MM. Petitnicolas et Pourthié tombaient entre les mains des satellites. On les avait trouvés à leur poste, au collège Saint-Joseph. Enfin, le 12 mars, ce fut le tour de Mgr Daveluy, de MM. Aumaître et Huin.

Sur la paille infecte de leurs cachots, les missionnaires étaient radieux ; le jour, la nuit, les échos de leur prison redisaient leurs prières et leurs cantiques. C'était la joie, l'allégresse des martyrs au vestibule du paradis (1).

La mort glorieuse de ces apôtres fut le signal de la plus sanglante persécution. Bientôt une multitude de chrétiens allaient payer à Dieu le même tribut du sang et recueillir dans le ciel la même gloire et la même félicité (2).

(1) M. Aumaître était entré en Corée au mois de mars 1863. MM. de Bretenières, Huin, Beaulieu, Dorie, au mois de juin 1865.

(2) En Corée, avant que la sentence de mort soit portée contre un chrétien, les bourreaux lui font subir toutes sortes de tortures. Ils y mettent un raffinement qui fait frémir la nature : la dislocation, le sciage des jambes avec une corde de crin, la ponction des bâtons, la planche, sont les tourments les plus communs. Les bâtons sont de la taille d'un homme et plus gros que le bras. Quatre valets entourent le patient, le frappent tous à la fois de la pointe, dans les hanches et sur les cuisses. La planche, est une pièce de bois longue de quatre ou cinq pieds, large de six à sept pouces, épaisse d'un pouce et demi. Dès les premiers coups le sang jaillit, les chairs se détachent et volent en lambeaux. Au dixième coup, la planche résonne sur les os nus.

Avant leur mort, les missionnaires eurent à subir plusieurs fois les deux dernières tortures et la dislocation.

Nous ne ferons pas ici ce long et douloureux récit. Un ami, un frère d'armes de ces saintes victimes s'est magnifiquement acquitté de cette tâche (1).

Nous suivrons seulement notre missionnaire au milieu des dangers qu'il va courir.

M. Ridel était dans le district de Kyeng-Syang-to, à 100 lieues de la capitale et à 70 environ de Tsin-Pat, sa résidence, lorsque les premiers bruits de la persécution parvinrent jusqu'à lui. Il continua néanmoins sa route, sans trop faire attention à ces rumeurs, qui lui parurent d'abord assez vagues. Mais en arrivant à Taikou, chef-lieu de ce district, il apprit que des chrétiens avaient été mis à mort à Kong-Tjyou. Cette dernière ville est à trois lieues de Tsin-Pat. Le danger devenait donc pressant. Déjà les satellites parcouraient le pays ; des mouvements extraordinaires se faisaient dans les villages ; on ne parlait plus que de dénonciations, de prison et de mort.

L'orage grondait de plus en plus. Les catéchistes des chrétientés qui n'avaient pas reçu la visite du Père, vinrent à sa rencontre, et lui déclarèrent que les chrétiens ne pouvaient plus se réunir, ni le recevoir sans très grand danger. En même temps une lettre de Mgr Daveluy lui faisait connaître le triste état de la mission.

Mgr Berneux et trois missionnaires venaient d'être jetés en prison.

Le doute n'était plus possible, la persécution était générale.

(1) M. l'abbé Dallet, a raconté le martyre des deux évêques et des autres missionnaires français. On peut lire ce récit palpitant d'intérêt dans son *Histoire de l'Eglise de Corée,* tome II, p. 521-558.

M. Ridel se hâta de reprendre le chemin de sa résidence en employant toutes les précautions possibles. Les sept premiers jours du voyage se passèrent sans incident ; mais à partir du huitième, les difficultés s'échelonnèrent sur la route.

On était au 6 mars 1866, il restait à M. Ridel trente lieues à parcourir. « Nous avions à peine fait quelques lys, écrit-il, lorsque nous vîmes arriver un chrétien de notre village ; c'était le beau-frère d'André.

A Tsin-Pat, tout était tranquille ; mais il n'était plus douteux qu'à Kong-Tjyou, de nombreux chrétiens avaient été arrêtés et que plusieurs déjà avaient reçu la mort.

Un peu plus loin nous rencontrâmes trois individus qui semblaient des employés de préfecture.

L'un d'eux, en passant près de nous, me regarda et dit à ses camarades :

Voici un Européen qui passe.

Allons donc ! répondit un autre, est-ce qu'il y a des Européens ici ?

— Je t'assure que c'est un Européen.

Comme ils s'éloignaient, nous ne pûmes en entendre davantage. Dans d'autres circonstances, on n'eût pas fait grande attention à ces paroles ; mais en ce moment, elles ne laissèrent pas d'inquiéter beaucoup mes compagnons. »

Le soir, il fallut se réfugier dans une auberge. Là, nouvelle alerte. On en fut quitte pour la peur. Le lendemain, une rivière barre le chemin ; il faut avoir recours au batelier. Mais la situation se complique : en même temps que les fugitifs se présente un courrier du gouvernement.

« J'entre le dernier dans le bateau, continue le

missionnaire, et je me tourne à l'avant pour ne pas être reconnu. »

La conversation s'engage :

« Moi, dit l'un des passagers, je suis un courrier, je reviens de Tjei-tchyen, pour l'affaire de ces coquins d'Européens que l'on a pris à la capitale.

— Y en a-t-il aussi à Tjei-chyen ?

— Oui, répond le courrier, il y en avait deux ; j'ai porté au mandarin de cette ville l'ordre de les prendre, et ils ont été arrêtés.

— Et les avez-vous vus ?

— Oui, je les ai vus : il y en a un qui est très grand, il a toute la figure couverte d'une barbe qui lui descend jusqu'à la ceinture ; l'autre, moins grand, a une barbe noire très touffue, bien plus courte que celle du premier ; mais quand il tire dessus, elle s'allonge et devient tout aussi longue. »

« Il les décrivit avec tant d'exactitude, qu'il me fut facile de reconnaître M. Pourthié et M. Petitnicolas. »

Pendant toute cette conversation, les chrétiens ne soufflaient mot, le missionnaire essayait de faire bonne contenance, mais il avait à craindre que le visage attristé de ses compagnons n'excitât les soupçons, lorsqu'un interlocuteur demanda :

« A-t-on aussi arrêté leurs femmes ?

— Ils n'en ont pas.

— Mais comment font-ils leur ménage ?

— Ah ! je n'en sais rien ; allez le leur demander. »

Ces dernières paroles firent rire les chrétiens, et empêchèrent de remarquer leur tristesse trop visible.

« Que va-t-on faire de ces Européens ?

— Je l'ignore. On les a conduits à la capitale pour les réunir à ceux qu'on a pris déjà.

— Comment sont-ils faits ?

— Comme nous : ils ont des bras et des jambes.

— Parlent-ils coréen ?

— Oui, ils peuvent facilement se faire comprendre.

— Oh ! les gueux, comment l'ont-ils appris ? »

La barque aborda enfin sur la rive opposée, M. Ridel descendit le premier et continua son chemin.

Le bruit des clochettes que le courrier portait à sa ceinture lui annonçait que toute retraite était impossible. En même temps, devant lui, apparaissait un gros village qu'il fallait traverser. Or, il y avait foire ce jour-là. De plus, son signalement avait été donné partout, avec ordre de l'arrêter immédiatement. Il se savait condamné à mort.

La situation était critique. Aussi conseilla-t-il aux trois chrétiens qui l'accompagnaient de ne pas s'exposer plus longtemps et de le laisser seul. — « Vous voyez, leur dit-il, quel danger nous menace. On a arrêté l'évêque et les pères qui se trouvaient à la capitale ; vous venez d'apprendre comment on a saisi ceux du collège ; vous savez qu'on cherche les autres, et que, si l'on vient à me reconnaître, on m'arrêtera avec tous ceux qui m'accompagnent. »

Ces généreux chrétiens protestèrent contre le désir du père et résolurent de partager son sort.

On arriva au village, et une petite auberge s'ouvrit pour recevoir nos chers voyageurs.

« Comme nous étions exposés, dit M. Ridel, aux regards de tous les passants et que je voyageais toujours à visage découvert, en vrai Coréen, André craignit que dans cette circonstance ma figure ne me trahît ; il me fit signe de me coucher. J'obéis avec plaisir : fatigué de la route et des émotions de la

journée, je m'allongeai, tournant mon visage du côté de la muraille. Près de moi, André et son beau-frère causaient de choses et d'autres, en attendant la préparation du riz.

« Nous venions d'exécuter cette manœuvre, lorsque j'entendis mes gens, restés à la porte, qui, s'opposant à l'entrée de deux païens, leur disaient :

« On n'entre pas, car ce sont des nobles qui sont dans ces appartements.

— Bah ! des nobles ! Est-ce que ce n'est pas une auberge publique ? Est-ce que tout le monde ne peut pas y entrer ? Nous entrerons. »

« En effet, ils entrent et s'installent au milieu de la chambre. Je ne savais que penser de ce vacarme, mais entendant les paroles, comprenant l'audace de ces gens, la pensée me vint que c'étaient des satellites qui m'avaient reconnu et qui entraient pour se rendre compte de la position et s'assurer de ma personne. »

Le missionnaire et ses compagnons demeurèrent impassibles. Le riz était préparé, on l'apporta, et suivant l'usage coréen, chacun se mit à sa table et prit son repas avec le sans-façon des gens les plus heureux. Cette conduite les fit passer inaperçus.

Le repas terminé, il fallait sortir du village et traverser tout le marché qui s'étendait le long de la route. Comment éviter les regards de tout ce peuple de marchands? André saisit très bien la difficulté et eut une idée lumineuse. Il fit marcher en tête l'âne qui portait le bagage. Le Père et les trois chrétiens le suivirent, à la file les uns des autres, selon l'invariable coutume de Corée.

Ils pénétrèrent ainsi au milieu du marché. Aussitôt

les enfants remarquent l'âne et accourent pour le considérer, car c'était un âne de Chine, très rare en Corée. A cette vue tous s'écrient :

« Oh ! le bel âne de Chine ! venez donc voir le bel âne. »

Tous les marchands de se détourner et, de suivre des yeux le baudet en disant : Tiens ! un bel âne de Chine qui passe !

Lorsqu'ils le quittaient des yeux, le missionnaire était déjà passé, de sorte que, ne pouvant le voir que par derrière, ils ne le reconnurent pas. Ainsi l'âne, par sa gentillesse, attira tous les regards et reçut tous les compliments.

« Notre trajet, continue M. Ridel, à cause des difficultés et des embarras de la route au milieu d'une foule agglomérée, avait bien duré dix minutes. Quand nous fûmes un peu éloignés, nous rîmes de bon cœur, et nous répétions volontiers les cris entendus : « Oh ! « le bel âne ! tiens ! un âne de Chine ! venez donc voir « l'âne de Chine ! »

« Nous nous éloignions du marché en montant lentement une côte assez rapide, lorsque, au sommet de la colline, sans aucun préambule, nous nous trouvons nez à nez avec un cortège de mandarin. Deux valets précédaient le noble personnage, qui se tenait dans sa chaise, examinant les voyageurs. Cinq ou six valets venaient à sa suite et un prétorien à cheval fermait la marche.

En Corée, lorsqu'on rencontre un grand personnage, la politesse veut qu'on se voile le visage. Je saisis mon éventail, et je m'empressai de rire de la nouvelle aventure. J'aurais bien voulu conserver mon éventail jusqu'après le passage du prétorien, mais

malheureusement les devoirs de la politesse ne s'étendent pas jusque-là ; de sorte que je parus à figure découverte devant ce fonctionnaire, qui me considéra attentivement. Son air surpris n'échappa point à la perspicacité d'André. Il continua cependant sa route sans rien dire. »

A mesure qu'on approchait de Kong-Tjyou, le danger devenait plus menaçant. La route était encombrée de soldats et de gens d'affaires. On venait d'apprendre l'arrestation et la mort de Mgr Berneux et de trois missionnaires ; personne n'ignorait plus que d'autres Européens parcouraient le pays. Mais la tâche de M. Ridel n'était pas achevée, la Providence veillait sur lui.

La nuit suivante, il arrivait avec André à sa résidence de Tsin-Pat. Là, trois jours se passèrent. Il en profita pour administrer les sacrements aux chrétiens qui voulaient être prêts à tout risque, et faire enterrer dans la montagne les objets compromettants ainsi que l'argent de la mission.

Le 12 mars, il repartait, allant, sans savoir où, chercher un refuge. André l'accompagnait, avec sa famille et un certain nombre de chrétiens.

Le soir, le village était envahi par les satellites de la capitale, qui avaient l'ordre d'arrêter l'Européen et toutes les personnes à son service. N'ayant pu se saisir de la personne du Père, ils pillèrent sa demeure, brisèrent ce qu'ils ne purent emporter, et vendirent même la maison à un païen, qui s'y établit aussitôt.

Laissons encore la parole à notre charmant conteur :

« Nous pûmes envoyer plusieurs fois à l'endroit où nous avions caché l'argent sur la montagne, et ainsi nous préparer les moyens de subsister. Nous n'avions

pas emporté sur nous cet argent, car pour une somme modique de cent francs, il faut un portefaix. Nous eûmes plusieurs fois des alertes. Pour nous cacher plus facilement, le maître de la chaumière qui nous servait d'abri, fit un trou dans le plafond, et au moyen d'une corde, il était assez facile de monter jusqu'au grenier. Cela n'était pas du goût d'André, « car, disait-il, on n'y peut même pas tousser à son aise ».

Le mardi de Pâques notre courrier arriva, et nous apprit que Mgr Daveluy et deux pères avaient été exécutés le vendredi saint.

Cette nouvelle consterna les chrétiens.

« Mais, disaient-ils, on va donc tuer tous nos « Pères ; qu'allons-nous devenir ?

« Nous ne pouvions avoir aucune nouvelle des autres Pères. On nous avait annoncé plusieurs fois la mort de l'un d'eux ; mais rien de plus incertain que ces renseignements. Car dans ce temps-là, j'ai même appris que j'étais mort. En effet, un jour qu'André et moi nous nous tenions blottis dans notre grenier, parce qu'on venait d'introduire un étranger dans la chambre au-dessus de laquelle nous étions cachés, nous entendîmes au milieu de la conversation les paroles suivantes :

« Quant au Père Ni (1), après s'être enfui de son vil-« lage, de Tsin-Pat, il errait seul sur la montagne, « lorsqu'il rencontra un vieux four à charbon ; il s'y « blottit, et comme personne ne vint à lui, il y est mort « de faim. »

« La nouvelle était plaisante ; et en somme, elle fit plaisir à tout le monde, car le bruit de ma mort pou-

(1) Nom coréen de M. Ridel.

vait se répandre et arrêter les recherches. Nos journées se passaient ainsi.

« La nuit tout le monde était réuni, et nous étions tellement entassés que personne ne pouvait bouger sans déranger son voisin. J'ai couché pendant huit jours près d'un homme qui, ayant la fièvre typhoïde, avait perdu tout sentiment et crachait à tout hasard.

« Le jour, au contraire, tous allaient aux champs, et nous restions sous la garde d'un enfant de sept ans. Doué d'une grande sagacité, Augustin (c'était le nom de notre jeune sentinelle), s'amusait hors du village, nous avertissait de l'arrivée des étrangers, et leur répondait avec esprit sans jamais laisser soupçonner le trésor dont il était gardien. »

On permettait aux enfants d'André de sortir le soir et d'aller prendre l'air à la porte de la maison, avant de se coucher. C'est ainsi qu'un soir, le missionnaire entendit la conversation suivante : c'était le mardi de Pâques, on venait d'apprendre la mort de Mgr Daveluy.

« Les satellites, disait la petite Anna, enfant de 12 ans, les satellites parcourent toutes les campagnes et cherchent le Père qui est caché ici. Ils cherchent aussi tous les chrétiens : ainsi dernièrement ils ont pris tout un village; ils ont attaché toutes les femmes, les unes à la file des autres ; ils les ont conduites à la ville, où on les a battues pour leur faire dire qu'elles n'étaient pas chrétiennes.

« Bientôt ils vont venir prendre le Père avec papa et maman; on nous emmènera aussi, on nous dira : Renonce à la religion, ou bien je vais te couper en morceaux. Que ferons-nous ?

— Moi, dit le plus grand, je dirai : faites comme

vous voudrez, je suivrai l'exemple de papa, je ne renoncerai pas au bon Dieu.

— Mais on te coupera la tête !

— Eh bien, j'irai chez le bon Dieu, répétait ce charmant enfant.

— Et toi, Augustin ?

— Moi, répondit Augustin, je dirai au mandarin : « Je veux aller au ciel; si vous étiez chrétien, vous iriez « aussi au ciel. Mais pourquoi tuez-vous les chré- « tiens ? Ils ne font pas de mal à personne. Si vous « les faites mourir, vous irez en enfer. »

Alors Anna serrant ses deux frères dans ses bras leur dit :

« Bien, très-bien, il ne faut pas renoncer au bon Dieu; nous mourrons tous, et nous irons au ciel avec papa et maman et le Père. Mais pour cela il faut bien prier le bon Dieu, car on nous fera bien mal. On nous arrachera les cheveux, les dents, les mains ; on nous frappera avec un gros bâton, et le Père dit que si l'on n'a pas bien prié, on ne pourra pas y tenir. Disons donc notre chapelet. »

Anna et Venant (l'aîné des garçons) se mirent aussitôt à prier.

Cette petite fille, qui trouvait dans son cœur des paroles éloquentes pour exhorter ses frères, était instruite et pieuse. Outre les connaissances ordinaires aux chrétiens, elle savait assez bien l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament et pouvait parler d'Abraham, de Joseph dont l'histoire l'intéressait beaucoup. Un jour elle alla trouver le Père et lui dit :

« Je sais mon catéchisme, mes prières du matin et du soir, les mystères du Rosaire, le chemin de la Croix, — comme les grandes personnes. Je récite de

plus les actes avant et après la Confession et la Communion ; je sais aussi le symbole de saint Athanase. Qu'est-ce que je puis apprendre encore ? Indiquez-le-moi. »

Son père était digne d'elle. Un jour qu'on lisait devant lui le symbole de saint Athanase, qui est très bien traduit en coréen, il y fit tout à coup cette réflexion :

« *Kereun nyang pau.* Voilà un noble qui avait de l'esprit ! il dit tout en très peu de paroles, n'a rien omis et ce n'est pas long. »

Quel exemple cette humble famille, devenue pauvre pour rester fidèle à Dieu, donne à tant de chrétiens qui oublient dans la douceur d'une vie facile l'étude de la religion et la grandeur de leurs devoirs ! (1)

« J'ai passé quarante-cinq jours dans cette retraite, enviant le sort de nos martyrs, faisant pénitence pour mes péchés qui m'ont privé du bonheur de partager leur sort et méditant surtout ces paroles: « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! » J'avais pu retrouver le *Parfum de Rome* et en relisant ces belles pages dans mes longues journées de loisir, j'y trouvais des tableaux frappants de notre état actuel. Ne sommes-nous pas, en Corée, au temps des catacombes ? »

Cependant il fallait songer à quitter cet asile, qui chaque jour devenait moins sûr.

André commença par mettre à l'abri sa femme et ses enfants.

Rien de plus touchant que ses paternelles recommandations, et malgré la solitude et le dénuement de

(1) Semaine religieuse de Vannes. Notice biographique sur Mgr Ridel par M. l'abbé Nicol.

ces pauvres chrétiens, rien de plus solennel que leurs adieux qui pouvaient être les derniers.

« Ma chère Anna, dit ce bon père à sa fille, c'est pour toi que je crains le plus ; attache-toi toujours à ta mère, ne la quitte pas. Si on la prend pour la mettre à mort, dis que tu veux mourir avec elle, que toujours tu seras chrétienne.

— Oui, papa, je te le promets », répondit la petite fille. Puis elle se mit à genoux, salua respectueusement son père dont le cœur était bien ému ; mais son impassible visage de noble coréen ne laissa rien paraître.

Venant, l'aîné des garçons, s'était déjà placé devant son père.

« Toi, lui dit-il, tu es l'aîné, prends bien soin de ta sœur et de tes petits frères, obéis à ta mère, et surtout, oh ! jamais, ne renonce à ton baptême. »

Venant se prosterna sans rien dire. Quand il se releva, on lisait sur sa figure qu'une énergique résolution était prise, et qu'il serait fidèle aux recommandations de son père.

Puis, ce fut le tour d'Augustin, et enfin celui de la mère.

« Courage, dit André à sa femme, je te recommande nos enfants, surtout fais-en de bons chrétiens. Mets toute ta confiance en Dieu, il ne nous abandonnera pas.

— Oui, répondit la courageuse chrétienne, nous mettrons en Dieu toute notre confiance. Lui seul peut nous sauver. Quant à toi, accompagne toujours le Père, ne l'abandonne pas. Que Dieu te protège ! »

Tels furent les adieux de ces chrétiens dont l'âme était brisée. Chacun pensait aller au martyre, chacun s'encourageait et voilait sa douleur.

Depuis quelque temps, la Providence avait mis un autre chrétien au service de M. Ridel. Il s'appelait Kang, et s'acquittait de la périlleuse et délicate fonction de courrier. C'était un homme d'une très grande énergie, plein de prudence et de discrétion. C'est lui qui découvrit la retraite de M. Féron et permit aux deux missionnaires de se revoir. Depuis le départ de Tsin-Pat, il dirigeait toutes les courses et tous les voyages. Connaissant toutes les routes, même les moindres sentiers, il marchait toujours en tête, l'oreille tendue, l'œil au guet. Sa figure brûlée, son regard fixe, lui donnaient un air un peu terrible, qui le mettait à l'abri de tout soupçon. Ce rude chrétien, de noble race, s'était fait pauvre volontaire ; il avait quitté sa femme et ses enfants, et chaque jour s'exposait à une mort cruelle, pour conserver, comme il aimait à le dire, « un Père à l'Eglise de Corée ».

Un jour qu'il errait par les chemins pour apprendre les nouvelles, tout en faisant le métier de raccommodeur de vieux chapeaux, il rencontre Jean Tchoi, surnommé le *Petit Vieux*. Après une assez longue conversation, tous les deux finirent par se reconnaître.

« Moi, dit le dernier, je demeure avec le Père Kouen (M. Féron).

— Et moi, répondit Kang, je connais la cachette du Père Ni, je suis son courrier. »

M. Féron était caché à sept lieues de M. Ridel. La rencontre fut décidée. Le lieu du rendez-vous était un village chrétien situé à mi-chemin, au sommet d'une haute montagne. On hâta les préparatifs du départ, et on recommanda vivement à l'hôte qu'on allait quitter, de faire disparaître de sa maison tous les objets compromettants. Mais, hélas ! sa négligence à

se conformer à ces sages prescriptions attira bientôt de grands malheurs sur lui et sur sa famille.

On se mit en route. Le courrier allait en avant pour indiquer le chemin, le Père venait ensuite, et André fermait la marche. Le missionnaire, qui n'était pas sorti depuis plus de deux mois, se trouvait bien inhabile à gravir ces sentiers abrupts de la montagne.

« A chaque instant, dit-il, nous faisions de faux pas et mettions le pied à côté du bon endroit. L'obscurité de la nuit nous enveloppait comme d'un linceul. Il nous fallut marcher sur les petites chaussées qui coupent les rizières. Nous avions bien de la peine à nous maintenir sur cet étroit chemin ; plusieurs fois nous glissâmes dans le terrain fangeux. Bientôt nous perdîmes de vue notre route, et nous voilà, André et moi, barbotant en pleine rizière, nous enfonçant à mesure que nous faisions effort pour nous relever.

« Le conducteur allonge son bâton et nous pêche à la ligne ; ainsi nous pouvons rejoindre le sentier, et nous tenant tous à la file par nos bâtons, nous nous suivons sans crainte de nous séparer, et traversons de la sorte ce dangereux passage. »

Pendant ce temps, André consolait le Père en lui disant : « Nos habits trop blancs me tracassaient beaucoup. Pourquoi des habits blancs lorsqu'on veut se cacher la nuit ? du moins, nous venons de leur donner une teinte dont ils ne pourront pas se plaindre. »

Les fugitifs arrivèrent bientôt au sommet d'une montagne. Le ciel s'éclaircit peu à peu et se parsema d'étoiles. Le vieux Kang ordonna de faire halte. Dans ce lieu sauvage, inaccessible, ils ne pouvaient rencontrer que des persécutés.

En ce moment, le missionnaire sentit l'amertume et la tristesse envahir son âme. Son regard plongeait dans la nuit, vers le sud. Il lui semblait revoir là-bas ces longs chemins qu'il avait arrosés de ses sueurs, et sur lesquels il avait souvent laissé la sanglante empreinte de ses pieds. Il entrevoyait les tortures de l'âme et du corps de ces pauvres chrétiens, les siens, qu'il avait enfantés à Jésus-Christ au prix de tant de douleurs. Il se rappelait leur joie à son arrivée au milieu d'eux. Avec quelle résignation ils acceptaient les plus lourdes épreuves quand il leur montrait le ciel au delà de la terre !

Que ces montagnes couvertes de neige et d'un accès si difficile, ces montagnes qui ne lui rappelaient que fatigues et souffrances, lui étaient cependant chères ! Là était sa patrie, là était sa famille : les quitter, c'était l'exil, et son cœur brisé devinait que l'exil serait long. L'apparition d'un tigre énorme vint l'arracher à ces doux souvenirs. L'animal, étonné de rencontrer une pareille compagnie, poussa un horrible miaulement qui fit retentir la montagne, et disparut : « C'est drôle, dit André en allumant sa pipe, quand on a peur des hommes, on n'a pas peur des tigres. » Le guide jugea prudent de fuir au plus vite.

André avait raison, ils n'avaient pas tant à redouter de la férocité des tigres que de la fureur des hommes. Cependant un rien pouvait les trahir : le bruit des cailloux qu'ils roulaient sous leurs pas, les herbes sèches qu'ils froissaient.

C'était surtout à l'entrée de chacun des villages qu'il fallait traverser que la situation devenait plus périlleuse. On sait, en effet, que les Coréens se nourrissent de la chair du chien, et que chaque famille, dans ce

but, en nourrit un grand nombre. Aussi à peine étaient-ils entrés dans le plus petit hameau qu'ils s'entendaient saluer par une fanfare d'aboiements.

Après de vives alertes, ils arrivèrent enfin au terme de leur pérégrination, à deux heures du matin. Quel bonheur et quelle joie pour les deux missionnaires ! Ils s'embrassent et tombent à genoux pour remercier Dieu. Ni l'un ni l'autre n'espéraient se revoir. Désormais ils seraient deux pour se consoler et se soutenir au milieu de cet effondrement des plus riantes espérances.

Jusqu'alors, n'ayant reçu aucune nouvelle de M. Calais, ils le croyaient mort dans les montagnes, et pensaient être les seuls survivants des missionnaires de Corée.

Les premières impressions passées, M. Féron raconta ses aventures et les difficultés qu'il avait eu à surmonter pendant ces jours de trouble. Echappé comme par miracle aux recherches des païens, traqué par eux de toutes parts, errant de montagne en montagne, il était arrivé à ce village, où il recevait la plus cordiale hospitalité. Il avait tout perdu, jusqu'à son bréviaire. Il ne lui restait que les pauvres habits qui lui pourrissaient sur le corps. « Je puis dire, ajoutait le digne compagnon de M. Ridel, que j'ai marché de miracle en miracle, allant où je ne voulais pas, n'allant pas où je voulais. Oh ! dans une cachette obscure et étouffante, que l'on se sent près du bon Dieu ! on n'échangerait pas volontiers une pareille existence pour toute autre. »

La retraite des missionnaires était sûre. La chrétienne qui leur offrait cet abri, malgré son dénuement, malgré le danger qu'elle courait, se trouvait si

heureuse et si fière du dépôt que le Seigneur confiait à sa garde, qu'ils y restèrent près de deux mois.

Les provisions de riz furent bientôt épuisées, il fallut recourir à l'orge qui était encore toute verte. Les pauvres chrétiens du hameau en faisaient leur nourriture, mais avec la meilleure volonté, les estomacs européens se refusaient à supporter un pareil aliment. M. Féron avait bien un peu d'argent, mais impossible de se procurer du riz; jamais, en ce moment de famine, un pauvre n'aurait pu en acheter dans le village sans exciter des soupçons.

Les gens de cette condition n'ont ordinairement pas assez d'argent pour cela ; ils doivent se contenter de millet ou d'orge en herbe, ou bien, en attendant, se serrer la ceinture ; c'est ce qu'on appelle, en Corée, *le passage de l'orge*.

Voici, à ce propos, une petite anecdote que racontait plus tard M. Ridel : Un jour, la reine mère avait réuni les jeunes filles des grandes familles pour un concours. Elle voulait connaître celle qui avait le plus d'esprit, afin de l'appeler à l'honneur d'épouser le prince héritier. Les coréens rapportent qu'il y avait parmi elles une jeune fille qui brillait par son esprit. Entre autres questions, la reine proposa celle-ci :

Quel est le passage le plus difficile à traverser? comme on dirait en français : quel est le cap le plus difficile à doubler ?

La jeune fille répondit : c'est le passage de l'orge.

La reine mère et tous les assistants furent émerveillés de cette réponse. Car en effet, en Corée, lorsque le riz est épuisé et qu'il faut attendre sans aucune provision jusqu'à la récolte de l'orge, c'est-à-dire plusieurs semaines, ce *passage est fort difficile*.

Vers le 15 juin, les deux missionnaires reçurent un courrier qui depuis longtemps était à leur recherche. C'était M. Calais qui le leur envoyait, pour leur apprendre qu'il vivait encore, et leur indiquer le lieu de sa résidence.

Il avait, lui aussi, éprouvé les aventures les plus extraordinaires. Poursuivi, traqué, vivant pendant huit jours dans un fourré impénétrable, un vrai repaire de tigres, passant la nuit à la belle étoile, dormant sur la terre nue, et se nourrissant d'herbes et de racines qu'il cueillait sur les montagnes, arrêté même deux fois, il s'étonnait de vivre encore.

Dès lors, les missionnaires purent correspondre entre eux. D'un commun accord, ils décidèrent que l'un d'eux irait en Chine porter la nouvelle de ces graves événements, réclamer d'autres confrères pour remplacer les martyrs, et réunir tous les secours dont on avait besoin.

CHAPITRE IX

M. Ridel reçoit l'ordre de retourner en Chine. — Dangers du départ. — L'équipage coréen. — La jonque coréenne. — Arrivée à Tché-Fou. — Etonnement des Coréens. — Mgr Ridel fait part à l'amiral Roze du massacre des missionnaires.

D'APRÈS le règlement de la société des Missions Etrangères, M. Féron le plus ancien des trois missionnaires survivants, devenait le chef de la chrétienté. A ce titre, il se réserva l'honneur de rester au milieu des chrétiens pour les soutenir et les encourager, et pria M. Ridel de retourner en Chine.

Le missionnaire reçut en pleurant l'ordre de quitter sa chère Corée ; mais Dieu parlait, il obéit.

On s'occupa aussitôt de trouver une barque pour passer la mer ; longtemps toutes les recherches furent vaines. De plus, une trop grande insistance auprès des païens présentait le danger d'éveiller leurs soupçons. Les missionnaires désespéraient déjà, lorsque la Providence leur offrit l'occasion qu'ils cherchaient. Ils apprirent en effet que quelques chrétiens des environs de la capitale, croyant tous les Pères morts, avaient formé le projet d'aller eux-mêmes en Chine annoncer ce qui venait d'arriver. La jonque était prête : ils devaient partir dès qu'ils auraient réuni l'argent nécessaire pour les provisions. Les missionnaires avertirent

immédiatement ces généreux chrétiens que l'un des Pères serait du voyage et qu'il prenait à sa charge toutes les dépenses de la barque.

Les préparatifs furent bientôt terminés, et rendez-vous donné dans le Nai-Hpo, au fond de ce golfe que l'amiral Roze, quelques jours plus tard, baptisa du nom de Prince-Jérôme.

Pour atteindre le lieu d'embarquement, il fallait traverser le district de Kong-Tjyou jusqu'à la ville d'Oniang. M. Ridel mit huit jours, ou plutôt huit nuits, à parcourir ce trajet, qui ne fut qu'une longue série d'alertes et de difficultés. Arrivé au village de Pang-ha-si-ko, il prit congé de M. Féron, et du pauvre André qu'une indisposition retenait. Ce fut l'âme brisée qu'il reçut leurs adieux.

« Je partais, écrivait-il quelques jours après, avec l'espoir de revenir bientôt; André, dont la famille était en sûreté, partageait la même espérance. Hélas ! que les desseins de Dieu sont impénétrables ! qui eût dit alors que je resterais si longtemps éloigné de cette chère mission ? qui eût dit que je ne reverrais plus ce brave André, qui, deux ans plus tard, mourait pour Dieu dans les prisons de Séoul? qui eût dit que la persécution allait redoubler de violence et abreuver du sang d'une multitude de chrétiens cette pauvre terre de Corée ? »

Les satellites étaient partout, gardaient toutes les routes ; les douanes étaient plus vigilantes que jamais et les soldats de la capitale mettaient les barques en réquisition pour transporter les matériaux destinés au palais que le terrible régent faisait construire. C'était autant de périls qu'il fallait éviter.

Le missionnaire se cacha au fond de la barque. Les

chrétiens qui devaient accompagner le Père mirent à la voile longtemps avant l'aurore; mais le vent ne soufflait pas, et pendant trois jours, le missionnaire resta dans sa cachette, privé d'air et de mouvement. Car à tout instant les satellites apparaissaient et hélaient les fugitifs.

Enfin, peu à peu, ils sortent de ces îles qui bordent la Corée, et les dernières terres disparaissent dans le lointain.

Jamais les compagnons du Père n'avaient fait un semblable voyage. On ne voyait que le ciel et l'immensité des mers; les pauvres matelots regardaient avec stupeur ce vaste horizon. « Mais, Père, disaient-ils, quand nous allons être là-bas au bout, qu'allons-nous devenir? n'allons-nous pas tomber dans le gouffre? »

Ces réflexions naïves nous donnent une idée de l'équipage du missionnaire. Examinons le navire dont il a le commandement.

Il ne ressemble pas à ces beaux vaisseaux français qui sillonnent les mers et portent au loin la puissance et la richesse de notre patrie. Il ne ressemble pas non plus à ces jonques chinoises construites si solidement qu'elles peuvent résister à la fureur des vents et affronter les tourmentes si fréquentes dans ces parages. Figurez-vous une barque toute en sapin, les clous en bois, pas un seul morceau de fer dans sa construction : des voiles en herbes tressées, des cordes en paille, une ancre en bois avec une pierre à l'extrémité pour la faire couler; la moindre vague démonte le gouvernail, et la diligence de deux Coréens ne suffit pas à tarir l'eau qui entre de tous côtés par les fentes. Comment ce misérable radeau pourra-t-il traverser cette

mer si souvent bouleversée par la tempête et aborder aux rivages de la Chine? M. Ridel va nous le dire :

« Au moment du départ, j'appelai ma nacelle « le Saint-Joseph », et je fixai sur le mât une grosse médaille que je portais sur moi. Je mis la sainte Vierge à la barre et sainte Anne en vigie. Pour tout instrument nautique nous n'avions qu'une petite boussole; j'appris à notre pilote la manière de s'en servir. Je n'avais pas de carte, mais je connaissais la latitude de notre point de départ et je me rappelais également celle de Tché-Fou où je voulais aborder. C'était bien vague, mais nous comptions sur la Providence.

A la seconde nuit, nous eûmes un coup de vent qui nous poussa fort loin dans la bonne direction; le vent soufflait par soubresauts de droite et de gauche. La mer se gonflait et frappait les flancs de la barque. Les mâts, secoués avec violence, gémissaient sous l'effort des voiles; le gouvernail résistait à peine; le navire craquait et se remplissait d'eau; on ne pouvait voir à deux pas dans l'obscurité, et il tombait une pluie torrentielle. Ce n'était qu'un coup de vent, mais pour notre esquif c'était une véritable tempête. La nuit suivante nous courûmes encore les mêmes dangers. J'admirai le courage de mon pilote. Il resta les deux nuits à son poste, ne voulant pas céder sa place avant que l'orage fût passé, et tenant fidèlement la direction que je lui avais donnée.

« Enfin le vent cesse, les nuages se dissipent, il ne reste plus que le roulis, et bientôt l'orient en feu nous fait présager une belle journée. Où étions-nous? où avions-nous été poussés par la tempête? Telle était la question que nous nous posions lorsqu'un matelot fait remarquer un point noir; peu à peu il grossit; c'est

une terre dans la direction que nous avions prise ; plus de doute, c'est la Chine. Puis on signale un navire européen ; il vient à nous. J'ordonne de passer tout à côté, et je fais hisser un drapeau tricolore que j'avais eu soin de préparer avant de quitter la Corée. C'était un beau trois-mâts ; j'ai appris depuis qu'il était de Saint-Malo, et venait de Tché-Fou. En passant je lui fais un très grand salut. Le capitaine, qui nous regardait avec attention, très étonné de voir flotter le drapeau français sur une si singulière embarcation, qui n'était pas même chinoise, me répond de la manière la plus gracieuse ; puis sur son ordre on met le drapeau. J'attendais avec anxiété ; c'était le drapeau de la France ; trois fois il s'élève et s'abaisse pour nous saluer. Impossible de vous décrire ce qui se passa dans mon cœur. Pauvre missionnaire, depuis six ans je n'avais pas vu de compatriotes, et en ce moment, perdu au milieu des mers, sans connaître la route, j'aurais voulu rejoindre ce bâtiment ; mais ses voiles enflées par un vent favorable l'avaient déjà emporté à une grande distance.

« C'était du reste pour nous une grande consolation. Tous mes matelots qui n'avaient jamais vu de navire étaient dans l'admiration. « Père, est-ce que ce sont « des chrétiens ? oh ! la belle toile qu'ils mettent à faire « des voiles ! comme c'est beau ! comme c'est grand ! « Est-ce que ce navire est de la nation du Père ? S'il « venait chez nous, tout le monde s'enfuirait ; il pren- « drait notre pays et forcerait le roi à donner la liberté « de la religion. »

« Bientôt je reconnus la côte ; c'était le port de Wei-Hai, d'où j'étais parti six ans auparavant. Nous étions sur les côtes du Chan-Tong, dans la direction de

Tché-Fou, où je voulais aller. Nous arrivions par conséquent en droite ligne, aussi bien que l'eût pu faire le meilleur navire avec tous ses instruments nautiques. Que la sainte Vierge est bon pilote ! Il ne nous restait que quelques lieues, mais le vent contraire ne nous permit pas d'aborder ce jour-là.

« Le 7 juillet au matin, nous vîmes le port, et à midi nous jetions l'ancre au milieu des navires européens. Nous descendîmes entourés d'une foule de chinois qui nous faisaient cortège et regardaient avec étonnement notre étrange costume. »

Les nouvelles que M. Ridel apportait produisirent une grande sensation dans la colonie européenne, où il trouva le meilleur accueil. Il était à peine débarqué, qu'un riche commerçant catholique, M. Fergusson, lui offrit la plus cordiale hospitalité. Les matelots coréens étaient dans le ravissement ; ils ne se lassaient pas de contempler cette maison européenne nouvellement bâtie. « Si le roi de Corée, disaient-ils, avait un palais semblable ! Père, est-ce que les églises sont plus grandes... ? »

Mais leur admiration ne connut plus de bornes quand ils eurent pénétré à l'intérieur; les lits, les chaises, les fauteuils, dont il fallut leur apprendre l'usage, étaient pour eux des merveilles. Pourquoi, demandaient-ils avec étonnement, pourquoi des ponts pour se coucher et pour s'asseoir, mais la terre n'est pas percée ? Une armoire à glace obtint le plus grand succès ; ce fut une véritable mystification ; les uns avançaient, reculaient, ou bien gesticulaient en riant de tout leur cœur, tandis que les autres s'assuraient qu'il n'y avait aucune chambre par derrière, ni aucun personnage de caché.

Quelques jours plus tard, à Tien-tsin, l'amiral Roze était bien étonné, en voyant venir à lui un homme habillé en coréen, dont les traits amaigris annonçaient de longues privations. Son étonnement redoubla quand il entendit cet homme vêtu d'une façon si étrange, lui parler le langage de sa patrie et lui dire : « Amiral, je suis Français, missionnaire de Corée. Sur l'ordre de mon supérieur j'ai fui ce pays sur une petite barque, pour vous annoncer que, par le commandement du roi de Corée, neuf Français, mon Evêque, son coadjuteur et sept de mes confrères, ont été massacrés, sous le seul et unique prétexte qu'ils étaient Européens et chrétiens. De toute la mission de Corée il ne reste que trois missionnaires, les Pères Féron et Calais, traqués en ce moment comme des bêtes fauves, et celui qui a l'honneur de vous apporter cette douloureuse nouvelle. »

Les officiers entourèrent le missionnaire de respect et de soins ; l'amiral l'accueillit avec la plus grande bienveillance et lui promit d'aller immédiatement au secours des deux missionnaires français qui étaient exposés à la mort.

Il se disposait au départ, lorsque le commandant de l'escadre, M. de la Grandière, le manda en Basse-Cochinchine pour réprimer une révolte qui venait d'y éclater. Néanmoins, il promit de faire à son retour l'expédition projetée.

M. Ridel revint à Tché-Fou, où il séjourna jusqu'à la mi-août. A cette époque, les Coréens qui l'avaient amené manifestèrent le désir de retourner dans leur pays. Il en laissa partir huit, et avec les trois autres se rendit à Chang-Haï pour attendre les événements. Trois semaines plus tard, l'amiral Roze ayant appris

que l'insurrection était apaisée, l'invitait à se rendre à Tché-Fou et à se tenir prêt à l'accompagner en Corée.

Il partit en toute hâte, et arriva le 10 septembre à bord de la frégate *la Guerrière*. Quelques jours après il reprenait le chemin de Séoul.

Pauvre missionnaire ! sa vie est agitée comme l'écume à la surface du flot, comme la feuille desséchée que le vent d'automne pousse et repousse. De nouveau il s'éloigne des rivages de la Chine ; il va revoir sa mission bien-aimée. Son cœur alors se dilate, s'épanouit et trouve ces inimitables accents : « ô ma Corée ! terre bénie, terre arrosée du sang des martys ! Je t'ai quittée un instant pour le bon Dieu, je reviens, je reviens. Puissé-je, à mon tour, devenir pour toi un holocauste d'agréable odeur ! »

Hélas ! il devait bien des fois approcher du rivage et saluer de loin les montagnes de cette terre inhospitalière avant d'y pénétrer.

CHAPITRE X

Expédition française en Corée. — Pour la première fois on y célèbre la messe librement. — Aspect des environs de Séoul. — Le récit officiel. — La vérité. — Résultats de l'expédition. — M. Ridel s'éloigne une seconde fois de sa mission. — La nouvelle des derniers événements de Corée parvient au séminaire des Missions-Etrangères.

ETTE expédition, qui promettait de si beaux résultats, fut désastreuse pour la mission, comme pour l'honneur et le prestige de la France en Orient. Il avait été décidé que la corvette *le Primauguet*, l'aviso *le Déroulède* et la canonnière *le Tardif* feraient une première reconnaissance sur les côtes de la Corée.

L'amiral prit M. Ridel comme interprète et ses trois Coréens comme pilotes. Sous la conduite de ces trois matelots, qui connaissaient à fond tous les coins et recoins du littoral, on commença l'exploration, le 21 septembre.

On jeta l'ancre près de l'île Boisée, en face du village Hap-Kotji. Les officiers étaient émerveillés de l'aspect du pays : une grande plaine très bien cultivée et couverte de rizières, des villages nombreux, et à une lieue au nord-ouest, une grande muraille qui relie les montagnes où se trouve la ville de Kang-

Hoa (1). On voyait quelques forts assez bien situés, et sur le rivage des canons rouillés, sans affûts, mais aucun soldat ; ce qui ne donnait pas une brillante idée des moyens de défense de ce pauvre peuple.

La population effrayée s'était enfuie ; quelques individus plus courageux revinrent, d'autres les suivirent, et bientôt ils arrivèrent en foule pour contempler ces navires étranges qui, sans voiles et sans rames, remontaient le courant très rapide et marchaient avec le feu. Ils examinaient aussi, avec une véritable curiosité d'enfant, les officiers descendus à terre, s'extasiant sur les yeux bleus et la barbe rouge de quelques-uns d'entre eux ; touchant leurs habits, admirant leurs galons et leurs boutons dorés. Ils étaient surtout très étonnés de voir que les Européens n'étaient pas des bêtes féroces, mais simplement des hommes comme eux.

Le 23 septembre, toutes les observations étaient terminées ; on avait la certitude que le fleuve était navigable pour la flotte. C'était un dimanche. A dix heures du matin, M. Ridel se revêtit des ornements sacerdotaux, monta à l'autel qu'on venait d'improviser sur *le Déroulède*, et célébra la sainte messe. Autour de l'autel, la baïonnette au clair, était rangée l'escorte d'honneur ; puis, à la tête de leurs marins, se tenaient l'amiral et les officiers de l'escadre. Bientôt le canon tonna, les clairons sonnèrent aux champs, et la blanche hostie, l'Agneau sans tache qui efface les

(1) Cette ville est l'une des quatre grandes citadelles qui défendent Séoul ; les Coréens la regardent comme inexpugnable, et en temps de guerre, le roi en fait son refuge. C'est pour cela que sur le littoral de l'île, du côté du continent, on a élevé une haute muraille, et que des deux côtés de la rivière on a multiplié les forts.

péchés du monde, s'éleva au-dessus des têtes inclinées. C'était la première fois qu'on célébrait en toute liberté le saint sacrifice dans le royaume de Corée.

Le surlendemain, en approchant de Séoul, près du village Pong-a-Koti, on s'aperçut que des jonques avaient été disposées pour barrer le fleuve; deux ou trois boulets firent un passage, sans causer d'autre mal.

De là, sur les montagnes qui environnent la capitale, on voyait les habitants que le bruit du canon avait attirés. Revêtus de leurs beaux habits, ils venaient comtempler l'arrivée des navires de l'Occident. La variété de leurs costumes bleus, blancs, rouges, offrait au regard un charmant coup d'œil; on eût dit de vastes corbeilles de fleurs jetées çà et là sur le vert gazon des coteaux. Du bas au sommet de ce vaste amphithéâtre s'étageaient de nombreux hameaux aux toits de chaume, les villas des mandarins, les pagodes et les sites gracieux des tombeaux. (1)

L'équipage était dans l'admiration de ce magnifique panorama, quand de la rive, un coup de canon retentit. L'amiral commanda la riposte, et une simple dé-

(1) La partie principale de la religion des lettrés coréens, la seule que pratique fidèlement l'immense majorité de la population, est le culte des ancêtres.

Le choix d'un lieu de sépulture est pour tout Coréen une affaire majeure; pour les gens haut placés, on peut dire que c'est leur principale préoccupation. Ils sont convaincus que de ce choix dépendent le sort de leur famille et la prospérité de leur race, et ils n'épargnent rien pour découvrir un endroit propice. Aussi, les géoscopes et les devins, qui se font une spécialité de cette étude, abondent dans le pays.

Quand le lieu de la sépulture est choisi et qu'on y a déposé le corps, il est défendu à qui que ce soit d'y enterrer, de peur que la fortune ne passe de son côté, et la prohibition s'étend à une distance plus ou moins considérable, suivant le degré d'au-

charge réduisit au silence les misérables batteries coréennes.

Un peu plus loin, presque sous les murs de la capitale, grand fut l'étonnement de nos marins. Derrière d'immenses rochers, à l'un des détours du fleuve, ils aperçurent tout un peuple qui attendait impatiemment le passage des navires européens. Ces braves gens n'avaient pas entendu le bruit du canon; loin de manifester des intentions hostiles, ils paraissaient joyeux et multipliaient leurs démonstrations d'amitié.

Depuis le massacre des missionnaires, le régent exerçait en Corée la plus odieuse tyrannie; par ses ordres le sang coréen coulait à flots. C'est pourquoi le peuple, à l'arrivée de nos vaisseaux, ne cachait pas sa joie, il saluait en nos marins des libérateurs.

En ce moment la capitale était sans défense; une poignée d'hommes aurait pu s'en emparer presque sans coup férir. Mais l'amiral n'avait ni les forces ni les munitions suffisantes. Il fit exécuter des sondages, prendre des hauteurs, tracer des plans, relever des directions : là se bornait le but de ce premier voyage.

Le 30 septembre, les navires appareillaient pour la Chine, lorsqu'une barque coréenne accosta le *Dérou-*

torité de celui qui l'établit. Pour le tombeau des rois, le terrain réservé s'étend à plusieurs lieues tout autour, et comprend les montagnes environnantes d'où l'on peut voir le tombeau. De leur côté, les grands et les nobles prennent le plus d'espace possible; ils y plantent des arbres qu'il est défendu de couper jamais, et qui, avec le temps, deviennent de véritables forêts. Si quelqu'un parvient à enterrer furtivement sur une montagne déjà occupée par d'autres, cette montagne devient, aux yeux de la loi, la propriété du dernier inhumant. De là des querelles, des rixes, des haines violentes, qui, comme toutes les haines du Coréen, se transmettent de génération en génération. (Introduction à l'*Histoire de l'Eglise de Corée*, par M. l'abbé DALLET, tome I, pag. CXLIII.)

lède. Les matelots qui avaient conduit M. Ridel à Tché-Fou venaient le rejoindre et lui apprendre les malheurs de la chrétienté. La famine faisait chaque jour de nombreuses victimes, et, depuis l'apparition de la flotte dans les eaux de Séoul, la persécution redoublait de violence.

L'ordre était donné d'exercer les plus minutieuses perquisitions pour saisir les missionnaires qui restaient dans le royaume, et de mettre à mort tous les chrétiens et leurs parents, sans en référer à la capitale.

M. Ridel prévit les malheurs qu'amènerait le départ même momentané des trois canonnières ; il communiqua ses légitimes appréhensions à l'amiral, et le pria de laisser au moins un des navires en attendant le retour de la flotte. La présence d'une simple canonnière intimiderait le gouvernement coréen ; mais ses représentations demeurèrent sans effet.

Le 3 octobre, on était de nouveau dans le port de Tché-Fou.

Pendant que ces événements se passaient, MM. Féron et Calais, informés de l'arrivée des vaisseaux français et croyant à une expédition définitive, essayèrent de se mettre en communication avec leur confrère. Malheureusement en arrivant sur la côte, ils apprirent le départ de la flotte. Tout retour en arrière leur étant impossible, ils durent avec douleur prendre le chemin de la Chine, où ils abordèrent, le 26 octobre, après avoir couru bien des dangers. Mais à ce moment, M. Ridel était reparti pour la Corée, accompagnant l'amiral Roze qui, pensait-on, à la tête de toutes ses forces, demanderait au régent compte du sang qu'il avait versé.

Si l'on en croit les dépêches officielles, cette expé-

dition ne fut qu'une série de victoires et ne coûta à la France la vie d'aucun soldat.

Le 27 décembre 1866, le *Moniteur* publiait ce magnifique bulletin : « Le contre-amiral Roze, à la tête de toutes ses forces, se présentait devant Kang-Hoa, ville entourée d'une muraille crénelée de quatre mètres de hauteur. Parvenues à une centaine de mètres de la porte principale, nos troupes furent reçues par une fusillade assez vive ; mais la muraille fut escaladée au cri de : vive l'empereur ! et l'ennemi nous laissa maîtres de la place. »

« Un grand nombre de canons, plus de dix mille fusils, des munitions de toute espèce ont été trouvées dans d'immenses magasins et démontrent l'importance de la place. »

Le 7 janvier 1867, le même journal disait encore :

« Le contre-amiral ayant voulu s'assurer de l'état du pays, un détachement sortit de la ville, et rencontra, à quelques kilomètres, des Coréens en grand nombre, retranchés dans une pagode fortifiée ; l'ennemi, qui avait fait une sortie, fut repoussé et se hâta de rentrer dans ses retranchements en abandonnant ses morts. Après une fusillade très vive, dans laquelle nous n'avons eu aucun homme tué, mais qui malheureusement nous a coûté quelques blessés, la colonne rentra le soir à Kang-Hoa. »

La dépêche se termine ainsi :

« La ruine de Kang-Hoa, place de guerre importante, la destruction des poudrières et des établissements publics que cette ville renfermait, a dû prouver au gouvernement coréen que le meurtre des missionnaires français ne restait pas impuni. »

Hélas ! le récit officiel est loin d'être conforme à

celui des différents témoins oculaires que nous avons sous les yeux.

Voici selon eux la vérité :

Le 11 octobre, l'amiral quittait de nouveau Tché-Fou, et le 13, toute l'escadre mouillait près de l'île Boisée, en face du village de Hap-Kotji. Le débarquement s'opéra comme en pays ami ; dans le village nos marins ne rencontrèrent que des vieillards et des enfants. Tous les forts construits sur le littoral étaient absolument vides. Il fut décidé qu'on s'emparerait de Kang-Hoa, capitale de l'île. En conséquence, le commandant d'Osery reçut l'ordre de faire une reconnaissance aux environs jusqu'à la capitale. Ce fut une promenade. La petite colonne s'avança jusqu'à la grande ville, parcourut le pays et revint sans avoir été inquiétée.

Le lendemain, 16 octobre, eut lieu le brillant fait d'armes raconté par le *Moniteur*. L'amiral se mit en route à la tête de toutes ses forces. A un kilomètre de la ville, il envoya des éclaireurs qui s'avancèrent par le sommet des collines. Les troupes se reposèrent quelque temps et reprirent ensuite leur marche avec lenteur et précaution. On examinait les murailles, les collines et les ravins ; et prêt à l'attaque, on attendait avec une certaine anxiété, lorsque tout à coup, le capitaine de Chabanne, l'épée au côté, les deux mains dans les poches, parut sur les murailles et cria : « vous pouvez bien venir, il n'y a personne. » On fit alors tomber les battants de la porte, on démolit un peu de maçonnerie, sans doute pour simuler une prise d'assaut. Mais l'escalade des murs, mais la vive fusillade surtout, n'est qu'une pièce d'artifice montée par l'amiral.

La ville de Kang-Hoa prise, il était évident que les Coréens n'étaient pas préparés ; il fallait donc, sans perdre de temps, se diriger sur Séoul. Dans le camp français plusieurs officiers pensèrent qu'il valait mieux s'arrêter et attendre les propositions du gouvernement coréen. Leur avis prévalut et l'on se mit sur la défensive.

Pendant ce temps, les Coréens rassemblaient une armée et des armes. L'amiral, apprenant ces dispositions hostiles, résolut de pousser une nouvelle reconnaissance du côté de Tong-tsin, sur le continent.

Le 25 octobre, une compagnie de soixante hommes fut envoyée à cet effet ; elle gagna le continent vis-à-vis la porte de Séoul. On nomme ainsi une arche en pierre, de forme ogivale, surmontée d'une toiture en pagode chinoise, qui commande la tête du chemin de la capitale. Autour de cette porte il y a un village et des fortifications. Des Coréens armés les gardaient. Mais à ce moment les officiers français estimaient les Coréens des hommes peu sérieux, à tel point qu'on avait même négligé de communiquer au commandant du détachement le rapport que des chrétiens avaient fait la veille.

A peine les embarcations furent-elles arrivées en face de cette porte fortifiée, que les Coréens, qui s'étaient tenus cachés jusque-là, profitant des lenteurs du débarquement, firent feu de tous leurs fusils sur les soldats agglomérés dans une embarcation, en blessèrent deux et en tuèrent trois. Dès que le détachement fut à terre, il enleva la position et tua 25 hommes à l'ennemi. Le reste de la troupe coréenne gagnait avec une agilité surprenante les montagnes escarpées qui dominent le village.

Cette première expérience aurait dû servir ; par malheur, les chefs n'en tinrent aucun compte. Quelques jours plus tard, et dans une situation analogue, ils se laissaient infliger un échec, et, ce que personne n'a jamais compris, ils n'essayèrent même pas de le réparer.

Un jour, des chrétiens avertirent M. Ridel que trois cents chasseurs de tigres, habiles tireurs, s'étaient enfermés dans une pagode fortifiée de l'île de Kanghoa (1), et que le lendemain, cinq cents autres iraient les rejoindre. Le missionnaire se hâta de prévenir l'amiral. On fit aussitôt sauter les poudrières, on détruisit des magasins d'armes considérables. Dans les deux bras de la rivière qui séparent l'île du continent on brûla toutes les jonques. Le même jour cent soixante hommes partaient pour attaquer cette position. Il avait été décidé qu'on emmènerait quelques petites pièces d'artillerie, mais, chose surprenante, au moment du départ, l'amiral changea d'avis.

La pagode dont il s'agissait est placée dans un ravin, au centre d'un cercle de montagnes escarpées et dont les hauteurs varient de cent à trois cents mètres.

Les sommets de ces montagnes sont reliés par de fortes murailles de quatre mètres de haut. La colonne arriva par la droite de la route, et, ce qui donnera une idée de l'illusion complète des chefs, c'est que la petite

(1) Cette pagode est en réalité une véritable petite place forte habitée par des bonzes soldats.

Il y a en Corée plusieurs espèces de bonzes : les bonzes lettrés, qui s'occupent de la composition des livres et étudient les rites et les cérémonies du pays ; les bonzes mendiants ; et les bonzes militaires, qui fabriquent la poudre, fondent les canons, font ou surveillent la construction des murailles. (*Note de M. Ridel.*)

troupe expéditionnaire alla se placer par le flanc droit, à cent mètres des murailles, sans qu'on eût pris la plus simple précaution d'envoyer quelques hommes en reconnaissance.

Dès que les soldats furent arrivés à quelques pas, les Coréens firent une décharge générale qui blessa trente-trois hommes. « Les balles, dit M. Ridel, sifflaient de tous côtés, à nos pieds et sur nos têtes. Je me détournai, et je vis presque tout le monde couché : chacun se cachait où il pouvait pour se mettre à l'abri et attendre la fin de la fusillade; j'en fis autant. »

La surprise avait mis le désordre parmi nos soldats, et ce fut à peine si les officiers, dont cinq étaient blessés, purent rallier quelques fuyards et former un corps de tirailleurs pour protéger la retraite.

L'enseigne de vaisseau attaché à l'artillerie du troisième corps eut le bras droit cassé, la tête labourée par un biscaïen, et n'échappa que par miracle aux Coréens, qui tentèrent trois sorties pour s'emparer de lui.

La petite colonne fut donc obligée de battre en retraite et de marcher pendant six heures, emportant tous ses blessés. Heureusement les Coréens n'osèrent pas quitter leurs retranchements, ni continuer la poursuite au milieu des ravins; sans cela, il est probable que pas un Français ne serait revenu de cette expédition. Du haut de leurs remparts, ils assistèrent au départ de la petite troupe, qui ressemblait à un convoi de blessés. A cette vue, ils poussèrent des exclamations et des cris sauvages, pour se féliciter de leur triomphe sur les barbares de l'Occident.

Le jour qui suivit cette désastreuse affaire, le matériel fut embarqué, la ville de Kang-Hoa brûlée, l'évacua-

tion décidée ! Aux yeux des Coréens ce départ ressembla beaucoup à une fuite. En effet, ce n'était pas en vue d'une aussi prompte retraite, qu'on avait construit des fours qui ne servirent qu'une ou deux fois, et que l'on avait entrepris des travaux de défense, tant à la ville que sur les collines voisines.

En apprenant cette soudaine résolution, les officiers éprouvèrent un sentiment pénible. Mais leur étonnement devint une véritable stupéfaction quand ils lurent l'ordre du jour. On leur disait qu'ils s'étaient couverts de gloire et que l'expédition de Corée compterait parmi les souvenirs militaires. Assurément l'amiral se montrait poli ; mais il eût bien mieux fait de mettre en berne le pavillon français et de cacher le sien sous un voile de deuil.

On se rappelle le compte rendu du *Moniteur ;* il disait en terminant : « Les Coréens sauront que ce n'est pas impunément qu'ils mettent à mort nos missionnaires. » Si le *Moniteur* coréen avait fait un article sur le même sujet, il aurait dit sans doute : « Les barbares de l'Europe, les mandarins de la nation aux trois couleurs, sauront que ce n'est pas impunément qu'ils ont abordé sur nos rivages avec leurs jonques de feu. Nous, Coréens, nous les avons forcés de remonter sur leurs vaisseaux plus vite qu'ils n'en étaient descendus. » Dans ce cas, lequel des deux *Moniteurs* eût écrit la vérité ?

Cette fuite de toute une escadre est encore un problème obscur, difficile à éclaircir. Cependant il est certain que le commandant en chef prit sur lui toute la responsabilité de cette expédition, car l'avis du ministre de la marine ne lui parvint que le jour où ses troupes avaient été si malheureuses.

La dépêche ministérielle disait : « Puisque vous entreprenez cette affaire c'est bien, mais n'engagez pas le gouvernement. » Après la lecture de ce document l'amiral ajouta : « Ce que j'ai fait n'engage pas la France ; je pars. »

Il partit et sonna la victoire.

Son ordre du jour venait d'être proclamé, quand cinq ou six malheureux Coréens vinrent trouver le Père, et lui dirent que la persécution sévissait avec plus de violence encore. Déjà, tous les chrétiens de leur village, leurs femmes et leurs enfants avaient été massacrés.

Cependant ce n'était que le prélude de nouveaux malheurs qui allaient fondre sur cette malheureuse chrétienté. La rage des persécuteurs ne connut plus de bornes lorsqu'ils virent les vaisseaux de l'Occident disparaître à l'horizon. Dès lors, on se dispensa de toutes les formalités judiciaires. Tous les chrétiens furent traînés dans les prisons les plus voisines et étranglés aussitôt. Dans certaines localités, le sabre et la hache du bourreau ne fonctionnèrent pas assez vite on employa un nouvel instrument de mort. C'était une espèce de guillotine formée de deux poutres superposées ; la poutre supérieure en retombant sur l'autre écrasait vingt à vingt-cinq têtes à la fois. Ailleurs on creusait des fosses très larges ; on y entassait tout vivants les chrétiens, les uns sur les autres, et on les broyait avec de grosses pierres ; de sorte qu'on les enterrait en même temps qu'on les tuait. Disons tout de suite, pour n'y plus revenir, que cet état de choses dura jusqu'à la fin de 1868, et qu'on peut évaluer, sans crainte d'un démenti, à sept ou huit mille le nombre des victimes de cette sanglante persécution.

Non, jamais aucune entreprise militaire ne fut jusqu'alors plus humiliante pour le drapeau français et plus désastreuse pour un peuple chrétien (1). On se figure la douleur de notre apôtre en apprenant la résolution de l'amiral. « Quelle tristesse, s'écrie-t-il, quel déchirement cruel s'empara de mon âme, lorsque l'amiral me communiqua sa volonté ! Je venais de savoir que MM. Féron et Calais, après avoir longtemps erré sur ces rivages, avaient enfin heureusement abordé à Tché-Fou. »

Il n'y avait donc plus de missionnaire sur cette terre de Corée ! Je regardais la côte, je ne pouvais en détacher mes yeux. Quand y rentrerons-nous ? Et alors que de ruines ! Que vont devenir nos pauvres chrétiens ? Le régent, exaspéré par l'attaque des Français, enflé de ce qui lui semblera un éclatant triomphe, va tout mettre à feu et à sang. Je passai de bien tristes moments pendant les quelques jours que l'on resta au mouillage. Mon cœur était abreuvé d'amer-

(1) Voici les noms des bâtiments de guerre et des officiers qui prirent part à cette expédition :

1° *La Guerrière*, frégate ; commandant, amiral Roze ; officiers : MM. Olivier, d'Osery, Baron, Benezet, Marliave, Human, Després ; La Vieille, commissaire ; de Thouars, commandant les fusiliers de Yokohama ; M. Chabanne de la Palisse, capitaine.

2° *Le Laplace*, corvette ; commandant, M. Amet ; officier, M. de la Salle.

3° *Le Primauguet*, corvette ; commandant M. Bochet ; officiers : MM. Laguerre, Lormier, de Courcel, de Cornulier, Pissève.

4° *Le Kien-Chan*, aviso ; capitaine, M. Trève ; lieutenant, M. Fournier.

5° *Le Déroulède*, aviso ; capitaine, M. Richy ; lieutenant, M. Collier.

6° *Le Breton*, canonnière ; capitaine, M. de Cintré.

7° *Le Tardif*, canonnière ; capitaine, M. Chanoine.

tume. L'espoir de retrouver mes confrères m'encouragea un peu. Je renonce à décrire leur désolation quand ils connurent l'état des choses. »

Les événements de Corée eurent un douloureux retentissement en Europe. Le Souverain Pontife, Pie IX, en apprenant les malheurs de cette mission désolée ne put retenir l'expression de sa tristesse. Il écrivit aux malheureux néophytes pour adoucir leur douleur, pour les encourager dans cette cruelle épreuve, et leur rappeler les récompenses promises à ceux qui sur la terre combattent le bon combat. Cette lettre du vicaire de Jésus-Christ est un beau titre de gloire pour l'Eglise de Corée. Mais ne trouvons-nous pas aussi dans les paroles du Pontife un témoignage éclatant, rendu à la foi robuste et au zèle ardent de celui qui devait recevoir le glorieux héritage de NN. SS. Berneux et Daveluy ?

« Pour Nous, dit le Saint-Père, bien qu'éloigné, Nous vous accompagnerons en esprit au combat, et par Nos prières Nous vous procurerons le plus grand secours que Nous permettra Notre faiblesse. Et, de peur que privés plus longtemps de pasteur vous ne soyez, comme des brebis dispersées, exposés à un plus grand péril, Nous aurons soin, le plus tôt possible, de remplacer celui qui a reçu la splendide récompense due à ses travaux, par un homme qui ait le même zèle et la même énergie. »

Lorsque la lettre de M. Ridel, qui donnait les premiers détails sur les événements de Corée, parvint au séminaire des Missions-Etrangères, dans le commencement de septembre, c'était l'époque des vacances. Les aspirants étaient à Meudon, dans la maison de campagne du séminaire. Le soir, le Supérieur leur

annonça qu'en Corée, neuf de leurs confrères, deux évêques et sept missionnaires avaient versé leur sang pour Jésus-Christ. A cette glorieuse nouvelle, un cri de joie jaillit de tous les cœurs, et aussitôt les branches des grands érables qui protègent la statue de la sainte Vierge, resplendissent de lumières. On chante le *Te Deum* avec l'invocation neuf fois répétée : *Reine des martyrs, priez pour nous*, et l'un des futurs missionnaires improvise sur-le-champ, en l'honneur des glorieux morts, l'hymne où nous prenons les strophes qu'on va lire :

.... Le glaive a détaché leurs têtes inclinées,
Le sol a bu leur sang, il a pu s'en nourrir.
Fleurs blanches, fleurs d'amour pour le ciel moissonnées,
Aux yeux des insensés ils ont paru mourir.

O vous, de la Corée admirables prémices,
Sous le tranchant du fer tombés dès le matin,
Convives au banquet des célestes délices,
Harmonieuses voix du cantique sans fin:

Imbert, Maubant, Chastan, Kim, fleurs sacerdotales,
Vous tous, épis glanés de la main du Seigneur,
Saint cortège, guidez leur marche triomphale,
Au glorieux séjour de l'éternel bonheur.

Oh ! qu'il est doux de boire à ton calice,
O mon Jésus !
Oh ! qu'il est beau de marcher au supplice,
Pour tes élus !
Heureux soldat, je descends dans l'arène,
Venger ma foi,
De mon exil je vois tomber la chaîne,
Je vole à toi.

Terre des saints, généreuse Corée,
Sèche tes pleurs,
L'ère de joie est déjà préparée
Par tes malheurs.
Après la nuit des sombres catacombes
Et des soupirs,
Luit l'espérance, et tu l'as dans les tombes
De tes martyrs.

CHAPITRE XI

M. Ridel à Chang-Haï. — Souvenirs et espérance. — Travaux du missionnaire dans son exil. — Voyage au Japon. — Nagasaki. — Retour à Chang-Haï. — Les Coréens se construisent des bateaux à vapeur.

Ce qu'il y a de grandeur dans le sacrifice du missionnaire n'échappe pas aux regards même distraits de la foule. Au moment où il dit à sa patrie un éternel adieu, il n'ignore aucune des épreuves qui l'attendent. Il sait qu'au terme du voyage il trouvera les privations, les souffrances, peut-être la mort; qu'en portant la Croix chez les infidèles, il pourra la rougir de son sang; tout cela il l'accepte librement, avec joie, s'estimant heureux d'être jugé digne de souffrir pour le nom de Jésus-Christ.

Mais ce que M. Ridel n'avait pas prévu, ce qui jeta son âme dans une tristesse pareille à celle du Sauveur pendant son agonie, ce fut de sentir ses plus belles années se consumer loin de tout ce qu'il aimait. « Jugez si je dois souffrir, écrivait-il au commencement de 1867; je ne suis pas en Bretagne et je ne suis pas en Corée. La Bretagne et la Corée ont toutes mes affections, Quitter la Bretagne pour la Corée, la Corée pour le ciel !..

Maintenant je suis exilé de cette terre pour laquelle j'ai tout abandonné. Cette terre me repousse et me

rejette, néanmoins c'est toujours vers elle que se tournent mon regard et mon cœur. S'il faut encore attendre longtemps, malgré les ennuis, les dégoûts, les difficultés d'une pareille situation, j'attendrai avec patience, car là se trouve le poste que le ciel m'a confié ; là, se trouvent les enfants que Dieu m'a donnés, enfants que je porte toujours dans mon cœur, et je ne peux ni les consoler, ni les revoir. Cependant, ces enfants malheureux, oh ! je les aime ! Volontiers je donnerais tout mon sang pour me retrouver au milieu d'eux, pour alléger leur misère et leur montrer le chemin du paradis. »

Les jours, les mois s'écoulent, la préoccupation du missionnaire est toujours la même. Sa chère mission est l'unique objet de ses pensées et de ses travaux.

Lorsqu'on apprit en Bretagne son exil et le délabrement de sa santé, on lui retraça sous les plus riantes couleurs les charmes du pays natal, on lui rappela qu'il y avait toujours là-bas des bras et des cœurs ouverts qui l'attendaient. A cette occasion le saint missionnaire laissa parler son cœur et se révéla tout entier.

« Je n'ai rien oublié, je vois encore ce chemin que nous avons parcouru ensemble, ces sentiers que les grandes routes ont coupés, que les chemins de fer ont gâtés. Ces rochers, ces grèves, ces vieux arbres, je les salue d'ici ; mais cette transformation dont vous me parlez me glace d'effroi. Ces prairies, ces champs, témoins de nos jeux enfantins, le grand chemin de l'église que nous suivions si souvent en compagnie de notre mère, cette maison où nous avons passé des jours si heureux, tout est changé ou détruit. La grosse pierre, le petit mur, le grand noyer, les saules, jusqu'à l'air embaumé des champs, tout a disparu.

« Déjà je paraîtrais un étranger, et puis que faire là-bas ? Oh ! vous serrer sur mon cœur, et pleurer sur des tombeaux !.. Mais vous le savez, entre deux amis également chers, je n'ai jamais hésité à me donner tout entier au plus malheureux.

« Comprenez-vous maintenant ? Etre loin d'un ami que l'on sait heureux, c'est triste, mais supportable. Etre loin d'un ami que l'on sait malheureux, sans pouvoir partager sa peine, connaissez-vous une plus poignante douleur ? Pauvres chrétiens de Corée, malheureux orphelins, pas un Père pour les consoler, pour subvenir aux besoins de leurs âmes ! Comprenez-vous l'amertume de mon âme ? Vous êtes chrétiens, généreux, eh bien ! prononcez maintenant : où doit être ma place, mon poste de soldat de Jésus-Christ ? Ces chers néophytes me donnent le nom de père ; je me sens pour eux un cœur de mère, une mère abandonne-t-elle ses enfants dans le malheur ? La lionne à qui on a enlevé ses petits pour les enfermer dans une cage de fer vient, la nuit, rôder tout autour pour les délivrer, et quand elle a reconnu son impuissance, elle se couche auprès d'eux, et se repaît de leur vue. Or c'est une lionne, et moi je suis prêtre, prêtre de Jésus-Christ !

Que me reste-t-il donc à faire ? Attendre ; et lorsque le moment sera venu, rentrer dans cette mission et y travailler ; comme un bon laboureur, défricher le champ que les épines auront envahi ; comme un bon médecin, y panser les plaies de ces pauvres âmes ; comme une bonne mère, les instruire, les aimer. »

Le missionnaire accepte cette nouvelle épreuve sans proférer la moindre plainte, le moindre murmure, et cependant pour lui quelle épreuve ! N'est-ce pas le

supplice du soldat plein de vaillance que l'on condamne à assister au désastre de la patrie ? Sa consigne est de rester là, immobile, l'arme au bras, pendant que l'ennemi sème sous ses yeux la ruine, la désolation et la mort. N'est-ce pas encore le supplice d'une mère qui voit ses enfants périr, qui entend leurs cris de détresse et ne peut leur porter secours ? Il est missionnaire, il en éprouve toutes les amertumes et il ne goûte aucune de ces joies, aucune de ces consolations qui donnent du charme à la douleur, de l'attrait au danger, une saveur au pain d'exil.

Entrerons-nous maintenant dans le détail de cette phase nouvelle de son existence ? A la suite de la désastreuse expédition française en Corée, M. Ridel était venu s'établir à la procure de Chang-Haï. Il espérait que la France ne tarderait pas à réparer son échec, et que, d'autre part, l'Amérique et l'Angleterre vengeraient bientôt la mort de leurs équipages jetés par la tempête sur le littoral coréen et lâchement massacrés par les habitants. Il entrevoyait déjà, dans un avenir prochain, des traités internationaux qui ouvriraient la Corée au commerce européen, et dans lesquels on stipulerait la liberté religieuse. Dès lors il lui serait facile de retourner dans sa mission et de recommencer sa vie de dévouement. Mais de nombreuses années devaient s'écouler encore avant que l'objet de ses désirs se réalisât.

Cependant rien de plus naturel que cette pensée de notre missionnaire, et l'on s'étonne que les nations européennes, la France et l'Angleterre surtout, aient à peine songé, même de nos jours, à obtenir pour leurs nationaux le droit de commercer librement en Corée, ou tout au moins dans les ports de ce

pays (1). Les Japonais ont obtenu de bons résultats. Pourquoi les gouvernements européens n'essaieraient-ils pas d'obtenir des concessions, qui, nous n'en doutons pas, deviendraient considérables en peu de temps ? Le peuple coréen n'est pas mal disposé envers les étrangers. Il est même bien mieux disposé envers eux que ne le sont les chinois ; il est moins arrogant, moins ennemi de toute espèce d'amélioration et de progrès, moins fanatique de sa prétendue supériorité sur les barbares qui peuplent le reste du monde. L'opposition vient du gouvernement seul, qui croit que cet isolement et l'état d'ignorance dans lequel il tient les masses, est nécessaire à son maintien.

Au mois de janvier 1867, M. Ridel se voyait condamné par son état de santé à une réclusion presque complète. Mais pour lui l'heure du repos n'avait pas encore sonné ; elle ne sonnera qu'au ciel. Son temps appartenait à Dieu, à sa mission ; il lui semblait qu'il n'avait pas le droit d'en distraire une parcelle. Il utilisa donc, au profit des âmes qui lui étaient confiées, les longues heures de souffrance, ses moments de loisir, comme il les appelait. Il se mit simplement à recueillir tous les documents, tous les matériaux nécessaires à la composition d'une grammaire coréenne et d'un dictionnaire coréen-français. Ces monuments littéraires, qui allaient ouvrir la voie aux études philologiques coréennes devaient demander des années de labeurs, et quels labeurs ! Le zèlé missionnaire va nous le dire :

« Ici, je suis toujours enfermé dans ma chambre.

(1) En Corée, il n'y a encore aujourd'hui que trois ports ouverts au commerce européen. Le reste du royaume est absolument fermé aux étrangers.

Rien ne m'intéresse beaucoup dans ce monde. Je ne cesse de penser à ma chère Corée, et pour mieux y entretenir ma pensée, j'ai entrepris la composition d'une grammaire coréenne et celle d'un dictionnaire coréen-français. J'ai déjà réuni beaucoup de matériaux; mais c'est un travail immense. Il faudrait des mois pour le mettre un peu en état d'être utile, et des années pour l'achever. Malgré les difficultés et mon peu de ressources, j'espère le mener à bonne fin. Mais quelle fadeur, quelle aridité ! et pourtant je suis tellement à cette œuvre, que lorsque j'écris à mes amis, la pensée de mon travail me revient naturellement à l'esprit; mes lettres s'en ressentent et doivent paraître bien froides et bien sèches. »

Jamais aucune grammaire n'avait été écrite en Corée pour l'usage des indigènes. Dans de telles conditions, M. Ridel avait d'autant plus de mérite qu'il devait tout approfondir par lui-même.

Dès le mois d'Avril suivant, il annonçait que sa grammaire était achevée. Evidemment, ce n'était qu'une ébauche, mais c'était déjà beaucoup. Grâce à ce premier travail, les trois nouveaux missionnaires MM. Blanc, Martineau et Richard, qui venaient remplacer les martyrs, se mirent en arrivant à l'étude de la langue de leur mission. Ainsi, leur début dans la vie apostolique deviendrait efficace dès qu'ils fouleraient le sol de la Corée.

Deux mois plus tard, une lettre de Mgr Petitjean, vicaire apostolique du Japon, apprit à M. Ridel que plusieurs Coréens naufragés avaient été recueillis en mer sur des jonques japonaises. Ils s'étaient réfugiés à Nagasaki, et n'attendaient qu'une occasion favorable pour retourner dans leur pays. D'un autre côté, il eut

été téméraire d'attendre plus longtemps le concours de l'Amérique ou de la France : ni l'une ni l'autre ne songeait à relever l'honneur de son pavillon. Pour aborder en Corée, les missionnaires n'avaient à compter que sur la Providence. Ils décidèrent que MM. Ridel et Martineau s'embarqueraient pour le Japon, et qu'en même temps M. Calais partirait pour Tché-fou, et se rendrait de là en Mandchourie. Il fallait trouver le moyen, soit de pénétrer directement dans la mission, soit d'établir une communication avec quelques chrétiens ; on fixerait alors le lieu et l'heure d'un rendez-vous, et l'on prendrait toutes les dispositions nécessaires pour assurer un prompt retour.

La santé de notre missionnaire s'était un peu affermie. Il prit passage à bord du trois-mâts l'*Arc-en-ciel*. Le vénérable évêque du Japon lui réservait l'accueil le plus fraternel. Les deux apôtres s'étaient connus à Paris, dix ans auparavant, et depuis cette époque, les liens de la plus étroite amitié n'avaient cessé de les unir. En ce moment, ils étaient loin de songer que bientôt ils se trouveraient encore réunis, mais auprès du tombeau de saint Pierre, dans la capitale du monde.

A peine arrivé M. Ridel reconnut l'inutilité de son voyage. Les naufragés coréens étaient de pauvres habitants de Quelpaert, grande île située à trente lieues environ du continent. Le bruit des graves événements qui avaient agité leur patrie était à peine venu jusqu'à leurs oreilles, et la prudence défendait aux missionnaires d'entrer dans leur mission à la suite de ces pauvres païens. Toute tentative de pénétrer par le sud fut donc abandonnée.

Avant de quitrer le Japon, accepterons-nous l'ai-

mable invitation de notre missionnaire? Jetterons-nous avec lui un rapide coup d'œil sur ce pays si vanté?

« Prenez un fauteuil, nous dit-il, et asseyez-vous devant ce balcon. Quel charmant pays ! à droite, à cinquante pas de vous, voici l'église dédiée à saint Pierre Baptiste (1) et à ses compagnons de martyre ; c'est la cathédrale du Japon. A gauche encore, c'est la sainte colline où les bienheureux ont été mis en croix. Voyez maintenant, au sommet des coteaux, ces maisons qui ressemblent à de véritables palais : ce sont les différents consulats et les habitations des commerçants européens ; comme elles dominent les bonzeries, les pagodes et les humbles maisons japonaises ! Vous êtes étonnés de voir ici les trottoirs au milieu des rues ! Vous n'en devinez pas la raison ? C'est que personne au Japon, pas même l'empereur, ne se promène en carrosse.

En parcourant ce pays, on se croirait dans le sud de la Corée : des montagnes couronnées de bois de bamboux, des vallées fertiles couvertes de rizières ; c'est absolument le même aspect, peut-être ici un peu plus de fertilité. Quant aux Japonais, qu'ils sont loin d'être ce que l'on pense en Europe ! Ce sont encore de petits enfants, et surtout de petits esprits. J'aime mieux les Coréens. Personne ne sera de mon avis, cependant, qui pourrait être juge ? Le Coréen est plus

(1) Saint Pierre-Baptiste, prêtre et religieux franciscain, naquit à Saint-Estevan, en Espagne. Le Gouverneur de Manille l'envoya en ambassade au Japon, avec quatre autres religieux du même ordre, en 1593. Dans les premiers jours de décembre 1596 il fut condamné à mort par Taïco-Sama, en haine du nom chrétien. En même temps, cinq autres religieux franciscains, dix-sept tertiaires de Saint-François et trois membres de la Compagnie de Jésus eurent le même honneur. Leur martyre solennel eut lieu le 5 février 1597.

fort que le Japonais, il est plus propre, peut-être plus pauvre, mais pas moins heureux, aussi habile et plus sérieux, aussi rusé, et pas moins orgueilleux. »

Au commencement de l'automne, M. Ridel se retrouvait à Chang-Haï, tout entier à ses recherches philologiques.

Il ne pouvait prévoir la fin de son exil. Aussi, pour rompre la monotonie de ses travaux, et surtout pour prémunir ses jeunes confrères contre les épreuves de la vie apostolique, il rappela ses souvenirs et les réunit en un recueil intitulé : *Renseignements pour régler la conduite d'un missionnaire en Corée.* Ce petit livre entre pour une large part dans le *Coutumier de la mission de Corée* que Mgr Blanc vient de faire publier.

Ces renseignements indiquent la manière de se comporter pendant l'administration des chrétientés ; ils dévoilent aux missionnaires l'étendue de leur tâche, et les mettent au courant des coutumes et des mœurs de la contrée qu'ils évangélisent. Avantage précieux, dans un pays où la variété des usages et des formes de l'étiquette n'est dépassée que par la susceptibilité des habitants.

Le lecteur n'apprendra peut-être pas sans plaisir ce qui se passe en Corée depuis 1866.

Deux des Coréens que M. Ridel avait amenés avec lui en Chine étaient partis pour leur pays l'année précédente. Après douze mois d'absence, ils revenaient dans le Céleste Empire et racontaient aux Pères les détails suivants qui ne manquent pas d'intérêt. Nous les empruntons à une lettre de M. Calais.

Les Coréens avaient vu les bateaux à vapeur de l'escadre française. Ne doutant pas de leur génie, ils résolurent d'en construire de semblables et même de

perfectionner le système européen. Aussitôt, les ouvriers de se mettre à l'œuvre. La chose leur semble des plus simples ; car évidemment, ce qui distingue un bateau à vapeur d'un navire ordinaire, ce sont les roues et la cheminée.

Après toute une année d'un travail incessant, auquel avaient pris part une foule d'ouvriers recrutés parmi les plus habiles du pays, les trois fameux bateaux à vapeur coréens furent lancés sur le fleuve qui baigne les murs de Séoul.

Selon la coutume du pays, Sa Majesté coréenne ne sort de sa capitale qu'une fois l'an. Comme on était à la veille de la promenade annuelle, le but naturellement désigné de cette promenade fut une visite aux trois bateaux récemment construits. Le roi paraissait fort désireux de les admirer et de donner à son peuple le spectacle d'une bataille navale. Seulement, pour se rendre à l'endroit choisi par le prince, les trois bâtiments devaient faire une lieue de navigation.

On avait adapté à trois jonques des cheminées et d'énormes roues ; on avait ensuite pratiqué à l'intérieur tout un système de poignées et de manivelles. Mais il fallait mettre le tout en mouvement ; là était le difficile.

Au premier signal, une nuée de matelots envahissent les flancs des navires, saisissent les poignées des fameuses roues et font pour les mouvoir tous les efforts imaginables. Les bateaux à vapeur restent immobiles. Les matelots essoufflés se remettent à l'ouvrage ; leurs membres ruissellent de sueur. Peine inutile. On crie, on examine, on emploie tous les moyens que suggèrent les gens habiles. Les navires s'obstinent dans une immobilité qui provoque les cris

d'indignation des uns, les rires et les moqueries des autres, l'étonnement de tous. Il fallut reconnaître que la cheminée, que les roues n'étaient pas d'une très grande utilité dans un bateau à vapeur, et se décider à se servir de câbles pour traîner les fameux navires comme de simples bateaux. Encore, malgré toute la bonne volonté que l'on déploya, fallut-il trois longues journées pour faire faire une lieue à ces navires, œuvres magnifiques du génie coréen!

Les bateaux arrivés, on donna la représentation d'une victoire navale. Une vieille jonque à demi ruinée et abandonnée sur les bords du fleuve depuis plusieurs années, représente la flotte européenne; c'est chose convenue. Les navires coréens prennent leurs mesures: on attache sous la cale de la jonque une caisse de poudre à laquelle est adaptée une mèche abritée par un long tube de bambou.

Le roi donne ses ordres, le feu commence, la mèche est allumée. Un instant après, les débris de la pauvre jonque s'abîment dans les eaux du fleuve, aux applaudissements d'une foule en délire.

« Voilà s'écrie le roi, comment seront traités désormais tous les navires barbares qui viendront aborder en mon royaume! » Cela dit, le roi reprend le chemin de son palais.

Les trois bateaux, décorés du titre de frégates, se reposaient encore sur le théâtre même de leur triomphe, lorsque, au printemps de 1868, un navire américain apparut sur les côtes. Ordre de la cour est expédié aux trois frégates de marcher contre lui. Malheureusement le trajet n'était pas court; il était de dix lieues au moins. Aussi l'ordre fut-il reçu avec répugnance. On se mit à l'œuvre. Grâce à de nombreux aides, grâce à des câbles

de toutes dimensions, la distance fut franchie en trois mois. Le vapeur américain était depuis longtemps reparti. « Sans nul doute, dirent les Coréens, il aura eu peur de nos frégates. »

Aujourd'hui les trois navires sont sous les murs de Kang-Hoa, et malheur à ceux qui les approcheraient de trop près !

En même temps que les ministres réformaient ainsi la marine, ils redoublaient de violence contre les chrétiens.

Ce n'était plus des arrestations isolées, mais des proscriptions en masse. Il s'agissait d'anéantir tout vestige de christianisme. Dans les provinces, les chrétiens subissaient des interrogatoires et des tortures ; à la capitale, ceux qui étaient reconnus pour avoir été autrefois chrétiens, étaient dispersés, et grand nombre de fidèles périssaient de misère. Les païens profitaient de la persécution pour leur enlever le peu de bien qu'ils avaient. Une nouvelle loi ordonnait à tous les immigrants de se présenter au mandarin du territoire où ils arrivaient, afin que l'on sût s'ils étaient chrétiens ou non.

Ces difficultés ne devaient pas paraître insurmontables aux missionnaires ; loin de ralentir leur ardeur, elles enflammaient leur désir de revoir leurs chers néophytes. Ils résolurent de tenter un nouvel effort pour pénétrer en Corée.

CHAPITRE XII

Tentative de retour en Corée. — M. Ridel supérieur de la mission. — Le poste de N.-D. des Neiges. — Voyage de N. D. des Neiges à Tché-Fou. — M. Ridel s'embarque pour la Corée. — Insuccés de l'expédition. — M. Ridel est nommé vicaire apostolique de Corée.

QUAND un roi de la terre dirige une expédition, il dispose des bataillons nombreux, des escadrons formidables. Ses engins meurtriers jettent au loin la ruine et la mort. Quel contraste mon Dieu ! L'armée qui vient au nom de Jésus-Christ, s'emparer du vaste empire coréen compte six soldats. Et pour planter l'étendard de leur maître au-dessus du palais des rois et des temples des dieux, ces six hommes n'ont qu'une croix dans leurs mains et un immense amour dans leurs cœurs. Pendant de longues années, les frontières de la Corée seront pour eux infranchissables, mais ils renouvelleront sans cesse leurs tentatives, car ils savent qu'un missionnaire doit y rentrer et relever la croix renversée, ils savent que là comme sur le reste de l'univers, le Christ doit vaincre, commander et régner.

Tel est le touchant spectacle que nous donnent en ce moment les envoyés de Pierre. Ne sont-il pas vraiment les imitateurs de sa foi et les disciples de sa doctrine ? Ils ont prié, leur résolution est prise et ils

partent. Réussiront-ils ? c'est le secret de Dieu. Le 29 juin 1868, M. Féron prend le chemin de Passiette, au nord de la Corée, afin de pénétrer par là dans la mission. En même temps, MM. Calais, Martineau et Richard se réunissent dans le Léao-tong pour se mettre en communication avec les catholiques coréens par la frontière de Pien-men.

De son côté, M. Ridel arrive à Tché-Fou avec M. Blanc. Là, après mûre réflexion, après avoir reconnu l'impossibilité de tout retour immédiat par mer, il se décide à s'embarquer avec les trois Coréens qui l'accompagnent, afin de déterminer exactement l'endroit où les chrétiens devront venir à la rencontre des Pères. Mais ce projet ne peut se réaliser.

Au dernier moment les Chinois refusent de recevoir dans leurs jonques un Européen dont la présence mettrait leur vie en péril sur les côtes de la Corée.

Tous ces contretemps fâcheux attristèrent notre saint missionnaire, mais n'abattirent point son courage. Une lettre qu'il écrivit alors à l'un de ses amis nous exprime les sentiments de son âme :

« J'ai tout quitté pour Notre-Seigneur. C'était au moment du départ un bien grand sacrifice ; mais les consolations abondantes que Dieu a versées dans mon cœur par les conversions nombreuses qui s'opéraient dans notre mission, la ferveur de nos chrétiens, leur attachement et leur amour pour le missionnaire, étaient, je puis le dire, une grande compensation. Dieu semblait nous donner au centuple ce que nous avions quitté pour sa gloire.

« Tout à coup sa main s'est appesantie sur nous : neuf de nos confrères ont remporté la palme et sont maintenant couronnés dans le ciel. Que n'ai-je obtenu

une semblable grâce! Peu s'en est fallu, mais j'en étais encore indigne.

« Dès lors, chassé, poursuivi, je devenais inutile, et maintenant que le poste de notre mission nous semble fermé d'une manière si cruelle, je suis prêt, attendant l'arme au bras, avec le même plaisir que le factionnaire qui n'attend que l'heure où l'on viendra le relever.

« Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais perdu espoir. Il faut du temps. Tout à coup, le moment viendra où nous pourrons réparer les ruines d'une mission si désolée, porter des secours à nos chrétiens, recueillir les ossements de nos martyrs, et, s'il plaît à Dieu, marcher sur leurs traces (1). »

Les tentatives des autres missionnaires ne furent pas plus heureuses. M. Féron dut bientôt abandonner son poste et reprendre le chemin de la France. Dieu lui réservait d'autres combats sur un autre champ de bataille. A son départ le digne apôtre remit entre les mains de M. Ridel la charge de supérieur qu'il avait si vaillamment remplie.

Notre saint missionnaire s'était toujours fait de sa personne une très humble idée, et cette marque de confiance l'effraya. Il oubliait, sans doute, que le plus capable de commander est celui qui sait le mieux obéir. En recevant cette nomination, il écrivit aux directeurs du séminaire des Missions-Etrangères : « Je sais les peines et les difficultés qui se présenteront, je sens le poids de cette nouvelle charge, mais aussi je me dispose à faire tous mes efforts pour la remplir suivant l'esprit de Notre-Seigneur, jusqu'à la nomination et l'arrivée de notre nouveau vicaire apostolique dont la présence devient de plus en plus nécessaire. »

(1) Lettre à M. l'abbé Rolland chanoine honoraire de Nevers.

Son premier soin fut de convoquer tous ses confrères à une réunion générale, afin de rechercher avec eux quelles mesures il conviendrait de prendre pour l'avenir de la mission. Sans retard, il se dirige vers Tcha-Kou, petit village de la Mandchourie que les missionnaires ont baptisé du nom de Notre-Dame des Neiges. C'est là, sur les frontières de la mission, qu'ils attendront désormais l'heure et l'occasion favorables de remplacer les martyrs et de reprendre leurs travaux interrompus. C'est dans cet humble village, encaissé entre deux hautes montagnes, dont les sommets s'élèvent à pic vers le ciel, au milieu des neiges, sur le bord du Sa-Heu, glacé par une température de 22 degrés au-dessous de zéro, que se tinrent les assises du second synode de l'Eglise de Corée.

Les séances de la petite assemblée manquèrent peut-être d'éclat, mais non d'importance. Les règles d'administration que M. Ridel avait déjà rédigées furent examinées en détail et approuvées. On rechercha ensuite les différents moyens d'arriver le plus vite possible au secours des chrétiens, et l'on décida que, dès le printemps, deux missionnaires se présenteraient sur les côtes de la Corée, sous la conduite du chrétien François Kim. Celui-ci débarquera d'abord seul et ira aux informations. Si les nouvelles sont bonnes, si elles offrent toutes les garanties exigées par le Conseil, les Pères pourront descendre à leur tour.

MM. Calais et Martineau se voient avec bonheur choisis pour cette périlleuse tentative.

En attendant, dès leur établissement à Notre-Dame des Neiges, les apôtres de la Corée doivent se renseigner sur tout ce qui peut leur ouvrir le *pays défendu*, s'habituer à ses mœurs, s'instruire de sa langue, de

ses lois, et surtout, par la prière et la pratique de la piété, former leur courage aux épreuves dont ils connaissent la rigueur. Il faudrait l'âme et le pinceau d'un artiste pour présenter le tableau de cette station civilisatrice, aux portes de la Mandchourie. Il est impossible de n'être pas frappé d'admiration pour les courageux Français, qui sont là l'extrême avant-garde de la civilisation chrétienne, serviteurs de la vérité et de la science, personnifiant ces grandes idées qui, dans toutes les contrées, sous tous les cieux, méritent l'honneur et le respect. N'est-ce pas pour notre patrie une de ses gloires les plus pures, de fournir aux postes les plus dangereux des champions de la civilisation ?

M. Ridel ne vit dans la charge de supérieur qu'on lui confiait qu'une occasion de se dévouer plus entièrement encore, si c'était possible, à l'œuvre de Dieu.

La petite asssemblée avait à peine terminé ses travaux, que le nouveau supérieur se remit en route pour Tché-Fou. Un pareil voyage, à cette époque de l'année, n'avait rien d'attrayant.

Représentez-vous une mauvaise carriole, traînée par un âne que conduit un chinois, et roulant par des chemins tels, que le conducteur, en certains endroits, aime mieux faire trotter l'animal par le sillon des champs. A chaque pas, c'est une secousse. Bien souvent la souffrance oblige le voyageur à descendre du véhicule, au grand scandale du cocher chinois. Ce voyage en carriole et en barque dura quinze jours; mais le complet dénuement des missionnaires le rendait nécessaire.

Le 14 avril 1869, M. Ridel se trouvait à Chang-Haï pour y régler plusieurs affaires de la mission. Il apprit là, que M. Calais n'avait pu acheter, ni louer de

barque pour retourner à son poste. Un conflit venait de s'élever entre Coréens et Chinois, au sujet de la pêche du hareng sur les côtes de la Corée. Les jonques chinoises étaient déjà revenues, et à aucun prix elles ne consentaient à reprendre la mer. On comprend la désolation de l'apôtre. « Cette nouvelle m'afflige, écrit-il à ses amis, mais je ne perds pas courage. *Contra spem in spem !* Aussitôt que je serai de retour au Leao-Tong, je ferai en sorte de trouver un rendez-vous ; ne serait-ce qu'un rocher au milieu de la mer, où nous attendrons l'arrivée d'une barque coréenne que nous tâcherons d'acheter auparavant. C'est encore un projet, un embryon de projet que j'examinerai. Nous espérons voir bientôt notre nouveau vicaire apostolique, ou du moins apprendre sa nomination.

A son retour à N.-D. des Neiges une nouvelle douleur l'attendait. M. Calais, obligé de quitter la Mandchourie, venait de s'embarquer pour la France. Les fatigues excessives, les privations continuelles et de toutes sortes avaient réduit à l'impuissance cet intrépide missionnaire.

Quelques jours plus tard, M. Ridel se confiant à la grâce de Dieu et à la garde des saints anges partait avec M. Blanc pour la Corée. Ecoutons son récit :

« Vendredi matin, 28 mai. — M. Blanc et moi, nous partons de Notre-Dame des Neiges pour la Corée. Après avoir reçu les adieux des deux confrères et de nos chrétiens chinois, nous montons sur nos chevaux et nous nous dirigeons vers la mer. Les Coréens étaient partis avant nous avec notre bagage. Deux d'entre eux devaient rester, ils nous accompagnent pendant une heure puis prennent congé de nous en pleurant. Je me retourne plusieurs fois pour les

regarder encore ; assis de chaque côté de la route, la tête entre leurs mains, ils sont tout à la douleur d'une séparation qui leur rappelle leur malheureux pays, et excite en eux le désir de le revoir.

« Bientôt nous rejoignons le char. Là, les Coréens sont au contraire gais et contents ; ils sont venus chercher les Pères, et cette fois les Pères répondent à leur demande et partent avec eux. Le lendemain, nous nous rendons à la barque ; nous sortons du port malgré le vent contraire et nous arrivons en louvoyant à Tariaoko.

« En mer, à dix lieues sud-est de Hai-yang-tao, dimanche 6 juin. Nous avons été retenus sept jours dans cette île. Hier matin un bon vent a soufflé, nous avons pu quitter le port et aller jusqu'aux îles du groupe Bom-Chien, où le vent contraire et les courants nous ont forcés de jeter l'ancre.

« Vers le soir nous étions à la voile, et nous passions au milieu de ces îles, presque toutes habitées. On y voit des cabanes de cultivateurs et de pêcheurs jetées au milieu des bouquets d'arbres et de verdure. Les côtes sont généralement très élevées, et formées de rochers à pic où les oiseaux de mer ont placé leurs nids. Sur l'un d'eux nous avons remarqué une véritable armée de goélands. La nuit nous continuons notre route, et les premières terres que nous verrons appartiennent à la Corée.

« Notre barque peut avoir vingt-cinq pieds de long, sur huit ou neuf de large. Elle est plate par dessous, comme presque toutes les jonques chinoises. M. Blanc et moi nous nous sommes logés en avant du grand mât dans un compartiment de quatre pieds de long sur trois de large. Des nattes étendues sur une couche

de sable au fond de la barque forment le parquet de notre chambre. D'autres nattes, placées au-dessus de l'ouverture, nous protègent contre la pluie ou le soleil. Pour entrer et sortir, ou simplement pour y voir clair, il faut soulever notre toiture. De l'autre côté de la cloison, un peu plus en avant, sont deux de nos Coréens, installés à peu près de la même façon. Toutes les jonques chinoises ont ainsi la cale coupée par des cloisons transversales souvent calfatées, de sorte que, si l'eau entre dans un compartiment elle ne peut passer dans le voisin.

« Lundi, 7 juin. — Ce matin, au lever du soleil, nous crûmes apercevoir la terre. Les Coréens se réjouissaient en voyant apparaître les montagnes de leur pays; mais à dix heures on ne vit plus rien. La nuit a été tranquille, le vent est faible, la mer calme; cependant presque tous les Coréens sont malades, et M. Blanc est souffrant. Nous prenons nos repas dans de petites écuelles que l'armateur de la barque a achetées exprès pour nous; nous en avons chacun deux, une pour le riz, l'autre pour le thé et l'eau fraîche. Le tout nous est apporté sur une petite planche qu'on décore du nom de table. Nous la faisons déposer sur une terrine, et assis, les jambes croisées à la coréenne, nous tâchons d'avaler les petits morceaux d'oignons salés et de poisson bouilli.

« Depuis le matin, nous avons à bord un Coréen de plus; il veut, sans doute, nous souhaiter la bienvenue en son pays. C'est un charmant petit oiseau. Il voltige, il sautille autour de nous, il agite ses ailes en signe de joie. Nous le regardons comme un pilote et un guide. Bien avant lui, je pense, les anges protecteurs de l'Eglise de Corée sont venus au-devant de nous,

pour nous conduire, nous protéger et nous assister. Notre traversée a été heureuse; c'est déjà une grande protection du ciel.

« Mercredi, 9 juin, 9 heures du matin, entre l'île Tchyo-to et le continent. — Lundi soir, à la nuit, nous passons près de l'île Tchyo-to; mais le vent tombe, ce n'est que vers trois heures qu'on peut déposer deux Coréens sur la terre ferme. La journée d'hier a été tranquille; le soir, deux autres Coréens sont descendus. Aujourd'hui, comme hier, le temps est calme, le ciel pur et sans nuages; le soleil brille de toute sa splendeur, la mer ressemble à un lac. Nous découvrons des plaines verdoyantes; plus loin de hautes montagnes, découpées en mille formes singulières et couvertes de sapins; le pays est d'un aspect charmant : c'est notre chère Corée. De notre cabine, nous jouissons de ce spectacle en soulevant la natte qui nous garantit du soleil et des yeux indiscrets. Aucun indigène n'est encore venu près de nous.

« Dimanche, 13 juin. — Nous avons déjà changé de mouillage bien des fois; aujourd'hui, à l'aide d'une lorgnette, nous avons vu quelques Coréens dans leurs barques, et sur la côte, des petits enfants conduisant leurs bœufs, ou se promenant sur les bords de la mer, à travers les rochers. Le soir, nous étions peu éloignés d'un village; et nous pouvions distinguer la fumée qui sortait de cabanes où l'on cuisait le riz. Pendant la nuit, quelques Coréens sont venus à bord; nos matelots ont acheté du riz et de grosses moules. Au matin, nous découvrons très distinctement le village; il est composé d'une dizaine de maisons en terre couvertes d'herbe et assez semblables à des ruches aplaties. Les Coréens, en beaux habits

blancs, fument tranquillement leur pipe à la porte de leurs cabanes, tandis que les femmes, également vêtues de blanc, portent de l'eau et s'occupent du ménage.

« Mardi, 15 juin. — Dimanche soir, nous avions mouillé à quelque distance de ce village; nous étions abrités au large par une île environnée de rocs et de récifs. Une barque coréenne nous accoste, et les Coréens, malgré la défense de nos hommes montent à bord : « Vous avez des marchandises, nous voulons les voir. » Ils tentent de soulever les nattes qui nous recouvrent; on leur résiste, et on finit par les obliger à partir.

« Nous délogeons, et nous nous cachons dans le petit compartiment qu'occupaient deux de nos marins coréens, puis on nous recouvre d'une natte. Deux autres barques viennent dans la soirée et s'en vont. Nous passons une assez mauvaise nuit.

« Le lendemain, vers 3 heures, on serre les cordes qui retiennent notre natte : c'est une nouvelle visite. Nous roulons nos lits dans un coin, nous étendons une natte par-dessus afin que rien dans la cabine ne révèle notre présence.

« Nous nous glissons sous les planches du pont, nous enfonçant le plus possible. Bientôt les Coréens montent à bord. Au bruit des pas et des voix, nous jugeons qu'ils sont nombreux. Ils parlent un peu chinois, mais entre eux coréen : « Nous voulons visiter la barque, disent-ils; il y a là des marchandises. Les bateliers s'efforcent en vain de les arrêter. Ils sont saisis aux cheveux; leur argent et leur vin sont enlevés. Les Coréens cherchent à soulever la natte et à défaire les cordes. Et nous, pendant tout ce temps, blottis dans

notre coin, nous faisons les morts, cherchant à comprendre ce qui se dit, et surtout priant avec ferveur. Nous songeons aux suites de notre arrestation. Comme missionnaires, nous serons conduits à la capitale, la persécution recommencera ; les chrétiens, surtout ceux qui veulent nous faire entrer, seront recherchés. Et ensuite, quand les missionnaires pourront-ils revenir en Corée? Toutes ces pensées et bien d'autres se présentent à nous ; nous prions avec une nouvelle ferveur et une nouvelle confiance.

« Il doit y avoir de l'argent ici, dit un Coréen, je « veux entrer. — Bah ! que peut-il y avoir ? répond « un autre, allons nous-en. — Il n'y a rien, » répètent nos bateliers.

« Mais on soulève de nouveau les nattes. Encore un effort, et nous sommes découverts. Ils ont l'air de partir, puis ils reviennent. Enfin, ils s'éloignent.

« Nos bateliers émus, épuisés, vont à force de rames, jeter l'ancre à quelque distance.

« Etes-vous tous ici ? demandons-nous avec anxiété.

— Oui, tous !

— Eh bien, partons ! il serait imprudent de rester davantage.

« Il n'y avait pas de vent, et le courant était contraire, nous ne pouvions pas même fuir.

« Nous apprîmes alors que les Coréens étaient au nombre de douze, que sur leur barque, il y avait deux canons et des fusils. Toute cette scène avait duré une heure et demie.

« L'endroit où nous étions était le lieu du rendez-vous. Y rester, c'était impossible ; nous éloigner, c'était rendre inutiles toutes les recherches des chrétiens.

« Nous prîmes le large. Ce matin, en voyant dispa-

raître les montagnes de Corée, nous nous regardions silencieux et le cœur bien triste.»

M. Ridel était là, au poste le plus avancé, quand Pie IX déclara aux cardinaux de la congrégation consistoriale que le siège des Imbert, des Berneux, des Daveluy cessait d'être vacant. Un digne sucesseur leur était donné, et ce successeur était l'humble missionnaire qui, depuis plusieurs jours, vivait blotti entre les soupentes d'une misérable jonque chinoise.

Dans le consistoire du 15 juin, le souverain Pontife le proclamait vicaire apostolique de la Corée, avec le titre d'évêque de Philippopolis : les anges et les martyrs de la Corée accouraient vers lui, descendaient du ciel portant entre leurs mains le diadème des Pontifes, et le plaçaient sur son front. M. Ridel recevait ainsi, à son insu, la lourde, mais glorieuse succession des martyrs.

Ce ne fut que le 18 juillet suivant que le saint prélat apprit que l'on songeait à lui pour la charge de vicaire apostolique.

Dix années de travaux et de périls, une connaissance parfaite de la langue du pays, un zèle à toute épreuve, toutes les vertus enfin d'un intrépide missionnaire avaient déterminé cet heureux choix. Son humilité s'effraya, et sans se douter qu'il était déjà préconisé, il écrivit aux directeurs des Missions-Étrangères :

« Hélas ! comment se fait-il qu'on ait songé à moi pour la charge de vicaire apostolique ? C'est un honneur dont je suis indigne, une fonction que je suis incapable de remplir. Je comprends votre embarras, il semblait raisonnable que le nouvel évêque fût l'un des anciens missionnaires ; c'est vrai, supposé qu'il fût digne, or le choix est tombé sur le plus indigne. Je

suis persuadé que si vous m'aviez connu, vous ne m'auriez pas désigné. Aussi, moi qui me connais parfaitement, je n'aurai pas la témérité d'accepter.

Après avoir réfléchi longtemps et sérieusement, après avoir beaucoup prié au pied du crucifix, je me jette à vos pieds en vous suppliant de faire nommer un autre vicaire apostolique, et de ne plus penser à moi, même pour être coadjuteur. Mon acceptation, j'en suis persuadé, serait un malheur et une ruine pour l'Eglise de Corée.. J'ai accepté la charge de supérieur, je ne pouvais faire autrement, je restais seul. Mais je sens très bien que je m'acquitte fort mal de cette fonction, et jespère en être bientôt délivré. »

Vers la fin du mois suivant, deux brefs expédiés de Rome lui annonçaient que sa nomination était un fait accompli.

Il est facile de juger quelle fut la surprise du saint missionnaire, en se voyant chargé de ce fardeau qui serait redoutable aux anges mêmes. A ses yeux il était si petit, qu'il ne pouvait voir qu'une disproportion infinie entre lui et l'épiscopat. C'était à tort, pensait-il, qu'on lui supposait toutes les qualités que doit avoir un évêque; il ne s'en connaissait aucune et devait se faire une obligation de fuir cette dignité. Aussi, ce fut en mêlant ses larmes à ses supplications qu'il demanda de nouveau à ses supérieurs et au saint Père de jeter les yeux sur quelque autre qui fût plus digne de cette éminente fonction.

« Quand je songe à mon élévation à l'épiscopat, écrivait-il, au supérieur du séminaire des Missions, je ne puis que me frapper la poitrine en pleurant, et me répéter : j'en suis indigne, bien indigne. D'un autre côté, si je pense encore à toutes les affaires que

j'aurai à traiter, à décider, je me redis toujours : j'en suis incapable.... Oh ! je n'ai qu'un désir, c'est de faire la sainte volonté de Dieu, et de me sacrifier tout entier à son bon plaisir ; aussi, persuadé qu'on s'est trompé en me désignant pour l'épiscopat, je vous supplie de vous unir à moi pour obtenir du Saint-Siège une autre nomination. Il faut un sujet capable de tenir ce poste et digne d'être élevé à ce rang. »

« Je viens de recevoir les deux brefs qui me nomment évêque et vicaire apostolique de Corée, disait-il au cardinal Barnabo, préfet de la Sacrée Congrégation des Rites. Ah ! comment a-t-on pu songer à moi ? J'ai été missionnaire en Corée, mais missionnaire très médiocre sous tous les rapports. J'ai accepté la charge de supérieur parce que, actuellement, je suis le plus ancien, et raisonnablement je ne pouvais faire autrement. Mais je pensais que ce n'était que pour quelques mois, et que la nomination d'un vicaire apostolique viendrait bientôt m'enlever la responsabilité de cette charge. La société des Missions-Étrangères ne manque pas de saints prêtres, de missionnaires capables de remplir cette fonction. Je n'ai pas la science suffisante pour diriger une chrétienté, et mes nombreux péchés sont capables de contrebalancer la miséricorde de Dieu et les grâces que les vertus de mes confrères, leurs souffrances, leur martyre, les souffrances et le martyre de nos nombreux chrétiens devraient attirer sur cette belle et si désolée mission..... Aussi je me jette aux pieds de Son Eminence, je la conjure de recevoir favorablement mes supplications, et de les présenter au souverain Pontife, et d'obtenir qu'on ne songe plus à moi pour le

vicariat apostolique de Corée, mais qu'on en choisisse un autre. »

Ces lettres eurent un résultat tout différent de celui que se proposait l'humble missionnaire. Elles prouvèrent aux supérieurs qu'ils ne s'étaient pas trompés dans leur choix.

On demanda à M. Ridel de répondre aux vœux de tous, de courber la tête, et de recevoir le fardeau que la sainte obéissance plaçait sur ses épaules. Toute résistance devenait impossible. Il se soumit à l'ordre du souverain Pontife.

M. Ridel recevait la succession des Daveluy, des Berneux, des Ferréol, des Imbert, des Brugnières. Quels noms, et quelle gloire autour de ces noms! Tout est grand, héroïque dans l'histoire de ces évêques ; c'est le résumé de tous les genres de martyre.

Quand Grégoire XVI créa le vicariat apostolique de de la Corée, Mgr Brugnières, déjà coadjuteur de Siam, s'offrit lui-même aux périls de cette mission inconnue. Trois ans plus tard, dans toute la force de l'âge, mais épuisé de fatigues et de chagrins il mourut sur la frontière qu'il ne parvint pas à franchir. Il fraya la route et resta couché sur le seuil. Maubant, Chastan, Imbert franchirent ce seuil mortel, et bientôt livrèrent librement leurs têtes au bourreau pour sauver de la mort les chrétiens, leurs enfants. Mgr Férréol, après dix ans de travaux et de souffrances, se disait avec vérité « un cadavre plutôt qu'un être vivant ». De son réduit, étendu sur sa natte, il dirigeait sa mission « attendant la mort et les ordres de Dieu ». Mourant, il commandait à ses missionnaires d'oublier leur évêque pour ne songer qu'à ses chers chrétiens. Il rendit le dernier soupir sans qu'un ami reçût ses recommandations

suprêmes et lui fermât les yeux. Son successeur, Mgr Berneux, confessa d'abord la foi de Jésus au Tong-King : là, captif et condamné à mort, il subit la cangue, les chaînes, la cage et les interrogatoires, c'est-à-dire le rotin qui fait voler la chair en lambeaux. Mais sa plus grande douleur fut d'apprendre sa délivrance et d'avoir manqué la palme. Devenu vicaire apostolique, il l'a reconquise en Corée. Lorsque Mgr Daveluy entra pour la première fois comme vicaire apostolique dans sa ville épiscopale, l'appareil et le cortège de son triomphe furent l'appareil et le cortège des victimes qui vont au supplice. Il ne permit pas qu'on lui voilât la figure, afin d'encourager par un sourire ses chrétiens, et leur montrer sa joie de mourir pour Dieu.

Cette redoutable succession, si digne du courage du nouvel élu, effrayait sa modestie ; mais l'ordre était formel ; on lui commandait, quoique non sacré, de venir prendre place parmi les Pères du concile du Vatican ; il obéit.

Parti pour l'Europe au commencement de l'année 1870, il vint tout droit à Rome, sans même se procurer auparavant la consolation d'embrasser sa famille.

LIVRE SECOND

CHAPITRE PREMIER

Accueil de Pie IX. — Sacre de Mgr Ridel. — Séjour à Rome. — Définition du dogme de l'infaillibilité. — Retour en Bretagne. — Séjour à Vannes.

Monseigneur Ridel voyait un abîme entre sa faiblesse et le périlleux honneur qu'on lui imposait. Aussi, tout en se rendant à Rome, gardait-il au fond de son cœur l'espérance d'être déchargé d'un pareil fardeau. Il ne doutait pas que le Souverain Pontife n'accueillît ses raisons et n'écoutât sa prière. Cette illusion ne s'évanouit qu'au moment où le saint missionnaire s'agenouilla sous la bénédiction de Pie IX. Le Pape l'écouta en souriant, trouva même ses raisons excellentes, ses motifs très sérieux. Celui-ci croyait sa cause gagnée, lorsque le Saint Père, avec une expression de paternelle tendresse, ajouta : « Cependant, cher fils, faites-vous sacrer sans retard, et dès le lendemain de votre sacre, prenez votre place au concile. »

La volonté de Dieu était manifeste, toute hésitation cessa.

« Le Saint-Père, écrit-il aux siens, n'a pas tenu compte de mon refus, il veut que je sois évêque. Voici donc le moment pour moi de faire acte d'amoureuse obéissance envers le représentant de N. S. sur la terre. Je me suis dit : le Pape le veut, donc je le veux aussi ; mes supérieurs me le conseillent, je ne peux être plus sage que tous. » Dans ces conditions, j'aurai toujours au milieu des peines et des difficultés de l'avenir, la consolation de me dire que tout s'est arrangé par la volonté de Dieu... Pauvre Corée, on lui a donné un Pasteur ; sera-t-il le bon Pasteur ? Je le désire, je le veux de toute la force de mon âme, mais la pensée de ma faiblesse me fait frémir. Vous qui aimez beaucoup le pasteur et le troupeau, priez pour eux. »

La cérémonie du sacre fut fixée au 5 juin, fête de la Pentecôte. Mgr Ridel exprima le désir d'être sacré par un évêque français et s'adressa au cardinal de Bonnechose :

« Je le veux bien, répondit l'éminent cardinal, mais peut-être la cérémonie laissera-t-elle à désirer; je n'ai encore sacré personne.

— Que Votre Éminence se rassure, répondit le missionnaire, car c'est aussi la première fois que je serai sacré. »

Au jour fixé, plus de quarante évêques, un grand nombre de prêtres, l'ambassadeur de France, les plus hauts personnages de la noblesse romaine et de l'armée pontificale se pressaient dans l'église du *Gésu*.

Dans cette imposante cérémonie, le prélat consécrateur fut assisté de NN. SS. Vérolles, vicaire apostolique de Mandchourie, et de Mgr Petitjean, vicaire

apostolique du Japon. Par une délicate pensée de Mgr Ridel, l'Eglise de Corée se trouvait entre ses deux sœurs ainées pour recevoir de la France une bénédiction suprême. En ce moment même, la Mandchourie offrait un asile aux missionnaires de la Corée; ils y attendaient qu'il plût à Dieu de leur ouvrir, au prix même de leur vie, la contrée d'où ils étaient proscrits. Quant à l'Eglise du Japon, on connaît, avec son passé, les relations personnelles entre son évêque et Mgr Ridel. « Ce rapprochement prit un caractère saisissant et sublime, l'émotion fut à son comble et tous les yeux se remplirent de larmes, lorsque, vers la fin de la cérémonie, l'évêque de la Corée donna le baiser de paix à son frère du Japon. On se demandait si ce n'était pas le baiser de Pierre et de Paul se séparant sur la voie d'Ostie, pour aller mourir et assurer par leur martyre la perpétuité de l'apostolat (1). »

Laissons parler un témoin de cette fête :

« Hier (2), dans l'église du Gésu, le cardinal de Bonnechose a consacré le nouvel évêque de la Corée, Mgr Ridel, des Missions Étrangères. On connaît la cérémonie, ses rites profonds, ses prières éloquentes. Là se fait l'évêque, rien au monde n'est plus grand, Rome y mettait son surcroît. Le nom de Rome ajoute un resplendissement à la majesté, comme son soleil à la couleur. Il y avait de plus ce moment solennel du Concile, et ce jour très saint de la Pentecôte, fête de l'Esprit de Dieu triomphant. *Spiritus Domini replevit orbem terrarum.* Un grand nombre de vicaires apostoliques venus de toutes les parties du monde

(1) *Les Missions catholiques*, juin 1870
(2) Louis Veuillot, *Rome pendant le Concile*.

entouraient leur jeune frère, *et apparuerunt dispertitæ linguæ tanquam ignis.*

Mais ce qui mettait le comble à l'émotion, jusqu'à la rendre par instants poignante, c'était la destination de l'élu, cette sanglante Corée. Voici l'homme qui s'offre pour mourir, voici le grand et sublime combat. *Ecce agon sublimis et magnus.* O Rome, qui nous donnes un tel spectacle! Ici les choses permanentes et les choses passagères enflent les veines de la vie et les entretiennent dans leur glorieuse plénitude, et le cœur de l'homme connaît ce qu'il peut porter d'admiration, de douleur, d'amour.

« Ce jeune évêque, malgré ses larmes, a accepté la dignité terrible pour retourner plus vite, et parce que la main de l'évêque est munie de grâces et de forces dont sa mission a besoin. Il retournera rejoindre cette poignée de jeunes prêtres qui l'attendent. Il ira s'asseoir sur son siège au-dessus duquel plane toujours l'épée qui tue en deux fois. Il réconciliera les apostats repentants, il baptisera les infidèles, il ordonnera les prêtres. Il sera le guide et l'exemple de tous dans la voie du martyre. Il appellera de l'Europe les âmes généreuses qui aspirent à ces palmes que l'Europe ne donne plus.

« J'ai donc vu ce sacre, ces témoins, toute cette scène si grande par delà les spectacles ordinaires de la vie. Quelle gravité dans l'acte, dans le lieu, dans les hommes! C'était au maître autel, consacré au nom de Jésus, entre la chapelle de Saint-Ignace et la chapelle de Saint-François-Xavier ; c'était à Rome ; c'était proche du Vatican et de Saint-Pierre ; c'était le jour de la Pentecôte. Toute parole qui se disait et tout rite qui s'accomplissait soulevaient des visions éternelles,

visions de la grandeur de Dieu et de la grandeur de l'homme dans la main de Dieu. Le nouvel évêque était à genoux, le poids de l'Evangile sur les épaules. Il était prosterné comme mort pendant que l'on chantait les grandes litanies, afin que, par le secours de l'Eglise triomphante, l'homme en effet mourût et ne laissât plus rien en lui que le pasteur envoyé de Dieu. Il se relève, la tête bandée, les mains liées, se dirigeant vers l'autel, pâle et tranquille, comme une victime déjà frappée qui va recevoir le dernier coup. Quel souvenir en ce moment! Mgr Daveluy, son prédécesseur, entra dans la capitale de la Corée portant la cangue, et saluant d'un calme sourire la multitude qui le regardait.

« Après le sacre, le nouvel évêque s'assied sur le trône, la mitre sur la tête, la crosse à la main, et ensuite, il donne au clergé et au peuple sa première bénédiction. L'évêque de la pauvre Corée accomplit ce rite royal : revêtu d'or, portant le sceptre paternel, il parcourut cette magnifique église, et bénit la foule agenouillée; mais que son regard s'enfonçait loin de ces murs splendides et de ce peuple qu'il bénissait, et comme l'on voyait bien, à sa pâleur plus grande et plus auguste, que sa première bénédiction allait à l'épouse crucifiée qui l'attend! Et nous, les yeux obscurcis de larmes, par delà cette pompe rapide nous apercevions la tête sereine de Mgr Daveluy élevée sur trois piquets fixés en terre au pied desquels gisait un corps exposé à la dent des bêtes. Cependant, l'évêque revint au chœur, et l'on chanta le *Te Deum : Te Deum laudamus, Te martyrum candidatus laudat exercitus !* »

« Avant de procéder au sacre, on a lu la bulle

d'élection datée du tombeau de saint Pierre. En vertu de cette bulle, l'élu est prince dans l'Eglise universelle, pasteur légitime du troupeau à qui le Souverain Pontife l'a donné, et toute puissance humaine contraire ne peut lui ôter que la vie. Mais que servira de le tuer ? Que peut la puissance qui donne la mort contre la puissance qui enfante la vie, et que peut le temps contre celui à qui Dieu donne le temps ? Il y a un homme en Corée qu'on appelle roi, qui porte une couronne, qui a des ministres, des grands, des savants, des soldats, des bourreaux et qui ne veut pas de chrétiens chez lui. Il peut les tuer, il les tue, mais il ne peut n'en avoir pas toujours à tuer. Il vient d'en tuer, en quelques années dix mille, peut-être davantage. Il n'en connaît plus, mais il sait qu'il y en a encore, et Dieu le sait aussi et lui envoie un évêque et si cet évêque encore est tué, Dieu lui en enverra un autre, et un autre encore après, et toujours, et l'empereur et l'empire seront chrétiens et Dieu lui donnera des évêques. »

Le lendemain Mgr Ridel exprimait ainsi les sentiments de son âme :

« Que Dieu est bon ! qu'il est miséricordieux ! Je ne saurais assez m'humilier devant cette auguste Majesté qui se plaît à me combler de bienfaits. Tous les instants de ma vie sont marqués par des faveurs, et je ne puis m'empêcher de trembler en pensant au compte qu'il me faudra rendre si la sainteté de ma vie ne correspond pas aux grâces abondantes que j'ai reçues.

Désormais je ne puis que verser des larmes, en me répétant à chaque instant : Je suis évêque; moi, serviteur inutile, malgré mon extrême misère, j'ai

été élevé à la plus auguste dignité qui soit en ce monde. Je voudrais vous dire les impressions que j'ai ressenties durant cette imposante cérémonie ; mais comment les traduire? Lorsque, étendu sur les marches du sanctuaire je m'offrais comme victime à la divine Majesté, je pensais à vous et à ma pauvre Corée. En recevant l'onction sainte, lorsque je donnais ma première bénédiction vous étiez aussi dans mon cœur ; vous n'y étiez pas seuls, mes chers et malheureux Coréens y étaient aussi. »

A la première séance qui suivit les fêtes de la Pentecôte Mgr Ridel entra au concile.

Le moment était solennel : l'assemblée reprenait cette mémorable discussion qui allait mettre un terme à de funestes divergences et apporter un remède aux maux de l'Eglise. Le principe de l'autorité divine, battu en brèche depuis un siècle, était en jeu. Il fallait lui rendre son éclat et montrer aux hommes, toujours fiers de leurs droits et de leurs lumières, qu'au-dessus d'eux il y a sur la terre une autorité doctrinale et infaillible, dérivant de Dieu comme de sa source, et à laquelle toutes les intelligences comme tous les cœurs doivent soumission et respect. On se rappelle les difficultés que suscitait alors le chapitre relatif à la nature et au caractère de la primauté du Pontife Romain et surtout à son infaillibilité. Le nouveau Père se mit à l'étude de ces hautes et importantes questions afin d'occuper dignement la place que le Saint-Esprit lui assignait. Pendant les rares loisirs que lui laissait ce travail, il aimait à visiter les sanctuaires de la Ville éternelle. Près des reliques des saints, sur les tombes des martyrs, dans le recueillement de la méditation et de la prière, son

esprit trouvait des clartés célestes et son cœur d'ineffables émotions.

On était au mois de juillet; une chaleur accablante rendait le séjour de Rome presque intolérable. La discussion traînait en longueur. Mais si l'attente du concile avait été longue, le dénouement fut brusque et imprévu. Le bruit de la guerre qui s'allumait entre la France et la Prusse vint tout à coup retentir dans le monde. Il fallut se hâter : la session publique fut fixée au lundi, 18 juillet.

Session à jamais mémorable. A peine l'acte solennel de la promulgation du dogme est-il terminé, qu'une acclamation générale, accompagnée d'applaudissements, retentit dans la grande assemblée. La foule qui remplit l'église répond avec le même enthousiasme. En ce moment un orage effroyable environne saint Pierre, plongé presque dans l'obscurité. La proclamation du dogme de l'infaillibilité au milieu des éclairs et des tonnerres rappelait la promulgation de la loi au Sinaï.

Hélas ! ce jour ne fut pas pour Mgr Ridel aussi doux qu'il devait l'être. Une grande tristesse assombrit cette grande joie. Dieu ne voulait pas que son apôtre goûtât sur la terre un bonheur sans mélange. Aux joies du triomphe, aux joies du retour il mêla les tristesses de la patrie, tristesses qui trouvèrent dans son âme éminemment française un douloureux écho.

Lorsqu'il revit sa Bretagne, on placardait partout le fameux bulletin de victoire de Sarrebruck. Quel souvenir ! Quelques jours plus tard, il apprenait nos désastres à Wissembourg et à Forbach, et en même temps, le retrait de nos troupes d'Italie. Coïncidence digne de nos méditations : le jour où notre drapeau

cessa d'abriter la Rome des Papes, le même jour la victoire cessa de le suivre.

A Nantes, à Vannes, à Sainte-Anne d'Auray, partout ce fut une fête de recevoir l'enfant du pays; on était fier, car il était évêque, et tout bas on se disait : il sera martyr.

Pendant son rapide séjour en Bretagne, ni l'affection des siens, ni la respectueuse sympathie de tous ceux qui le connaissaient et l'aimaient, pas même le deuil de l'Eglise et de la France, qu'il porta dans son cœur jusqu'à son dernier moment, ne lui firent oublier sa malheureuse Corée. La persécution, il n'en doutait pas, avait détruit les œuvres de ses prédécesseurs. Catéchisme, traduction des livres de piété, tout serait à recommencer : que de zèle, que de peines pour réparer tant de ruines ! Mgr Ridel se donna tout entier à cette œuvre et la continua sans relâche. Aussi, pendant les quelques mois qu'il passa dans sa famille, on le trouvait toujours retiré dans sa chambre, absorbé par ses chères occupations, heureux de se fatiguer pour la gloire de Dieu et le bien de sa mission.

CHAPITRE II

Nouveaux adieux. — En vue d'Ismaïlia. — Ceylan. — Le cap des Diamants. — Saïgon. — Les Paracels. — Coréens naufragés à Chang-Haï. — Vaisseaux américains sur les côtes de la Corée.

Le 9 mai 1871, Mgr Ridel s'arrachait de nouveau à l'affection des siens pour reprendre le chemin de l'Asie.

Cinq jours après il s'embarquait à Marseille sur *le Tigre*. Avant d'y mettre le pied, il adressa les lignes suivantes à sa famille : « Si je vous quitte, c'est que Dieu l'ordonne; que sa sainte volonté soit faite. C'est un grand sacrifice pour mon cœur, mais sans étouffer les sentiments de la nature, je les courbe sous l'ordre de Notre-Seigneur. C'est une grâce que Dieu m'a donnée généreusement, abondamment. Non, non, je ne cesse pas de vous aimer. Je connais votre courage et votre piété; que Dieu vous en récompense. Nous nous retrouverons souvent, toujours dans le cœur de Jésus. Je vous donne ce rendez-vous pour tous les jours de notre vie. A Dieu donc et au revoir. Je vous bénis tous affectueusement. Soyez de vrais disciples de Notre Seigneur Jésus-Christ. »

Nous ne raconterons pas ce long voyage ; détachons

simplement quelques feuillets du journal du missionnaire.

18 mai. — Notre capitaine est M. Boilève, les passagers sont peu nombreux, quelques enfants se chargent seuls du mouvement et de la musique.

« 21 mai. — La chaleur commence à se faire sentir, le vent ride à peine la surface de l'eau. Le bleu du ciel et le bleu de la mer se confondent dans un horizon lointain. Mon regard plonge bien au delà. Je vois mes missionnaires qui attendent mon retour avec impatience, la pauvre Eglise de Corée, mon épouse bien-aimée, qui me tend les bras et m'appelle à son aide. Hélas ! que puis-je faire en ce moment ? Me tourner vers Dieu, prier et crier : au secours, au secours ! Que ne suis-je un saint pour tout obtenir de l'infinie miséricorde !... Si mon regard plonge vers l'extrême orient, bien souvent il se retourne vers l'occident, pour vous voir et vous contempler, vous mes bien-aimés, vous dont le souvenir sera toujours vivant dans mon cœur. »

« En vue d'Ismaïlia. — Je n'ai pas oublié la recommandation de Mme de la Maisonfort. J'ai aussi pensé à Mme de Lesseps, et je donnai en passant ma bénédiction à une tombe que je ne pouvais apercevoir (1). Je bénis en même temps les vivants. J'aurais bien dit une prière, mais quelle prière réciter sur la tombe d'un ange, je ne pouvais que chanter le cantique que les anges chantent en Paradis ! Gloire à Dieu ! »

« 24 mai. — La chaleur est excessive, impossible de

(1) Mme de la Maisonfort, mère de Mme de Lesseps, habitait Vannes alors; elle avait demandé au missionnaire, au moment de son départ, ce souvenir et cette bénédiction pour la tombe de l'enfant de Mme de Lesseps, sa fille.

vous écrire, et cependant mon affection pour vous est encore plus brûlante que le soleil de la mer Rouge. »

« 1er juin. — De tous les côtés la mer, toujours la mer. Des flots qui se poursuivent et bondissent comme les troupeaux dans la plaine. Au-dessus de nos têtes, de gros nuages gris, bordés de blanc, se glissent dans le ciel. Près du vaisseau, les vagues courent comme ces enfants des villages de Bretagne après les voitures : on dirait une lutte de vitesse. Nous allons plus vite, celle qui nous quitte fait un suprême effort, se brise en perles d'argent et jette un dernier soupir, puis une seconde, puis une troisième. Je les vois, je les contemple, je leur parle, je les remercie de la distraction qu'elles me procurent pendant cette longue traversée. »

« A Ceylan. — Le père qui s'était embarqué avec moi à Marseille me quitte pour se rendre à Pondichéry. Encore une séparation. Quand donc arriverons-nous au terme de notre voyage ? Quand aurons-nous le bonheur de ne plus connaître les tristesses de la séparation ! au ciel ! au ciel ! »

L'aspect des côtes et de l'intérieur de l'île présente aux regards les sites les plus pittoresques. D'abord, en arrivant, des bois magnifiques de cocotiers : plus loin, allant se perdre à l'horizon, des montagnes couronnées de forêts antiques où les arbres, comme dans les forêts vierges, sont entrelacés de lianes; à leurs pieds, d'immenses vallées toutes riantes et animées par la voix des eaux toujours courantes d'une infinité de ruisseaux et de rivières. Ici l'hiver et l'été se donnent la main. Car les hautes montagnes qui divisent l'île en deux parties produisent le même

effet que dans toutes les contrées équinoxiales, celui d'arrêter les moussons ; de sorte que les saisons diffèrent, à la même époque de l'année, de chaque côté des monts. Ainsi en ce moment les moussons inondent de pluies torrentielles et bouleversent par leur souffle impétueux toute la partie méridionale, mais l'autre côté de l'île est sec et tout inondé de lumière.

« 4 juin. — Ravissante promenade : des chaumières jetées çà et là sous une forêt de cocotiers ; des habitants, hommes et femmes qui sortent pour nous voir passer, des enfants qui nous suivent ; des fleurs des deux côtés de la route ; des oiseaux qui gazouillent et sifflent dans les bois; une chaleur tempérée par nos ombrelles. C'est bien l'île enchantée; nous buvons du lait de coco, nous mangeons des bananes, des ananas. Quelques chrétiens accourent, me prennent la main, baisent mon anneau, et me présentent leurs petits enfants à bénir. Quand donc pourrai-je voir et bénir mes petits enfants coréens ?... »

« 10 juin. — Notre traversée s'accomplit heureusement, nous ne sommes plus qu'à 5° de la ligne. Penché sur le bord du vaisseau, j'admirais hier soir le phénomène de la phosphorescence. De chaque côté de notre navire, la mer brisée par notre passage rapide bouillonnait en écume et nous jetait ses plaintes. Autour du vaisseau c'était comme une longue robe flottante de la plus éclatante blancheur toute couverte d'étincelles d'or. A l'arrière, un long sillage de feu ondulait comme une ceinture d'argent parsemée d'étoiles. Si vous aviez pu jouir de ce beau spectacle ! Je l'ai considéré pour vous, en pensant à vous. »

« 11 juin. — Nous doublons le cap Diamant. Un

magnifique coucher de soleil se prépare ; de l'or, de l'argent, du feu ; les formes et les nuances les plus variées; c'est un spectacle splendide. Bientôt la nuit couvre tout de son voile sombre : ainsi finissent les choses de ce monde.

« Bien des fois aujourd'hui, je me suis transporté en France, à Vannes, pour contempler et suivre la procession ; pour offrir mes hommages au Très Saint Sacrement qui sort de la cathédrale, parcourt la place des Lices, la rue Saint-Vincent, les vieilles douves du port (1), de la Garenne. Je le vois qui bénit le peuple fidèle. »

« 19 juin. En rivière de Saïgon. — Les deux rives sont très basses, couvertes d'arbustes et d'herbes verdoyantes. Au premier aspect c'est un spectacle intéressant, que l'uniformité rend bientôt monotone. Enfin Saïgon se découvre dans le lointain; nous avons l'air de louvoyer pour y arriver.

Ici se place une petite aventure qui couvrit de honte le pauvre canonnier. Pour saluer la ville, on devait

(1) On appelait ainsi les fossés de la partie ouest de la ville. Rien de plus pittoresque que ces douves transformées en jardins : de grands arbres ombrageaient la rue qui les bordait et, de l'autre côté, les vieux remparts rappelaient les gloires du passé.

A propos de ces murailles, M. Amédée de Francheville écrivait : « La ville de Vannes peut fournir des preuves de son ancienneté et revendiquer le titre glorieux d'avoir été la capitale du peuple des Venètes.

« L'examen seul des anciennes murailles dont cette ville est encore entourée suffit pour donner l'idée d'une haute antiquité ; elles paraissent, dans quelques parties, remonter au delà de la conquête. »

Hélas! ces douves du port, plus modernes, c'est vrai, mais si pittoresques, ne sont plus qu'un souvenir ! Que l'antique cité des Venètes se console, cependant; des hommes, d'un goût heureusement fort rare en esthétique, ont remplacé par la *rue Thiers* ces vieux témoins des siècles écoulés.

tirer un coup de canon. La pièce est chargée ; en passant devant le poste : Feu, crie le commandant, et « tic » un bruit de capsule ! Vite on en met une seconde, puis une troisième ; toujours même résultat. Alors on retire la pièce, on la décharge, et on trouve au fond.... une chaussette.

« 21 juin. — Hier, nous avons vu les Paracels. Ce sont de grands bancs de corail, très dangereux pour la navigation. « La mer les couvre entièrement, de sorte qu'il faut être tout près pour les remarquer. Celui que nous avons vu, s'aperçoit à trois milles de distance, à cause de la limpidité et de la tranquillité de l'eau. Sa surface est d'un beau vert transparent ; la mer s'y brise en blanchissant. C'est comme une belle table couverte d'un tapis vert bordé d'un galon d'argent. »

Le 6 juillet, Mgr Ridel débarquait à Chang-Haï. Le lendemain, neuf Coréens se présentaient à lui. Ils offraient le spectacle de la plus navrante misère : leurs vêtements en lambeaux, leurs traits amaigris et presque livides disaient assez leur dénûment et les souffrances qu'ils avaient endurées. Cependant dès qu'ils aperçurent leur Père, ils se jetèrent à ses genoux, montrant par leurs larmes et par l'expression de la joie la plus vive toute la jubilation de leur âme.

Ils apportaient des nouvelles de persécutions et de mort. La mission était toujours entre les mains des bourreaux et le sang n'avait pas cessé de couler. Aussi, ce ne fut pas sans un sentiment de tristesse et de pitié que l'évêque leur dit :

— D'où venez-vous, mes pauvres amis, comment êtes-vous venus ici ?

— Tous répondaient à la fois, impossible de les comprendre.

Enfin, la première émotion passée, ils demandèrent s'ils avaient un évêque.

— Oui, leur dit le missionnaire, vous avez un évêque.

— Où est-il ? Peut-être au Léao-tong.

— Non, il est ici.

— Est-ce le Père qui est devenu évêque ?

Mais oui, dit l'un d'eux, ne vois-tu pas qu'il porte un anneau au doigt ; c'est l'Evêque.

« Oui, chers amis, le souverain Pontife m'a nommé votre évêque ; je suis désormais plus spécialement votre père, vous êtes tous mes enfants. Vous êtes dans la douleur, nous souffrirons ensemble ; vous êtes fugitifs, entrez dans la maison de votre évêque, de votre père. Reposez-vous, mangez le riz. Lorsque vous serez un peu remis, nous causerons plus longtemps. » A ces mots, ils se prosternent pour saluer. La joie d'avoir rencontré leur évêque épanouissait leurs visages. Mgr Ridel avait vu ses diocésains ; c'était son arrivée triomphale au milieu d'eux. « J'étais heureux, continue-t-il, de les recevoir chez moi, ou plutôt dans cette maison de Procure, car *chez moi* n'existe pas pour les exilés. Bientôt tous ces braves chrétiens m'entourent, ils ne peuvent me quitter. Les autres Pères, comment vont-ils ? où sont-ils ? Il fallut les satisfaire.

« Et notre pape Pio Nono, sa santé est-elle bonne ? « L'évêque a-t-il vu Pio Nono ? »

« Je leur racontai avec quelle bienveillance le souverain Pontife m'avait accueilli, et toute l'affection, toute la compassion du Pape pour la malheureuse Eglise de Corée.

« Il y en a ici qui n'ont pas vu Pio Nono, nous vou-

lons le voir. » Cette demande me fit sourire ; je les fis passer dans une chambre où se trouvait le portrait du saint Père : « Voilà Pio Nono ! »

« Aussitôt ils joignent les mains, font un grand signe de croix. Après avoir longtemps considéré, ils se détournent, et me disent en souriant : « Comme c'est beau ! » Je m'étais assis à ma table, et je laissais mes Coréens circuler un peu. Pauvres gens ! ils ne connaissent rien. Ils vont tâter les vitres des croisées, font tourner les clefs dans les serrures comme des enfants. Ils reviennent me voir écrire, touchent ma plume, mon canif. J'ouvris un petit album rouge qui excitait surtout leur curiosité : « Voici le portrait de mon frère, de ma sœur, etc. » Ils poussèrent un cri d'admiration et l'un d'eux me dit en se frottant le côté gauche de la poitrine : « Comme c'est doux de pouvoir contempler ainsi l'image de ses parents et de ses amis ! Mais cet évêque, quel est-il ?

« — C'est l'évêque du pays qu'habitent mes parents.

« — Comment s'appelle-t-il ?

« — Il se nomme Jean-Marie.

« Tiens, comme moi dit Tchoi, je m'appelle aussi « Jean. »

« Lorsque leur curiosité fut un peu satisfaite, je leur demandai à mon tour des nouvelles de la mission. Hélas ! que de ruines ! Des villages entiers ont disparu ; de mon pauvre Tsin-pat il ne reste plus que quelques débris épars. Je n'ose plus les interroger sur les chrétiens que j'ai connus ; presque toujours ils me répondent : mort, martyr. Ils ont écrit quelques pages de leurs annales. Je les ai mis à l'ouvrage pour qu'ils écrivent encore tout ce qu'ils savent d'une manière certaine sur la persécution, sur l'arrestation,

l'interrogatoire, les tourments et la mort des martyrs. Que de reliques à recueillir ! »

Le lecteur se demande peut-être comment ces pauvres Coréens avaient pu franchir les mers et aborder au port de Chang-Haï. L'histoire de ces infortunés n'est pas longue, la voici :

D'abord, leur vie s'écoulait bien tranquille aux environs de la capitale, lorsque la persécution les obligea de fuir dans les montagnes du sud, à l'extrémité du royaume. Là, se trouvant à l'abri des mauvais traitements et des recherches des satellites, ils résolurent d'aller à la rencontre des missionnaires et de les ramener dans leur pays. Ils préparèrent donc une barque et se livrèrent au commerce sur les côtes. Pendant qu'ils se dirigeaient ainsi vers le nord, ils apprirent que le régent venait de découvrir la retraite des chrétiens dans les provinces du sud, et que des satellites envoyés de toutes parts arrêtaient et tuaient ceux qu'ils trouvaient. Le retour était donc impossible ; atteindre les rivages de Chine fut leur unique chance de salut.

Ils étaient déjà au milieu des îles du Naï-Hpo quand on leur dit que des navires européens mouillaient dans la rivière de Séoul. Cette nouvelle ranima leur courage, et bientôt ils eurent découvert la flotte qui stationnait en face de Kang-Hoa. Ils approchèrent, et en faisant le signe de la croix furent aussitôt reconnus comme chrétiens. On les accueillit à bord, où ils devinrent l'objet des soins les plus bienveillants. Mais, ce fut en vain qu'ils réclamèrent leur Père et leur Evêque.

Ces vaisseaux que les pauvres Coréens avaient pris pour des navires européens, n'étaient autres que les

vaisseaux de la flotte américaine. Le commandant qui s'était montré particulièrement bon pour eux leur demanda des renseignements sur leur pays : ils refusèrent d'en donner, parce qu'aucun Père n'était là ; à leurs Pères seuls ils diraient ce qu'ils savaient. On leur demanda ensuite ce qu'ils désiraient faire. « Si nous retournons dans notre pays, répondirent-ils, nous serons certainement mis à mort ; nous voudrions voir nos missionnaires. »

Quelques jours après, un navire américain partait pour Chang-Haï ; on les y embarqua, et c'est ainsi qu'ils arrivèrent dans cette ville quelques heures après leur évêque.

Mais comment, pourquoi ces vaisseaux américains se trouvaient-ils sur les côtes de la Corée ? Le hasard seul les y avait d'abord conduits. Ils faisaient voile vers le Japon, quand sur leur route, ils rencontrèrent plusieurs Coréens qu'ils sauvèrent du naufrage. L'amiral eut même la bonté de les ramener chez eux. Mais à peine les chaloupes qui s'étaient détachées des bâtiments de guerre furent-elles arrivées à l'embouchure de la rivière de Séoul que des batteries masquées, servies par des milliers de coréens, ouvrirent un feu violent. Les américains pour répondre à cette lâche provocation descendirent à terre, prirent à l'assaut plusieurs forts, tuèrent deux cent quarante-trois coréens. Le nombre des blessés et des prisonniers fut encore plus considérable. Cependant, l'amiral estimant qu'il n'avait pas encore assez de forces pour faire une expédition en règle, et c'était vrai, crut prudent de demander du secours.

On pensait donc au mois de juillet 1871 que cette expédition si bien commencée se terminerait à l'hon-

neur de ceux qui l'avaient entreprise, mais le 3 août suivant, l'escadre américaine quittait définitivement les côtes de la Corée.

Cette expédition ne fit qu'augmenter la colère du gouvernement et rendit la persécution plus sanglante.

CHAPITRE III

Mgr Ridel à Tché-Fou ; retour à Chang-Haï. Journal du missionnaire.

Lorsque ces derniers événements parvinrent à la connaissance de Mgr Ridel, il lui fut facile de prévoir qu'il ne pourrait, avant longtemps, consoler sa mission si cruellement décimée. Jugeant pour le moment sa présence inutile à Chang-Haï, il s'embarqua pour Tché-Fou. Avec une légitime impatience MM. Blanc et Martineau l'y attendaient. Il serait difficile d'exprimer le bonheur et la joie de ces deux missionnaires en revoyant leur ami d'autrefois, maintenant leur guide et leur père. Du fond de leur âme, ils remerciaient Dieu de leur avoir donné un pasteur digne par son courage et par ses vertus de succéder aux martyrs que les anges avaient déjà couronnés. Sous son habile et toute paternelle direction ils se livreraient à leur ministère avec une ardeur nouvelle.

Hélas ! les joies du retour ne furent pas de longue durée. En effet, quelques jours plus tard, on reçut des nouvelles de la mission ; elles étaient navrantes. L'orgueil et la rage du régent, loin d'être apaisés, ne connaissaient plus de bornes. Comment en aurait-il

été autrement après toutes ces expéditions avortées? N'avait-il pas, à ses yeux du moins, chassé deux fois les Français ? Où les sujets du Fils du Ciel avaient échoué, lui triomphait facilement. Les barbares de l'Occident étaient vaincus, il les avait forcés à s'enfuir sur leurs bateaux de feu. En vérité quel espoir dans l'avenir restait-il à ces quatre missionnaires abandonnés et sans ressources ? Leur confiance n'était pas ébranlée cependant, car c'est en Dieu que reposaient leurs espérances. Lui seul change le cœur des tyrans, Lui seul rétablit le calme après l'orage.

Le 10 novembre suivant, Mgr Ridel était de nouveau à Chang-Haï. La santé de M. Blanc, alors compromise, réclamait des soins et un climat moins rigoureux. De plus, la présence de neuf Coréens à la procure des Missions était un secours que le pieux évêque ne pouvait dédaigner pour mener à bien l'œuvre littéraire qu'il avait entreprise. En attendant le moment de la Providence, il se remit tout entier à ce travail en apparence peu conforme à ses goûts.

Apôtre au cœur ardent, il était venu en mission pour se dépenser au salut des âmes : de nouveau le voilà condamné à vivre pendant de longs mois sans autre horizon que les quatre murs d'une pauvre cellule. Ses jours s'écoulent dans l'étude la plus aride, sa vie devient celle du plus laborieux bénédictin. Cependant sa sérénité n'est point altérée, car il fait ce que Dieu veut, et c'est là son unique ambition.

Huit mois se passèrent ainsi, sans incident digne d'être signalé. Pour mieux entrer dans l'intimité de cette belle âme, glanons encore çà et là parmi les notes et les lettres que nous avons sous les yeux.

15 novembre. — Bonjour. Ici, tout comme à l'ordi-

naire, le temps seul varie. De gros nuages gris, noirs, formaient un grand voile qui nous enveloppait de deuil et de tristesse. Cette nuit, le vent du nord a enlevé le vaste rideau ; le soleil luit dans toute sa splendeur. J'en profite pour faire une petite visite et vous prouver que mon affection reste toujours la même, grande et splendide comme le soleil d'aujourd'hui. Là, point de nuages, point de brouillards, toujours le vent suave de l'amitié, de la reconnaissance. De vous à moi, c'est un courant limpide et doux comme la charité. Je m'y laisse aller ; c'est mon repos, mon délassement ; je le crois selon le cœur de Dieu.

17 novembre. — Je pense à vos petits enfants. Soignez bien ces petites âmes ; elles appartiennent au bon Dieu qui les a créées, au Seigneur Jésus qui les a rachetées. Qu'ils soient toujours les enfants du bon Dieu et ne deviennent jamais par le péché les esclaves du démon. Apprenez-leur à bien aimer la sainte Vierge, à mettre en elle toute leur confiance. Quel asile plus doux et plus sûr pour un enfant que le cœur si aimant de cette bonne Mère ! Si je cédais aux sentiments de mon cœur, je redirais souvent les bienfaits, les soins touchants dont j'ai été l'objet depuis mon enfance, depuis le moment surtout où, n'ayant plus de mère sur la terre, je me suis jeté, orphelin, entre les bras de celle qui me restait en paradis.

1er décembre. — Maintenant tout est tranquille ici. Ma fenêtre est ouverte ; la lune dans son plein jette une lumière pâle, interceptée par un léger brouillard. Je n'entends que quelques aboiements dans le lointain, et par intervalle, le petit bruit que font les Chinois veilleurs de nuit. Pour écarter les voleurs, ils

se promènent autour des maisons et des enclos en frappant sur un bambou creux; ce qui veut dire : « voleurs, allez ailleurs, on veille ici. » Pour nous, nos bons anges font la garde.

Le temps devient froid. M. Blanc est un peu souffrant. Pour moi je me porte bien; je prends des pilules de fer; si j'allais devenir d'acier ? puissé-je devenir de feu, pour la gloire du bon Dieu !...

Sans une foi vive, cette distance immense qui me sépare de vous me serait insupportable, mais qu'est-ce que le temps, qu'est-ce que la distance, quand on les compare à l'éternité, à Dieu ! Je suis venu ici faire le grand commerce, amasser une provision de bonheur éternel. Travaillons, chacun de notre côté; efforçons-nous d'acquérir ces richesses que les voleurs ne pourront nous ravir et dont nous jouirons ensemble. Un peu de temps, un peu de peine, qu'est-ce que cela si nous mettons dans l'autre plateau de la balance, l'éternité, le ciel !

10 décembre. — En Chine, du commerce, du commerce, toujours du commerce; un mouvement extraordinaire, une activité dévorante; sur les quais, des navires à charger, des navires à décharger; arrivée et départ de bateaux à vapeur, rien que cela.

On dit cependant que les Chinois se préparent à la guerre. Ils ont certainement au fond du cœur la haine des Européens; le but de leurs pensées, le plus ardent de leurs désirs est de s'en débarrasser au plus vite. Ils ont en ce moment des canonnières à vapeur; leurs soldats sont armés de fusils européens, dans leurs arsenaux ils fondent des canons et fabriquent tout le matériel de guerre.

Faire du commerce, fabriquer des armes, fondre

des canons ; on appelle cela faire avancer les Chinois dans la voie du progrès, et, parce qu'ils ne veulent pas de chemins de fer et de poteaux télégraphiques, on se plaint de leur lenteur. Illusion ! avec la vapeur et l'électricité, le Chinois gardera ses habitudes honteuses et ses superstitions ; il se prosternera toujours devant ses idoles auxquelles il ne croit pas, il allumera les bâtonnets d'usage, il honorera ses serpents et ses dragons, et en temps d'éclipse frappera le tam-tam pour empêcher les gros chiens noirs de manger le soleil ou la lune. Pour civiliser un peuple, il faut le faire chrétien. Seuls les dogmes du christianisme élèveront son esprit et lui montreront l'absurdité de ses superstitions, seule la morale chrétienne mettra dans son cœur la charité à la place de l'égoïsme qui tue tout noble sentiment...

Deux coups de canon retentissent. Ils semblent dire : réjouissez-vous, vous qui attendez des nouvelles. Voici les bonnes épîtres de vos parents, de vos amis ; voici leurs souhaits, leurs vœux, leurs sentiments, leurs cœurs. Oui, il y a tout cela dans ces deux coups de canon ; ce que c'est que de savoir lire ; et tout le monde sait lire cette écriture-là.

Nuit de Noël. — Le ciel est parsemé d'étoiles, il est tout naturel qu'il soit de la fête. Je pense à vous, mais je n'ai guère le temps de vous écrire. Ma première messe sera pour la Corée dont le souvenir me suit partout et toujours ; ma seconde sera pour vous, pour nos parents et nos amis ; la troisième sera solennelle ; je la réserve pour la sainte Eglise et pour la France. Notre chère Bretagne en aura sa part. Pourrais-je en effet oublier la Bretagne, le pays de mon cœur. Quelle belle nuit ! Notre-Seigneur va bientôt

venir. Quand je songe que je le tiendrai dans mes mains, qu'il va descendre dans mon cœur. Ah ! je m'arrête ici, c'est trop beau, on ne peut pas écrire, il faut méditer. Je prends donc la petite main de l'Enfant-Jésus, et par lui, avec lui, je vous bénis, vous, vos enfants, nos parents et nos amis, la France et la Bretagne, je bénis aussi ma pauvre Corée. Je reste avec vous près de la crèche : méditons en silence, prions, aimons, oh ! oui, aimons !

30 décembre. — Ce matin, M. Blanc, qui vous envoie toujours ses compliments, s'est imaginé de couper un petit carton en spirale et de le suspendre par une épingle au-dessus du poêle. La chaleur qui s'en échappe le fait tourner continuellement, au grand ébahissement des Coréens et des Chinois, qui ne se lassent pas d'admirer ce qu'ils appellent un serpent. Avis aux bonnes d'enfants pour la consolation et l'amusement de leurs marmots.

4 janvier 1872. — Vos lettres me sont arrivées par le *Pei-Ho*, grand paquebot des Messageries maritimes. Ce magnifique vaisseau est là, dans le port, mouillé à peu de distance de notre résidence. C'est le plus beau navire de la station. Toutes les fois que nous passons sur le quai, nous nous arrêtons devant lui, et c'est avec un sentiment d'orgueil national que nous le considérons. Il est là, immobile comme un immense géant qui dort. Lorsque le courant le fait tourner, la rivière ne semble pas assez grande pour lui. Les autres bâtiments ont dû ancrer au loin, par respect, dirait-on, et pour ne pas troubler son sommeil. Il dort, et pendant qu'il repose, ses vastes flancs se remplissent de marchandises de toutes sortes : des milliers de caisses, des ballots de soie, des sacs de thé, etc.

Dans quelques jours, il va se réveiller, secouer ses lourdes chaînes et prendre son essor vers le vaste océan ; il emportera cette lettre avec tous mes sentiments d'affection. Sans charger beaucoup ce géant des mers, eux seuls cependant le rempliront outre mesure, car par lui je vous envoie cent mille caisses d'affectueux souvenirs, que vous distribuerez à tous nos parents et à tous nos amis.

7 février. — Le vent du nord souffle avec furie ; les Chinois se mettent de la partie. Tous les soirs, c'est un vacarme d'enfer. A toutes les heures de la nuit, pendant dix minutes, on dirait une fusillade dans chaque maison. C'est que nous approchons du premier jour de l'an chinois, et maintenant ils sont en train de congédier leurs génies tutélaires. Ceux-ci doivent aller passer ces jours de réjouissances dans l'Olympe ; on les fête avant leur départ, afin qu'ils ne disent pas de mal de la famille. De plus, pour les obliger d'être discrets sur toutes les petites affaires de ménage, on a bien soin de remplir de mastic la bouche de l'idole. Quelle chinoiserie !

7 mars. — Voici le printemps qui arrive au galop ; les oiseaux retrouvent leurs chansons, le soleil sa chaleur, les champs revoient leurs fleurs : et moi, quand reverrai-je ma Corée ?...

Je me sens fort, je puis souffrir ; mais je suis faible quand je vois les autres souffrir, et je voudrais bien prendre pour moi toutes les peines. C'est une lâcheté, car il me semble que je souffrirais moins.

9 mai. — Il y a un an que j'ai quitté la France. Depuis, bien des événements se sont produits ; seule, ma situation reste la même. Un an s'est écoulé ! Qu'avons-nous fait pendant ce temps ? Nous sommes-nous

avancés dans le chemin du ciel? Sommes-nous devenus plus saints? Oh! bien chers amis, travaillons, chacun de notre côté, à aimer Dieu de plus en plus; méritons d'être réunis à jamais dans la bienheureuse éternité. Quel malheur si quelqu'un manquait au rendez-vous! J'ai la douce confiance, et j'attends de la miséricorde du bon Dieu, que tous, petits et grands, parents et amis, nous nous retrouverons au ciel. Oh! oui, au ciel!

30 mai. — Ces jours derniers, passait un navire chargé de canons Krupp, pièces de batterie et de siège et pièces de montagne. Les Chinois ont encore acheté des mitrailleuses et des torpilles : ils ont pour les torpilles une admiration toute particulière : « Ces engins de guerre, disent-ils, sont des pièges où le gibier vient se prendre tout seul sans danger pour le chasseur. » Comme c'est bien dans l'esprit chinois, cette invention leur va au cœur. « Mais, me demandait l'un d'eux, comment se fait-il qu'il y ait des Européens assez vils pour trahir ainsi leur pays en nous vendant ces munitions de guerre? Ces gens-là sont des traîtres. Nous acceptons leur service, parce nous en avons besoin, c'est avantageux pour nous; mais nous méprisons leurs actes et leurs personnes. Si un Chinois commettait un pareil crime, il serait aussitôt mis à mort par le peuple. »

Juin. — Le temps n'est pas aux grandes nouvelles. Le vent commence à souffler du nord, il fait frais : c'est le commencement d'un magnifique automne. Partout on recueille, partout on moissonne : les récoltes sont belles et abondantes. Nous, nous ne faisons pas de moisson; ne semant pas, que pourrions-nous recueillir? Le champ où nous devrions répandre nos

sueurs, et que nos martyrs ont arrosé de leur sang, cette terre si féconde, si fertile, nous ne pouvons la revoir. O mon Dieu, que d'ivraie, que de ronces et d'épines!... Si je laissais aller mon cœur, il en sortirait une longue et triste élégie. Il vaut mieux faire silence et mettre tout cela aux pieds du crucifix.

CHAPITRE IV

Retour des Coréens dans leur patrie. — Leurs adieux. Travaux de Mgr Ridel à Chang-Haï. — Départ pour Notre-Dame des Neiges. — Le cabriolet de Mgr Verroles, arrivée triomphale. — Coup d'œil sur la Vallée-Fourchue.

Un an s'était écoulé depuis le retour de Mgr Ridel en Chine. Rien ne lui permettait encore de prévoir la fin de son exil. Les Coréens qu'il avait recueillis regardaient souvent, eux aussi, du côté de la patrie ; alors parfois, le vaste horizon du ciel et de la mer semblait s'entr'ouvrir, et comme une douce vision apparaissait aux regards de leurs cœurs. Là-bas étaient leurs femmes et leurs enfants ; là-bas ils avaient beaucoup souffert, leurs parents avaient été immolés à la rage du tyran, beaucoup de peines et de tribulations les attendaient sans doute ; mais c'était le pays. Le bien-être de l'exil leur paraissait plus amer que les douleurs de la patrie.

Ils prièrent donc l'évêque de leur procurer les moyens de retourner chez eux. L'évêque était leur père, leur patrie était la sienne ; leur désir de revoir la Corée était aussi le plus ardent désir du vénéré prélat ; il s'empressa donc de le satisfaire. M. Blanc partit aussitôt pour Tché-Fou afin de hâter et d'assurer

le retour de ces infortunés. Quelques jours plus tard, les préparatifs étaient terminés ; une barque chinoise les attendait.

Rien de plus touchant que les adieux de ces pauvres Coréens. La douleur de quitter leur évêque, la joie de revoir leur malheureuse Corée partageaient leurs cœurs et ils fondaient en larmes. Parmi eux se trouvait un vieillard d'un dévouement et d'une piété admirables, Jean Tchoi. Ce généreux chrétien avait vu sa femme et six de ses enfants subir les plus cruels tourments pour confesser leur foi, et malgré ses cuisants regrets, il ne trouvait dans son âme que des paroles de bénédiction et de reconnaissance pour le bon Dieu.

Au moment du départ, Mgr Ridel lui recommanda, lorsqu'il serait de retour chez lui, de parcourir le pays, de se mettre en rapport avec les chrétiens des différentes provinces et de revenir en Chine lui rendre compte de ce qu'il aurait vu et entendu. Ce rapport détaillé, qui serait plus tard si utile aux missionnaires, devait coûter à ce vieillard dix-huit mois de privations et de périls.

Quant à l'évêque de Corée, un travail d'un nouveau genre l'obligeait à prolonger son séjour à Chang-Haï. Le catéchisme, la traduction de plusieurs livres de piété étaient achevés ; mais cela n'avait pas suffi à son activité. Il avait entrepris de faire graver sur bois des caractères coréens afin d'imprimer aussitôt les ouvrages de première nécessité.

Ce travail de typographie exigeait un soin minutieux et une habile direction. En effet, si dans les typographies modernes le nombre des matrices est à peu près limité à celui des lettres de l'alphabet, il est loin d'en être de même pour l'impression d'un texte coréen.

Les lettres, il est vrai, ne sont pas plus nombreuses que dans nos alphabets, mais elles s'agrègent de cent manières pour former des groupes syllabiques et le chiffre des matrices approche de douze cents.

Cette œuvre terminée, le missionnaire se rapprocha de sa mission. Dès les premiers jours du mois d'octobre, il avait rejoint M. Blanc à Tché-Fou. Il se disposait à quitter cette petite ville pour se rendre au Leao-Tong, lorsqu'un chrétien, qui allait à Intze, vint prier les missionnaires de prendre passage sur sa barque. La route était beaucoup plus longue, mais le bonheur de voyager sur une barque chrétienne était un dédommagement des peines qu'ils s'attendaient à supporter (1).

Toute traversée sur une barque chinoise est nécessairement fertile en incidents, mais ceux-ci sont rarement variés. Disons seulement qu'après avoir couru de sérieux dangers, les deux missionnaires débarquèrent au petit port d'Intze au commencement de novembre Pour le reste du voyage, Mgr Ridel se charge de nous le raconter avec son entrain ordinaire.

« Les chemins sont mauvais, M. Blanc monte à cheval, et moi je prends place dans la calèche de Sa Grandeur Mgr Verrolles. Calèche, c'est peut-être exagéré, la voiture n'a que deux roues ; de plus, elle manque de coussins et aussi de ressorts ; mais ce doit

(1) Intze est un port ouvert au commerce européen. Il se trouve situé par 120° de longitude est de Paris et par 42° 30' de latitude nord. C'est là que le nord de la Chine s'approvisionne et vend ses produits. Ce pays formé de terrains d'alluvion est plat, ce n'est que dans le lointain et pendant les beaux jours qu'on peut apercevoir les montagnes. Les Européens donnent à tort ce nom à la ville de Niou-tchouang ; cette dernière petite ville est encore plus au nord, à 4 ou 5 lieues de la mer.

être un cabriolet, car à tout instant on est menacé d'y faire une cabriole. Il faut s'accrocher des pieds et des mains, être toujours sur le qui-vive pour éviter une contusion à droite ou à gauche. On serait dix fois mieux à pied ; mais il est plus digne de voyager en chariot ; il faut céder à l'étiquette.

« La vaste plaine que nous traversons est monotone et presque sans culture. Il y a bien une route pour se rendre à Saint-Hubert, mais elle est dans un tel état que nous l'évitons le plus possible. Le soir, pour dîner, nous nous arrêtons dans une auberge située sur le bord du chemin. Ici, on admire la longueur et la beauté de ma barbe, et l'on me fait d'interminables compliments. Le petit marmiton surtout, dont la saleté est repoussante, reste en extase en me considérant. La première émotion passée, nous nous préparons à dîner. Nous commençons par essuyer nos assiettes et nos plats afin de faire disparaître la signature épaisse que le cuisinier y applique de ses cinq doigts.... Le lendemain nous nous mettons en selle, car la route est longue et ne peut se continuer qu'à cheval. *Biscaro*, est le nom de mon coursier : c'est un enfant de la Tartarie.

« Après plusieurs jours de marche, nous apercevons vers le soir la flèche de l'église de N.-D. des Neiges. Deux cavaliers, notables du village, viennent au-devant de moi et m'offrent un chariot ; j'aurais mieux aimé *Biscaro* pour arriver au terme du voyage. Tous les hommes s'étaient rendus à l'entrée du hameau, musique en tête ; les cloches sonnaient, la musique jouait, le canon grondait, et *Biscaro*, qui, sans doute, prenait sa part de tout cela, dressait la tête. »

Dans ce triste pays de Mandchourie, à la vallée

Fourchue, au village de Tcha-Kou, autrement dit N.-D. des Neiges, de longs jours, de longs mois allaient encore s'écouler sans apporter de changement à la dure position des missionnaires de la Corée. La neige qui tombe avec abondance couvre de son blanc manteau toute la vallée, toutes les montagnes d'alentour, et isole, parfois pendant plusieurs semaines, les habitants de ce pauvre hameau.

Malgré cela, l'évêque de Philippopolis trouve cette contrée charmante.

« C'est, dit-il, un vrai pays d'argent, c'est le pays de N.-D. des Neiges : la neige ne fond pas, même sous le soleil le plus radieux. Le coup d'œil est surtout ravissant la nuit : les étoiles brillent de tout leur éclat ; la lune répand une douce clarté qui se reflète sur ces millions d'aiguilles de neige cristallisées. Il y a çà et là des effets de lumière de toute beauté, des glaciers à tenter des artistes, et l'on jouirait longtemps de ce spectacle, mais un léger vent du nord bientôt gazouille à votre oreille. C'est sa manière de vous dire de rentrer et l'on est toujours disposé à suivre son avis. »

De temps en temps le spectacle change, mais il n'est pas moins intéressant ; écoutez plutôt :

« La nuit dernière, des voleurs se sont introduits dans notre jardin, ils ont forcé une petite cabane où sont nos provisions, ils ont emporté une dizaine de choux; ces bons voleurs, ils pourront au moins manger de la soupe aux choux ! Et nos deux chiens qui n'ont rien dit : c'est un peu dans leurs mœurs de laisser faire; mais à part cela, quels bons gardiens nous avons !

« Aujourd'hui, si vous entendiez le vent mugir dans

notre vallée ! Depuis midi, l'ouragan s'est déchaîné avec une violence inouïe; les chaînes des montagnes ont disparu, le ciel semble s'être abaissé. Les petits oiseaux effrayés n'ont pas la force de s'enfuir, et se cachent derrière les talus ; en vain, les pies cinglent en longues bordées pour vaincre la tempête, le vent les fait tourbillonner et les emporte au loin ; les arbres craquent; la neige, le sable se soulèvent, le vent siffle et jette au loin ses notes les plus aiguës.

« Ce soir, d'ici, j'assiste encore à ce tourment de la nature. L'orage gronde toujours, heureusement notre maison est solide. Par ailleurs, tout est calme autour de moi; ma lampe de temps en temps laisse échapper un petit bruit comme pour me dire qu'elle a suffisamment rempli son office; le feu pétille en s'éteignant peu à peu, mon réveille-matin fait entendre son monotone tic-tac ; ma plume grince en traçant à la course les pensées, les descriptions que j'envoie aux amis de là-bas. Oui, de là-bas! Que nous serons heureux quand nous serons de là-haut ! »

CHAPITRE V

Voyage de Mgr Ridel à Pékin. — M. de Geofroy et les ministres chinois. — Retour en Mandchourie. — Des brigands envahissent Notre-Dame des Neiges, Mgr Ridel les met en fuite. — Nouvelles de la mission de Corée.

Dès son retour en Mandchourie, Mgr Ridel essaya de recueillir les anciens élèves de MM. Petitnicolas et Pourthié. A tous les chrétiens de Corée qui osaient franchir leur redoutable frontière, il recommandait de rechercher les anciens séminaristes ou d'autres enfants qui voulussent bien se consacrer à Dieu. Ces recommandations eurent un premier résultat vers la fin de l'année 1873.

A cette époque, un jeune Coréen apprit le désir de l'évêque et résolut d'y correspondre; il demanda le consentement de sa mère, l'obtint, et sous la conduite d'un vieillard, partit pour la Chine. Déguisés en bûcherons, ils trompèrent la surveillance des satellites, et malgré la rigueur de l'hiver, malgré les périls d'un long voyage, ils parvinrent tous les deux sains et saufs à N.-D. des Neiges.

Grande fut la joie du vénérable vicaire apostolique à l'arrivée de cet adolescent; il lui sembla voir sortir de ses ruines ce collège Saint-Joseph que nous avons

visité et sur lequel Mgr Berneux avait fondé de si douces espérances.

Au mois de février 1874, des courriers arrivèrent de Corée à N.-D. des Neiges. Ils annonçaient que le régent, qui avait persécuté les chrétiens avec tant d'acharnement, s'était rendu exécrable à la cour, et que le roi après l'avoir chassé de sa capitale et s'être choisi des ministres sages et modérés, avait pris en main les rênes du gouvernement.

Cette nouvelle était grave. Mgr Ridel voulut profiter des bonnes dispositions de ce gouvernement nouveau et lui adresser une supplique en faveur de la religion catholique. Mais comment faire parvenir cette demande à Sa Majesté Coréenne ? là était la difficulté. Si le gouvernement chinois consentait à rendre ce service aux missionnaires, la chose devenait facile ; c'était d'ailleurs le seul moyen d'atteindre le but.

Le sage prélat connaissait trop bien la Chine pour se faire beaucoup d'illusions sur le succès de cette demande, mais il y était poussé par les chrétiens coréens qui subissaient depuis si longtemps un joug intolérable.

Ces braves gens s'imaginaient que leur évêque, par l'intermédiaire de l'ambassadeur de France à Pékin obtiendrait facilement la liberté religieuse. Les missionnaires ne partageaient point cette confiance, mais à force de l'entendre exprimer ils y inclinèrent, et finirent par agir comme s'ils la croyaient fondée. Du reste, il est toujours consolant de se dire que pour l'accomplissement de son devoir on a fait tout ce qu'il était possible de faire.

En dehors du plan projeté, il était encore avantageux pour l'évêque de la Corée de voir l'ambassadeur de

France à Pékin, et de s'assurer de ses dispositions pour l'avenir. Il se mit donc en route, accompagné de M. Blanc et de deux Coréens.

Il fallait son courage pour entreprendre un pareil voyage à cette époque de l'année. Tout le nord de la Chine est enseveli sous la neige ; çà et là, de larges cours d'eau arrêtent le voyageur et lui présentent des périls d'un genre particulier. Les rivières et les fleuves sont recouverts d'une épaisse couche de glace ; mais les Chinois riverains ont soin de pratiquer chaque matin de profondes cavités où le voyageur très souvent s'engloutit. Alors, les auteurs de l'accident s'empressent d'accourir au secours de leur victime, et se font largement rétribuer de leur peine. L'industrie chinoise va jusque-là.

Après un mois de continuelles fatigues, les missionnaires arrivaient à Pékin. L'ambassadeur, M. de Geofroy, les accueillit avec la plus cordiale bienveillance, et leur promit de mettre à leur service toute la bonne volonté possible. Malheureusement, la bonne volonté ne suffit pas toujours ; en Chine surtout il faut encore de la force et de la considération. Le représentant de la France prit donc la supplique de l'évêque et la porta lui-même au Yamen (1). On répondit à l'ambassadeur que la dépêche qu'il portait devait être présentée au Lypou (2). M. de Geofroy ne pouvant traiter directement avec le Lypou, pria les membres du Yamen de vouloir bien se charger eux-mêmes de cette dépêche, et de la remettre au ministère com-

(1) On appelle ainsi le ministère qui traite avec les ambassadeurs européens.

(2) C'est le ministère des rites, qui traite avec les ambassadeurs coréens, et ceux-ci se trouvaient à cette époque à Pékin.

pétent. « Nous essayerons, répondirent les ministres, mais nous ne promettons pas que nos collègues veuillent l'accepter. »

Cinq jours après, la supplique revenait à l'ambassade de France. Le Lypou n'en avait même pas eu connaissance : voilà ce qu'on appelle en Chine de la diplomatie.

En faisant ce voyage, Mgr Ridel avait eu aussi l'intention de voir Mgr Delaplace, vicaire apostolique de Pékin et son ami personnel. Il voulait lui exposer ses plans, et lui demander conseil et appui. Sous ce rapport, ses fatigues ne furent pas inutiles. Il profita de l'hospitalité que son vénérable collègue lui offrait avec une charité tout apostolique, pour visiter les établissements de la mission dans la capitale de l'Empire Céleste, se promettant de mettre à profit l'expérience des autres; car au fond de son cœur, il conservait toujours la plus vive espérance.

De retour en Mandchourie, Mgr Ridel se remit à ses travaux sur la langue coréenne et recommença sa vie de prière et d'isolement. Une lettre adressée à M. Bonnissant, missionnaire au Canada, nous permet d'entrer dans le détail de son existence et d'admirer l'élévation de ses sentiments.

« Me voici, écrit-il, le 24 octobre 1874, me voici dans une vallée au delà de la Mandchourie, forcé de rester les bras croisés avec trois missionnaires, les regards tournés vers notre pauvre et désolée mission en attendant le moment de la Providence. C'est vous dire que notre situation n'est nullement changée, et que, comme par le passé, nous ne faisons rien; j'espère du moins et j'ai la ferme confiance que nous faisons la volonté de Dieu; cette pensée nous encourage,

nous soutient ; pour moi, je ne désire rien autre chose : ce que Dieu voudra, comme il le voudra. Vous concevez que dans une telle situation je n'ai pas une foule de choses intéressantes à vous écrire ; peut-être cependant ne seriez-vous pas fâché de connaître notre genre de vie dans cet exil.

« Notre position géographique est à trente lieues sud-ouest de la porte de Corée. Nous habitons dans l'ancienne résidence de Mgr Verroles qui a bien voulu nous concéder ce poste jusqu'à ce que nous puissions rentrer dans notre mission. Tout mon clergé se compose de trois jeunes missionnaires ; nous vivons ici tous ensemble, en communauté. L'un de ces Messieurs est procureur, l'autre est curé de la paroisse, qui se compose de trois cents chrétiens environ ; le troisième est chargé du séminaire de Corée dont tout le personnel se compose du professeur et d'un élève, jeune homme de quinze ans, que j'ai pu faire sortir de son pays et qui commence ses études.

« Quant au pauvre évêque de Philippopolis, il fait un peu de tout ; ce qui, vous le comprenez, veut dire pas grand'chose. Vous serez bien étonné quand vous saurez que j'ai pu confectionner un dictionnaire et une grammaire de la langue coréenne ; certes, je n'étais pas né pour cela ; et cela prouve bien que le bon Dieu peut se servir de toutes sortes d'outils.

« Nos jours ici s'écoulent donc dans l'attente, notre vie est celle d'un séminaire ; notre règlement fixe le lever, les repas, les récréations, les temps d'étude et les différents exercices de la journée. Mes missionnaires sont animés d'un excellent esprit, et, par la grâce de Dieu, sont des prêtres d'une vie exemplaire, d'une grande édification ; mais aussi quelle perspec-

tive ! Dans quelques jours, je puis leur dire d'essayer de rentrer en mission. Alors, ils le savent, c'est la vie de prison, de cachot, avec toutes les privations que l'on peut à peine imaginer pour le corps, pour le cœur, et même pour l'âme, si ce n'est que Dieu semble être plus présent ; c'est surtout la perspective, qui peut si facilement devenir une certitude, d'être arrêté, puis appliqué à des tortures horribles, pour enfin déposer sa tête sous la hache du bourreau. Et tout cela, ce n'est pas de l'imagination, c'est la réalité ; Le gouvernement coréen n'a jamais traité d'une autre manière les envoyés de Notre-Seigneur. Eh bien ! vous le comprenez facilement, cette perspective aide un peu à avoir une foi solide, une foi pratique ; elle aide surtout à aimer le bon Dieu et le salut des hommes ; elle aide aussi et surtout à avoir une grande humilité, fondement de toutes les vertus : sans humilité, personne ne peut souffrir ces tortures ; sans humilité, personne ne peut être martyr.

« Ne nous oubliez pas dans vos prières : demandez pour moi la force, la patience et surtout l'amour du bon Dieu. »

Le village de Tcha-kou prit, vers la fin de l'hiver suivant, l'aspect d'une véritable place forte ; ses habitants si calmes d'ordinaire ne parlaient plus que de brigands, que de combats ; et presque chaque nuit de terribles détonations réveillaient les échos de la montagne.

Voici ce qui était arrivé : des bandes de voleurs s'étaient avancées du fond des forêts qui forment un vaste terrain neutre entre la Chine et la Corée ; elles avaient saccagé les contrées voisines et menaçaient d'un pareil malheur la vallée de Notre-Dame

des Neiges. Pour conjurer ce péril les chrétiens du hameau vinrent prier les missionnaires de leur prêter secours. La maison des Pères devint le refuge des enfants et des vieillards, et se transforma en arsenal, où, après avoir réparé des armes depuis longtemps hors d'usage, on se mit à en fabriquer de nouvelles. Un jour, la sentinelle qui montait la garde sur la petite terrasse du jardin des missionnaires, vint toute pâle, toute hors d'elle-même, annoncer qu'une troupe nombreuse de brigands s'apprêtait à traverser le village. En un clin d'œil tout le monde fut à son poste. Le danger était sérieux. On voyait, en effet, s'avancer lentement et en bon ordre une masse armée dont les intentions ne laissaient aucun doute.

Mgr Ridel, craignant qu'il n'arrivât quelque malheur, alla droit au chef de la troupe, et, parvenu à une petite distance, il lui dit : « Arrêtez, on ne passe pas. » La bande s'arrêta, mais bientôt les plus exaltés crièrent : « Allons de l'avant ! » L'évêque alors grossit sa voix et prononça en français quelques mots retentissants qui eurent un effet magique ; en même temps d'un geste et d'un regard terribles, il montrait le clocher de Notre-Dame des Neiges. Or, ce jour-là, le clocher de la charmante église avait un aspect redoutable. De ses arceaux, d'où n'était jamais sorti que le chant de la cloche au son argentin, on voyait d'énormes canons qui s'avançaient, la gueule béante. Cette vue n'était point faite pour donner beaucoup d'assurance à cette bande de Chinois, et de plus, ce diable d'Européen avait des yeux qui flamboyaient, une voix qui tonnait, et une barbe !

Mais leur effroi fut à son comble quand ils entendirent soudain un bruit indéfinissable et strident qui

s'élevait du côté du village. S'imaginant que c'était le bruit des roues ou le sifflement de quelque machine de guerre inventée par les Européens, ils se décidèrent à prendre une autre direction. Ces bruits discordants qui avaient effrayé les brigands étaient produits par des tuyaux en bambou, avec lesquels un missionnaire s'amusait à composer des orgues. Quant aux canons, on s'imagine bien qu'ils n'étaient pas méchants ; ce n'était que de simples tuyaux de poêle, qui, avec un peu d'étoupe et de toile peinte, avaient été métamorphosés en redoutables engins de guerre.

Les alertes de ce genre furent assez nombreuses, mais grâce à Dieu, grâce à l'énergie de l'évêque, la petite population de Notre-Dame des Neiges n'eut à déplorer aucun malheur.

Le lecteur se rappelle, sans doute, que Mgr Ridel, en 1872, avait envoyé en Corée un bon vieillard, Jean Tchoï, avec la recommandation expresse de parcourir le pays, de se mettre en rapport avec les chrétiens des différentes provinces, et de revenir ensuite en Chine lui rendre compte de ce qu'il aurait vu et entendu. Après une longue et vaine attente, les missionnaires avaient fini par croire que ce vaillant chrétien était mort de fatigue, ou que, victime de la persécution, il avait, comme le reste de sa famille, remporté la palme du martyre.

Aussi, vers le milieu de janvier 1875, quelle ne fut pas leur joie, lorsque l'un des chrétiens coréens qui vivaient avec eux entra précipitamment dans leur chambre et s'écria : « Jean Tchoï n'est pas mort, le voici qui arrive avec les courriers. » En effet, quelques instants après, le bon vieux se trouvait dans la maison des Pères. En quel état ! Il était pâle, amaigri,

la figure gelée, il venait de faire plus de deux cents lieues à pied. « Je n'ai aucune idée, dit-il, après un long silence, je ne sais si je vis ou si je suis mort, je ne sais que dire. » Cependant le repos et les soins empressés dont il fut l'objet le remirent, et bientôt il raconta ce qu'il avait appris pendant son long et périlleux voyage.

Depuis la capitale jusqu'au milieu du Tyen-La-To, au centre, au sud-ouest, la rage des persécuteurs s'est déchaînée avec une violence inouïe. Impossible de savoir le nombre des martyrs ; mais il est plus considérable que dans aucune des persécutions antérieures. Pour en finir avec le christianisme, les mandarins ont ameuté les païens. Ceux-ci sont accourus, le fer et le feu à la main, et les malheureux chrétiens, après avoir été les tristes témoins du pillage et de l'incendie de leurs maisons, ont dû s'enfuir à la hâte... Des milliers de pauvres gens se sont ainsi trouvés dénués de tout, sans asile, sans ressources d'aucune sorte. Beaucoup ont péri de faim, de froid et de misère. Pour comble de douleur, la plupart des orphelins ont été recueillis par les païens et sont élevés aujourd'hui dans la haine de la religion catholique ; des femmes, en grand nombre, ont été séparées de leurs maris, et ensuite remariées de force ou vendues comme esclaves à des païens.

Depuis quelque temps, la persécution s'est un peu ralentie. D'après les ordres du roi, les mandarins ne peuvent mettre à mort un chrétien sans en avoir référé à Sa Majesté. Malgré ce grand adoucissement à leur sort, la position des chrétiens reste encore très pénible. Ils sont toujours hors la loi, et par suite, exposés aux vexations continuelles des païens.

Beaucoup de chrétiens ont eu le malheur d'apostasier, mais le plus grand nombre est resté fidèle et soupire après le retour des missionnaires.

Certains cas de mariage présentent des difficultés inextricables, et les pauvres gens n'ont auprès d'eux personne qui puisse éclaircir leurs doutes. Enfin, les livres de religion sont presque tous perdus, et ces malheureux oublient leur catéchisme et leurs prières; cette ignorance ne peut que s'accroître avec le temps.

Cependant, toutes les nouvelles que le bon vieux apportait n'étaient pas aussi tristes. Il annonçait en même temps que, dans le nord et dans le centre, plusieurs païens désiraient embrasser la religion de Jésus-Christ et recevoir le baptême. Il devenait donc urgent de faire entrer quelques missionnaires en Corée, car une plus longue absence pouvait causer la ruine complète de cette mission, jadis si florissante. D'un autre côté, une pareille entreprise était pleine de périls. Les côtes coréennes se trouvaient activement surveillées, et le séjour dans le pays paraissait beaucoup plus difficile qu'avant la persécution.

Autrefois, les missionnaires, en se revêtant de l'habit de deuil, pouvaient presque sans danger parcourir leurs districts; mais, en ce moment, cet habit même devenait dangereux, car ce n'était plus un secret pour personne que les Européens se cachaient sous ce déguisement. Les missionnaires devaient, en outre, se défier des traîtres et de quelques chrétiens lâches et indifférents qui, loin de désirer leur retour, le redoutaient.

Enfin, si le gouvernement tolérait l'existence des chrétiens dans le royaume, ou du moins s'il ne montrait pas le même acharnement contre eux, c'est qu'il les croyait réduits à l'impuissance, persuadé que toute

relation avec les Européens était définitivement rompue. Mais la plus faible démonstration chrétienne, la moindre indiscrétion pouvait rallumer la persécution et devenir pour l'Eglise de Corée une cause d'irréparables malheurs.

CHAPITRE VI

Grave décision. — Prudente hésitation de l'évêque de Corée. — Son projet est approuvé à Paris et à Rome. — Mort de M. Martineau. — Lettre à un ami. — Mgr Ridel annonce à sa famille son retour dans sa mission. — Première tentative. — Seconde expédition. — MM. Blanc et Deguette pénètrent en Corée.

On comprend sans peine dans quelles perplexités se trouva le courageux évêque. Il lui fallut en ce moment tout son zèle et toute sa prudence.

Il assembla donc ses missionnaires pour connaître leur avis et s'aider de leurs lumières. Après une longue délibération, ces généreux apôtres décidèrent d'un commun accord que deux d'entre eux, au mois de septembre, essayeraient de pénétrer dans la province du Nord.

Cette décision était grave ; elle mettait sur les épaules du vicaire apostolique une lourde responsabilité. Aussi crut-il sage de la faire connaître à MM. les directeurs des Missions-Etrangères, à Paris, et de leur demander s'ils croyaient une pareille démarche selon Dieu.

Dans cette lettre, le vénérable évêque expose toutes les combinaisons possibles pour réaliser ce projet et

aussi toutes les difficultés qui se présentent à lui, et enfin il se pose en terminant cette question : « Pourquoi ne pas chercher à rentrer simplement et secrètement comme autrefois ? C'est probablement la seule ressource qui nous reste. » La réponse ne se fit pas longtemps attendre, elle était de tous points conforme à ses désirs.

« Dans les circonstances présentes, lui disait-on, nous ne pouvons guère espérer quelque secours du côté des hommes, et notre conviction est semblable à la vôtre. Nous croyons seulement qu'il serait utile que Votre Grandeur ne quittât pas la Chine, afin de suivre les événements et de nous tenir au courant. Nous sommes les premiers à comprendre et à reconnaître que, dès le début de votre épiscopat, vous vous êtes trouvé en présence de la situation la plus difficile qu'il soit possible d'imaginer, et nous ne pouvons que louer la prudence dont vous avez fait preuve jusqu'ici. Aujourd'hui, vous pensez, et nous pensons comme vous, que le moment est venu d'agir, et que, devant Dieu, devant l'Église et devant notre Société, nous sommes obligés de tenter un effort suprême pour faire cesser dans notre pauvre et chère Corée un veuvage qui dure depuis huit années. Une telle entreprise ne peut qu'être agréée du Souverain Pasteur des âmes, et nous espérons que, par l'intercession de la Reine des Apôtres et de nos intrépides martyrs, elle sera couronnée de succès. »

Avant que cette lettre fût parvenue en Chine, Mgr Ridel en avait adressé une seconde dans laquelle il exposait avec plus de détails encore les difficultés et ses craintes. Il demandait une réponse nette et catégorique. S'il ne s'était agi que de sa vie, il en eût fait

bon marché ; mais il s'agissait de la vie de ses missionnaires, des ouvriers de Dieu : il hésitait.

Cette hésitation était bien légitime assurément, car donner l'ordre de pénétrer en Corée, n'était-ce pas donner l'ordre d'aller à une mort probable, peut-être très prochaine ? N'était-ce pas surtout occasionner aux chrétiens de nouvelles et terribles épreuves ?

Voici, d'ailleurs, en quels termes on lui répondit de Paris. Des apôtres seuls peuvent parler ou entendre un pareil langage.

« Notre dernière lettre a déjà fait pressentir à Votre Grandeur quelle était notre manière de voir. Aujourd'hui, directement et explicitement consultés par Vous, Monseigneur, nous nous sommes fait un devoir d'y réfléchir plus sérieusement encore.

« Nous avons pesé une à une les difficultés graves, très graves qu'y expose Votre Grandeur, et il nous a paru qu'au point de vue de la foi et des devoirs de la vocation apostolique, ces difficultés, prises à part ou toutes réunies, ne pouvaient prévaloir contre la nécessité de secourir vingt mille chrétiens, depuis huit ans privés de prêtres et dénués de tous les secours de la religion.

« Sans doute, la rentrée en Corée, dans les circonstances présentes, constitue un acte vraiment héroïque et non pas seulement un devoir ordinaire ; mais dans certaines vocations et spécialement dans les vocations apostoliques, les actes héroïques peuvent devenir et deviennent souvent un devoir. Quoi qu'il en soit, il est absolument hors de doute que ceux qui auront la générosité de se dévouer pour courir au secours de ces pauvres abandonnés, ceux-là auront, aux yeux de Dieu et aux yeux de l'Église, accompli l'acte de la

plus excellente charité. Et s'ils venaient à tomber sous le glaive de la persécution, non seulement ils seraient martyrs, mais leur mérite serait d'autant plus grand que l'éventualité de cette mort, sans être recherchée, aurait été plus clairement prévue et plus généreusement acceptée pour Notre Seigneur Jésus-Christ.

« Si dans un avenir prochain nous avions pu prévoir une facilité plus grande de rentrer en Corée, nous aurions conseillé un retard ; mais cette espérance, nous ne la voyons briller nulle part.

« Quoique notre réponse à Votre Grandeur soit appuyée sur une conviction entière, nous n'avons cependant pas voulu nous en tenir à nos seules lumières, et, moins pour mettre à couvert notre propre responsabilité que pour donner à Votre Grandeur une assurance et une consolation de plus, nous avons exposé au cardinal préfet de la Propagande, le projet difficile que vous aviez l'intention de réaliser, en le recommandant à ses prières, et en sollicitant pour sa réussite une spéciale bénédiction du Saint-Père. Par les soins du cardinal, cette bénédiction a été obtenue, dimanche, dans l'octave de l'Epiphanie.

« Après cela, il semble que rien ne manque pour que vous puissiez mettre la main à l'œuvre, en vous confiant, pour le résultat, en la bonté de Celui pour l'amour duquel plusieurs confrères vont s'exposer aux plus rudes labeurs et peut-être à la mort. »

« Dès aujourd'hui, nous vous promettons, Monseigneur, à vous et à tous nos confrères bien-aimés de Corée, un souvenir très spécial dans nos prières et aussitôt que nous aurons appris la réalisation certaine de ce grand dessein, nous redoublerons tous ici nos instances auprès du Dieu des miséricordes et nous

ferons prier avec nous plusieurs ferventes communautés. Or, avec la prière et par la prière, nous obtiendrons de Dieu qu'il bénisse votre entreprise et qu'il couronne vos efforts.

« Nous voudrions pouvoir partager nous-mêmes vos efforts, vos travaux et vos périls en cette circonstance.

« Puisque cette faveur ne nous est pas accordée, soyez du moins persuadé que nous ne négligerons rien pour en assurer le plus heureux résultat. »

Ces lettres délivrèrent Mgr Ridel de toute inquiétude. La bénédiction du Saint-Père donnait à son projet l'approbation la plus haute et la plus efficace qu'il soit possible d'obtenir en ce monde. Dans une entreprise de ce genre, la bénédiction du Souverain Pontife, n'était-elle pas, en effet, la ratification de Dieu lui-même (1)? Cette approbation devenait un ordre pour notre apôtre, et malgré l'opinion des hommes, malgré les périls sans nombre qu'il allait courir, il prit immédiatement ses mesures.

Il fut donc bien arrêté qu'au mois de septembre

(1) Voici en quels termes le cardinal Franchi faisait part des sentiments du Souverain Pontife : *In audientia porro diei 10æ vertentis mensis (januarii) referri curavi SSmo Dno nostro ea quæ R. T. scribebat de consilio a R. S. D. Ridel, vicario apostolico Coreano ejusque missionariis suscepto, iterum missionem ingrediendi. Sanctitas vero Sua valde horum evangelicorum ministrorum zelum animumque admirata, Domino eos se commendaturam edixit, ac specialem ex corde iisdem benedictionem impertivit.* Dans l'audience du 10 courant (janvier), j'ai eu soin de faire connaître au Souverain Pontife l'intention que Mgr Ridel, vicaire apostolique de Corée, et ses missionnaires, avaient de rentrer en Corée. Sa Sainteté a beaucoup admiré le zèle et le courage de ces ministres du saint Evangile. Elle les recommande à Dieu, et, du fond du cœur, elle leur envoie une bénédiction toute spéciale.

1875, deux missionnaires essayeraient de pénétrer dans le royaume de Corée et que Mgr Ridel resterait en Chine pour suivre les événements. Mais la divine Providence en avait décidé autrement.

La mort vint surprendre M. Martineau presque au moment du départ. Le 24 juillet, il se rendait à Intze au-devant de Mgr Verrolles qui arrivait de France. A peine parvenu dans ce petit port chinois, il tomba malade, et quelques jours après, il s'endormit saintement dans le Seigneur. La piété de ce missionnaire, son dévouement, son courage qui n'avait d'égal que sa douceur et son humilité, toutes ces vertus apostoliques, jointes à une grande connaissance de la langue coréenne, permettaient à son évêque de fonder sur lui les plus légitimes espérances. Mais Dieu, dont les desseins sont toujours adorables, se contenta de sa bonne volonté et le trouva mûr pour le ciel.

En faisant part de ce douloureux événement aux directeurs des Missions étrangères, Mgr Ridel leur annonça qu'il prenait la place de celui qui venait de mourir et s'embarquait avec M. Blanc pour la Corée, laissant à M. Richard le soin de garder le poste de Notre-Dame-des-Neiges.

« Si je meurs, disait-il en terminant, M. Blanc prendra le gouvernement de la mission comme supérieur. Si nous venons à mourir tous deux, M. Richard dirigera la mission, jusqu'à ce que l'on ait, dans les formes voulues, nommé un autre supérieur. »

Enfin, vers le commencement de septembre, le saint évêque écrivait à l'un de ses amis (1). « Toutes mes

(1) Lettre à M. l'abbé Rolland, aumônier des Dames Ursulines à Nevers.

dispositions sont prises, je vais essayer de pénétrer dans ma mission. Mille dangers, mille difficultés se dressent devant moi ; je me mets simplement et avec confiance entre les mains du bon Dieu... Réussirai-je ? Je ne sais ; mais Dieu ne demande que de la bonne volonté.

« Depuis neuf ans, nos chrétiens sont privés des sacrements, puis-je les laisser plus longtemps ainsi abandonnés ?

« Bien entendu, je suis préparé à tout et disposé à tout souffrir. Pour mieux me mettre dans cette disposition, je vais faire ma retraite annuelle. Je la ferai dans de bonnes conditions, à peu près persuadé que ce sera la dernière, car je ne me fais point illusion ; la vie cachée qu'il va nous falloir mener, usera vite notre santé ; plus vite encore, je l'espère, les satellites du roi de Corée nous auront reconnus et trouvés. Que le bon Dieu me fasse la grâce de mourir en apôtre, de verser mon sang pour son amour, pour sa gloire, pour le salut des âmes ! *Fiat ! Fiat !* je n'ai point d'autre désir.

« J'emmène avec moi la moitié de mon clergé, ce qui veut dire un prêtre ; nous serons deux, priez pour nous. »

Il serait difficile de lire sans une profonde émotion la lettre que Mgr Ridel écrivait quelques jours plus tard à sa famille. Dans cette sainte intimité, le missionnaire laisse parler son cœur et dévoile toute son âme. Ecoutons plutôt :

« Je sais que vous aimez beaucoup la Corée ; j'ai été bien touché des sentiments que vous exprimiez en faveur de ces malheureux chrétiens. Qu'ils sont malheureux, en effet, depuis bientôt dix ans ! Ils

vivent et meurent sans l'assistance d'aucun prêtre.

« La prudence me conseillait d'attendre des jours meilleurs et j'ai passé des années en exil. Enfin, j'ai reçu des nouvelles de ma chère mission et j'ai annoncé à ces infortunés chrétiens qu'à l'automne je leur enverrai deux missionnaires. Cette détermination était grave, j'ai consulté : on m'a répondu qu'agir ainsi était bien, que c'était même pour moi une obligation. La Propagande m'approuve, le Saint-Père me bénit. Que désirer de plus ? N'est-ce pas vraiment la volonté de Dieu ? Dieu le veut, c'est mon devoir, et je n'hésite pas. Tous mes préparatifs sont faits, dans quelques jours je vais partir, et je viens aujourd'hui vous l'annoncer.

« A cette nouvelle vos cœurs seront peut-être un peu tristes, mais une pensée de foi vous apportera bientôt avec le courage, un sentiment de joie. Nos chrétiens vont revoir leurs Pères, et moi, ma mission ; c'est mon épouse, épouse bien affligée, mais que je dois consoler, soutenir et encourager. La tâche est lourde et difficile ; ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais ma faiblesse, mon incapacité, mon impuissance pour rétablir cette belle Eglise de Corée. Mais d'un autre côté, la vocation est belle et grande. Il y a bien des dangers, me direz-vous peut-être : je le sais, et personne au monde ne les connaît, ne les voit mieux que moi ; mais ce n'est pas ce qui doit arrêter un missionnaire. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit à ses apôtres : « Je vous envoie comme des brebis au « milieu des loups », et les apôtres n'ont pas reculé. Notre-Seigneur ne savait-il pas toutes les souffrances qui l'attendaient à Jérusalem ? Tout chrétien doit marcher sur les traces de Jésus-Christ, à plus forte

raison un prêtre, un missionnaire. Que de beaux exemples d'abnégation, de renoncement dans la vie de mes prédécesseurs ! Oh ! qu'ils sont heureux maintenant : pour un moment de labeur, une éternité de bonheur ! J'irai sur leurs traces, courageusement, malgré tous les dangers. C'est pour la gloire de Dieu. J'espère que Dieu me protégera et, si c'est sa volonté, je mourrai bien volontiers pour Lui. Je suis prêt. Mourir pour Dieu, quoi de plus beau, de plus enviable ici-bas ? Le monde ne comprend pas cela, mais vous qui êtes chrétiens, vous le comprendrez facilement, et si un jour, par une insigne faveur de la miséricorde divine, je suis jugé digne de cette gloire, vous vous en réjouirez en Dieu.

« Mais nous n'en sommes pas là. Mon but en entrant en Corée, est de relever de ses ruines cette pauvre Église, c'est de secourir ces malheureux chrétiens et de me dépenser pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

« Il y a longtemps que je me suis jeté au pied de la Croix, que je l'ai embrassée. J'ai pris pour mon partage cette croix nue, avec toutes ses souffrances et ses humiliations : c'est le plus sûr chemin qu'un chrétien puisse suivre. C'est la plus excellente voie pour arriver à l'union intime de Notre Seigneur Jésus-Christ.

« Cependant, comme toujours aussi nous portons notre pauvre nature qui, elle, n'est pas portée à adopter cette doctrine, à se réjouir de cet état ; je compte beaucoup sur le secours de vos prières, des prières des âmes ferventes, pour obtenir le courage, la patience et toutes les vertus des apôtres. Demandez à Dieu que je ne l'offense jamais : voilà le seul danger,

offenser Dieu. Tout le reste n'est que bagatelle et ne vaut pas la peine qu'on s'en inquiète. O mon Dieu, j'espère bien me tenir continuellement uni à vous, et vous prier avec tant de ferveur que jamais je ne ferai la moindre faute de propos délibéré; quant à tous les autres maux, je ne les crains pas, parce que toujours vous serez avec moi. Oh ! être toujours avec Dieu !

« Adieu, mes chers amis, je vais encore m'éloigner un peu de vous, mais ce sont des éloignements qui nous rapprochent en Dieu. Que chacun de son côté fasse son devoir, la sainte volonté de Dieu, et nous nous retrouverons au ciel, au ciel pour toujours !

« Ne craignez rien pour moi, je suis entre les mains du bon Dieu : Pour vous fortifier, je vous envoie ma plus tendre et ma plus affectueuse bénédiction. »

Le lieu du rendez-vous sur les côtes de Corée est nettement déterminé. La barque coréenne et la jonque chinoise doivent s'attendre jusqu'au 3 octobre, si le temps est favorable ; jusqu'au 10, si le vent est contraire.

Le 20 septembre, la petite caravane se met en marche, Mgr Ridel en tête ; M. Blanc l'accompagne. Avec leurs missionnaires, trois coréens retournent dans leur patrie; le petit séminariste Joseph, son mentor, le vieux Thaddée, le troisième, récemment arrivé, répond au nom de Dominique. Enfin, sur la jonque déjà trop étroite, un domestique Mandchoux prend place auprès des voyageurs, non pour les servir, mais pour ramener en Chine les bagages qu'on ne pourrait pas transborder sur la barque coréenne.

Le dimanche soir, 26, la dernière terre chinoise disparaît à l'horizon, et le mardi matin, à leur réveil, les missionnaires saluent les rivages de la Corée. « Je ne vous exprimerai pas, écrit M. Blanc, la douce

émotion qui agite nos cœurs à la vue de cette terre après laquelle nous soupirons depuis si longtemps, terre où, depuis près de dix années, ne coule plus le sang de la grande victime du Calvaire, et où de nombreux chrétiens ne trouvent plus les sources vives et fécondes des sacrements. Et c'est nous, messagers de la bonne nouvelle, qui allons leur rendre Jésus-Christ, briser leurs chaînes et panser leurs blessures.

Quelles vives actions de grâces s'échappent de nos cœurs !...

Notre joie est de courte durée. Nos bateliers se sont trompés de direction, et nous sommes près de l'île de Tchyo-to, à plus de trente lieues au nord de notre rendez-vous. »

Bientôt le vent devient contraire ; la mer se gonfle, impossible d'avancer. On jette l'ancre en pleine mer, et toute la nuit la frêle embarcation est le jouet des flots : le grand mât vacille, le gouvernail menace de s'échapper, la voile du grand mât d'avant est à moitié déchirée ; la jonque elle-même, trop vieille pour résister à la tourmente, semble à chaque minute sur le point de s'entr'ouvrir. Les bateliers épouvantés déclarent qu'ils ne peuvent aller plus loin et veulent retourner en Chine.

Cependant le vent se calme, et la misérable jonque aborde enfin à l'île de Tchyo-to. Tout à coup, une barque coréenne est signalée ; c'est une barque de mandarins. Il faut fuir et se hâter.

Les fugitifs reprennent la haute mer, échappant à la poursuite, mais leur jonque échoue sur des écueils. Les vagues qui se brisent avec force sur le fragile esquif menacent de l'engloutir. Pendant cinq heures la mort paraît inévitable.

Les bateliers, hors d'eux-mêmes, cherchent du papier pour offrir un sacrifice au démon. Mgr Ridel les arrête et leur dit de ne rien craindre, qu'il se charge de prier avec son compagnon et d'obtenir leur délivrance de ce péril. Aussitôt il tombe à genoux sur le pont, récite le chapelet, invoque Notre-Dame de Lourdes, et lui promet en retour de sa maternelle protection, de célébrer ou de faire célébrer la sainte messe dans son beau sanctuaire de France.

Bientôt, à la grande surprise des pauvres idolâtres, le vent souffle du nord et la jonque débarrassée reprend sa course à travers les flots. Le 5 octobre, les deux missionnaires sont au lieu du rendez-vous. Déjà ils remercient Dieu et s'abandonnent à la joie, lorsque vers le soir, le chrétien qui leur avait préparé un asile vient les prévenir du danger qui les menace : le chef de l'île, près de laquelle ils ont stationné depuis le matin, soupçonne leur présence et s'apprête à monter à leur bord.

Il faut songer au retour ; mais les provisions sont épuisées. Pendant trois jours, l'équipage et les passagers se contentent de quelques tasses de millet bouilli, assaisonné d'un peu de sel.

Cette périlleuse tentative avait affaibli les forces et la santé des deux missionnaires sans ralentir leur courage. Ils se retirèrent de nouveau dans leur solitude de Tcha-Kou pour attendre l'heure de la divine Providence.

Cette heure si impatiemment attendue, n'était pas très éloignée.

Le 27 avril 1876, un nouveau missionnaire, M. Deguette, était venu rejoindre les apôtres de la Corée. Deux jours plus tard, il fut désigné pour s'embarquer

en compagnie de Mgr Ridel et de M. Blanc. L'appel toujours pressant des chrétiens coréens, le calme relatif dont jouissait le royaume depuis l'expulsion de la cour du cruel régent, paraissaient autant de circonstances favorables qu'on ne pouvait négliger.

Au moment du départ, les chrétiens de Notre-Dame des Neiges, s'étaient réunis autour de l'évêque de la Corée, pour le supplier de ne pas quitter la Chine. Les Pères unissaient leurs prières à celles des pieux fidèles : « car, disaient-ils, Sa Grandeur, en restant en Chine ,pourrait obtenir avant peu la liberté du culte pour la mission ; ou du moins, l'ouverture imminente des ports coréens lui permettrait de diriger la chrétienté avec beaucoup plus de facilité et de fruit ». Ces raisons, assez semblables, d'ailleurs, aux conseils que lui avaient adressés les directeurs des Missions-Etrangères, ébranlèrent le courageux apôtre, mais ne purent le déterminer. La voix des affamés avait ému son cœur. Ces malheureux qui demandaient du pain, étaient ses enfants, il connaissait leur détresse, il savait les désastres accumulés autour d'eux par la persécution. Et pour relever tant de ruines, pour subvenir à tant de misères physiques, morales surtout, trois missionnaires, c'était encore bien peu ! « *Quid hæc inter tantos* ! »

La traversée de Chine à l'île de Tchyo-to, lieu du rendez-vous, dura huit jours; contrariée par les vents, elle s'effectua cependant sans incident fâcheux.

Laissons la parole à Mgr Ridel :

« Le 8 mai, vers onze heures du soir, nous entendons un bruit, d'abord assez confus, de voix et de rames. Bientôt nous distinguons comme un point noir mobile qui se dirige vers nous en longeant la côte. Nos

Chinois se mettent au poste d'abordage, résolus à se défendre si on les attaque.

« La barque approche. Nous rentrons dans notre cachette pour n'être pas reconnus. Quelques instants après, le bruit des avirons cesse, une voix amie se fait entendre : c'est celle de Thaddée qui, l'année précédente, avait fait avec nous le même voyage et qui était rentré en Corée. Nous sortons tout joyeux, et bientôt nos Coréens sont à bord. Ce sont les matelots de la barque qui vient nous chercher.

« Le premier élan de joie calmé, les pauvres gens viennent à moi et me disent : « Pourquoi l'évêque « n'est-il pas resté avec les autres Pères pour s'effor- « cer de nous obtenir la liberté ? Il serait revenu sur « un navire japonais et se serait établi dans un des « ports ouverts (1). Quelle désolation pour nos chré- « tiens s'ils apprennent qu'ils ne peuvent espérer la « liberté ! Au contraire, l'espoir renaîtrait dans leur « cœur s'ils apprenaient que l'évêque est encore en « Chine, occupé de leurs intérêts ! »

« Je consultai mes deux compagnons ; ils furent d'avis que je leur serais plus utile en Chine, et que si nous pouvions obtenir un peu de liberté pour les chrétiens, ce serait le plus grand service à rendre à la religion en Corée.

« J'avais peine à me décider ; cependant le temps pressait. Je me rappelai alors que j'avais eu moi aussi la même pensée, et qu'à Notre-Dame des Neiges, j'avais reçu de Paris le même conseil. Je vis claire-

(1) En ce momment, les ambassadeurs japonais se trouvaient à Séoul pour obtenir du gouvernement coréen l'ouverture de plusieurs ports ; mais ils furent assez mal reçus, et leur démarche n'eut aucun résultat.

ment que telle était la volonté de Dieu, et je pris la résolution de laisser MM. Blanc et Deguette pénétrer seuls en Corée.

« Qu'il nous en coûtait de nous séparer! J'avais le cœur brisé, surtout lorsque mes deux compagnons de voyage me demandèrent une dernière bénédiction. Je savais toutes les privations, toutes les peines, toutes les souffrances qui les attendaient, et c'est à ce moment que je les quittais!

« Le cœur des Coréens débordait de joie. Ils avaient deux missionnaires et, grâce à mon retour, ils entrevoyaient dans un avenir prochain la liberté de pratiquer leur religion. Pour moi, je n'osais concevoir une pareille espérance.

« Bientôt la petite barque s'éloigne et disparaît dans la nuit. Je la suis des yeux et du cœur le plus longtemps possible. Je rentre ensuite dans la cabine, qui me semble maintenant immense et triste. Des pensées diverses se partagent mon cœur, mais je suis résolu de faire tout ce que je pourrai pour venir en aide à mes missionnaires et à mes chrétiens. Réussirai-je? Je l'ignore. Au moins, j'aurai fait tout mon possible. C'était pour accomplir la volonté de Dieu que je venais en Corée. C'est encore pour accomplir cette sainte volonté que je reviens en Chine. »

A peine Mgr Ridel avait-il quitté ses missionnaires que le vent souffla en tempête, secouant violemment la pauvre jonque. Mais ce vent, qui contrariait son retour, était favorable à ceux qui allaient en Corée, et le saint évêque bénissait Dieu dans son cœur. Grâce à cette bourrasque, M. Blanc et son compagnon purent gagner sans encombre l'embouchure du fleuve de la capitale et le remonter jusqu'à l'endroit indiqué.

Deux jours plus tard, ils débarquaient sur cette terre de Corée qu'aucun missionnaire catholique n'avait foulée depuis dix ans.

« Mon cœur battit bien fort, écrit M. Blanc, lorsque, pour la première fois, je marchai sur la terre coréenne. Mais la confiance et la joie surabondaient. N'étions-nous pas les enfants bénis de Dieu? L'œil de la divine Providence n'était-il pas fixé sur nous? La bonne Vierge, les anges et les saints n'intercédaient-ils pas pour nous?...

CHAPITRE VII

Rapports de Mgr Ridel avec M. Brenier de Montmorand, ministre de France à Pékin. — Réponse de Pie IX. — La tactique des missionnaires. — Etat de la mission de Corée. — Mgr Ridel aborde heureusement dans sa mission. — Lettre à un ami.

La jonque qui ramenait Mgr Ridel, longtemps le jouet des flots, aborda cependant aux rivages de la Mandchourie. Loin de songer au repos, le courageux évêque recommença sa vie errante. Les voyages continuels de Tché-Fou à Chang-Haï, comme autrefois à Hong-Kong, à Nagasaki, à Pékin, n'eurent qu'un but : voir les représentants de la France et les supplier de prendre en main la cause de ses missionnaires et de ses chrétiens. L'amiral Véron, MM. de Geofroy et Brenier de Montmorand, ministres plénipotentiaires en Chine, doivent encore se rappeler quel charme l'évêque de Corée répandait autour de lui, avec quelle touchante conviction il les priait de s'intéresser à ses pauvres chrétiens.

Toutes ses démarches furent inutiles. Formait-il un projet, presque aussitôt il le voyait s'écrouler; lui donnait-on une espérance, elle était bientôt déçue.

Il devenait donc de plus en plus évident pour lui qu'il ne fallait pas compter sur le secours des hommes ; mais si les hommes lui faisaient défaut, le Seigneur lui restait. Et c'était bien assez... Il résolut d'aller au plus vite en Corée partager les souffrances et les périls de ses missionnaires ; néanmoins il crut prudent de faire part de cette démarche à M. le vicomte Brenier de Montmorand, qui, depuis quelque temps, représentait la France à Pékin.

Le missionnaire félicita le ministre plénipotentiaire de son dévouement aux intérêts catholiques « que l'on ne peut, en Chine surtout, séparer des intérêts de la France ». Ce dévouement lui paraissait d'un bon augure pour l'avenir, et il ne doutait pas que la sagesse et l'habileté dont notre représentant avait déjà fait preuve à Nankin et à Chang-Haï, que sa longue expérience des affaires ne rendissent son séjour à Pékin salutaire et fécond en heureux résultats.

Sa lettre se terminait ainsi :

« Les intérêts de notre chère mission de Corée ne vous sont pas étrangers non plus. Vous connaissez déjà depuis longtemps nos épreuves. Aussi je ne doute pas que, le moment venu, vous ne mettiez à profit les ressources de votre crédit et de votre position pour nous aider dans notre ministère auprès de nos pauvres chrétiens et améliorer la situation actuelle de cette pauvre mission. Votre lettre et l'entrevue que nous avons eue à Chang-Haï me confirment dans cet espoir. Que Dieu seconde vos efforts et qu'il soit votre récompense ! »

Le ministre de France à Pékin était personnellement dévoué aux missionnaires, plein d'admiration pour eux ; mais son gouvernement redoutait la moin-

dre complication en Orient. Il se crut donc obligé officiellement de prier Mgr Ridel de ne pas quitter la Chine et même de faire revenir de Corée les deux missionnaires qui déjà y travaillaient.

Cette attitude du ministre ne découragea pas l'évêque. Avant d'envoyer ses prêtres en Corée, il avait longtemps refléchi et prié. Le Pape, en le bénissant, et les supérieurs des missions lui avaient dit d'avoir confiance et de marcher en avant. Or, la bénédiction du Pape et la voix des supérieurs étaient pour lui la parole même du Dieu qui a vaincu le monde et dont le bras fait encore des miracles. Dans ces conditions, aucun obstacle, aucun homme ne l'aurait arrêté. D'ailleurs, ce n'était pas au moment du danger, et surtout quand il se sentait si bien appuyé, que lui vétéran, lui évêque, aurait déserté le champ de bataille, abandonné ses enfants et son drapeau.

« Il est de mon devoir, répondit-il, de relever cette mission battue depuis si longtemps par tous les vents de la persécution. Ni moi ni mes missionnaires ne nous faisons illusion sur les difficultés et les périls. Mais un homme expose sa vie pour sauver celle de son semblable ; un magistrat s'expose pour les affaires de son gouvernement, et je sais que vous n'hésiteriez pas, à un moment donné, à vous sacrifier pour l'honneur de la nation.

« Le missionnaire, lui aussi, est un homme de dévouement. Pour nous il s'agit, non pas précisément de sauver la vie du corps, mais de sauver des âmes ; il s'agit de la gloire de Dieu ! Notre dévouement doit donc être d'autant plus grand que le but est plus élevé. Sans doute, nous aurions préféré une autre situation plus facile pour nous et pour nos chré-

tiens ; c'est même ce qui m'a fait retarder mon entrée dans ma mission. Maintenant rien ne me retient et mon devoir est d'accepter la situation actuelle et d'aller rejoindre mes missionnaires. Les choses se sont toujours passées ainsi en Corée, et en cela je ne fais que suivre les traces de mes prédécesseurs.

« Le gouvernement français, dévoué aux missions et aux missionnaires, peut avoir quelque inquiétude, mais son intention n'est pas de conseiller aux missionnaires de ne pas remplir leur ministère, parce qu'il y a du péril. Le gouvernement comprend le devoir et le dévouement ; il emploie des hommes qui sont résolus à pousser le devoir jusqu'au sacrifice. Et vous-même, Monsieur le Ministre, l'année dernière, lorsque les résidents quittaient Tien-tsin, quel motif vous conduisait dans cette ville, malgré les dangers réels qui pouvaient s'y rencontrer ? Le gouvernement français est-il bien assuré de votre sécurité à Pékin ? Non, mais il y a des positions où le devoir nous oblige de rester malgré tous les périls. »

Cette lettre éloquente déconcerta un peu l'ambassadeur ; il essaya cependant, de vaincre la résistance de l'évêque. Mais sa réponse fut malheureuse. Après avoir rendu hommage à la vaillance et à la vertu des missionnaires, il ajoutait :

« Vous savez quelles difficultés votre mission a déjà créées à mon gouvernement, et quels malheurs, dans des circonstances encore plus favorables cependant, en ont résulté. Toute expédition militaire nous est interdite en ce moment, et il me paraît impossible de vous protéger dans un pays avec lequel nous n'avons pas de traité. C'est au martyre que vous marchez,

Monseigneur, vous et vos missionnaires. Je sais que votre foi vive le désire, et qu'une telle perspective n'est pour vous qu'un encouragement; mais qu'il me soit permis de vous signaler tous les embarras que vous pouvez créer au gouvernement de notre pays, et combien vous risquez de le compromettre dans des conjonctures déjà si difficiles pour lui. C'est à votre esprit politique et à votre patriotisme que je viens faire appel, en vous priant de différer tout au moins votre entrée en Corée. »

Le ministre parle ensuite des malheurs que la présence des missionnaires en Corée pourrait causer aux habitants de ce pays, il termine en disant que, si Sa Grandeur ne tient pas compte de ces observations, elle ne doit s'attendre à aucune intervention de la part du gouvernement français, qui décline toute responsabilité.

Quand on se rappelle la désastreuse expédition de l'amiral Roze, à Kang-Hoa, on ne peut se défendre d'un sentiment de surprise, en entendant le représentant de la France rejeter sur les missionnaires ce qui ne fut que la conséquence inévitable de la plus honteuse débâcle. Trois ou quatre cents marins, munis de quelques pièces d'artillerie, auraient fait fuir le régent et se seraient aisément emparés de Séoul.

La France pouvait alors dicter ses conditions, et les missionnaires prêcher ouvertement la religion chrétienne. Si l'escadre française n'avait pas abordé en Corée, si surtout elle ne s'était pas retirée après un combat très défavorable, il est presque certain qu'après le massacre des missionnaires, le nombre des victimes eut été très peu nombreux. Mais ce qui armait surtout la main des satellites et des bourreaux,

ce qui mettait dans leur cœur une rage toujours inassouvie contre les chrétiens, c'est qu'ils voyaient en eux des alliés de la France vaincue !

D'ailleurs, la lettre de l'ambassadeur de France à Pékin ne resta pas sans protestation. La voici :

« Tcha-Kou, 19 juin 1877.

« Monsieur le Ministre,

« Le 1er mai, j'eus l'honneur de vous faire savoir ce que j'avais entrepris dans l'intérêt de la mission de Corée, et les motifs qui me poussaient à agir ainsi.

« Je viens de recevoir votre lettre du 15 mars, par laquelle vous me conseillez de ne pas donner suite à mon projet.

« Je me plais à reconnaître que vous avez été inspiré par de nobles sentiments, et je vous remercie en particulier, monsieur le Ministre, de cette bienveillance à notre égard. Mais, permettez-moi de vous le dire, votre lettre m'a étonné. Jusqu'ici les membres de la légation m'avaient conseillé la prudence. Or, je crois avoir été prudent autant qu'on peut l'être, tout en remplissant son devoir.

« C'est ce que je m'efforcerai toujours de faire. Le devoir rempli avec prudence, tel est le principe qui m'a fait attendre patiemment de longues années et repousser le désir que j'avais d'être au milieu de mes chrétiens.

« Lorsque j'ai cru le moment favorable, j'ai fait entrer deux missionnaires et je me suis efforcé de reconstituer

cette belle et intéressante mission. Tout a bien réussi. L'élan est donné, il faut le soutenir et le développer. C'est ce qui demande de moi, de mes missionnaires toute l'énergie possible ; or, c'est à ce moment que je reçois de la légation de Pékin le conseil de m'abstenir de toute entreprise ! Quel malheur pour nos chrétiens, pour la mission si nous venions à l'abandonner dans de telles conjonctures. Mais non, l'idée ne peut m'en venir, et je n'hésite pas à continuer ce qui a été heureusement commencé. Vous-même, Monsieur le Ministre, serez de cet avis. Notre intention n'est nullement de créer des embarras à la France. Si en 1866, le gouvernement s'est compromis, s'il a eu des difficultés (ce que je n'ai pas à examiner) la faute n'en est pas aux missionnaires. Vous connaissez cette histoire puisque vous faisiez partie de cette expédition, et vous savez apprécier cette malheureuse entreprise, qui, pour nous, pour nos chrétiens, a été la cause de tant de malheurs. Quand nous succombons, qu'on ne cherche pas à nous venger : le sang du missionnaire ne crie pas vengeance, il crie miséricorde.

« Tout ce que nous demanderions d'une expédition, vous le savez, c'est, pour nous, la liberté de prêcher la religion ; pour les habitants, la liberté de l'embrasser et de la pratiquer. Sans doute, notre présence peut être une cause de l'irritation du gouvernement coréen et le pousser à de nouveaux excès. Mais, d'un autre côté, notre absence prive les chrétiens de secours religieux auxquels ils ont droit, et qu'ils réclament avec d'autant plus d'ardeur qu'ils se sentent toujours sous le coup d'une persécution. Etre pris et mis à mort, est terrible ; mais être mis à mort et privé depuis longtemps de tout secours spirituel, est plus

terrible encore. Ils savent le comprendre. De là les instances qu'ils font pour avoir des missionnaires. Ne pas répondre à leurs vœux, n'est-ce pas les délaisser et les priver d'une assistance à laquelle ils ont droit comme chrétiens ? Ne serait-ce pas manquer à mon devoir et assumer sur ma tête une bien grande responsabilité ? Une mère s'expose pour la vie des ses enfants, et moi, prêtre, évêque, je ne m'exposerais pas pour sauver les âmes de mes enfants lorsqu'ils m'appellent, lorsqu'ils réclament ma présence et le secours des sacrements! Il nous est donc impossible de rester sourds à cet appel ; aussi mes missionnaires n'ont pas hésité à s'exposer pour remplir un devoir que Dieu nous a imposé.

« Ce dévouement nous donne le droit de compter d'une manière toute spéciale sur la Providence,et nous savons qu'un seul cheveu de notre tête ne tombera pas sans sa permission.

« Que le gouvernement français ne puisse rien faire pour nous maintenant, je le comprends. Mais cela ne nous empêche pas d'espérer qu'à un moment donné, il se fera toujours une gloire d'être utile à l'œuvre des missions et des missionnaires, qui, tout en répandant la religion dans ces contrées, conservent l'amour de leur patrie, et s'efforcent de faire connaître et aimer la France. »

M. Brenier de Montmorrand se crut obligé de communiquer ses impressions à la Propagande par l'intermédiaire de l'ambassade de France auprès du Saint-Siège. Le cardinal préfet exposa la situation au souverain Pontife et lui demanda son avis. « Si le vicaire apostolique de la Corée, répondit Pie IX, ne veut pas aller dans sa mission, je ne l'y oblige pas ;

mais s'il y va, je le bénis. » Cette réponse se passait de commentaire. Le préfet de la Propagande écrivit donc à l'ambassade de France, qu'il ne pouvait s'opposer aux entreprises de zèle et de dévouement des missionnaires ; il voulait bien, toutefois, avertir le procureur des missions, que ses confrères de Corée n'auraient point à compter sur l'appui de la France, leurs tentatives se faisant à leurs risques et périls.

Depuis que les apôtres se sont partagé le monde pour prêcher Jésus crucifié, partout, toujours c'est le même amour que nous retrouvons dans leurs cœurs ; partout, toujours, le même cri s'échappe de leurs poitrines : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? *Quid prodest homini si mundum universum lucretur animæ vero suæ detrimentum patiatur* (1). Pour assurer leur victoire, ils ont aussi leur tactique, très ancienne, c'est vrai, mais bien différente de la tactique des hommes. Elle se résume en deux mots : « *Hi in curribus et hi in equis, nos autem in nomine Domini* (2). » Les hommes s'appuient sur le nombre de leurs chars et de leurs chevaux de guerre ; mais toute la confiance des envoyés de Dieu repose sur le nom et la parole de leur maître. Comme on le voit, Mgr Ridel était le digne descendant des apôtres.

L'activité du courageux vicaire apostolique ne connaissait pas de limites. Malgré la distance, il dirigeait la petite communauté de Notre-Dame des Neiges. Il consolait et encourageait les deux missionnaires qui avaient pénétré en Corée. En même temps, il faisait

(1) Matt. XVI. 26.
(2) Psal. XIX. 8.

connaître à Paris et à Rome la situation qui lui était faite et l'état de sa mission. Elle jouisssait d'un calme relatif, non pas qu'on tolérât les chrétiens, mais on s'imaginait que le plus grand nombre avait disparu dans la persécution, et que les survivants, terrifiés par la mort de leurs parents et de leurs amis, reviendraient bientôt au culte des ancêtres.

Pendant que les ministres coréens regardaient comme un fait accompli l'anéantissement du christianisme dans leur patrie, deux missionnaires, résolus à souffrir, à mourir pour le salut des âmes et la gloire de Dieu, travaillaient dans le plus grand secret au milieu de ce royaume fermé au reste de l'univers. Là, comme dans une prison, ne pouvant jamais paraître en public, ni circuler en plein jour, ils avaient du moins le bonheur de faire couler sur cette terre païenne, le sang de l'Agneau sans tache, et d'attirer sur elle les regards misécordieux du Maître du monde.

Déjà M. Blanc avait parcouru les provinces du nord, du nord-est et de l'est. Dans ses courses nocturnes, il avait administré les sacrements à beaucoup de ces malheureux chrétiens dont le nombre s'élevait encore à environ quinze mille. La présence des missionnaires avait réveillé leur foi ; tous se mettaient avec ardeur à l'étude de la religion et s'appliquaient à la réforme de leurs mœurs. Mais la ruine et la mort planaient toujours au-dessus de leurs têtes et les obligeaient à la plus grande réserve et à une prudence excessive.

Cette douloureuse situation était, pour l'âme de Mgr Ridel, un sujet de perpétuelle angoisse. « Avec un peu de liberté, écrivait-il au cardinal Franchi, la mission serait bientôt relevée. Mais toujours sous le

coup de la persécution, on est obligé de se tenir dans la plus grande réserve pour ne pas exciter les soupçons des païens. La moindre imprudence serait de nature à tout compromettre. De là, la difficulté d'établir entre pasteurs et fidèles, les relations nécessaires au ministère sacré. Impossible aux premiers de voyager le jour, et aux seconds, de se rendre à la maison qui sert de refuge au missionnaire. Ajoutez à cela, la la crainte des apostats et des traîtres.

La divine Providence, jusqu'ici, a conduit les deux missionnaires comme par la main. J'espère qu'elle continuera à veiller sur eux. Ce qu'ils ont entrepris pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ne tournera pas au détriment de cette chrétienté que nous essayons de relever de ses ruines. »

Outre ces obstacles matériels, des difficultés d'un autre genre se présentaient aux missionnaires dans l'accomplissement de leur tâche. « Nos chrétiens, écrivait M. Blanc, ne craignent pas de faire quarante, cinquante et même soixante lieues pour participer aux sacrements et recouvrer la vie spirituelle. Quelques-uns, il est vrai, reviennent encore de plus loin au moral ; mais la parabole de l'enfant prodigue nous permet-elle d'assigner des bornes à la miséricorde divine ? La situation des chrétiens vivant au milieu de païens adonnés à toutes les superstitions du paganisme est pleine de périls encore plus grands pour l'âme que pour le corps. »

Avant de quitter la Chine, Mgr Ridel crut que la vacance de son siège était aussi un évènement à prévoir. L'état toujours précaire de sa mission, les difficultés inouïes qu'il fallait surmonter pour y pénétrer, la crainte que la mort ne privât bientôt de son pasteur

ce peuple persécuté, lui faisaient un devoir de prendre une pareille mesure. C'est pourquoi la lettre qu'il adressait au cardinal Franchi et que nous avons citée en partie, se terminait par une supplique; elle demandait au souverain Pontife les pouvoirs nécessaires pour résoudre les difficultés inhérentes à l'état de sa mission.

Ce désir légitime qui répondait aux besoins de cette malheureuse chrétienté, fut favorablement accueilli. Le saint Père accordait à l'humble évêque de la Corée les pouvoirs les plus étendus. Il lui envoyait, avec des bulles en blanc, l'autorisation de se choisir un coadjuteur qui lui succéderait, et de conférer à ce successeur tous les mêmes privilèges.

Si la sollicitude de Mgr Ridel s'étendait à tous les fidèles confiés à ses soins, ceux dont il avait partagé les peines, ceux qui avaient versé leur sang pour Jésus-Christ, ne pouvaient être absents de sa mémoire. Il crut le moment favorable de travailler à leur glorification sur la terre et de leur payer le juste tribut de vénération qu'ils avaient mérité. D'ailleurs, les témoins des derniers combats et de la mort de ces martyrs devenaient de plus en plus rares. Cette considération augmenta son désir de réaliser le dessein qu'il avait conçu.

Pour faciliter l'exécution de ce projet, les directeurs du séminaire des Missions-Étrangères destinèrent à la Corée un nouveau missionnaire, M. Mutel. Les aptitudes et les connaissances spéciales de ce jeune prêtre, devaient être d'un grand secours au pieux évêque, qui se proposait d'introduire en cour de Rome la cause des glorieux martyrs. On ne négligea aucun moyen d'assurer le succès de cette entreprise. Le missionnaire, avant de se rendre en Corée, passa par la

ville éternelle pour s'initier aux exigences de sa mission, et ensuite par le Tong-King occidental afin d'en acquérir la pratique, sous la conduite de M. Bon, qui travaillait alors à la cause des confesseurs de la foi en cette contrée.

Vers le même temps, M. Coste, procureur des missions à Chang-Haï, recevait l'ordre de s'adjoindre aux missionnaires de Corée et de se mettre à la disposition de Mgr Ridel. Ce missionnaire, doué d'une rare intelligence, avait de la langue chinoise une connaissance assez étendue ; il devint pour le vicaire apostolique de Corée un précieux auxiliaire. Chargé de surveiller et de diriger l'impression de la grammaire et du dictionnaire coréens, il mit au service de cette œuvre importante, mais aride, un zèle et une abnégation admirables.

Toutes ces mesures sagement prises, notre cher apôtre hâta les préparatifs d'une nouvelle expédition en Corée. Enfin Dieu allait exaucer le plus ardent de ses vœux.

Dès le printemps de cette année 1877, deux nouveaux missionnaires, MM. Doucet et Robert, étaient arrivés à N.-D. des Neiges. Au mois de septembre, il s'embarque avec eux sur une jonque chinoise, s'abandonnant en tout à la sainte volonté de Dieu. Après dix-huit jours de fatigues et de dangers, il aborde heureusement sur la terre coréenne.

« Enfin je retrouvais ma Corée, écrit-il à un ami, et sous la protection des bons anges, j'eus bientôt, au milieu de la nuit, franchi les trois lieues qui me séparaient de la maison qui m'était préparée sous les murs de la capitale.

« C'est là que j'habite ; c'est de cette maison que j'ai

le plaisir de vous écrire. M. Blanc, un de mes missionnaires, m'y attendait. Je renonce à vous décrire la joie de tous. Enfin le pasteur était rendu à son troupeau.

« J'avais laissé à l'entrée du fleuve les deux missionnaires qui m'accompagnaient, recevant leurs adieux près de la maison qui leur a servi de résidence pour apprendre la langue et se former aux usages du pays. Maintenant ils sont tous en campagne, travaillant avec courage à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Pour moi, je reste à la capitale, centre de la mission, dirigeant et réglant tout.

« Dans quel triste état j'ai trouvé cette pauvre mission !

« Des milliers de fidèles ont disparu, victimes de cette cruelle persécution que nos chrétiens disent être la plus terrible de toutes celles qui ont sévi jusqu'ici. Les uns sont morts de faim, de froid, de misère, d'autres, surtout les jeunes filles, ont été vendus comme esclaves et emmenés on ne sait où. Ceux que nous voyons sont dans le plus misérable état, et pour le corps et pour l'âme.

« Obligés de fuir et de se cacher, ils ont perdu tout ce qu'ils possédaient, leurs champs, leurs maisons ; ils n'ont plus rien pour vivre.

« Ici, je me tiens caché ; entouré de païens de tous côtés, je ne puis parler qu'à voix basse, et quand je sors pour administrer des chrétiens, ce n'est qu'au milieu des ténèbres de la nuit. Jusqu'ici aucun accident ne nous est arrivé ; la divine Providence nous protège d'une manière sensible. Qu'on est heureux de mettre toute sa confiance en Dieu ! Du reste, le meilleur moyen pour ne pas être surpris est de se tenir

prêt à tout ; aussi j'ai pris l'habitude de vivre chaque jour comme devant chaque jour mourir. Que la sainte volonté de Dieu soit faite ! et si je suis jugé digne de souffrir pour son saint nom, à ce moment je me souviendrai de mes amis, et comptant sur l'appui de leurs prières, je prierai aussi pour tous. » (1)

(1) Lettre à M. l'abbé Rolland, 3 décembre 1877.

CHAPITRE VIII

Mgr Ridel établit sa résidence à Séoul. — Arrestation des courriers à la frontière. — L'évêque est découvert et jeté en prison. — Premier interrogatoire. — Le prisonnier mis aux ceps.

Dès son arrivée, Mgr Ridel se mit à l'œuvre. La tâche était lourde : il fallait réunir les débris de ces chrétientés florissantes autrefois, maintenant dispersées par la persécution, mais toujours vivaces.

Pendant que ses missionnaires parcouraient en secret le pays, il s'établit au siège même du gouvernement. De là il pouvait suivre les travaux de ses compagnons et se mettre en relation avec le poste de N.-D. des Neiges qui restait toujours le quartier général de la mission. Déjà il avait fondé un collège où quelques jeunes néophytes allaient commencer leurs études. Il se proposait de créer une imprimerie. Tout souriait à ses efforts. De leur côté les chrétiens disséminés, en apprenant l'arrivée de leur évêque, reprirent courage.

A leur empressement, à la ferveur de leur zèle, on eût dit qu'une aurore de paix se levait enfin sur ce malheureux pays. Le jour et la nuit ne suffisaient pas pour satisfaire le désir des néophytes de voir et d'entendre les messagers de Dieu.

Cependant la situation ne s'était pas beaucoup modifiée ; les dangers restaient les mêmes. Les édits de proscription n'étaient pas abolis, la haine contre le christianisme n'était pas éteinte et les bourreaux semblaient toujours prêts à verser le sang des martyrs. Si bien qu'à son arrivée, Mgr Ridel écrivait : « Nous sommes véritablement entre les mains du bon Dieu. Au milieu de mille dangers, sans force, sans protection, à chaque instant nous pouvons être arrêtés et voir surgir une nouvelle persécution. » Et plus tard : « Que vous dire de ma position ? Oh ! elle est bien belle ! belle parce que je suis ici par la volonté du bon Dieu, mais humainement parlant, elle est très difficile, elle est insoutenable. Je vous en parle, non pour vous effrayer, mais pour que vous admiriez la miséricorde du bon Dieu. Me voici donc ici, moi, pauvre missionnaire, environné d'ennemis qui ont juré notre mort.

« J'ai pénétré au milieu d'eux, j'ai traversé leurs rangs sans être reconnu, et je suis établi dans leur capitale, la dernière capitale du monde païen ; mais on pourrait dire aussi la capitale de tous les démons. J'y suis au nom et par l'ordre de NotreSeigneur. Je n'ai pu y planter la croix au regard de tous, mais je tiens mon crucifix pressé sur ma poitrine.

« Chaque jour, je fais couler le sang de l'Agneau divin, chaque jour, il descend de l'autel dans mon cœur. Depuis longtemps je suis seul ; mes missionnaires parcourent les provinces et se dévouent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Cette solitude n'a rien d'effrayant pour moi. Au milieu de cette nouvelle Babylone, je vis de la vie du ciel, je sens Dieu qui veille sur moi et me protège, je sens la présence des

bons anges, la présence des saints. C'est en leur compagnie que j'offre le saint sacrifice, que je récite mon office, mon chapelet. J'entends, pour ainsi dire, les paroles de Notre-Seigneur.

« Oh ! qu'il fait bon tout quitter pour Dieu ! Chaque jour je puis me dire : c'est aujourd'hui qu'on va me prendre. Puisque Jésus est mort pour moi, refuserais-je de mourir pour lui ? Ah ! le beau jour ! le ciel s'ouvre : Dieu, Dieu, toujours Dieu, la sainte Vierge, les anges et les saints toujours, le bonheur toujours !

« Telle est ma position sur cette terre de Corée si riche en souvenirs, si féconde en vertus héroïques. Jusqu'à présent, par un prodige de la miséricorde divine, tout reste en paix, tout va bien ; nous n'avons eu aucun accident. »

Hélas ! cette tranquillité fut de bien courte durée. Dans les derniers jours de janvier 1878, un courrier devait arriver de la frontière : on devine avec quelle impatience il était attendu.

Le 28, vers dix heures du matin, Mgr Ridel vit entrer chez lui son maître de maison, le vieux Tchoi. La figure du pauvre homme était décomposée. L'évêque avait trop l'habitude des alarmes pour s'effrayer sans motif. « Je lui trouvai, raconte-t-il encore, un air qui annonçait quelque chose de plus grave que de coutume.

« Qu'y a-t-il, lui dis-je, encore de mauvaises nouvelles ?

« Après un long soupir il me dit : Les courriers ont été arrêtés à la frontière, on les a soumis à une horrible torture, ils ont été forcés de tout déclarer. La nouvelle en est arrivée hier ; aussitôt le roi a fait venir des satellites et a donné lui-même l'ordre d'arrêter

l'évêque et tous les pères. Les traîtres de 1866 ont été requis pour rechercher les chrétiens. Les satellites doivent venir ici aujourd'hui. »

— « Eh bien, voilà le moment d'être vraiment chrétiens; tout ceci arrive par la volonté de Dieu, il n'y a nullement de notre faute. Nous allons être pris ; comptons sur le secours de Dieu qui ne nous fera pas défaut, et disposons-nous à mourir pour sa plus grande gloire; c'est le chemin le plus direct pour aller au ciel. »

— « Oh ! je n'ai pas peur de mourir, moi qui suis si vieux ; mais l'évêque qui ne fait que d'arriver ; mais les chrétiens qui n'ont pas encore reçu les sacrements ! quel coup ! c'est la fin de la mission en Corée ! »

Une lettre de M. Blanc nous fait connaître comment arriva ce malheur. Les courriers de Mgr Ridel avaient déjà franchi la frontière et pensaient arriver à Séoul sans encombre, lorsque, traversant une petite ville, ils furent soupçonnés de vol. Le gouvernement coréen, comme tous les gouvernements peu solides, est très défiant. Le secret des correspondances, la liberté individuelle sont choses absolument inconnues. On arrête un homme sous le plus futile prétexte. Les courriers furent donc arrêtés et fouillés. La nature des paquets, les caractères européens des lettres qu'ils portaient ne laissèrent pas d'équivoque. Ordre fut aussitôt donné de les mettre à la torture. Les pauvres Coréens cruellement torturés dévoilèrent leur secret et dirent où était l'Européen auquel ils devaient remettre ces lettres. Voilà comment les satellites coréens furent mis sur la trace du vicaire apostolique et découvrirent sa résidence.

Mgr Ridel, certain d'être arrêté, se hâta de prendre

toutes les mesures que comportait une pareille situation. Il fit avertir ses missionnaires de ce qui arrivait, brûla tous les papiers compromettants, confia à un chrétien sûr le peu d'argent qui lui restait pour les besoins de la mission ; puis il attendit les ténèbres pour fuir. La nécessité le pressait de s'éloigner, mais affronter le grand jour, c'eût été courir au-devant du péril. Il ne se faisait cependant aucune illusion sur son sort. « C'était une grande faveur pour moi, nous dit-il, j'allais être déchargé du fardeau qu'on m'avait imposé ; j'allais avoir le bonheur de confesser Notre-Seigneur et de mourir pour sa gloire ; c'était mon passeport pour le ciel et la bienheureuse éternité. J'étais prêt et dispos, calme et sans trouble, je m'abandonnai entièrement au bon plaisir de Dieu et je priai pour mes chers missionnaires et nos pauvres chrétiens. »

Vers quatre heures de l'après-midi, on vint l'avertir que des satellites gardaient la rue ; il était impossible de fuir.

Bientôt un grand bruit se fait entendre, les portes s'ouvrent, les croisées sont brisées, et une multitude envahit la maison. A peine les satellites l'ont-ils reconnu que cinq d'entre eux se précipitent sur lui, le saisissent par les cheveux, la barbe et les bras, « en criant, hurlant, pour se donner du courage » puis, sans lui laisser le temps de prendre sa chaussure, ils l'entraînent dans une autre chambre, où se trouvaient les personnes de sa maison également captives.

L'un des chefs se présente et lui adresse la parole :

« Je sais qu'il y a quatre autres Européens, et j'espère bien que vous allez leur écrire et leur donner l'ordre de se présenter d'eux-mêmes.

« Que savez-vous s'il y a des Pères ? » répond le missionnaire.

« Oh ! nous le savons bien. Du reste, l'évêque va venir avec nous. Je sais que vous vous servez d'un livre pour réciter des prières ; confiez-le moi, je m'en chargerai, et vous le remettrai plus tard. »

« Mais comment savez-vous tout cela ? »

« Oh ! c'est moi qui ai arrêté Mgr Berneux et Mgr Daveluy ; je les ai bien connus et les autres Pères aussi. Le Père a-t-il des montres ?

« Oui, j'en ai trois.

« Vous avez aussi du vin de raisin ? Oh ! c'est très bon, le vin de raisin ; ce sera pour nous. »

Le prisonnier montra ses caisses. — « C'est bon, on va prendre soin de tout cela. »

« Pendant ce temps, continue Mgr Ridel, je tâchai de me recueillir en pensant à la prise de Notre Seigneur au jardin des Oliviers. Je me sentis heureux de marcher sur les traces de notre divin Maître ; j'étais content d'être prisonnier à cause de Jésus. Mais j'éprouvai une bien grande douleur en pensant à mes chers missionnaires et à nos chrétiens.

« Les jours précédents, pour me préparer à la fête de saint François, j'avais fait mes méditations sur la douceur et la fermeté de ce grand saint ; je résolus de l'imiter autant que je le pourrais. Le bruit continuait dans ma maison ; les satellites, et les employés surtout criaient, riaient, plaisantaient, bouleversaient tout. Quelques-uns m'injuriaient malgré les remontrances de leur chef. Enfin, celui-ci m'avertit qu'il était temps de partir. Deux employés me saisissent, et je sors accompagné de toute une troupe de satellites ; mon pauvre vieux Coréen, dans la même posi-

tion que moi, venait par derrière, ainsi qu'un jeune homme qui se trouvait par hasard à la maison au moment de l'arrestation.

« Les voisins, attirés par le vacarme, étaient aux portes pour nous voir passer, mais une fois sortis du quartier, personne ne fit plus attention à nous ; il était nuit, d'ailleurs. »

Pour la première fois le missionnaire put examiner à l'aise les rues de la capitale et les traverser sans crainte d'être reconnu. Il a raconté les observations qu'il fit à ce moment. Elles sont pleines d'intérêt et dévoilent un calme et un sang-froid admirables.

« Je vis les habitants qui fourmillaient comme toujours à cette heure, les marchands ambulants qui criaient, les enfants qui couraient, chantaient, s'amusaient, les femmes qui, couvertes de longs voiles aux vives couleurs, circulaient en silence. Je vis des cortèges de grands nobles ; ils étaient précédés de valets qui couraient, poussant des cris perçants pour avertir le peuple de faire place. Je vis aussi de pauvres petits enfants abandonnés, assis au milieu de la rue, transis de froid, ils cherchaient à exciter par leurs larmes la pitié des passants. La capitale offre vraiment à cette heure une physionomie étrange ; tous ces habits de mille couleurs, plus ou moins propres, toutes les lanternes, chacun portant la sienne, qui vont, qui viennent et se croisent, donnent aux rues un aspect singulier. Je pus remarquer tout cela, malgré la pression de mes deux geôliers qui me tenaient étroitement serrés et me secouaient d'une belle façon. Mon esprit était néanmoins tout occupé du malheur de ce pauvre peuple qui ne connaissait pas Dieu. J'étais venu pour répandre la lumière de la foi, pour lui en-

seigner le chemin du ciel, et je me voyais arrêté dès le début. Du moins je m'offris généreusement à Notre-Seigneur afin de mourir pour le salut de ces infortunés. »

On arrive au tribunal.

A Séoul, le tribunal se compose de deux Cours distinctes ; elles sont situées, l'une à la droite et l'autre à la gauche du palais du roi. Pour ce motif on appelle la première le tribunal de droite, la seconde, le tribunal de gauche. Dans la première les juges entendent les témoins, examinent la cause et par les tortures arrachent des aveux à l'accusé. La seconde Cour est composée des juges qui portent la sentence (1).

(1) Dans les villages de la Corée, les anciens sont les juges naturels pour toutes les causes qui sont du ressort du tribunal civil. Si les parties n'acceptent pas leurs décisions, elles comparaissent devant le mandarin qui, dans les cas ordinaires, juge sans appel. Suivant la gravité de la cause, on peut recourir au gouverneur de la province, au ministre et enfin au roi.

En province, les procès commencent toujours près du tribunal vulgairement appelé tribunal des voleurs, et de là, suivant la gravité du cas, sont renvoyés au gouverneur de la province, ou, à la capitale, au tribunal des crimes. Le tribunal des crimes a juridiction sur les gens du peuple et sur les nobles qui ne sont pas dignitaires, pour les crimes de toute espèce, excepté ceux de rébellion et de lèse-majesté. Un tribunal spécial, appelé keumpou, dont les membres sont nommés directement par le roi, a seul droit de juger les fonctionnaires publics, et peut seul connaître des actes de rébellion et de lèse-majesté, quels que soient les coupables. Dans ce dernier cas, la famille du condamné est enveloppée tout entière dans sa punition, et ses parents sont tous destitués, ou exilés, ou mis à mort.

Aucun mandarin ne peut, de sa propre autorité, faire exécuter une sentence d'exil ou de mort. Les gouverneurs de province eux-mêmes n'ont ce droit qu'avec certaines restrictions, et presque toujours, quand il s'agit de la peine capitale, ils font approuver leur sentence par le ministre de la justice. Mais en échange, les juges ne répondent pas d'un coupable qui meurt sous les coups dans les interrogatoires, ce qui est assez fréquent,

Mgr Ridel paraît d'abord devant le tribunal de droite. En entendant ses réponses aux juges qui l'interrogent, on se croirait transporté aux premières années du christianisme. Il a raconté ses différents interrogatoires, ses souffrances pendant de longs mois de prison, sa délivrance, son retour en Mandchourie. Ce récit est simple, sans apprêt, et cependant parfois sublime; on dirait une page détachée des Actes des martyrs.

Le juge est assis sur une natte; les soldats se rangent des deux côtés, et le prisonnier s'avance au milieu d'eux; la lumière de deux lanternes jette sur toute cette scène une lueur blafarde et sinistre.

L'interrogatoire commence.

Connaissant la susceptibilité des Coréens pour tout ce qui regarde l'étiquette, Mgr Ridel avait résolu d'employer la forme polie du langage entre égaux et, dès le début, il dit à son juge : « Mon intention est de vous parler selon les règles de la courtoisie; mais comme je suis peu expert en la langue coréenne, s'il m'échappe quelque expression peu correcte, je vous prie de n'y pas faire attention.

et souvent ils prennent ce moyen d'en finir le plus vite possible, afin d'éviter les procès en règle.

Les mandarins civils étant à la fois préfets, juges de paix, juges d'instruction, percepteurs, inspecteurs des douanes, de la police, etc., il semble qu'il leur est impossible de suffire à une pareille tâche. Et cependant il n'y a guère de vie plus fainéante et plus inoccupée que celle qu'ils mènent. Ils passent leur temps à boire, à manger, à fumer, à faire des parties de plaisir. Leur tribunal n'est ouvert que trois ou quatre fois par semaine, pendant quelques heures, et les affaires s'expédient à l'aide de quelques phrases ou de quelques coups de bâton, souvent sans entendre ni les parties intéressées, ni les témoins. (Voir l'introduction à l'histoire de l'Eglise de Corée, par M. l'abbé Dallet, pages LVIII et LIX.)

Les assistants le regardent ébahis, et le juge lui demande :

Comment t'appelles-tu ?

Je m'appelle Ni.

Ton prénom ?

Pok-Myengy (ce qui veut dire Félix-Clair).

Depuis quand es-tu venu ?

Je suis venu à la 7e lune.

Par quelle route ?

Par Tschang-San (cap le plus à l'ouest de la côte de Corée).

Pourquoi es-tu venu ?

Pour prêcher la religion catholique et enseigner aux hommes à se bien conduire.

En as-tu instruit beaucoup ?

Arrivé depuis si peu de temps, je n'ai pas eu le loisir d'instruire beaucoup de personnes.

Quels sont ceux qui t'ont amené ?

Comme la réponse à cette question causerait du dommage à plusieurs personnes, c'est pour moi un devoir de n'y pas répondre.

Où sont ceux que tu as instruits ?

Je connais peu le pays, j'ignore où habitent ceux que j'ai vus ; de plus, par le même motif que j'exposais tout à l'heure, vous comprenez que je ne puis donner le nom d'aucun de ceux qui ont eu des rapports avec moi.

Es-tu Père ?

Oui, et de plus je suis évêque.

Ah ! c'est sans doute le Père Ni d'autrefois qui s'étant échappé est devenu l'évêque Ni ?

Vous avez dit vrai, c'est ainsi.

Eh bien ! ajoute-t-il, qu'on l'emmène et qu'on le traite bien.

« On me conduit au corps de garde, raconte toujours Mgr Ridel. Là, au lieu de me laisser en repos, on m'accable d'une foule de questions ; j'y réponds aussi bien que possible. Enfin peu à peu tous se retirent ; deux satellites seulement demeurent. Vers minuit, ils me passent un petit morceau de bois carré qui doit me servir d'oreiller ; je fais ma prière et je m'endors facilement.

« Le lendemain, je fis mon oraison par morceaux ; à chaque instant on m'adressait la parole ; je récitai aussi mon office ; on m'avait remis mon bréviaire que je conservai et récitai jusqu'au 16 mars. Au commencement, c'était difficile ; mais bientôt tout le monde sut que, quand je lisais ce livre, il était inutile de m'adresser la parole. »

Deux jours après son arrestation, le missionnaire fut conduit à la prison de *Keum-pou*, réservée aux accusés nobles et aux criminels d'État. Là, on le mit aux « ceps ».

Les ceps sont des entraves composées de deux pièces de bois superposées, longues d'environ quatre mètres et large de quinze centimètres. A la pièce inférieure se trouvent des échancrures dans lesquelles on place le pied à la hauteur de la cheville ; lorsque les pieds des patients sont ainsi placés, on abaisse la partie supérieure qui se meut au moyen d'une charnière placée à l'une des extrémités, tandis qu'à l'autre elle se ferme au moyen d'un cadenas ; cet instrument en coréen s'appelle « Tchak-ko ». Ainsi retenus les prisonniers ne peuvent s'échapper. Quelquefois on retient de cette manière les deux pieds du captif.

« Quand on me présenta l'instrument, on fut obligé

de me donner une leçon. Les deux satellites avaient presque honte de me mettre dans cette position ; pour adoucir un peu la chose ils me dirent : c'est une coutume ici, quand pour la première fois on reçoit un hôte, on lui fait passer les pieds dans cet instrument.

« Malgré les ceps je pus me coucher sur le dos, et avec un peu d'adresse, me mettre aussi sur le côté. Fatigué que j'étais de cette nouvelle vie, je pus dormir quelques heures. »

La compagnie dans laquelle Monseigneur se trouve lui impose une torture plus cruelle que l'instrument de gêne. Deux scélérats couverts de haillons, dévorés par la vermine, sont étendus près de lui, s'agitent sans cesse et ne lui laissent aucun repos.

Le missionnaire pensait qu'il était ainsi placé à côté des bourreaux qui seraient chargés de l'exécuter, tant leur figure était repoussante. Il sut plus tard que ces misérables étaient des mendiants attachés à la police secrète.

Les propos qu'il entendait dans sa prison ne lui laissaient guère d'illusion sur son sort.

Pendant la journée du 31 janvier, on ne parla que d'exécution pour le lendemain. La nuit suivante se passa tout entière dans l'attente de la mort. On devine aisément quelles pensées, quelles visions revenaient à l'esprit du missionnaire, pendant cette nuit, dans ce cachot, si loin de sa patrie terrestre, si près du ciel. Sans doute, la vue anticipée des récompenses éternelles fortifiait son âme ; mais pouvait-il oublier, lui, dont nous connaissons l'affectueuse tendresse, pouvait-il oublier sa famille, la France et sa chère Corée ?

Le lendemain matin, il inscrivait cette note sur

son Ordo : « Récité l'Office jusqu'à None, dans quelques instants je vais probablement mourir. Je suis tout à Dieu. Vive Jésus ! dans quelques instants je serai au ciel. » En effet, pendant que le missionnaire écrivait ces lignes, des menaces de mort, des cris féroces, poussés par les soldats dans le voisinage de la prison, arrivaient jusqu'à lui et semblaient annoncer que sa dernière heure était proche. A ce moment où la nature a le droit de faiblir, son visage était rayonnant, et sa voix faisait vibrer les échos de la prison. Croyant toucher au port, il entonnait le *Laudate Dominum* et l'*Ave maris Stella*.

CHAPITRE IX

Les satellites. — Les tortures. — Bulles de savon. — Fêtes du premier de l'an chinois à Séoul. — Manière de corriger les soldats coréens. — Les geôliers. — Les bourreaux. — Régime des prisons.

Mgr Ridel désirait ardemment souffrir et mourir pour la foi, mais Dieu ne réservait pas à son apôtre la palme et la couronne des martyrs. Dans leur conseil, les ministres s'étaient occupés de lui cependant. Les uns voulaient le renvoyer en Chine, les autres le mettre immédiatement à mort. Pour la première fois le gouvernement coréen hésitait à répandre le sang d'un missionnaire catholique.

Dans les premiers jours du mois de février, un prétorien vint à l'évêque et lui dit : « On a envoyé un courrier en Chine pour consulter le Fils du Ciel à ton sujet; on fera ce qu'il ordonnera. »

Cette nouvelle, assez vraisemblable, donnait au captif une lueur d'espérance ; mais, en même temps, elle lui faisait entrevoir un long et douloureux supplice.

Dans nos contrées toutes pénétrées de la civilisation chrétienne, la prison est une peine parce qu'elle prive de la liberté ; mais en Corée, comme dans les autres pays idolâtres, la prison est le rendez-vous de toutes les souffrances. La plus redoutable des tortures est précisément celle qui ne figure pas parmi les supplices

autorisés par la loi : c'est le séjour en prison. Les chrétiens qui ont traversé les épreuves des grandes persécutions, sont unanimes à dire que les tourments des interrogatoires sont moins redoutables que cet affreux séjour.

Pour s'en faire une idée, qu'on se représente un vaste espace enclos par de hautes murailles, auxquelles s'appuient de petites baraques en planches ouvrant sur une cour intérieure. Point de fenêtres dans ces cachots, mais seulement une porte basse et étroite par où se glissent quelques rayons lumineux. La soif, la faim y sont un supplice de tous les jours, et le prisonnier est souvent réduit à dévorer la paille pourrie sur laquelle il est couché.

A Séoul, il y a deux prisons : le *Keum-pou*, réservé aux nobles, comme nous l'avons déjà dit, et le *Kou-Riou-Kan*, où sont enfermés pêle-mêle les malfaiteurs de bas étage.

A chacune de ces deux prisons, cinquante satellites ont leur emploi. Puis, sous la dépendance des satellites, il y a les soldats du prétoire, les geôliers et enfin les bourreaux, des hommes à la figure de monstres.

Les satellites sont habillés de toutes les manières, ils varient leur costume pour n'être pas reconnus dans leurs expéditions. Ils ont des chefs dont les grades répondent à ceux de sergent et de lieutenant ; les premiers portent au serre-tête des anneaux en jade, les anneaux des seconds sont en or. Tous sont sous les ordres d'un préfet de police dont le pouvoir est absolu dans les causes ordinaires.

Pour se faire reconnaître, les satellites portent toujours suspendue à la couture de leur pantalon, par une courroie en peau de cerf, une plaque de bois sur

laquelle sont inscrits des caractères et un cachet.

Leur autorité est très grande ; personne n'oserait leur résister, à l'exception des nobles qui les méprisent et quelquefois les maltraitent. Mais alors malheur au plébéien qui tombe entre leurs mains ; car leur vengeance est cruelle. Ils sont surtout terribles quand ils ont une offense personnelle à venger, ou lorsqu'ils convoitent les biens de quelque riche. A défaut de raison, ils ont la torture qu'ils emploient sans règle ni mesure.

Les tortures les plus communes sont la suspension et la torsion des bras et des jambes ; parfois le malheureux patient ressemble plus à un cadavre écorché qu'à un homme vivant ; les côtes sont à nu, la barbe, les cils, les sourcils sont brûlés, les paupières gonflées, les pieds foulés, les genoux écrasés, les cuisses et le bas-ventre brûlés.

Quand les chrétiens sont entre les mains de ces barbares, l'on peut s'imaginer quels supplices les attendent, pour les forcer à des révélations et à l'apostasie.

« J'ai entendu quelquefois, dit Mgr Ridel, les soupirs et les cris de ces pauvres torturés qui souffraient pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. Hélas ! je partageais leurs souffrances, mais ce qui me faisait le plus de mal, c'était d'entendre les ricanements, les éclats de rire des satellites et des bourreaux. Il n'y a point de pitié à attendre de pareils hommes ! »

Et cependant, le pouvoir de la vertu est si grand, que le courageux confesseur de la foi en imposait à ses geôliers.

Est-il possible qu'on le mette aux entraves, disaient-ils ; c'est un homme honnête, juste, comme on

n'en trouve pas en Corée. C'est un vrai Fô qui est revenu sur la terre. » Ils aimaient à s'entretenir avec lui; leurs questions sur l'Europe, la France, ne tarissaient point. Il fallait bien souvent aussi leur expliquer les quatre saisons, les phases de la lune, les éclipses du soleil, les bateaux à vapeur, le chemin de fer, etc. Le missionnaire profitait de ces occasions pour leur parler de la religion catholique, de Dieu, de la création, des dix commandements. Ces continuels entretiens n'étaient pas sans douceur ni sans fatigue non plus pour lui.

« J'étais toujours avec les satellites, dit-il encore, et ceux-ci, au nombre de huit ou dix, quelquefois de vingt, allaient, venaient, se succédaient. Ce n'était pas le moindre de mes ennuis ; impossible de prendre un repos suffisant. Sans cesse on m'adressait la parole ; je trouvais à peine le temps de faire un peu de méditation ; quand je le pouvais, j'y suppléais pendant la nuit ; quelle difficulté pour réciter au milieu de ce tapage mon bréviaire que j'avais toujours sur moi !

« Différentes caisses saisies dans ma maison avaient été apportées au corps de garde des satellites. Ils emportaient ce qui leur convenait et venaient même parfois me demander à quoi servait tel ou tel objet.

« Un jour, un satellite m'apporta une petite croix en me demandant si c'était de l'or : je reconnus que c'était le croisillon de ma croix pastorale qui contenait des reliques. Il l'avait brisé : le tout aura été brûlé, fondu, car je n'ai plus revu cette croix. Une autre fois, ils m'apportèrent un morceau de savon, me demandant ce que c'était. Je résolus de les amuser, et je crois que je réussis assez bien ; car leur ayant montré la manière de faire des bulles, tous se mirent

à l'œuvre à qui mieux mieux, même les mandarins, qui soufflaient avec force dans un tuyau de papier pour gonfler les bulles qu'ils admiraient. Ils amenèrent leurs amis du dehors pour voir cette merveille, et je crois que tous eussent voulu avoir du savon à leur disposition ; un grand nombre m'en demanda bien inutilement puisque je n'avais rien.

« Un des satellites me dit un jour :

« Est-ce bon à manger, le savon ?

« Non, lui répondis-je, cela ne se mange pas et « rendrait malade.

« Tiens, dit-il, mon petit garçon qui a dix ans, et à « qui j'en avais donné un morceau, sentant l'odeur « qui s'en exhalait, crut que c'était un gâteau, et il « en a mangé ; de fait il a été très malade.

« Je profitai de cette circonstance pour les avertir que dans mes caisses il y avait quelques remèdes européens qui étaient bons quand on savait s'en servir, mais qu'autrement ils étaient dangereux et capables de faire mourir.

« Oui, mais le vin de raisin, disaient-ils, oh ! que « c'est bon ! nous le connaissons bien.

« Comme c'est fort, ajoutait un autre, j'en ai bu « quelques verres, et je me suis enivré, tellement que « je ne me suis réveillé que le lendemain.

« Ils avaient bu tout le vin de messe de la mission en quelques heures.

« Un jour on vint me dire : « Le grand juge a appris « que vous saviez dessiner, il vous demande de lui faire « le portrait d'un Coréen, d'un Chinois et d'un Euro- « péen. » J'hésitai d'abord, car dessiner, je ne le sais pas, mais surtout je craignais un piège. On insista, je me mis à l'œuvre. Le Coréen passa facilement, le

Chinois aussi, pour l'Européen, je l'habillai un peu à ma fantaisie, et j'envoyai mon travail au grand juge, qui me fit remercier en me disant que j'étais très habile. Tous ensuite voulaient avoir des dessins mais je refusai toujours pour conserver ma réputation.

« Vers le milieu du mois de février, j'entendis pour la première fois parler des jeux qui suivent les fêtes du premier de l'an chinois et qui durent un mois. C'est un amusement barbare, mais les satellites qui racontaient la chose en étaient émerveillés. Ces jeux sont de vrais combats : deux armées, composées de deux ou trois cents hommes, armés de gros bâtons de deux pieds de long, sont en présence l'une de l'autre. A un signal donné, les combattants se précipitent sur leurs adversaires avec fureur. Les coups de bâton pleuvent à droite, à gauche, jusqu'à ce que l'un des partis soit obligé de céder et de s'enfuir, laissant la victoire à son adversaire. On conçoit aisément ce qu'il en résulte de contusions et d'épaules démises, de têtes, de mâchoires, de jambes, de bras cassés ; souvent même la mort s'ensuit. Ce sont de véritables combats de gladiateurs ; les habitants de Séoul ne connaissent pas de spectacle plus intéressant ; ils s'en montrent très fiers. Comme je leur faisais remarquer le péril et l'immoralité de ces luttes, ils me répondaient :

« Oh ! il n'y a que les Coréens pour avoir ce cou-
« rage, pour supporter de tels coups et braver ainsi la
« mort ! Si les Européens assistaient à ces jeux, quelle
« haute idée ils auraient des Coréens : il n'y a pas de
« peuple comme nous. »

« J'eus aussi plusieurs fois l'occasion de voir la ma-

nière dont on corrige les soldats. On met d'abord le coupable aux entraves et on le condamne ensuite à recevoir trois, cinq ou dix coups de planche. On m'a invité plusieurs fois à voir cette exécution, mais je refusai en plaignant le pauvre patient, ce qui faisait rire les satellites. Quoique je n'aie rien vu, j'ai cependant tout entendu. Après avoir étendu le patient sur une natte, en présence de ses camarades, le chef lui faisait une admonition, puis un homme armé d'un bâton, ou plutôt d'une planche longue de 8 pieds, s'approchait. Au commandement du chef, il levait son instrument et frappait le coupable, qui à chaque coup ne manquait pas de crier; mais, pour étouffer ses cris, deux autres soldats chantaient sur un ton différent : *Tieu*, *oh*, *i*. Les coups se succédaient à des intervalles assez rapprochés. Bien souvent cette bastonnade n'était qu'une comédie ; mais plusieurs de ces malheureux, après dix coups de cette planche, revenaient la peau enlevée et les cuisses profondément labourées ; ils perdaient connaissance, et il leur fallait un mois pour se remettre.

« La religion de tous ces employés de préfecture, comme celle des nobles, des fonctionnaires, c'est le culte de Confucius. Ils honorent Confucius, le respectent, le louent, l'admirent, lui font des sacrifices. Entrer directement en discussion sur leur philosophie est inutile et les irrite. Plusieurs fois cependant, je leur ai montré que la doctrine de Confucius n'était pas complète, que les sacrifices qu'ils font aux ancêtres ne sont souvent qu'une plaisanterie; mais tout cela avec beaucoup de précautions, car les Coréens sont très susceptibles à cet endroit. Pour les convertir, il faut d'abord leur expliquer la doctrine

chrétienne, faire éclater sa beauté, et leur en exposer les preuves ; mais attaquer de front leurs doctrines ne réussirait qu'à les humilier sans les convertir. »

Au-dessous des satellites et des soldats sont les geôliers et les bourreaux.

Les geôliers ! quels caractères faux, fourbes, irascibles ! Si la pitié semble entrer quelquefois dans ces cœurs, c'est qu'un sentiment d'intérêt se trouve à la suite. Ils s'acquittent de leur office de bourreaux en riant : étrangler un homme est pour eux une distraction, un amusement. Si par hasard le chef entend le bruit des coups, et vient modérer leur fureur, alors, pour se venger et ne pas exciter l'attention, ils fixent une pointe de fer en forme d'aiguillon à une baguette de bois, et ils s'en servent pour piquer les pauvres patients qui étouffent leurs soupirs et leurs cris.

Un pauvre chrétien, accablé d'une fièvre violente leur demanda un jour un peu d'eau : — Ah ! nous allons t'en donner de l'eau, chien de chrétien ! Et ils lui meurtrissent la poitrine avec leurs bâtons pointus, si bien que, deux heures après, ce pauvre malheureux expirait. On déclara qu'il était mort de maladie ; le cadavre fut emporté et jeté hors des murs de la ville.

Dans les prisons de Corée, jamais on ne constate le décès des prisonniers, de sorte que les geôliers meurtriers sont sûrs de l'impunité.

Il semble qu'il soit difficile de trouver des gens plus vils, plus méchants ; eh bien ! dans ce lieu, il s'en trouve : ce sont les bourreaux proprement dits. Ils ont des figures de monstres, un aspect repoussant, leur vue fait mal. Ils frappent, écorchent, brisent les jambes, les bras, en se riant de la douleur des patients, qu'ils accablent de plaisanteries ignobles. Ils ont l'air

de sentir le sang; leur apparition dans l'intérieur de la prison annonce une torture, une exécution, et jette l'effroi parmi les détenus. Comment l'espèce humaine peut-elle tomber à ce point de dégradation, d'avilissement et de cruauté ?

Après nous avoir fait connaître le personnel des prisons de Corée, Mgr Ridel parle de la vie qu'on y mène.

Les prisonniers sont partagés en trois catégories principales, à savoir : les voleurs, les prisonniers pour dettes, et enfin les chrétiens, qui sont en majorité. Chacune de ces catégories occupe ordinairement un local spécial. Les voleurs sont les plus à plaindre. Ils sont là, « les pieds dans les ceps, jour et nuit, tous atteints de maladie. La gale les dévore, leurs plaies tombent en pourriture, ils souffrent de la faim ; ce sont de vrais cadavres ambulants, quelques-uns n'ont que la peau et les os. A peine peuvent-ils faire quelques pas, quand, au milieu du jour, on leur permet de sortir. On n'imaginerait pas spectacle plus horrible ; il faut avoir vu cette misère pour s'en faire une idée. Il leur est défendu de dormir : pendant la nuit, les gardiens, armés de gros bâtons, les surveillent ; et si, emporté par le sommeil ou la fatigue, quelqu'un vient à s'assoupir, aussitôt le gardien, faisant usage de son arme, le réveille à coups de bâton sur le dos, les jambes et la tête. Que de fois, pendant la nuit, nous avons entendu les coups que ces forcenés, souvent ivres, administraient à ces malheureux qui n'avaient plus qu'un souffle de vie, et qui souvent expiraient sous le bâton des gardiens barbares, plus semblables à des tigres qu'à des hommes ! »

Le cachot des voleurs est l'image de l'enfer. Ceux qui l'habitent sont tous presque nus, l'hiver comme

l'été. Ils ne peuvent se procurer une goutte d'eau pour se laver les mains ou la figure, trop heureux quand, quelquefois, on leur permet de sortir et de tremper leurs mains dans un trou d'eau corrompue et puante, qui se trouve au milieu de la cour, pour se rafraîchir un peu la figure, la poitrine et les jambes. Aussi sont-ils tous couverts d'une épaisse couche de gale, et d'horribles ulcères.

« La nourriture consiste dans une petite tasse de riz sans assaisonnement, le matin et le soir ; nourriture insuffisante. Les prisonniers qui arrivent forts, bien portants, sont, au bout de vingt jours, comme des squelettes.

« Les prisonniers pour dettes ou pour autres motifs que le vol sont moins maltraités. On les désigne sous le nom de Tcha-Kal. Ils peuvent communiquer avec leurs parents et leurs amis, et recevoir leur nourriture du dehors ; ils mènent joyeuse vie sous les yeux des voleurs affamés. »

Les chrétiens sont nourris comme les voleurs et ne peuvent communiquer avec personne du dehors. Rien n'égale le mépris qu'on a pour eux. Le seul adoucissement que, de temps en temps, les geôliers apportent à leur peine, c'est de les délivrer des entraves. Leurs cabanons sont en tout semblables à ceux des voleurs.

Pour toute ouverture, une porte qui se ferme la nuit : au-dessus, à travers des barreaux, en forme de lucarne, pénètre un peu d'air et de lumière. Les murs sont recouverts de planches de tilleul disjointes. Le mauvais état de la toiture n'abrite qu'à moitié les prisonniers contre la pluie et la fonte des neiges. Les chaleurs de l'été y sont aussi intolérables que les rigueurs de l'hiver.

C'est dans de tels réduits que l'évêque de Corée et ses pauvres chrétiens, plus méprisés que les voleurs, durent passer ces longues journées qu'ils regardaient comme les dernières de leur vie.

Le contraste de leurs vertus excite la haine et la barbarie des geôliers et des bourreaux. Calmes et résignés dans leur malheur, saisissant l'occasion de rendre service à tout le monde, les chrétiens supportent les souffrances et la raillerie sans plainte et sans murmure.

Dans cet infect cachot, jamais un parent, jamais un ami ne vient à eux pour compatir à leur détresse, pour panser leurs plaies, pour rafraîchir par une goutte d'eau leurs lèvres brûlantes de fièvre. Parce qu'ils sont chrétiens, ce ne sont plus des hommes, c'est quelque chose de moins qu'une bête dont on doit se défaire. Du moins si les parents leur font défaut, Dieu leur reste, Dieu les console et les soutient. La prière commence dès le matin, elle se continue pendant le jour, et souvent pendant de longues heures, la nuit. « On prie bien en prison, dit Mgr Ridel, Dieu semble plus présent, et l'on connaît mieux son propre néant.

« Pour employer mes loisirs, je m'étais fait un règlement : je disais la messe en esprit ou j'y assistais de la même manière. Quand je n'eus plus de bréviaire, j'y suppléai par le rosaire, ayant bien soin de cacher mon chapelet, que l'on m'aurait enlevé. J'aimais à me transporter dans quelque église pour y faire ma visite au très saint Sacrement. Dans le cours de la journée, je faisais facilement plusieurs méditations : mon temps était réglé comme pour une retraite de huit jours ; elle s'est prolongée bien au delà.

« Un autre exercice que l'on fait bien en prison et qui apporte beaucoup de consolations, c'est le chemin de la Croix. Que de grâces le Seigneur me prodiguait dans ces jours de recueillement ! Je n'avais aucune inquiétude, et je m'étais remis tout entier entre les mains de Dieu pour faire en tout sa sainte volonté, persuadé qu'il ne m'arriverait que ce que Dieu voudrait bien permettre. »

CHAPITRE X

Second interrogatoire de Mgr Ridel. — Mgr Ridel dans la prison des voleurs. — La solennité de Pâques. — Un jeune chrétien prisonnier volontaire pour Jésus-Christ. — La prison est un long martyre. — Anniversaire du sacre de Mgr Ridel.

Le 16 mars, on apprêta une chaise à porteurs devant le cabanon du missionnaire ; c'etait celle qui servait à porter les cadavres :

— Evêque, commanda le chef des satellites, monte là-dedans.

— Pour aller où ?

— Tu le sauras bientôt, monte vite.

On le conduisit au tribunal.

C'est une grande cour au fond de laquelle se trouve une chambre où siègent les juges.

Ils étaient assis sur des nattes à fleurs, appuyés sur des coussins de soie, et revêtus de tous les insignes de leur dignité ; bonnets ou mitres en crin avec des volants qui pendent de chaque côté, grands habits de soie bleue, retenus par une ceinture richement ornée d'écailles de tortue ou de pierres précieuses.

En arrivant, on remit le prisonnier aux mains d'un bourreau qui, après l'avoir attaché avec une longue

corde rouge, celle qui sert à lier les plus grands criminels, le mena devant les juges.

« Mets-toi à genoux », lui dirent les satellites.

Il resta debout.

Alors de tous les côtés, les satellites, les bourreaux crièrent : « A genoux !... » même immobilité. Le juge alors : « Assieds-toi à ton aise. »

Et satellites et bourreaux de redire avec une figure souriante comme si l'ordre venait d'eux : « Assieds-toi, assieds-toi. »

Il s'assit sur la paille, en croisant les jambes suivant la coutume coréenne, et l'interrogatoire commença.

Après plusieurs questions sur son nom, son âge et séjour en Corée, le juge lui demanda :

— Quel est ton pays ?

— Poul-lan-sya.

— Ecris cela.

« On me fait passer, dit le missionnaire, du papier avec un pinceau, et j'écris : Poul-lan-sya, en coréen. »

Le juge regarda et dit :

— Ecris-le aussi dans ta langue.

« J'écrivis : France.

« En ce moment je sentis comme un nuage me passer sur le cœur : Pauvre pays ! ma France ! et tout à la fois j'éprouvais un sentiment de fierté.

— As-tu une dignité dans ton pays ?

— Je n'ai point de dignité : je n'exerce aucune fonction.

— Quand tu retourneras, ton gouvernement te donnera-t-il de grands emplois, des honneurs ?

— Quand je suis venu en Corée, c'était pour y vivre et y mourir. Quand bien même je retournerais dans mon pays, je n'y aurais aucune charge.

— On m'a fait voir ton passeport, d'où l'as-tu obtenu ?

— Je l'ai obtenu de la cour de Pékin ; elle en donne à tous les missionnaires afin qu'ils puissent circuler sans être arrêtés.

— Quel est le cachet qui est dessus ?

— Je pense que c'est le cachet du gouvernement chinois.

— Est-ce toi qui l'as demandé ?

— Non ; c'est le ministre de France résidant à Pékin qui l'a demandé pour moi.

— Comment s'appelle-t-il ce ministre ?

— Il s'appelle Louis de Geoffroy.

— Comment dis-tu ?

— Louis de Geoffroy.

« Alors, tous les assistants, prêtant l'oreille, essaient de répéter, et j'entendis les plus habiles qui disaient en pinçant les lèvres avec force grimaces : « Nuise So-Poa », je répétai encore ce mot en appuyant sur chaque syllabe. Le juge essaya bien inutilemeut une fois d'articuler ce mot ; il y aurait perdu sa dignité en insistant. »

Après cette interruption le juge reprit :

— Pourquoi, étant sorti une première fois, es-tu revenu ?

— Le batelier voguant sur la mer, et surpris par la tempête va se mettre à l'abri dans quelque port ; puis, la tourmente passée, il se remet en mer ; ainsi j'ai fait.

Le juge se met à sourire en disant à demi-voix : « Oh ! ce n'est pas la même chose. Qu'es-tu venu faire ?

— Prêcher une belle doctrine.

— Quelle doctrine ?

— La religion catholique, qui enseigne à honorer le Maître du ciel, Dieu.

— Qu'est-ce que Dieu ?

— C'est le créateur du ciel et de la terre, c'est Lui qui a créé le premier homme d'où nous sommes tous descendus. Tout homme doit honorer ses parents ; à plus forte raison doit-il honorer Dieu, le Père de tous les hommes ; c'est Lui qui gouverne tout l'univers.

— Qui a jamais vu Dieu ?

— Dieu a parlé aux hommes : c'est Dieu lui-même qui a donné les dix commandements que tous les hommes doivent observer. En outre, les preuves de l'existence de Dieu sont partout, et nos livres chrétiens, que vous avez pu voir, en donnent beaucoup.

— Qu'est-ce qu'a de bon cette doctrine ?

— Elle apprend à aimer Dieu par-dessus tout, et tous les hommes comme soi-même ; elle apprend à faire le bien, à éviter le mal, à régler ses mœurs, à supporter patiemment les maux de cette vie, avec l'espérance d'un bonheur éternel après la mort.

— Quand tu mourras où iras-tu ?

— Chaque homme, après sa mort, paraît devant Dieu et subit un jugement sur le bien ou le mal qu'il a fait pendant sa vie : les bons s'en vont au ciel ; les méchants en enfer.

— Mais toi, où iras-tu ?

— Personne ne peut répondre de soi.

— Mais enfin, que penses-tu, ou espères-tu aller ?

— J'espère, avec la miséricorde de Dieu, obtenir le ciel.

— Ne crains-tu pas de mourir ?

— Tout homme craint la mort.

— Mais actuellement, si l'on te mettait à mort, n'aurais-tu pas peur ?

— Je n'ai peur que d'une chose : du péché. Si, en ce moment, on me mettait à mort pour la cause de Dieu, je n'ai nullement peur.

— Et alors, où irais-tu ?

— Au ciel, en présence de Dieu.

— Combien de temps ?

— Toute l'éternité.

— Mais les corps sont en terre ?

— Oui, les corps vont en terre où ils pourrissent, mais l'âme ne meurt pas. De plus, un jour les corps ressusciteront tous et se réuniront à l'âme dans le lieu où celle-ci était avant la résurrection, et cela pour toujours.

— C'est assez, dit alors le juge, qu'on l'emmène.

Les bourreaux délièrent aussitôt le prisonnier, et le conduisirent au corps de garde des satellites.

Les deux juges restèrent en délibération jusque bien avant dans la nuit, le missionnaire étendu sur la terre nue, la tête appuyée contre la muraille, dormait profondément.

Trois jours plus tard, le 19 mars, un satellite vint à lui, et d'un air embarrassé, lui dit :

« Le juge a donné l'ordre de vous mettre dans un autre appartement, où il y aura moins de bruit. » On conduisit l'évêque dans un étroit cabanon réservé d'ordinaire aux voleurs. En y entrant, la première personne qu'il rencontra fut Jean Tchoi, *le vieux*, qu'il croyait mort depuis longtemps. Sur le plancher on avait étendu un peu de paille fraîche, mais sans enlever celle de dessous qui était pourrie et répandait une odeur infecte.

« En entrant dans ce réduit, ajoute Mgr Ridel, je compris qu'il était urgent de ne pas enfreindre le règlement, et dans ma simplicité je demandai quelle était la règle. Un vieux païen qui jouait le rôle d'espion parmi les prisonniers m'entendit, et d'une voix rauque et brève me répondit : « La règle? la règle ? « C'est de t'asseoir sur la paille et de rester tranquille. » Après ces renseignements si nets, je m'assis à l'endroit indiqué, je pus même me mettre à genou, faire ma prière et m'endormir. Le lendemain je me réveillai avant le jour, et je vis mon bon vieux qui avait commencé sa prière, profitant des ténèbres pour être plus recueilli. »

Trois femmes chrétiennes de la capitale, arrêtées presque en même temps que l'évêque, habitaient le même cachot.

« Quand j'arrivai, dit encore le vénérable prélat, l'une d'elles était malade, atteinte de la peste, ou fièvre typhoïde, qui est en permanence dans cette prison. Elle avait vingt-six ans, et était mère de deux gentils enfants dont le dernier n'avait que six mois. Mariée à un païen pendant la persécution, elle avait instruit et converti son mari qui attendait le baptême, ainsi que son beau-père et sa belle-mère. Malheureusement, me dit-on, elle eut le malheur d'apostasier. Je la prenais en pitié, lorsque je la vis, saisissant le moment où personne ne l'apercevait, faire plusieurs fois le signe de la croix en me regardant. La nuit, elle dit à la femme chrétienne qui la soignait : Ma plus grande maladie est d'avoir eu le malheur d'apostasier. Oh ! que je suis coupable ! Et elle versait des larmes abondantes. Comme il m'était impossible de la confesser, je la fis prévenir que je lui donnerais l'absolu-

tion. Elle s'y prépara et le matin, à un signal convenu, sans quitter ma place, je prononçai la formule. Quel bonheur pour elle! Ce fut le meilleur remède à sa maladie qui, dès ce moment, prit une bonne tournure; le danger disparut, et bientôt la malade entra en convalescence. Je n'ai jamais pu lui parler, mais bien des fois j'ai eu occasion d'admirer son bon caractère, sa piété, sa confiance en Dieu et la justesse de son esprit. Son mari, qui passait pour païen, pouvait non pas la voir, mais lui parler par l'ouverture qui sert à écouler les immondices; le geôlier leur accordait cette faveur! De la sorte, nous avons reçu quelques nouvelles du dehors, mais jamais de la chrétienté. Les deux autres femmes étaient d'un âge assez avancé. Toutes les trois avaient été appliquées à la torture; ce qui les faisait le plus souffrir, c'étaient les propos obscènes des bourreaux et l'indécence avec laquelle on les avait traitées. »

Deux jours avant l'arrivée de Mgr Ridel dans ce cachot, une autre chrétienne y était morte de la peste. On ne vint que cinq jours encore plus tard enlever le cadavre; mais il n'en restait plus que les os, les rats et les belettes l'avaient dévoré. Pendant une longue semaine les chrétiens eurent sous les yeux cet horrible spectacle; au milieu de cette atmosphère mortelle ils priaient pour celle qui avait rendu son âme à Dieu. Chacun des survivants s'attendait à suivre bientôt le même chemin. Cette espérance calmait les angoisses et adoucissait les souffrances de la plus affreuse captivité; car, mourir pour la foi, de faim, de misère, mourir dans les entraves, n'était-ce pas le martyr? Et le martyr c'est le chemin direct de la terre au paradis.

Le jour de Pâques, on célébra dans la prison de

Séoul une touchante cérémonie. Laissons parler le pieux évêque :

« Ce jour-là, je dis aux chrétiens que j'allais leur donner une bénédiction solennelle et spéciale pour tous les habitants de la Corée. Ce fut une bonne nouvelle; mais il fallait choisir le moment, car nous avions en notre compagnie une vieille païenne et un bonze : ce dernier nous gênait peu, il dormait toujours. Au moment favorable, les chrétiens se mettent à genoux, et religieusement recueillis, reçoivent la bénédiction.

« Quel bonheur ! c'était notre cérémonie de Pâques : tous étaient joyeux, et le reste de la journée se passa dans une grande ferveur, preuve que les cérémonies religieuses aident la piété. »

La bénédiction d'un évêque captif dans une prison de Corée, à des chrétiens prisonniers comme lui, et qui demain avec lui peuvent mourir, n'est-ce pas une cérémonie solennelle ?

Dans leurs cachots, les chrétiens se tenaient prêts à tout événement, s'abandonnant entre les mains de la divine Providence pour ce qui les concernait, soumettant leur volonté à sa volonté sainte, s'efforçant par leurs prières et leurs exemples de gagner à Jésus-Christ les âmes des païens captifs avec eux.

Vers la fin d'avril, on amena au milieu d'eux une vieille dame arrogante et hautaine; elle était indignée qu'on la confondît avec les voleurs, mais surtout avec les chrétiens. Or, quelques semaines après son incarcération, elle fut atteinte de la fièvre typhoïde, et bientôt réduite à la dernière extrémité. Etendue sans connaissance, privée de tout secours, elle serait infailliblement morte, si ses compagnes chrétiennes, oubliant son mauvais caractère et le mépris qu'elle

avait pour elles, ne se fussent dévouées jour et nuit pour la sauver.

Quand elle revint à la santé, elle reconnut ses torts et les regretta amèrement. Cette vengeance toute chrétienne opéra dans l'âme comme dans le corps de la malade un changement surprenant.

Les exemples de charité chrétienne forment, avec les tortures des bourreaux, la chronique des prisons de Corée.

L'entrée d'un nouveau prisonnier fait toujours sensation et cause une émotion pénible, mais il serait difficile de dépeindre les sentiments que produisit l'arrivée du jeune Pak, âgé de vingt ans. Il venait librement se constituer prisonnier pour avoir l'honneur de confesser Jésus-Christ.

« J'ai appris, avait-il dit aux juges, que vous avez arrêté l'évêque mon maître, que vous arrêtez les chrétiens, eh bien, moi aussi je suis chrétien depuis l'enfance. Mon père et ma mère ont été tués par vous en 1868 ; je n'avais que dix ans, mais j'ai retenu leurs instructions. J'adore Dieu, créateur du ciel et de la terre ; c'est Lui qui nous donne et nous conserve la vie ; il a souffert pour nous ; moi aussi je veux souffrir pour Lui ; je ne désire rien tant que d'endurer vos tortures ; faites-moi souffrir de la faim, de la soif ; brisez-moi les jambes, les mains, ma vie est à Dieu. »

On le chassa d'abord comme un fou ; mais il revint, sollicitant toujours la faveur de souffrir pour Jésus-Christ. Il insista tellement, que le juge ordonna de le jeter en prison. Il fut mêlé aux voleurs, et eut tant à souffrir qu'au bout de quinze jours il était méconnaissable. Son courage ne se démentit jamais. Lorsque Mgr Ridel partit, le jeune Pak était encore dans le cachot.

Dans ces cachots, presque chaque jour les prisonniers voient passer sous leurs yeux les victimes qui ont succombé sous les coups ou celles qui sont mortes de faim et de misère. Parfois la victime que l'on ramène du prétoire respire encore, alors elle revient portée sur le dos d'un valet, sans connaissance, la tête pendante et arrosant le sol de son sang.

Le 1er mai, les supplices et les tortures recommencèrent avec une nouvelle violence. Pendant le jour, on apportait dans le cabanon des prisonniers la corde qui devait servir à l'exécution ; et jusqu'au soir chacun de ces infortunés pouvait se demander s'il n'était pas au seuil de son éternité.

Quels moments solennels dans la vie ! A la tombée de la nuit, un satellite entrait et disait à la victime désignée : « Viens, on va t'étrangler », ou bien : « N'aie pas peur, nous allons te faire ça de la belle manière. » Et, sans plus de formes, sans plus de procès, on introduisait le malheureux dans la chambre des cadavres, qui était contiguë au cachot du missionnaire. Quelques instants après, on entendait se mêler aux râles et aux soubresauts lugubres du mourant les railleries et les ricanements plus affreux et plus lugubres encore des geôliers et des bourreaux.

Vers la fin du mois de mai, la chaleur devint insupportable ; l'air ne circulait plus dans ce cachot infect, et le missionnaire se sentait défaillir. Le vieux Jean Tchoi dépérissait aussi, et son état devenait de plus en plus alarmant.

Tous les deux étaient encore revêtus de leurs habits d'hiver, des habits qu'ils portaient depuis cinq mois. « Nous dûmes, dit Mgr Ridel, enlever le coton qui les doublait, ce qui les rendit plus légers, mais non moins

malpropres. Quelle situation pour un évêque ! Que de fois j'ai pensé au pape saint Marcel, condamné par Maxence à vivre dans une étable, et à prendre soin des bêtes ! Ce souvenir m'encourageait, me fortifiait. Puis, plus récemment, n'avais-je pas l'exemple de mes prédécesseurs ? Trois évêques mes confrères avaient passé par cette prison construite depuis moins de cinquante ans. Peut-être avaient-ils habité le même cachot ? Si ces murs avaient parlé, que de choses j'aurais apprises ! Pouvais-je ne pas penser à tant d'autres évêques enfermés en Russie, en Allemagne ? Mgr de Macédo, mon ami, mon condisciple à Saint-Sulpice, avait-il été traité mieux que moi par ses geôliers ? Et maintenant que me voici chassé, exilé, n'ai-je pas encore l'exemple des évêques de Suisse et de Pologne ? Toujours et partout la persécution. Ce ne sont pas ceux qui souffrent de la sorte qu'il faut plaindre, il faut plaindre surtout leurs bourreaux, et ceux qui se laissent vaincre par la persécution.

« La prison est comme un long martyre de tous les jours. La tête se fatigue, le corps s'affaiblit, le caractère même devient difficile. Une foi vive, une piété constante, et surtout une humilité sincère, peuvent seuls, avec la grâce du bon Dieu, soutenir la faiblesse et empêcher de succomber à l'ennui, au découragement. Si l'épreuve est pénible, le secours de la grâce se fait bien sentir. Les chrétiens qui étaient avec moi persévéraient dans la prière, la confiance en Dieu. Cependant on les entendait dire quelquefois : « Jusqu'à « quand resterons-nous donc ainsi ; si l'on veut nous « mettre à mort, que ce soit le plus tôt possible. »

En d'autres moments l'espoir renaissait, alors le souvenir de leur famille, de leurs enfants, de leurs parents

se présentait comme un rêve, au bout duquel se trouvait la prison, toujours la prison, une prison sans fin.

« Le 5 juin, je célébrai l'anniversaire de mon sacre. J'en avais averti les chrétiens. Nous étions encore en fête, en fête dans un cachot. Tout à coup le prétorien chef du poste, en grand costume, se présente devant notre porte : « Prenez votre grand habit, me dit-il, et « suivez-moi. »

« Que pouvait-il y avoir de nouveau ? Je donnai une poignée de main au vieux, je bénis tous les chrétiens et sortis à la suite de mon guide, qui me conduisit dans la chambre des satellites, en dehors de la prison. On me fit entrer dans une autre prison qui était vide ; on me donna de l'eau pour me laver ; j'en avais bien besoin. Faut-il dire que j'éprouvai une véritable jouissance à me laver les mains, la figure et même les pieds ?

« Le soleil paraissait, je caressai quelques brins d'herbe qui poussaient là ; il y avait si longtemps que je n'en avais vu ! Je contemplai le ciel, je pus même voir des montagnes dans le lointain ; tout me paraissait nouveau, tout me paraissait beau. Je pouvais me promener, ce qui me fit beaucoup de bien ; mais comme je me sentais faible !

« Bientôt la nouvelle se répandit en ville que j'étais sorti de prison et qu'on me gardait dans les appartements du tribunal où l'on pouvait me voir. Dès lors, le tribunal fut envahi par une foule de curieux qui venaient comme en procession ; c'étaient des employés du gouvernement, des bourgeois, des nobles, etc., etc. Il fallait trois ou quatre gardiens pour maintenir la foule, et bientôt on fut obligé de me renfermer dans une cour, dont les murailles furent escaladées bien

vite. Des satellites m'amenaient leurs parents, leurs amis; il me fallait recevoir tout ce monde, répondre à tous et à toutes les questions. Ce peuple de la capitale est vraiment bon; tous me parlaient poliment et avec affabilité; même les nobles, qui se présentèrent quelquefois au nombre d'une trentaine. Le mandarin gouverneur de la prison, qui avait ses appartements dans le tribunal, m'appelait aussi, et, renfermés chez lui avec quelques-uns de ses amis, nous causions tout à l'aise. Ils y prenaient un grand plaisir; je pus leur parler de la doctrine que j'étais venu prêcher. Je me souviens d'être resté deux fois assez avant dans la nuit pour répondre à leurs questions. Il admirait l'explication de la création du monde et disait que la doctrine des dix commandements était bien belle. Par son entremise, j'eus l'occasion de voir aussi plusieurs employés de la cour qui s'adressaient à lui pour se faire présenter, ces messieurs ne voulant pas se présenter comme de simples mortels; alors nous faisions des échanges de politesse, à la coréenne. Je dus bien souvent me tromper pour l'étiquette, mais on savait bien que je ne sortais pas du palais du roi.

« Cependant la pensée de mes pauvres chrétiens prisonniers ne m'abandonnait pas. Un jour, j'en parlai au juge-chef et lui dis :

« Oh ! si je pouvais voir le vieux Tchoi Jean !

« Vous désirez le voir? C'est bien facile, vous allez « les voir, je vais les faire venir tous. »

« Aussitôt il donne l'ordre d'appeler tous les chrétiens, qui vinrent les uns après les autres; leur vue me consola; je m'efforçais de les encourager à la patience, à la confiance en Dieu. Hélas ! j'étais mis en liberté, et eux restaient prisonniers; qui comprendra bien la

grandeur de cette épreuve ? Ma présence devait être pour eux un soulagement, et voilà que je les quitte. Le vieux Jean demeura plus longtemps. En sa présence, je demandai à ce chef ce qu'allaient devenir ces chrétiens prisonniers. Il répondit aussitôt : « Mais on va les renvoyer tous ; à quoi bon les retenir, puisqu'on renvoie leur chef ? » C'était à ne pas y croire, et je vis bien que le vieux Jean n'y ajoutait pas foi.

Le vieux nous quitta, il était bien triste.

« Ah ! dit-il, je ne reverrai donc plus la figure de l'évêque ! »

« Courage, lui dis-je, nous nous retrouverons certainement au ciel. » Là-dessus, il partit, retourna en prison, et je ne l'ai plus revu depuis.

CHAPITRE XI

Délivrance de Mgr Ridel. — Départ pour la Chine. — Le cortège du missionnaire. — L'Européen ne veut pas qu'on frappe le peuple. — Syong-to. — Passage dangereux. — La mitre de l'évêque. — Un bon vieillard. — Arrivée à N.-D. des Neiges.

L'heure de la délivrance avait sonné ; mais, pour le missionnaire, la délivrance était l'exil ; son cœur était brisé. Les satellites vinrent le féliciter de l'heureux succès de son affaire et du bonheur qu'il devait ressentir de retourner dans son pays. Mais, comme il ne semblait pas prendre part à la joie qui se manifestait autour de lui, l'un des chefs lui dit :

— Tu n'as pas l'air content de retourner dans ton royaume ; dis-moi, aurais-tu commis quelque crime contre ton gouvernement ?

— Non, répondit-il simplement, je n'ai commis aucun crime.

Hélas ! pauvres gens, ils ne pouvaient comprendre les angoisses de son âme, les angoisses d'un évêque exilé ! Chassé de force de Corée, il n'abandonnait pas pour cela sa mission ; mais quand reverrait-il ses enfants ?

Un douloureux sacrifice attendait encore Mgr Ridel sur le seuil de sa prison. Le préfet de police ordonna

d'ouvrir toutes les caisses de l'évêque et de mettre de côté les livres en caractères chinois et coréens, même ceux d'Europe où se trouvaient quelques caractères chinois et coréens.

Le triage fait, on apporta du feu, et l'on y jeta tous ces livres.

Tous les manuscrits y passèrent ; et cependant il y avait plusieurs ouvrages nouvellement traduits et dont il n'existait pas d'autres exemplaires. Heureusement pour les ouvrages principaux, des précautions avaient été prises ; on avait eu soin de laisser en Chine un exemplaire des livres les plus importants. Grâce à cette sage mesure, la grammaire coréenne et le dictionnaire coréen-français, dont nous parlerons plus tard, furent sauvés de ce désastre.

Le lendemain, 11 juin, le vicaire apostolique de Corée revêtit les habits neufs de grosse toile qu'on lui avait apportés et s'achemina vers la Chine.

Le cortège traversa d'abord la rue principale de Séoul; c'est un véritable boulevard se prolongeant à perte de vue ; de chaque côté se trouvent des maisons en terre couvertes de paille, si petites, si basses, qu'on se demande si ce ne sont pas des habitations de castors. C'est à travers le treillis qui sert de porte à la chaise à porteurs où il était enfermé que le missionnaire put jouir de ce spectacle.

Les environs de la capitale sont d'un aspect charmant : des collines légèrement ondulées, puis, dans le fond, de hautes montagnes parmi lesquelles le Sam-Hah-San ; partout des champs, partout de la verdure, puis des bois, des forêts, de grands arbres que l'on conserve avec soin. Un peu plus loin, on pénètre dans un défilé creusé dans les rochers, qui,

couverts d'arbres, s'élèvent à pic de chaque côté. C'est la grande route, que la nature seule se charge d'entretenir.

Le cortège qui devait accompagner Mgr Ridel jusqu'à la frontière de Chine, se composait de quatre porteurs et de deux satellites. Par derrière venaient les mulets chargés de bagages et conduits par deux jeunes coréens. Enfin, un mandarin militaire, monté sur un petit cheval, fermait la marche et surveillait la caravane.

Durant les premiers jours, le fonctionnaire de la capitale, se drapant dans sa dignité, se montra froid, taciturne ; mais peu à peu il se dérida. Dès lors, chaque fois qu'il entendait les exclamations ou les éclats de rire des satellites et des porteurs, il demandait invariablement : « Qu'est-ce qu'a dit l'Européen ? » Un porteur se détachait, et lui rapportait mot pour mot le sujet de l'entretien et de l'hilarité commune.

Le mandarin avait sans doute ses qualités, mais il n'était pas cavalier; de plus, par son peu de courage, il faisait mentir le dicton du pays : « Brave comme un Coréen, habile comme un Japonais. » Le missionnaire s'en aperçut vite, et pour délivrer son guide de cette situation critique, il lui proposa de changer de monture. Après une courte hésitation, l'offre fut acceptée avec une satisfaction visible. L'évêque monta donc le petit cheval coréen, et continua sa route avec tous les airs d'un mandarin du pays en mission pour son gouvernement, et paraissant surveiller ceux qui étaient chargés de le conduire.

La méprise était complète pour tout le monde, et les porteurs disaient : « Quand l'Européen est à cheval, personne ne le reconnaît.»

Ce voyage de bourgade en bourgade fut long et semé d'incidents.

Dans toutes les localités que l'évêque traversait, à peine avait-on connaissance de son arrivée, que la foule accourait compacte. C'était un spectacle curieux, de voir tout un peuple échelonné dans les rues, dans les cours des mandarinats, avide de contempler et d'entendre « le grand homme de l'Occident ». Parfois les satellites s'armaient de leurs bâtons pour écarter la foule. Mais l'ascendant du vénérable missionnaire sur ses gardiens était immense ; il commandait aux satellites de ne pas frapper, et le mandarin ne manquait jamais de s'écrier : « Ne frappez pas, ne frappez pas, l'Européen ne veut pas qu'on frappe le peuple. »

Ce peuple en effet, de par l'ordre de Jésus, était son peuple, il était heureux de le voir et de lui parler. Il lui montrait alors la grandeur de Dieu et la beauté de la religion chrétienne. Tous, après l'avoir entendu, s'en retournaient étonnés, ravis, se redisant entre eux : « Oui, c'est un bien grand noble, un vrai grand homme. » Ces pauvres coréens ne croyaient pas si bien dire, car le pieux évêque avait une noblesse et une grandeur qu'ils ne pouvaient soupçonner.

Nous sommes obligés de laisser de côté bien des détails que Mgr Ridel a racontés avec une simplicité pleine de charme.

Jetons cependant un coup d'œil sur le long chemin qu'il parcourut, et choisissons en passant deux ou trois scènes des plus curieuses.

A dix lieues de Séoul est situé Syong-to, l'ancienne capitale de la Corée sous la dynastie des Kaoli. A mesure qu'on approche de cette ville, tout annonce un lieu célèbre : de vastes tombeaux remarquables par leurs

formes et leur antiquité, des ponts en pierre, œuvres de géants, et dont les ruines rappellent la splendeur de la cité des Kaoli. Syong-to est la ville la plus commerçante de la Corée. Là sont exposés tous les produits de l'industrie et de l'agriculture coréenne, là sont encore tous lés objets venus d'Europe par la Chine.

Au sortir de Syong-to, le chemin se déroule entre des montagnes tantôt nues, tantôt couronnées d'arbres ; au fond des vallées, de fertiles rizières ; çà et là des villages, des hameaux dont toutes les maisons se ressemblent.

Près de Pong-San, la route devient dangereuse ; deux ou trois voyageurs n'oseraient pas s'y aventurer seuls, on se réunit en caravane pour se défendre du tigre qui est le roi des montagnes. Au milieu de ce défilé sur le sommet d'une montagne, il y a une pagode dédiée au diable du tigre : « En y arrivant, dit Mgr Ridel, je vois un homme qui s'approche de la pagode ; il récite une prière en s'inclinant fréquemment et en se frottant les mains ; il prie pour tout le monde, chaque voyageur a sa prière spéciale, j'ai aussi la mienne, et je ne suis pas peu surpris de l'entendre dire : « Faites que Paik-Myengi (1) traverse heureu-« sement le défilé, préservez-le du tigre, accordez-lui « un bon voyage, sans accident, ô vous, protecteur « des voyageurs ! faites. » Peu à peu la forêt devient touffue, les fourrés plus épais ; quelle variété d'arbres, d'arbustes, de plantes de toutes sortes ! Mais, de fait, ce doit être un vrai repaire de tigres ; nous voyageons longtemps dans ce pays enchanté. »

(1) Traduction coréenne des prénoms de Mgr Ridel : Félix-Clair.

Nous avons dit que Mgr Ridel, en sortant de prison, reçut un costume neuf pour remplacer ses vêtements pourris, mais on ne lui avait pas donné de chapeau.

« Je marchai ainsi plusieurs jours la tête exposée au soleil. En traversant un ruisseau, le mulet qui portait mes bagages fit un faux pas, et mes caisses de rouler dans l'eau. Arrivé sur le rivage, je voulus les ouvrir. Mes compagnons vinrent examiner ce que j'emportais. Entre autres choses, j'ouvris une boîte en carton qui contenait la mitre précieuse que m'avait donnée Mgr Bécel, évêque de Vannes. Ils en admiraient la beauté, mais ne savaient pas quel en était l'usage.

« A quoi sert cette chose ?

« C'est un ornement dont l'évêque se couvre la « tête dans les cérémonies du culte. »

« Tiens, dit le mandarin qui m'accompagnait, tu « n'as point de chapeau, et tout le monde en fait la « remarque, mets donc celui-là sur ta tête, tu seras à « l'abri du soleil, et personne n'aura plus rien à « dire.

« Ce conseil fit rire les assistants qui tous répétèrent :

« Oh ! oui, il est bien beau, et ce serait très curieux si l'Européen le mettait sur sa tête.

« Je ne pus m'empêcher de rire à mon tour, ils voulaient même me l'imposer immédiatement. »

« Tas de monstres, leur dis-je en bon français, « voulez-vous bien vous taire ! »

« Qu'est-ce que tu dis ? »

« Je dis que j'avais un chapeau coréen à moi, et « qu'on me l'a dérobé à la capitale avec bien d'autres « choses. C'est un semblable qu'il fallait me donner.

« Quant à celui-ci, comme il ne peut figurer avec mes « grossiers habits, il n'y a qu'une chose à faire, c'est « de le renfermer dans la caisse. »

« C'est ce que je fis solennellement sans opposition de leur part. »

On touchait au terme du voyage et la caravane se reposait sur le sommet d'une montagne. « J'examinais, dit Mgr Ridel, une de ces petites pagodes si communes sur les grandes routes de Corée, pendant que les porteurs se rafraîchissaient dans une maison voisine.

« Tout à coup, je vois sortir de cette cabane un vieillard à cheveux blancs qui criait : « Comment ? il « est ici ; mais c'est un saint ; moi qui depuis si long- « temps désire voir ces hommes ! » Puis, m'apercevant, il accourt vers moi aussi vite que ses jambes le lui permettent, me prend, me presse les mains, et s'écrie : « Oh ! comme j'ai entendu parler de vous ! « comme il y a longtemps que je désirais voir votre « visage ! Un grand bonheur m'était réservé sur mes « vieux jours ; je puis mourir maintenant, j'ai vu la « figure d'un de ces hommes vénérables qui s'impo- « sent tant de peines et de fatigues pour venir nous « enseigner une belle doctrine. Ce sont des saints ; j'ai « vu la figure d'un saint. »

« J'étais stupéfait de ce préambule, je serrai vivement et affectueusement la main de ce bon vieux qui ne cessait de parler. Se tournant vers les porteurs qui assistaient à la scène, il leur dit : « C'est un homme « comme il n'y en a pas chez nous ; il n'est venu ici « que pour nous instruire ; ce n'est pas du tout, comme « le prétendent quelques-uns, pour s'emparer de notre « pays ; leur but est uniquement de nous enseigner

« une belle doctrine. Et nous autres, Coréens, nous « les maltraitons ; à la capitale on les a pris, on les a « mis à mort ; quel malheur pour notre pays, où l'on « tue ainsi des hommes qui ne veulent que notre « bien ! Quelle fureur ! quelle injustice ! jamais ils « n'ont fait de mal à personne. Oh ! que notre gou- « vernement est cruel et aveugle ! » Les porteurs le regardaient ébahis, et souriant semblaient dire : c'est vrai. »

« Il me raconta qu'il était de l'île Gyn-To (au sud-ouest de la Corée) où il avait vu autrefois les navires européens.

« Il avait soixante-douze ans et désirait connaître « la religion. Je l'encourageai et lui dis : « La doctrine « que nous enseignons est la seule véritable, elle nous « apprend à connaître Dieu, notre Père, et à l'honorer, « à faire le bien, à éviter le mal, et cela nous procure « la vie éternelle. Je ne puis vous instruire, mais vous « trouverez des hommes qui la connaissent ; ils vous « l'enseigneront, car Dieu veut vous sauver. Je ne suis « pas libre, le gouvernement m'a arrêté et me chasse « du pays ; je suis forcé de m'en aller sans faire le bien « que je voudrais. »

« Oh ! quel malheur pour notre pays ! ajoutait le « bon vieillard, les larmes aux yeux ; quelle fureur a « donc le gouvernement, de rejeter ainsi ce qui ferait « notre bonheur ? » Puis encore me prenant les mains; « Venez, dit-il, entrez un instant dans ma maison. « Ce sera pour moi, pour ma famille, une bénédic- « tion ; j'ai un peu de vin, vous devez avoir besoin « de vous rafraîchir. »

« Je ne le puis ; d'abord je ne bois pas de vin, et de « plus voilà notre mandarin qui arrive, je serais désolé

« d'être la cause d'un malheur pour vous. Soyez « calme et tranquille ; je vous ai vu, vos paroles m'ont « fait du bien au milieu des maux qui m'accablent ; je « ne vous oublierai pas et je prierai Dieu pour vous. « Faites en sorte de trouver des chrétiens pour vous « instruire. »

« Le mandarin arrivait, je m'écartai pour ne pas compromettre cet homme, qui cependant, tout en s'éloignant, ne cessait de faire mon éloge. »

Au moment de mettre le pied sur la terre chinoise, le cœur de l'exilé est vivement ému.

« Je me retourne, dit-il, pour contempler encore une fois ce beau pays, ma chère mission ; quel coup d'œil ! quel splendide panorama ! C'est comme un sourire de la Corée que je suis forcé de quitter. Du fond de mon cœur, embrassant tout le pays, je lui envoie ma plus tendre bénédiction, en disant : « Au revoir, que ce soit à bientôt. »

Le 12 juillet, Mgr Ridel était de retour à Notre-Dame des Neiges, où les chrétiens réservaient au généreux confesseur de Jésus-Christ un accueil digne de leur foi et de leur piété.

A deux kilomètres du village, un cortège s'était formé. En tête s'avançaient les cavaliers, le fusil en bandoulière. Cinq chariots ornés de feuillage et de guirlandes venaient ensuite, portant des enfants qui tenaient dans leurs mains des oriflammes et des drapeaux. Un sixième véhicule, préparé avec plus de soin encore, attendait l'évêque. A peine y est-il monté que la procession se déroule et marche au son de la musique. Aussitôt le canon tonne, les pétards éclatent ; les hourrahs et les vivats se mêlent au bruit des cymbales et au chant des litanies. Les païens accourus

pour contempler ce spectacle ne pouvaient contenir leur admiration.

A l'entrée du village, le prélat revêt le rochet, la mosette et l'étole, et, sous un dais porté par quatre chrétiens, il se dirige vers l'église.

A son arrivée, les missionnaires entonnent la belle antienne : *Sacerdos et pontifex.* « O prêtre, ô pontife, orné de toutes les vertus, pasteur qui vous dévouez pour votre peuple, venez et priez Dieu pour nous. » Alors, comme pour répondre à cette pieuse invitation, le pontife gravit les marches du sanctuaire, et bientôt de ses mains naguère chargées de chaînes, il prend l'Hostie sainte, toute rayonnante dans sa gloire, et bénit le peuple pieusement prosterné.

Ainsi se termina ce long voyage. Un évêque venait d'être séparé violemment de ses missionnaires, mais il en retrouvait trois autres, tout disposés à secourir leurs frères restés en Corée, lorsque le moment de la Providence serait venu.

CHAPITRE XII

Démarches des gouvernements chinois et japonais pour la délivrance de Mgr Ridel. — Nouvelles difficultés. — Prudence de Mgr Ridel. — Voyage au Japon. — Bienveillant accueil du gouvernement japonais.

En apprenant la captivité de Mgr Ridel, M. Brenier de Montmorand et Mgr Delaplace, vicaire apostolique de Péking, s'étaient empressés de réclamer, par l'intermédiaire du gouvernement chinois, la liberté de l'évêque de Corée.

On n'était plus alors aux jours où le fameux régent, après le massacre de Mgr Berneux, répondait avec arrogance à la Chine : « Nous avons tué plusieurs fois des Européens, jamais leurs compatriotes n'ont réclamé. Personne n'a rien à voir dans les affaires de notre pays. » Le ministre de France se rendit lui-même au Tsong-ly-Yamen et pria le prince Kong, président de ce ministère, d'obtenir du roi de Corée la délivrance du prisonnier français. Un décret de l'empereur était nécessaire ; il fut rendu sans retard ; et, le 15 mai, un courrier rapide était expédié avec une lettre officielle pour le gouvernement coréen. Quelques jours après, Mgr Ridel était libre, si toutefois l'exil peut s'appeler du nom de liberté.

Pendant que le représentant de la France s'occupait activement de cette affaire à Péking, Mgr Osouf, vicaire apostolique du Japon septentrional, et M. de Geofroy, ministre de France à Tokio, faisaient tous leurs efforts pour obtenir le même résultat du gouvernement japonais. Le *Hugon* et le *Cosmao*, navires de guerre français, qui mouillaient en ce moment dans les eaux du Japon, furent envoyés sur les côtes de la Corée pour intimider le gouvernement de Séoul et secourir les missionnaires en détresse. Enfin, l'empereur décida d'accueillir favorablement la demande du résident français. Il ordonna à son ministre des affaires étrangères d'adresser une dépêche au roi de Corée. Le 11 juin, un ambassadeur spécial était chargé de la porter à Séoul ; voici en quels termes elle était conçue :

« Il est arrivé à la connaissance du gouvernement japonais que le gouvernement coréen a fait mettre en prison des prêtres catholiques français.

« Les bons rapports qui existent entre la Corée et le Japon et aussi entre les gouvernements japonais et français, autorisent le gouvernement japonais à faire au gouvernement coréen les représentations suivantes :

« Le massacre des prêtres français exécutés précédemment (en 1866), par ordre du gouvernement coréen, est resté impuni parce que la France était en guerre avec un pays d'Europe.

« Mais si la Corée la bravait par de nouveaux actes de rigueur, elle aurait probablement à subir les armes de la France.

« Le Japon veut bien s'interposer pour conserver la paix entre les deux pays. Le moyen d'avoir la paix,

c'est de rendre les prisonniers entre les mains et sous la sauvegarde des autorités japonaises établies à Fousan . »

Lorsque le porteur de cette dépêche arriva à Séoul, Mgr Ridel n'était plus en Corée. Néanmoins cette démarche de l'empereur du Japon est un événement qu'on ne saurait laisser passer inaperçu dans les annales des Eglises de l'extrême Orient. En effet, elle rehaussait le prestige des missionnaires et mettait le gouvernement coréen dans l'obligation de réfléchir avant de renouveler les violences d'autrefois. Elle montrait surtout, d'une façon manifeste, que si les nations chrétiennes refusent de se prêter à l'œuvre de Dieu, Dieu se sert au besoin des nations païennes pour l'intérêt de sa cause et prend ses instruments où il lui plaît. Ainsi, deux gouvernements hier encore persécuteurs, ennemis acharnés du nom chrétien, deviennent aujourd'hui les protecteurs des missionnaires.

L'Eglise de Jésus-Christ sur la terre doit être militante, c'est l'un de ses caractères distinctifs ; aussi les difficultés que Mgr Ridel n'avait cessé de rencontrer sur sa route étaient loin d'être aplanies.

La France avait poussé la Chine et le Japon à porter secours aux missionnaires ; mais ce n'était plus, hélas ! pour répondre aux nobles élans de sa foi et se montrer digne de sa mission sublime de Fille aînée de l'Eglise et de Champion du Christ. Elle ne voyait, dans le refus obstiné de la Corée de nouer des relations avec les Etats de l'Europe et dans les massacres restés si longtemps impunis, qu'un scandale politique et qu'un mauvais exemple pour les grandes nations entre lesquelles ce petit royaume est situé.

D'ailleurs, les hommes qui persécutaient la religion sur le sol de la mère patrie pouvaient-ils se faire sincèrement ses protecteurs à l'étranger? Pouvaient-ils apprécier les bienfaits que le christianisme apporte aux peuples barbares?

De retour en Chine, l'évêque de Corée allait se voir obligé de recommencer la lutte avec nos diplomates. Mais cette perspective n'était point faite pour le décourager. En effet, dès les premiers jours du mois de septembre, Mgr Ridel recevait communication d'une dépêche du prince Kong au ministre de France.

Le roi de Corée, dans sa réponse au président du Tsong-ly-Yamen, suppliait le prince chinois de dire au gouvernement français de bien veiller sur les missionnaires, de les empêcher de renouveler leurs tentatives. Ainsi on aurait l'avantage d'éviter tout embarras et la tranquillité serait maintenue.

Sous cette inspiration, le ministre chinois écrivit à notre représentant une lettre qui se terminait par ces mots :

« Monseigneur Ridel, après ce qui vient de lui arriver, a dû regretter de ne pas avoir suivi vos conseils et ne doit plus avoir envie de retourner en Corée. Si, toutefois, d'autres missionnaires étaient tentés de le faire, nous espérons fermement que Votre Excellence, s'inspirant de ce que les coutumes de ce royaume diffèrent des autres, voudra bien, comme par le passé, les en dissuader et s'y opposer, afin de prévenir de regrettables complications. »

A cette communication, M. Brenier n'ajoutait que la note suivante : « Je m'abstiens de toutes conclusions, Sa Grandeur les devinera en se reportant à mes lettres et à mes conversations antérieures. »

« D'après ces documents, concluait à son tour le courageux évêque, vous voyez que par ici il me faut encore batailler, mais Dieu est pour nous et avec nous ; courage et confiance. *Certa viriliter, sustine patienter.* C'est ma devise, j'y serai fidèle. »

Rien d'étonnant qu'un prince chinois s'imaginât que les souffrances d'une longue captivité arrêteraient un évêque missionnaire dans l'accomplissement de sa tâche. Quant à Mgr Ridel, comme le soldat relevé du champ de bataille qui attend avec impatience la guérison de ses blessures pour rentrer dans le rang et donner à la cause qu'il soutient ce qui lui reste de force et de vie, les dangers de la veille ne lui faisaient point redouter ceux du lendemain. Du reste, une seule lettre de lui au ministre de France à Pékin aurait dissipé bien vite les illusions du prince Kong.

Après avoir rendu hommage au zèle et au dévouement que M. Brenier de Montmorand avait déployés dans cette affaire, il ajoutait : « Quel cœur catholique ne compatirait pas à la situation de ces pauvres chrétiens ! Quel évêque en songeant au malheur de ses enfants, ne sentirait pas son cœur se briser ?... C'est dans de telles circonstances que le gouvernement chinois se persuade que nous allons tout abandonner ? Oh ! il n'y a qu'un cœur égoïste et païen qui puisse avoir de telles idées. Pour vous, Monsieur le Ministre, vous savez ce que la foi me commande, ce que le devoir m'ordonne. Mais vous semblez vous inquiéter d'un excès de zèle, d'un zèle imprudent de ma part. Je vous en prie, rassurez-vous ; je ferai toujours mes efforts pour agir avec une prudence vraiment chrétienne et un zèle tout apostolique. »

En effet, si le zèle du vénérable évêque ne reculait

devant aucun obstacle lorsque le devoir commandait, d'un autre côté, sa sagesse et sa prudence ne laissaient rien au caprice ni au hasard. Il pouvait donner cette dernière assurance au représentant de la France, celui qui, presque le même jour, écrivait à son frère les lignes si touchantes qu'on va lire :

« Il y a dans ta lettre une question que je résume ainsi : « Peut-on actuellement rentrer en Corée ? Est-il prudent d'y rentrer ? De fait, c'est une question dont la réponse exige beaucoup de réflexions. J'y ai pensé ; j'y pense ; je ne l'ai pas résolue. J'espère bien que la bonne Providence suscitera une circonstance, un événement qui donnera la solution. Pour moi, je désire ardemment rentrer dans ma mission, parce que c'est mon poste. Hors de là, je suis comme un os déboîté, situation très peu agréable, mais bien faite pour la patience. Cependant, sois tranquille ; j'agirai toujours avec prudence. Mes désirs ne sont pas ordinairement la règle de ma conduite ; ils n'ont pas voix dans mon conseil, ni d'influence sur mes décisions. On désire tant de choses en ce bas monde ! Dieu nous conduit bien plus sûrement que notre imagination, que nos désirs et même que notre sagesse ! Qu'il est doux de s'abandonner ainsi à cette conduite de Dieu ! Pour moi, je suis toujours prêt, disposé à tout, dès que les circonstances m'auront fait connaître la volonté du Maître. Alors rien ne me détournera de ce chemin où l'on ne peut errer. Ce que Dieu veut, je le veux, c'est la seule liberté que je me reconnaisse ; liberté sainte, qui donne force et courage pour arriver au but ; liberté des enfants de Dieu, qui n'est pas tout à fait celle que le monde proclame, mais il est facile de comprendre qu'elle vaut mieux... »

Les membres de la légation crurent à tort que le courageux missionnaire allait reprendre immédiatement le chemin de sa mission. M. Brenier parut mécontent et menaça de faire revenir en Chine tous les missionnaires qui étaient restés en Corée.

Cette cruelle perspective déchira le cœur du pieux évêque, l'avenir lui parut un instant bien sombre. Que deviendrait sa mission désolée, si la France, par l'entremise du gouvernement chinois, en chassait les prédicateurs de l'Evangile ? Qui donc instruirait les fidèles et les gouvernerait ? qui leur administrerait les sacrements, source de force et de persévérance ? Sans doute, il y resterait encore des catéchistes zélés et fidèles ; mais malgré tout, ils n'étaient que de simples chrétiens ; pour vivifier et féconder leurs travaux, il fallait l'action du prêtre ; il fallait sa main pour bénir, sa parole pour absoudre et consacrer.

Mgr Ridel, afin de détourner l'orage, essaya de calmer les inquiétudes du ministre. Il lui montra qu'on avait mal interprété sa pensée. Car, après ce qui s'était passé, l'impossibilité d'un retour immédiat en Corée n'était que trop évidente.

Mais entre le retour immédiat et un abandon complet de sa chrétienté il y avait un abîme : Son désir unique était de conserver pour l'avenir une liberté d'action complète et de rester juge de l'opportunité.

Il exposa ensuite quels désastres aurait à subir sa mission, si le roi de Corée écoutait la demande du représentant de la France. Les satellites se mettraient de nouveau à la poursuite des missionnaires, saisiraient les chrétiens et les appliqueraient à la torture pour les forcer à dénoncer les pères. Ceux-ci ne trouveraient d'asile que dans les montagnes et se verraient bientôt

exposés à mourir de froid, de faim, ou de la dent des bêtes féroces. En un mot, on exposerait les chrétiens à toutes les horreurs d'une cruelle persécution.

« Je vous en supplie, disait en terminant le vénérable évêque au nom du dévouement que vous avez pour les missionnaires, ne poussez pas la chose à ce point. Contentez-vous d'exiger que les missionnaires aient la vie sauve, s'ils sont pris. N'exigez pas qu'on les recherche, qu'on les poursuive, et qu'on les arrache à leur saint ministère pour les ramener en Chine.

« Vous me confiez que vous faites des efforts pour obtenir un traité avec la Corée; nous le désirons depuis longtemps. Puissiez-vous réussir ! Pour ma part, je serais heureux que la France fût la première à traiter. Nous aurions tout lieu de compter sur votre bienveillance pour obtenir par ce traité, une liberté complète. Nos chrétiens indigènes aiment la France depuis si longtemps ! Aujourd'hui ils tournent vers elle leurs regards; en elle reposent leurs espérances. »

On parût écouter les prières du vicaire apostolique. La France n'empêcha pas les missionnaires d'accomplir dans ce pays inhospitalier leur œuvre de régénération et de salut. Ce n'était pourtant pas la fin de la lutte.

Mgr Ridel, à peine remis des souffrances qu'il avait endurées pendant sa longue captivité, fut obligé de prendre le chemin du Japon. Depuis deux ans, l'un de ses missionnaires, M. Coste, résidait à Yokohama et dirigeait l'impression des livres coréens. Cet infatigable travailleur donnait sans compter, son temps, sa peine et son talent. Cependant, malgré les ressources prodigieuses de son esprit, il était parfois arrêté par les difficultés d'une langue dont il n'avait pu encore

pénétrer tous les secrets. Pour l'exécution d'un semblable travail, toute correspondance même la plus active était insuffisante ; la difficulté des communications retardait sans cesse l'achèvement d'une œuvre impatiemment attendue.

De plus, si les événements de Corée avaient excité la vigilance des satellites sur les frontières de la Mandchourie au nord, les obstacles s'aplanissaient dans le sud. Des relations nouvellement établies entre le Japon et la Corée offraient à Mgr Ridel des avantages précieux ; il se hâta de les mettre à profit.

Durant ce long voyage, les sympathies, la respectueuse vénération de tous entourèrent le confesseur de la foi.

A Tokio, le gouvernement lui réservait le meilleur accueil. On lui promit de n'épargner aucun soin pour améliorer le sort de ses missionnaires et de ses chrétiens. Grâce à la haute intervention de M. Térashima, ministre des affaires étrangères, le consul japonais résidant à Fousan se chargerait lui-même de faire parvenir aux missionnaires les lettres et les objets qu'on lui remettrait pour eux. Par cette voie, il devenait donc facile d'envoyer en Corée le vin de messe, les saintes huiles, les objets de piété, avec l'argent nécessaire aux frais du culte et de la mission.

Ce magnifique résultat encouragea Mgr Ridel à implorer le gouvernement japonais en faveur de ses enfants. Il lui demanda d'être son intermédiaire auprès du roi de Corée et de réclamer pour les chrétiens la liberté qu'on leur accordait au Japon. L'amour-propre des Japonais fut flatté de cette prière ; le ministre fit pour l'avenir les plus belles promesses. Sans doute, ces promesses n'étaient encore que des paroles,

mais elles permettaient au missionnaire de renouveler plus tard la même demande.

La liberté de prêcher l'Evangile, et d'arborer la croix sur la terre coréenne, c'était le rêve de notre apôtre. Hélas ! ce rêve il ne le verra pas se réaliser ici-bas ; Dieu réserve à un autre ce bonheur. Pour sa part d'héritage, il a reçu la lutte et la contradiction, il ne devra goûter en ce monde que les amertumes de la croix.

Heureux d'avoir atteint son but au Japon, Mgr Ridel s'apprêtait à revenir en Chine, lorsqu'une lettre de M. Blanc lui annonça qu'un de ses missionnaires, M. Deguette (1), était arrêté. Chose extraordinaire ! les

(1) Nous apprenons la mort de M. Deguette.

Au commencement d'avril 1889, Mgr Blanc appelait M. Deguette à la capitale. Le missionnaire se rendit immédiatement à l'invitation de son évêque ; mais le lendemain de son arrivée à Séoul, il tombait malade et mourait quelques jours après.

M. Victor-Marie Deguette naquit à Pont-sous-Avranches, le 7 août 1848. Il quitta la France le 27 février 1876 et arriva en Mandchourie au moment où Mgr Ridel se préparait à retourner en Corée. Il s'embarqua le lendemain de son arrivée à Notre-Dame-des-Neiges ; il n'eut même pas la peine de déboucler ses malles.

M. Poisnel, missionnaire de Corée et compatriote de M. Deguette a dit, dans une très intéressante notice, les travaux et les vertus de ce vaillant missionnaire. Nous reproduisons ici les dernières lignes de ce travail, en faisant connaître le missionnaire elles donnent aussi une idée des progrès faits par la religion catholique en Corée :

« Dès que la nouvelle de la mort du P. Deguette se fut répandue, tous les chrétiens de la capitale vinrent prier auprès de ses restes, avec l'empressement de la douleur la plus filiale, mais aussi de la plus chrétienne résignation. La chambre, où fut exposé pendant deux jours son corps, revêtu des ornements sacerdotaux, ne désemplit ni le jour ni la nuit. La cérémonie funèbre qui eut lieu le 2 mai, à dix heures du matin, à la Mission catholique, colline de Tjyong-hyen, donna lieu à une manifestation imposante, non seulement de la part des chrétiens indigènes, mais aussi des résidents étrangers qui tinrent à don-

satellites n'avaient pris que trois ou quatre chrétiens dans un village qui en comptait plus de cent. Ils avaient même contraint les autres à fuir, leur permettant d'emporter tout ce qu'ils voudraient.

La missive de M. Blanc, avant d'arriver au Japon, avait passé par N.-D. des Neiges. En apprenant la captivité de M. Deguette, le procureur de la mission

ner à Mgr Blanc, en cette circonstance, un témoignage de leur sympathie. A la messe des funérailles assistaient les représentants de six puissances étrangères : Angleterre, Allemagne, Etats-Unis, Russie, Chine et Japon, sans compter la France. M. Collin de Plancy, commissaire du gouvernement français en Corée, tint à venir en costume officiel, et à suivre le convoi funèbre, qui traversa, croix en tête, toute la capitale, au milieu d'une population païenne étonnée mais respectueuse. Le parcours était précisément celui qu'avaient suivi à diverses époques tous les martyrs. Le P. Deguette quittait cette ville de Séoul, où il était resté pendant quatre mois prisonnier du Christ, par cette même porte de l'Ouest, qu'il avait passée pour aller en exil, et il allait dormir son dernier sommeil à une lieue et demie de la capitale, en face de la plaine de Sai-nam-hte, et de l'arène sur laquelle étaient tombées, avec plus de gloire, mais avec moins de peine peut-être, les victimes de la persécution de 1866. C'est là, en un lieu nommé Sam-ho-tjyang, que repose le regretté P. Deguette, en attendant la résurrection glorieuse.

« La mission de Corée a perdu en lui un de ses plus saints et meilleurs ouvriers, et elle l'a perdu au moment où, par son expérience et des gens et des choses, par sa connaissance de la langue, il paraissait le plus nécessaire. Il laisse un vide qui ne pourra être de sitôt comblé. Homme de foi, d'oraison, de travail, l'ami que nous pleurons était pour tous un soutien et un modèle. Mort à tous les intérêts terrestres, et ne vivant que pour les âmes, ennemi de la louange et du bruit, d'une piété tendre sans affectation, d'une délicatesse de conscience extrême, sans scrupule, généreux jusqu'au sacrifice, cœur ardent, ami dévoué, saint prêtre, missionnaire dans toute la force du terme, on peut dire, sans craindre d'excéder dans la louange, qu'il fut toujours l'homme apostolique, tel que l'Eglise le désire pour le salut des peuples. »

(Extrait du compte rendu des travaux de la Société des Missions étrangères.)

de Corée s'empressa d'en avertir M. Patenôtre, successeur, depuis quelques jours, de M. Brenier de Montmorand à la légation de Pékin. Il réclamait avec instance sa bienveillante intervention près du gouvernement chinois. Les ministres du Fils du Ciel, jaloux de toute influence étrangère, se montrèrent d'abord difficiles, mais cependant finirent par céder. Leur démarche fut couronnée d'un succès d'autant plus grand que le roi de Corée semblait n'attendre que leur intervention dans cette affaire pour renvoyer le missionnaire en Chine.

Cet événement aurait dû éclairer nos diplomates de Péking, leur montrer que l'influence de la France grandissait toujours, et qu'à Séoul, malgré le mépris qu'on avait pour les étrangers, on comptait maintenant avec elle. Malheureusement, ils fermèrent les yeux à l'évidence : loin d'écouter les conseils patriotiques d'évêques et de prêtres enfants de la France, ils préférèrent suivre l'avis d'un prince et de quelques ministres chinois. En agissant ainsi, ils facilitaient leur tâche, mais ils retardaient pour la Corée les progrès de l'Evangile et de la civilisation ; ils enlevaient à leur patrie l'honneur de venir avant l'Allemagne, avant l'Angleterre et la Russie, planter son drapeau sur cette terre qui avait déjà bu tant de sang français.

CHAPITRE XIII

Coup d'œil sur les derniers événements de la Corée. — Captivité de M. Deguette. — Sentiments du roi et de la reine de Corée. — Les diplomates font toujours de la diplomatie. — Difficultés douloureuses pour Mgr Ridel. — Il y a du diable là-dessous. — M. Blanc et ses confrères ne veulent pas abandonner leurs chrétiens. — Lettre de Mgr Ridel au cardinal Siméoni.

PENDANT que Mgr Ridel retourne en Chine, jetons un coup d'œil sur les événements qui viennent de se passer en Corée.

La persécution qui avait commencé par l'arrestation de l'évêque ne fut pas de longue durée. Plusieurs chrétiens succombèrent néanmoins dans les prisons de la capitale ou périrent de la main du bourreau. Beaucoup de néophytes, pour échapper aux plus mauvais traitements, durent chercher un refuge dans les profondeurs des forêts ou sur le sommet des montagnes, et vivre, pendant un hiver rigoureux, sans ressources et sans abri. Les missionnaires eux-mêmes furent poursuivis, traqués comme des bêtes fauves ; les anges seuls furent témoins de ce qu'ils eurent à endurer.

Mais Dieu, qui veillait sur son œuvre, apaisa la tempête et permit à ses apôtres de reprendre l'adminis-

tration des districts, un instant interrompue. Sept à huit mille fidèles eurent le bonheur de recevoir les sacrements; plusieurs centaines de catéchumènes furent baptisés.

Après une campagne aussi pénible que fructueuse, les missionnaires se reposaient de leurs fatigues et la confiance commençait à renaître, lorsque, au mois de mai 1879, un traître livra M. Deguette aux satellites. Cette trahison jeta le trouble dans le pays et la désolation parmi les chrétiens.

Le prisonnier fut conduit à Séoul et remis entre les mains des préfets de police. En apprenant l'arrivée du missionnaire dans sa capitale le roi parut très irrité. Sans le prévenir, on lui mettait sur les bras une affaire épineuse que l'intervention probable de la Chine et du Japon compliquerait encore. On dit même qu'il s'écria : « Puisque vous arrêtez les Européens, pourquoi ne les avez pas tous amenés ici ! Tout le monde sait que parmi eux, il y en a un qui s'appelle Paik, et l'autre Tieng. » Puis il révoqua aussitôt les deux préfets de police.

La captivité de M. Deguette dura quatre mois. Loin de le maltraiter, les mandarins s'étudièrent à adoucir son sort. Chaque jour, par leur ordre, on lui apportait une nourriture convenable ; souvent même, ils y faisaient ajouter des douceurs inconnues dans les cachots de la Corée.

Cependant le captif tomba malade. Des remèdes lui furent administrés, et les satellites lui procurèrent tous les soins dont ils étaient capables. Ils firent transporter le missionnaire de sa cellule dans un appartement plus spacieux, et mirent à sa disposition trois chambres et une cour où il pouvait se promener à l'aise.

Cette conduite du gouvernement coréen à l'égard d'un Européen, le mécontentement du roi à la nouvelle de cette arrestation, la révocation des préfets de police, le calme relatif dont jouissaient en ce moment les missionnaires et les chrétiens, tout cela n'indiquait-il pas une transformation complète dans les idées de la cour ?

Ces dispositions n'étaient ignorées de personne. Depuis plusieurs mois, dans les villes et dans les villages on ne parlait que de la religion chrétienne. Ce genre d'entretien excitait la verve des lettrés et des beaux esprits ; à leurs objections les pauvres gens répondaient : « Puisque le roi veut bien que l'on embrasse la religion catholique, pourquoi vous y opposez-vous ? Jadis on tuait ceux qui la pratiquaient, cependant les chrétiens continuaient à l'observer, il faut donc qu'elle ne soit pas très mauvaise. » Presque partout, les mandarins évitaient de molester les chrétiens ; ils savaient que plusieurs bourgades n'étaient habitées que par eux, et cependant leurs satellites, bien renseignés, traversaient ces localités sans désordre ni tracasseries. Evidemment cette absence de zèle des fonctionnaires coréens ne s'expliquait que par des ordres venus de la capitale.

« Malgré l'arrestation de M. Deguette, écrivait M. Blanc, nouvellement nommé provicaire apostolique, notre situation est relativement bonne, je suis porté à croire qu'on nous laissera tranquilles et qu'on ne mettra plus de satellites à notre poursuite. Si, en route, nous rencontrions MM. les prétoriens, nous serions arrêtés et probablement reconduits en Chine ; mais il n'y aurait pas pour cela de persécution générale. »

Après avoir examiné longuement les difficultés d'un nouvel envoi de missionnaires et les besoins pressants de la chrétienté, M. Blanc terminait ainsi :

« J'y ai bien réfléchi, je crois qu'il n'y a pas plus de danger à courir cette année que l'année dernière. Nos néophytes, au milieu des maux qui les ont accablés, ont besoin du secours d'en haut ; la grâce des sacrements fortifiera leur foi, accroîtra leur courage, adoucira leurs douleurs, et de nouvelles générations de saints et de martyrs sortiront des ruines de cette Eglise désolée. Et puis, si le divin Maître permet que nous tombions entre les mains de nos ennemis, à la grâce de Dieu ! Mais j'espère que les choses n'en arriveront pas là. »

L'avenir se présentait donc sous les plus riantes espérances. Jamais, depuis l'établissement du christianisme en Corée, la situation des missionnaires, quoique très pénible encore, n'avait été meilleure. La moindre des démarches de la part du gouvernement français pouvait, à cette heure, donner une liberté complète aux chrétiens et aux prédicateurs de l'Evangile. Malheureusement, nos ministres plénipotentiaires ne tinrent aucun compte des lettres de Mgr Ridel, et laissèrent passer sans profit ce moment favorable. En même temps, ils perdaient une occasion unique d'établir entre la France et la Corée des relations commerciales et diplomatiques.

En effet, on annonçait d'importantes réformes dans toutes les administrations coréennes. Le gouvernement, qui, jusqu'à ce jour, avait fait tous ses efforts pour conserver les anciennes coutumes et rester isolé, paraissait désireux d'inaugurer une politique différente. Le jeune roi, quoique d'un caractère très faible, sem-

blait partisan de ce progrès ; et cependant, il n'avait personne dans son entourage capable de le renseigner sur la situation de l'Europe ou de l'Amérique. La reine semblait se donner tout entière au luxe et aux plaisirs, mais, sous ces dehors frivoles, elle cachait une grande habileté. Elle admirait les intentions de son mari et les encourageait de tout son pouvoir. En même temps, le père du roi, qui témoignait le plus profond dédain pour toutes les améliorations que l'on désirait introduire dans les affaires de l'Etat, trouvait en elle un adversaire résolu.

Nous insistons sur ce fait, car il marque dans le chemin de la civilisation une étape importante pour le peuple coréen : et ce sera l'honneur de ces deux jeunes souverains d'avoir mis un terme à cette politique haineuse de leurs prédécesseurs, qui fatalement aurait causé la ruine de leur pays. Espérons qu'en l'ouvrant bientôt au commerce international et à la civilisation chrétienne, ils sauveront son indépendance menacée par ses redoutables voisins du nord. Car, il suffit de jeter les yeux sur une carte de l'Asie pour constater que ce petit royaume occupe une place stratégique de premier ordre, et qu'il n'est pas possible que les puissances de l'Europe, de l'Amérique, le laissent tomber sous la domination de la Chine ou de la Russie.

D'un autre côté, les Japonais, dont les relations commerciales avec la Corée ne dataient que de quelques années, déployaient la plus grande activité pour étendre leur influence dans ce pays. L'on peut dire que, malgré plusieurs échecs, ils réussirent dans une certaine mesure. En effet, vers la fin de 1879, ils obtenaient des concessions importantes :

un second port ouvert, un troisième sur le point de s'ouvrir, offraient à leur commerce un excellent débouché pour beaucoup de produits dont l'écoulement n'était pas facile chez eux.

C'était donc l'heure où les nations de l'Europe, la France et l'Angleterre surtout, devaient songer sérieusement à obtenir pour leurs nationaux le libre commerce avec la Corée, tout au moins par quelques ports. Il devenait alors possible, même dans un traité de commerce, d'introduire une clause spéciale en faveur de la liberté religieuse.

Si les représentants de la France à Pékin l'avaient voulu, une ère de paix et de prospérité s'ouvrait en ce moment pour ce pays, la France retrouvait son influence, et le triomphe de l'Evangile était prochain.

Mais lorsque Mgr Ridel revint en Chine, de nouvelles difficultés l'y attendaient, difficultés plus grandes, et surtout plus douloureuses parce qu'elles venaient de la France.

J'arrivai à Tien-tsen, écrit-il à M. Blanc, au mois d'octobre 1879. Aussitôt je reçois de la légation française l'ordre de ne pas me présenter à Pékin. On me défend de retourner en Mandchourie, et même de songer à la Corée. Je passe outre et je suis à N.-D. des Neiges. — Je me demande ce qu'on veut faire, et ce qu'on va faire. J'attends. Avec cela, comptez donc sur l'appui des hommes ! Heureusement, il nous reste le bon Dieu ! Ah ! toujours ne mettons notre confiance qu'en lui seul ! C'est bien ma pensée. Mais dans de semblables conjonctures que faire pour le bien de notre mission ? »

En arrivant à N.-D. des Neiges, Mgr Ridel écrivait à sa famille :

« J'ai reçu des nouvelles de ma mission. Tous mes missionnaires circulent, travaillent et administrent les sacrements aux différentes chrétientés. Le courage ne leur manque pas, le travail non plus. Tout marche mieux qu'on ne l'aurait espéré. Quant à votre serviteur, il est de retour au petit village de Tcha-Kou, et dans un repos forcé.

« Tout autre peut-être se tirerait d'affaire; pour moi, je suis très embarrassé ; bien décidé cependant à tout ce qui sera possible. Je n'attends rien de ma faiblesse, mais tout du secours d'en haut. Une fois de plus je m'abandonne tout entier, sans réserve, entre les bras de la divine Providence. C'est le refuge du missionnaire. J'en ai fait mon asile et ma demeure. »

Le pieux évêque avait raison de ne s'appuyer que sur Dieu. Qu'attendre, en effet, d'un gouvernement persécuteur qui après avoir forcé les couvents, chassé les religieux, bannissait Dieu lui-même des casernes, des écoles et des hôpitaux ?

Il est vrai cependant, et nous nous faisons un devoir de le dire, les instructions qui arrivaient du ministère des affaires étrangères de Paris à la légation de Pékin étaient favorables aux missionnaires. Mais les diplomates font toujours de la diplomatie : ils regardent où le vent souffle, et tâchent de deviner les vraies intentions de leurs maîtres. Ces intentions, l'un des membres les plus influents du parlement d'alors nous les a fait connaître, lorsque, deux ou trois ans plus tard, nommé gouverneur général du Tonkin, il disait en partant : « Je me servirai toujours des missionnaires et ne les servirai jamais. »

C'est pour cela, sans doute, que la légation française à Pékin, loin de s'engager dans une entreprise cléri-

cale, condamnait par le plus odieux ostracisme Mgr Desflèches, évêque du Su-Tchuen oriental, à s'exiler de sa mission (1) ; elle prétendait même défendre aux évêques de Chine d'ordonner des prêtres indigènes et à Mgr Ridel de retourner en Corée.

Par bonheur, ceux qui donnaient de pareils ordres oubliaient que les prêtres et les évêques, dans les mandarinats de la Chine et du Japon, étaient beaucoup plus libres que les religieux en France, sous un gouvernement dit de liberté.

Il eût été d'une politique habile et conforme aux

(1) Le 5 septembre 1873, deux missionnaires du Su-Tchuen avaient été assommés dans le prétoire de Kien-Kiang et leurs corps traînés par la populace à travers les rues de la ville. Mgr Desflèches songea à tirer de ce douloureux événement le meilleur profit pour la propagation de la foi. Grâce à ses démarches, grâce à son habileté, M. de Rochechouart, chargé d'affaires de France à Pékin, MM. de Roquette, premier secrétaire, de Bezauce, chancelier, négocièrent auprès du vice-roi du Su-Tchuen un arrangement qui donnait une partie des satisfactions réclamées.

En 1876, malgré les traités et les promesses, une nouvelle persécution éclata dans un autre district du Su-Tchuen. Mgr Desflèches tint tête à l'orage. Mais les mandarins, jaloux de la prépondérance que l'évêque s'était acquise, formèrent le dessein de le perdre dans l'opinion et de le décourager. Ils usèrent de toutes les ressources de leur esprit : ruses, fourberies, insultes, mensonges, menaces, rien ne manqua. Le prélat tenait bon quand même. Alors les mandarins partirent pour Pékin, là, ils représentèrent que l'évêque du Su-Tchuen était un obstacle pour eux dans la direction des affaires.

Mgr Desflèches ne rencontra pas cette fois chez les représentants de la France l'appui sur lequel il avait droit de compter. Il fut obligé de céder et de partir pour Rome, où il arriva vers le milieu du mois d'août 1878. Sa justification fut facile. Le Souverain Pontife et les cardinaux lui témoignèrent la plus grande sympathie.

Un an plus tard, M. Bourrée, ministre de France à Pékin, publiait que Sa Grandeur était « la très innocente victime des mandarins ».

intérêts de la France de fermer l'oreille aux plaintes comme aux conseils toujours perfides de la Chine, de soutenir au contraire les missionnaires et d'encourager leur zèle.

On savait, dans la circonstance spéciale qui nous occupe, qu'eux seuls, malgré les plus terribles lois, avaient franchi les frontières du royaume coréen, qu'eux seuls connaissaient les aspirations des chrétiens et les tendances de la cour. Il était donc naturel, comme nous l'avons déjà dit, que leur avis pesât dans un conseil français, autant, pour le moins, que les désirs d'un prince Kong ou les raisons d'un ministre du tribunal des Rites:

Malheureusement Mgr Ridel n'avait pas eu la bonne fortune de plaire aux membres de la légation de Pékin. N'avait-il pas demandé pour sa mission la protection du gouvernement japonais? En second lieu, on lui reprochait de n'avoir pas lui-même réclamé l'intervention de M. Patenôtre pour obtenir la délivrance de M. Deguette, mais d'avoir laissé ce soin au procureur de sa mission. Graves, très graves sujets de plaintes! Aussi notre cher missionnaire fut-il représenté à Paris comme un personnage remuant, d'un zèle intempestif, et causant à la politique des diplomates de l'Extrême-Orient des obstacles insurmontables.

Le gouvernement français chargea son ambassadeur de renouveler ses instances auprès du Saint-Siège. Il désirait obtenir que Mgr Ridel ne retournât plus en Corée et que les missionnaires qui se trouvaient alors dans ce royaume fussent obligés d'en sortir. Pour faciliter leur retour, il promettait de mettre à leur disposition un sauf-conduit jusqu'en Chine.

Toutes ces démarches sont évidemment l'indice d'une grande inquiétude. Quelles craintes inspirait donc le séjour d'un évêque et de quelques missionnaires en Corée ? Aucun traité, aucune relation internationale n'existait entre la France et le gouvernement coréen, il était donc difficile qu'une complication diplomatique s'élevât entre les deux nations. Il pouvait arriver, il est vrai, que l'évêque et ses missionnaires fussent pris et jetés dans les cachots de Séoul, mais alors le ministre de France à Pékin restait libre de renouveler ses démarches en faveur des prisonniers ou de refuser son intervention. La difficulté se bornait là. L'embarras n'était pas plus grand si les missionnaires succombaient. Dans ce cas, le gouvernement français aurait recours à une vieille tactique : il demanderait compte à la Corée du sang versé, s'il y voyait son intérêt ; sinon, il fermerait les yeux. Jamais les martyrs n'ont été vengés autrement. D'où venait donc cette opposition systématique à l'œuvre de Mgr Ridel ? M. Bourrée, successeur de M. Patenôtre à Pékin, nous donne une excellente réponse. Quelques mois plus tard, dans une situation à peu près semblable à celle que nous rapportons, cet habile diplomate constatait la rouerie des ministres chinois et il disait : « *Il y a du diable là-dedans ; il se remue, tant mieux, c'est qu'il a peur.* »

Oui, voilà le véritable auteur et la véritable cause de tous les obstacles semés sur la route du vénérable évêque de la Corée. Le démon est attaqué dans ses derniers retranchements ; il a peur, et l'on conçoit sa frayeur. Il sait que l'Eglise, son immortelle ennemie, n'a pas encore achevé ses conquêtes, et que la plénitude des nations doit entrer dans son bercail. Or, de

tous les peuples de l'Asie, la Corée seule n'a pas encore arboré la croix au-dessus de sa capitale. Mais la victoire de Jésus-Christ est prochaine. Satan le devine ; voilà pourquoi il se remue à Séoul, à Pékin, à Paris et à Rome.

A Rome, grande fut la surprise du cardinal Siméoni en entendant l'ambassadeur de France exprimer les désirs de son gouvernement : on lui demandait à lui, prince de l'Eglise, préfet de la Propagande, de mettre obstacle à la prédication de l'Evangile dans le royaume de Corée.

« J'ai refusé, disait plus tard le cardinal, j'ai refusé absolument. Mais pour être agréable au gouvernement français j'ai promis que Mgr Ridel ne rentrerait qu'après avoir reçu nos instructions et que si les missionnaires voulaient sortir de la Corée, la Propagande demanderait l'intervention de la France. Pour ce qui concerne l'évêque, le jour où il croira qu'il doit entrer dans sa mission, il n'en sera certainement pas empêché par le Saint-Siège. »

Les trois missionnaires alors en Corée furent informés qu'on leur obtiendrait un refuge en Chine, s'ils jugeaient à propos d'abandonner spontanément leurs chrétiens.

M. Blanc répondit au nom de ses confrères et tint le langage qu'on attendait d'eux :

« Venus en Corée pour Dieu et avec l'appui qu'il promet à ceux qui l'aiment et le servent, nous ne pouvons, outre mesure, nous arrêter à ce que peut dire et faire le gouvernement. La seule grâce que je demande chaque jour est celle de mourir sur le champ de bataille, après y avoir consumé mes forces et ma vie.

« J'ajoute que mes deux confrères sont animés des mêmes sentiments, et ne sont pas près de quitter la Corée par voie diplomatique. »

D'un autre côté, Mgr Ridel, en apprenant la décision de la Propagande, s'empressa d'écrire au cardinal préfet et de lui demander une autorisation qui, à tout moment, pouvait devenir nécessaire. Nous citons cette magnifique lettre tout entière :

N.-D. des Neiges, 18 mars 1880.

« EMINENCE,

« La mission de Corée s'est fait remarquer jusqu'ici par la foi de ses fidèles, leur courage et leur attachement à la religion catholique, même au milieu des cruelles persécutions qui ont ensanglanté cette pauvre chrétienté.

« Le plus grand malheur que puissent redouter les chrétiens de ce pays, c'est de se voir privés de leurs pasteurs.

« Un grand nombre le comprend. Sans parler des efforts tentés autrefois pour obtenir des missionnaires, ne les a-t-on pas vus, ces dernières années, entreprendre de longs voyages, supporter les plus dures fatigues et s'exposer à tous les dangers pour introduire de nouveau les pères dans leur pays.

« Ceux-ci, une fois rentrés, se sont empressés de réunir les chrétiens, de les instruire, de réveiller la foi dans ces âmes privées depuis si longtemps de secours religieux.

« La grande difficulté était de modérer l'ardeur de ces chers néophytes, dont l'empressement pouvait compromettre la sécurité du missionnaire. Tous, en effet,

voulaient voir le père, l'entendre et recevoir aussitôt les sacrements, afin d'y puiser la foi, la force et le courage.

« Cet élan se continue. Le missionnaire n'a de repos ni jour ni nuit, et, malgré la persécution, malgré les menaces et les dangers, un certain nombre de païens reconnaissent la vérité de la religion, abandonnent leurs pratiques superstitieuses, s'instruisent et reçoivent le baptême. Tous les chrétiens regardent le missionnaire comme un ange envoyé de Dieu pour les consoler, les soutenir, guérir leurs misères, et les conduire au ciel, où ils ont le désir et le ferme espoir de parvenir.

« Est-ce dans de telles conditions que des pères abandonneraient leurs enfants, que des pasteurs quitteraient leurs brebis, que des missionnaires laisseraient leurs néophytes ?

« Mes collaborateurs qui sont en Corée succombent sous le poids de leur ministère, mais loin de se plaindre ils portent leur croix avec résignation, même avec joie, et se félicitent de la part d'héritage que Notre-Seigneur leur a départie.

« Je suis persuadé qu'ils sont loin de songer à quitter le pays, tant que leurs forces leur permettront de mener cette dure existence.

« Ceux qui se préparent à partir, connaissent les souffrances, les délaissements et les dangers qui les attendent. Ils n'ont cependant qu'un désir, aller au secours de leurs frères pour vivre et mourir suivant le bon plaisir de Dieu, au milieu de ces chers chrétiens. C'est dans ces circonstances que je reçois de Messieurs les directeurs de notre séminaire de Paris, une lettre qui me communique l'ordre de Votre Eminence.

« Toujours disposé à obéir à la sacrée Congrégation, je courbe humblement la tête et me soumets avec résignation et bonheur, car au fond de mon cœur je ne trouve qu'un sentiment, faire en tout et toujours la sainte volonté de Dieu. Or, ici je n'ai aucun doute, c'est bien la volonté de Dieu, puisque c'est un ordre de Rome.

« Jusqu'à présent, j'ai différé avec prudence, maintenant j'attends avec patience. Je ne peux prévoir le moment de mon retour, mais l'heure favorable peut se présenter bientôt.

« Ne pas profiter de cette occasion, serait une calamité pour la mission de Corée. Aussi pour éviter autant que possible tout retard préjudiciable aux intérêts de mon vicariat, je m'empresse d'avertir Votre Eminence, que j'ai l'intention de rentrer en Corée dès qu'une voie s'ouvrira. Néanmoins, avant de mettre à exécution mon projet, j'attendrai les instructions que la Sacrée Congrégation voudra bien me donner. J'ai tout lieu de penser qu'elles seconderont mes desseins.

« Il me semble inutile d'exprimer ici toutes les raisons graves qui m'appellent au poste qu'on a bien voulu me confier. Qu'il me suffise de dire que la pauvre Eglise de Corée commence à peine à se relever des ruines qu'ont amoncelées la persécution et la privation de tout secours spirituel ; que l'abandonner de nouveau, ce serait l'anéantir. Ces infortunés chrétiens ont droit comme les autres, et même plus que les autres parce qu'ils sont plus malheureux, à notre dévouement et à l'affection de Votre Eminence, dont la sollicitude s'étend à tous les missionnaires.

Voyez donc, je vous prie, ces pauvres chrétiens

coréens prosternés à vos pieds ; leur évêque, leurs missionnaires se joignent à eux et vous conjurent d'écouter favorablement leurs prières. »

Dans la réponse du Préfet de la Propagande, on lit avec bonheur les témoignages d'estime et de confiance que le cardinal se plaît à donner au vénérable confesseur de la foi, et les éloges qu'il décerne à son zèle et à son dévouement. « Je vois en vous, lui dit-il, le bon Pasteur prêt à donner sa vie pour ses brebis. Je ne sais quels éloges donner à votre générosité ; car c'est cette même générosité qui porta les apôtres à convertir le monde et rendit les martyrs invincibles. »

« La Sacrée Congrégation de la Propagande, qui n'est pas à proximité de juger ce qui est le plus utile dans le Seigneur, ne vous ordonne ni ne vous refuse de rentrer en Corée. Elle s'en rapporte entièrement à votre jugement et à votre prudence. » (1)

C'était tout ce que la Sacrée Congrégation pouvait se permettre dans une affaire si délicate. La copie de ce document officiel fut sans doute remise à l'ambassadeur de France. Aussi, plutôt pour plaire à ce dernier que pour tracer une ligne de conduite au vicaire apostolique, le cardinal ajoutait : « Je vous recommande, toutefois, pendant que vous songez aux moyens d'effectuer votre retour, de veiller à ce qu'un

(1) « *Video pastorem bonum qui animam suam ponit pro ovibus suis. Nescio quibus laudibus tantam tui animi generositatem efferre, ea enim eadem est quæ apostolos ad mundi conversionem adduxit, atque martyres invictos effecit.* »

Nihilominus hæc S. Congregatio de Propaganda fide, cum in tantâ locorum distantiâ impar sit ad judicandum quid magis in Domino expediat, neque jubet te Coream redire, neque hanc veniam tibi concedit, sed omnia prorsus tuæ prudentiæ et arbitrio relinquit.

zèle trop ardent ne vous fasse pas affronter des périls certains. Vous n'ignorez pas quels dommages et quelles persécutions pourraient en résulter pour les chrétiens de cette contrée. (1) »

L'évêque de Corée comprenait mieux que personne les difficultés de sa situation et les inconvénients d'une démarche trop hâtée ; mais si une circonstance favorable se présentait d'une manière imprévue, son devoir serait nettement tracé.

(1) *Oro tamen quatenus de reditu cogites, ne nimio zelo correptus imprudenter te periculis objicias certissimis ; nam optime noscis ex hoc quot damna et persecutiones coadunari possint super illâ catholicorum communitate.*

CHAPITRE XIV

Mgr Ridel encourage et dirige les missionnaires restés en Corée. — L'œuvre du secours aux captifs. — Création du collège *des vieux*. — M. Blanc demande du renfort. — Mort du P. Richard. — Départ de MM. Mutel et Liouville pour la Corée. — Tribunal ecclésiastique en Corée. — Mgr Ridel professeur de huitième.

PENDANT que l'on s'occupait à Paris et à Rome de la mission de Corée, Mgr Ridel suivait d'un regard plein de sollicitude les travaux de ses missionnaires. Il entretenait avec eux de fréquentes correspondances, et ressentant leurs angoisses, prenant part à leurs joies et à leurs succès, il les encourageait avec la bonté et l'autorité d'un père.

« Nous sommes entre les mains de Dieu, leur disait-il, des instruments que sa providence peut employer ou briser selon son bon plaisir, et pour sa plus grande gloire. Or, nous ne voulons ici-bas que cette gloire de notre Maître et que l'accomplissement de sa sainte volonté; soyons donc toujours soumis, abandonnons-nous avec confiance et amour à sa sainte providence. Pas un cheveu ne tombe de notre tête sans sa permission. »

« Dieu veut par nous sauver la Corée. Pour cette

œuvre sainte, s'il faut souffrir, s'il faut mourir, c'est continuer l'œuvre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est acquérir un poids immense de mérite pour l'éternité. C'est sur nous que Dieu a jeté les yeux pour un ministère si auguste et si grand. Quelle belle vocation ! et comment assez nous humilier et dire au Seigneur notre reconnaissance ?

« Vous savez comme je vis de votre vie ? Je compatis à vos peines et à vos souffrances. J'ai été obligé de vous quitter et de vous abandonner dans les angoisses et les alarmes, mais, chaque jour, je vous place amoureusement dans le cœur de Jésus. Vos lettres me font connaître votre position ; je bénis Dieu qu'elle soit relativement bonne ; jusqu'ici, vous avez eu à souffrir, mais vous avez été courageux et vaillants. J'en remercie Notre-Seigneur ; il me semble l'entendre dire à chacun de vous : *Euge, serve bone.* Courage, bon serviteur. Moi aussi je redis avec Lui : *Euge, euge,* courage ! courage ! Bientôt, vous entendrez son miséricordieux appel : *intra in gaudium,* entrez dans la joie et le bonheur : car les souffrances et la croix de Jésus, c'est le chemin qui mène à la résurrection et à la gloire. *Per passionem ejus et crucem ad resurrectionis gloriam.* »

Déjà, par sa généreuse initiative, une œuvre nouvelle, l'œuvre du secours aux captifs avait été fondée ; elle prospérait dans toute la chrétienté. Les fidèles, malgré leur dénûment, se cotisaient entre eux pour leurs frères prisonniers, tandis que les plus intrépides s'abouchaient avec des satellites ou des païens influents, et tantôt par des flatteries, tantôt par des largesses, arrivaient à soulager ceux qui confessaient généreusement Jésus-Christ dans l'horreur des ca-

chots. Cette générosité des uns et ce dévouement des autres rappellent les scènes les plus touchantes du christianisme naissant.

Une autre pensée préoccupait encore Mgr Ridel. En ce moment la moindre tentative en Corée, faite avec un peu de fermeté par les nations de l'Europe, aurait été couronnée de succès. Disons plus, cette démarche aurait répondu aux secrets désirs du gouvernement coréen, qui de lui-même ne pouvait rompre, ni trop vite ni trop ouvertement, avec les traditions séculaires du pays. Mais la France ou les autres puissances de l'Occident profiteraient-elles de ces dispositions favorables ? Le passé ne garantissait pas cette espérance. Dès lors, la paix relative dont jouissait la chrétienté dépendait d'une révolution de palais; et il était à craindre que, dans un avenir plus ou moins lointain, l'ère des persécutions ne recommençât et ne plongeât de nouveau dans les plus grands malheurs cette mission infortunée. Les missionnaires actuellement dans le pays pouvaient donc disparaître un jour, comment les remplacer ? Ou bien, et c'était déjà une réalité du moment, leur petit nombre ne leur permettrait pas de suffire au travail. Dans ces conditions, l'idée de créer le plus vite possible un clergé indigène se présenta naturellement à l'esprit du pieux évêque.

Les prêtres indigènes en effet, échappent plus facilement aux recherches des satellites; dans leur langage, dans leur physionomie, rien ne les trahit. Enfants du pays, ils en parcourent tous les sentiers sans secours et sans guide; d'une chrétienté dans une autre, ils portent aux fidèles les consolations de leur saint ministère sans péril pour personne. Aussitôt

que le calme se fait, ils sont là, prêts à réparer les ruines, ou à soutenir une ferveur excitée par les combats.

Déjà en 1876, à Notre-Dame des Neiges et plus tard en Corée, Mgr Ridel avait recueilli des enfants dans l'espoir de fonder un collège. Malheureusement la persécution avait dispersé les maîtres et les élèves. Mais un premier insuccès n'était pas de nature à décourager notre apôtre.

Aussi, loin d'abandonner son projet, il le reprenait en 1880 sur une plus large échelle. Il ordonnait à ses missionnaires de rechercher parmi leurs plus vertueux catéchistes ceux qui, voulant bien se consacrer au service de Dieu, paraissaient les plus dignes de cet honneur. En Chine on leur enseignerait les connaissances théologiques indispensables et les éléments du latin nécessaires pour la célébration des saints mystères et l'administration des sacrements.

Pour le moment, il ne fallait pas songer à faire des prêtres savants : ce qui importait avant tout, c'était de les former à la pratique des vertus sacerdotales, de leur inspirer le zèle, le dévouement et le courage qui conviennent à tous les prêtres, mais surtout à ceux qui exercent leur auguste ministère dans un pays aussi barbare.

L'éxécution de ce dessein était assurément difficile, mais le souvenir du vénérable Kim et du pieux Jean Tsoi, prêtres coréens, permettait d'en attendre d'excellents résultats.

« Cherchez donc écrivait le vaillant évêque à ses missionnaires, cherchez parmi vos chrétiens ceux qui vous paraissent dignes de parvenir au sacerdoce. Lorsque vous les aurez éprouvés, commencez à les

instruire et à les former à la pratique des exercices spirituels et aux vertus sacerdotales, fondement de tout. Qu'ils aient de vingt à quarante ans, et même, s'ils ont de grandes dispositions, acceptez-les jusqu'à cinquante ans.

Qu'ils soient libres de tout engagement, de bonnes mœurs, et qu'ils jouissent de la meilleure réputation dans le pays.

Qu'ils soient intelligents, instruits de la religion, qu'ils soient surtout vertueux, humbles, graves et pieux.

Après avoir tracé cette ligne de conduite pleine de sagesse, le grand évêque n'osant se fier à ses propres lumières écrivait le même jour, le 20 avril, à son provicaire.

« Sur le *collège des vieux* je vous demande votre avis comme sur tout autre sujet. Mais je vous laisse la plus grande liberté d'action pour ne pas vous gêner ni mettre entrave au bien que vous auriez en vue. Aussi, j'ai bien moins l'intention de vous donner des ordres que de vous indiquer une direction. Je fais ce que je peux et de mon mieux, mais je sais que je puis me tromper, je serais donc heureux de connaître votre avis.

« De plus, dans quelques années, bientôt probablement (car je sens que je me fais vieux), vous aurez à diriger la Corée, et je ne voudrais pas créer d'embarras à mes successeurs. J'agis ainsi dans un but d'avenir et pour le bien de la mission. Je voudrais vous consulter plus souvent, mais la correspondance n'est ni prompte ni facile. Encore une fois, je ne veux pas entraver votre action : vous êtes dans le pays, de fait vous dirigez la mission, et, je ne crains pas de le dire, votre direction a toujours été sage, prudente,

pour la plus grande gloire de Dieu. Je ne saurais assez vous en témoigner ma reconnaissance. Aujourd'hui je m'acquitte de ce devoir, vous le savez, avec toute la sincérité de mon cœur. »

M. Blanc répondait le 28 août suivant : « Mes confrères et moi nous ferons notre possible pour répondre aux vœux de Votre Grandeur, mais la chose n'est pas facile, au moins cette année. Ce ne sera que pendant l'administration que nous serons à même de chercher et de découvrir des sujets capables de faire partie de l'œuvre projetée. Lorsque nous les aurons trouvés, comment ferons-nous ensuite?

Vous le savez, Monseigneur, pendant plus de six mois, chacun de nous est occupé à la visite des chrétiens. Dans ces conditions, il est bien difficile que le missionnaire se charge de mener avec lui, de chrétienté en chrétienté, les aspirants au sacerdoce qu'il aura pu rencontrer. Quoi qu'il en soit, il est de notre devoir d'essayer ; plaise au divin Maître de bénir cette nouvelle fondation. »

Quelques semaines plus tard, les premiers élèves du *collège des vieux* prenaient le chemin de la Chine pour commencer leurs études. Mais en Corée, les missionnaires succombaient à la peine, et M. Blanc se voyait dans la nécessité de demander du secours.

« J'ai réfléchi de nouveau devant le bon Dieu, disait-il, j'ai tenu conseil de guerre, et maintenant je crois qu'il est de notre devoir d'entreprendre une nouvelle expédition cette année. Nos santés ne sont pas robustes ; pour moi, je suis à demi écloppé, mais j'irai tant que je pourrai ; s'il faut s'arrêter, on s'arrêtera. M. Doucet n'est guère plus solide. M. Robert seul, jouit d'une santé convenable. »

Lorsque cette lettre arrivait en Mandchourie, la petite communauté de N.-D. des Neiges se trouvait plongée dans le deuil. Le bon père Richard venait de rendre son âme à Dieu. Ce missionnaire à l'âme ardente, dont la douce piété et l'aménité de caractère faisaient la joie et l'admiration de tous, mourait en exil, loin de la France, qu'il aimait de l'amour le plus tendre, au seuil de la Corée, sa patrie d'adoption, vers laquelle il dirigeait chaque jour ses regards et les aspirations de son cœur.

Le soir même de sa mort, le 28 septembre 1880, Mgr Ridel écrivait la lettre suivante. Ces lignes tracées à la hâte, font aussi bien l'éloge du père qui les écrivait d'une main tremblante, que du missionnaire ou plutôt de l'enfant bien-aimé qui en était l'objet :

« Mes chers Amis,

« Quoique l'heure soit très avancée, et malgré les fatigues des jours qui viennent de s'écouler: je tiens à vous écrire moi-même au dernier moment. Unis comme nous le serons toujours par les liens de la charité, il est impossible que mes joies et mes afflictions ne soient pas les vôtres, et que les vôtres ne soient pas les miennes.

« Aujourd'hui, c'est une grande douleur que je vous annonce. Je sens que mon cœur déborde et que mes yeux se remplissent de larmes : je viens de perdre un de mes missionnaires.

« Ce cher père Richard que vous connaissiez, qui vous avait écrit, que vous aimiez, mon ami, mon compagnon, mon conseil, et plus que tout cela, mon enfant, n'est plus.

« Ce matin même il nous a quittés. Après une courte

maladie, endurée avec patience et résignation, son âme s'est envolée au ciel ! Car c'était un bon, un saint prêtre, dont la vie édifiante a été couronnée par une sainte mort.

« Nous sommes tous ici dans la douleur et la désolation ; cependant chacun se dit : puissé-je mourir de la sorte. Oui, cela a été pour nous une grande consolation d'avoir été témoins du calme, de la foi, de la confiance, de la résignation de notre cher confrère. Nous pleurons parce que nous avons fait la perte d'un ami, mais notre foi nous console et nous dit d'espérer que sa vie toujours édifiante, lui a mérité la couronne des élus.

« Nous prions néanmoins, et nous prierons beaucoup pour lui, vous n'oublierez pas de vous unir à nous pour demander à Dieu de le recevoir dans sa miséricorde, dans son saint paradis.

« Qu'ils sont heureux ceux qui meurent de la sorte, mais aussi comme il est bon, comme il est prudent d'être toujours prêt à répondre à l'appel de Dieu ! Quand on songe que quelques jours de maladie suffisent pour nous transporter dans notre éternité ! »

Malgré ce douloureux événement, le mois suivant, MM. Mutel et Liouville se mirent en mer pour répondre à l'appel de M. Blanc. Après une longue navigation qui faillit leur coûter la vie, les deux missionnaires abordèrent heureusement en Corée. Ces deux apôtres, pendant leur séjour à N.-D. des Neiges, s'étaient mis à l'étude de la langue coréenne avec une telle ardeur, qu'en arrivant sur la terre des martyrs, ils étaient prêts à se mettre en campagne.

M. Mutel, on ne l'a pas oublié, avait une mission spéciale. Aussi, bientôt l'on vit au sein même de la capitale de Corée, paraître devant un tribunal ecclésias-

tique régulièrement formé, les chrétiens qui avaient assisté à la mort de Mgr Berneux, de Mgr Daveluy et de leurs compagnons. Ils venaient dire, la main sur le saint Evangile, les actes et la mort héroïque de ces martyrs qu'ils avaient connus, leurs dernières paroles qu'ils avaient entendues.

On songea ensuite à mettre en lieu sûr les précieuses dépouilles des confesseurs de la foi, car malgré la vigilance des chrétiens, le hasard ou la trahison pouvaient les faire disparaître.

Les chrétiens qui avaient recueilli les reliques des martyrs vivaient encore. Sous la conduite de M. Blanc ils se rendirent au lieu de la sépulture, exhumèrent chaque corps séparément, et munirent chaque partie du corps d'une inscription spéciale et du sceau du provicaire.

Quelques mois plus tard, ces restes vénérés étaient remis entre les mains de Mgr Petitjean. Et maintenant c'est encore au Japon qu'ils reposent en attendant qu'il plaise à la sainte Eglise de les exalter et de les revêtir de la gloire qui couronnera dès ici-bas leurs travaux et leur martyre.

Après le départ des deux missionnaires, on fut longtemps inquiet à N.-D. des Neiges. En effet, à peine les deux voyageurs avaient-ils quitté le rivage, que le vent s'était mis à souffler avec furie. Cette effroyable tempête dura quatre semaines.

« Le voyage se fait ordinairement en douze ou quinze jours, raconte Mgr Ridel ; or, il y avait un mois que la barque chinoise était partie, et depuis, pas de nouvelles ! M. Deguette et moi nous n'osions nous parler de peur de nous communiquer nos craintes. Le vent du nord soufflait avec une violence qu'il est difficile

de s'imaginer, même quand on connaît les vents d'équinoxe sur les côtes de Bretagne. Il neigeait. On ne peut pas dire que la neige tombait ; emportée horizontalement par la tempête, elle allait s'accumuler sur le flanc des montagnes. En plaine, il n'en paraissait pas ; je me souviendrai toujours de ces longues journées et de ces nuits sans fin.

« Un soir, vers dix heures, je songeais encore tristements à mes deux missionnaires, quand un bruit se fit entendre à notre porte ; un charriot venait de s'y arrêter. Je me levai à la hâte, et je vis bientôt trois élèves coréens que M. Blanc nous envoyait. Depuis trois jours, ils étaient au port, mais la mer démontée rendait impossible tout débarquement. Après une journée en plein air sur le charriot, ils arrivaient transis de froid, pouvant à peine prononcer une parole. La barque chinoise qui a heureusement déposé MM. Mutel et Liouville en Corée nous les amène.

« Que Notre-Seigneur soit mille fois béni ! »

Depuis la mort du bon père Richard, M. Deguette remplissait la fonction de procureur de la mission de Corée, qui donc allait se charger de l'éducation des élèves coréens ?

Mgr Ridel va nous répondre.

« Enfin les classes ont commencé ce matin : me voici devenu professeur. J'ai trois élèves qui savent déjà lire et écrire, mais c'est tout. Nous avons commencé aujourd'hui par la première déclinaison, *mensa*. Mes fonctions de professeur me prennent beaucoup de temps, car j'ai tout à faire, grammaire et dictionnaire aussi ; pour vous écrire, je suis obligé de prendre sur la nuit. » (*Lettre du 10 octobre 1880*).

Les nouveaux élèves soutenus, guidés par l'affection

et le talent d'un pareil maître, trouvaient naturellement leur tâche facile et se livraient courageusement aux études les plus arides. L'illustre évêque avait pris à cœur ses nouvelles occupations de professeur, et quelques mois plus tard il écrivait : « Mes élèves sont en huitième, ils vont bien et commencent à traduire de petites phrases en latin. » Enfin, il ajoutait avec une humilité touchante : « Les deux plus jeunes réussiront, ils auraient déjà fait de plus grands progrès s'ils avaient un meilleur maître. »

Pendant que le vicaire apostolique de Corée se faisait modeste professeur de huitième, la renommée jetait sur son nom un éclat nouveau. Le dictionnaire coréen-français, la grammaire coréenne, étaient enfin achevés ; la première de ces œuvres avait paru. Le soin avec lequel ce dictionnaire avait été préparé, l'abondance des renseignements qu'il contenait, avaient fixé l'attention des savants, des commerçants, des diplomates, de tous ceux, en un mot, qui s'intéressent à la Corée. Les journaux du Japon, de la Chine, de l'Amérique, de l'Angleterre en firent le plus grand éloge.

De plus, cette œuvre importante arrivait à son heure ; car déjà ces diverses puissances avaient parlé d'entrer en négociations avec le gouvernement coréen. Le bruit se confirmait que le gouvernement chinois se montrerait favorable à l'ouverture de la Corée, qu'il avait même conseillé au roi de ce pays d'accueillir des propositions dans ce but, si les nations étrangères en prenaient l'initiative.

Malgré l'aridité d'une pareille étude, il est impossible de passer sous silence une œuvre qui a demandé à notre missionnaire tant de peines et tant de veilles, pendant plus de quinze ans.

CHAPITRE XV

Le dictionnaire coréen-français. — La grammaire coréenne. — Mgr Ridel défend aux Anglais et aux Allemands de traduire ses ouvrages. — Nouvelles de la mission.

Jusqu'ici les orientalistes connaissaient fort peu la littérature coréenne. Le dictionnaire coréen-français est le premier ouvrage sérieux qui ait paru sur une langue aussi inconnue que le peuple qui la parle.

Dès son arrivée dans sa mission, Mgr Ridel se fit du langage coréen un objet d'étude spéciale et approfondie. Il s'acquit même dans le royaume une réputation universelle. Et il arrive souvent aujourd'hui, lorsque l'on converse avec un Coréen, que l'une des premières questions soit celle-ci : Connaissiez-vous l'évêque Ni (1) ? Il parlait coréen comme nous.

Outre le point de vue lexicographique, l'œuvre du savant prélat revêt un caractère intéressant qui pique la curiosité. Il décrit la faune, l'ichthyologie, la flore, les sciences et les arts de la Corée avec une couleur locale qui lui donne un cachet particulier et pittoresque.

(1) Nom coréen de Mgr Ridel.

Il suffit d'en feuilleter quelques pages pour y découvrir de curieux détails sur les mœurs et les institutions d'un pays où presque à chaque pas l'étranger se trouve en face de l'inconnu.

« De plus, au moment où les regards de l'Europe se tournent plus que jamais vers la Corée, la publication d'un dictionnaire géographique de ce pays était du plus heureux à-propos. Cette pensée ne pouvait échapper à Mgr Ridel. Rédigé d'après le traité de géographie le plus en vogue et sur les documents officiels du gouvernement coréen, ce travail contient les noms et la position des provinces, des villes, des montagnes, des cours d'eau ; l'indication des divisions administratives civiles et militaires.

« La composition d'un pareil ouvrage n'a pas duré moins de quinze ans, durant lesquels aux résultats de la veille venaient patiemment s'ajouter ceux du lendemain. C'est le fruit non d'un travail isolé, mais d'une active et minutieuse collaboration, où les découvertes particulières ne furent enregistrées qu'après avoir subi l'épreuve du contrôle commun et passé au crible d'une critique sévère » (1).

Quelques mois après la publication du dictionnaire coréen-français paraissait la grammaire coréenne.

Dans l'introduction, qui n'est en aucune façon la partie la moins importante du livre, l'auteur discute les points de ressemblance entre le coréen et le chinois. D'après lui, c'est vers la fin du XII^e^ siècle avant Jésus-Christ, quand la Corée était occupée par les troupes chinoises, que l'influence de la langue des conquérants commença à se faire sentir, et depuis cette

(1) *Echo du Japon*, 18 décembre 1880.

époque, un grand nombre de mots chinois ont été introduits dans la langue.

Chose digne de remarque, l'alphabet coréen n'est composé que de vingt-cinq lettres, et l'on se demande comment une nation qui possède de tels avantages en ce qui concerne les caractères d'écriture, s'impose de sa propre volonté, l'étude des hiéroglyphes de la Chine, et considère avec un profond dédain sa langue nationale. Ainsi, les correspondances épistolaires se font toujours en chinois, si les deux correspondants sont un peu instruits. Les enseignes de boutiques, les livres de comptes, etc., sont aussi ordinairement en chinois. Les lettrés du pays n'aiment pas et affectent de ne savoir pas lire les livres en caractères coréens. Ils disent qu'ils n'y trouvent aucun goût et les laissent aux enfants ; les livres qu'ils lisent sont des livres chinois ; la langue qu'on étudie est non pas le coréen, mais le chinois ; les systèmes philosophiques qui trouvent des adeptes sont les systèmes chinois, et, par une conséquence naturelle, la copie étant toujours au-dessous du modèle, les savants coréens sont très loin d'avoir égalé les savants chinois.

Dans la langue coréenne les plus grandes difficultés proviennent des formes honorifiques. Le coréen y attache la plus grande importance et ne voudrait pas manquer d'observer la distinction entre les supérieurs, les égaux et les inférieurs dans la conversation. On peut imaginer quelle énorme complication doit exister quand chaque temps d'un verbe varie suivant le rang de la personne dont on parle. L'auteur s'est donné la peine d'expliquer ces règles en un langage très clair, et d'offrir à l'étudiant un certain nombre d'exemples très bien choisis.

Les autres parties du discours ont été traitées avec le même soin et sont du plus grand intérêt pour ceux qui voudraient étudier le coréen.

Un appendice nous donne quelques informations sur la méthode coréenne de mesurer le temps, sur les poids et les mesures. Enfin la grammaire se termine par une série d'exercices progressifs sur les parties du discours, qui vont du simple au composé, du facile au difficile, de manière à suivre et à diriger les progrès de l'étudiant. Dans les choix des sujets, passant, d'après le conseil du poète, du grave au doux, du plaisant au sévère, rien n'a été négligé pour joindre l'agréable à l'utile.

Ces récits entremêlés de détails qui fournissent des renseignements curieux sur la vie domestique, sociale ou politique, sur les mœurs et les institutions d'un peuple encore peu connu, contribuent à rendre l'étude à la fois attrayante et instructive.

En un mot, le dictionnaire français-coréen et la grammaire coréenne sont bien l'œuvre qu'on pouvait et qu'on devait attendre d'un homme de la trempe de Mgr Ridel, qui ne cessait d'étudier la langue coréenne dont il possédait cependant une connaissance si exacte.

A notre époque, où les moindres découvertes de l'esprit humain reçoivent partout des encouragements, on ne saurait trop applaudir au succès qui a couronné les longs et persévérants labeurs du vénérable prélat et de ses dévoués collaborateurs.

« Une telle publication démontre, une fois de plus, que les missionnaires ne se désintéressent nullement de ce qui touche au progrès bien compris, et qu'ils savent, même sur le sol le moins hospitalier et au milieu

des difficultés de tout genre, consacrer une part de leur temps à doter la science de trésors ignorés (1). »

Les louanges qui saluèrent de toutes parts l'apparition des livres dont nous venons de parler, parvinrent jusqu'à leur humble auteur et le consolèrent dans son exil. Il se félicita de ce succès, mais avec quelle modestie !

» Le dictionnaire coréen-français a paru, écrivait-il à ses missionnaires, on lui décerne les plus grands éloges ; j'en suis tout heureux. Il est toujours utile d'avoir une bonne réputation. Mais nous, nous savons que notre œuvre est incomplète, nous en voyons toutes les imperfections. Aussi, que chacun de nous y mette des mots, et plus tard, ces mots collationnés serviront à perfectionner l'ouvrage. »

Ces deux livres, écrits en coréen et en français, fournirent encore au vénérable évêque l'occasion de manifester son patriotisme. Les ministres protestants de la Chine lui offrirent de les traduire en anglais, de payer toutes les dépenses, et de lui donner pour sa mission une large rémunération. Les Allemands lui firent des offres encore plus séduisantes. « Non, jamais, dit-il, je ne consentirai à vendre aux autres le travail de quinze ans de ma vie. Je suis français, et je veux que les Coréens apprennent la langue de France et non pas celle des nations étrangères. »

En même temps, les bonnes nouvelles qu'il recevait de sa mission mettaient le comble à sa joie. L'horizon s'éclaircissait de plus en plus, et la protection dont le divin Maître entourait les ouvriers du saint Evangile devenait de plus en plus manifeste.

(1) *Echo du Japon.*

Une des dernières lettres que Mgr Ridel ait écrites de l'extrême Orient nous donne sur sa mission d'intéressants détails et nous montre les progrès de la foi dans ce pays.

« Pour réjouir votre cœur si catholique, je vais vous dire quelques mots de ma mission.

« Un missionnaire (1) a échappé d'une manière providentielle à un accident qui aurait entraîné encore de grands malheurs. Reconnu par les satellites, il a été jeté en en prison, puis, au bout de deux jours, relâché sur l'ordre spécial du gouverneur de la province. C'est là un véritable progrès.

« Deux chrétiens, arrêtés comme tels, ont été incarcérés ; sur leur refus d'apostasier, ils ont enduré la torture, mais ils sont demeurés fermes dans la confession de leur foi. Au bout d'un certain temps, le mandarin les a simplement renvoyés. C'est la première fois que des chrétiens aient été ainsi acquittés.

« Au mois de mai dernier (1881), le Régent a donné l'ordre aux bonzes d'offrir des sacrifices aux mânes des néophytes mis à mort depuis 1866, et de réunir leurs ossements pour les brûler. Les bonzes ont recueilli des ossements épars sur les places d'exécution, disant : « Nous ne voulons que les ossements des « chrétiens et non ceux des voleurs. » Au moment des sacrifices, ils s'écrièrent : « Venez, venez, âmes des « chrétiens ; mais vous, âmes des voleurs, retirez-« vous, ce n'est pas pour vous.

» Les bonzes avaient reçu trois mille ligatures pour cette besogne ; afin de la terminer plus vite, ils recueillirent tous les ossements qu'ils trouvèrent, sans

(1) M. Liouville.

distinguer entre les ossements humains et les restes d'animaux, et au lieu de les brûler, ils les enfouirent en terre. L'opération a duré six jours, ce qui fait qu'il y a eu six sacrifices solennels. Le Régent, irrité de la manière dont les choses se sont passées, a fait arrêter quatorze bonzes, les a fait rouer de coups et envoyer en prison ; peu à peu on les a relâchés, en ne retenant que les deux principaux.

« Naturellement, chacun dans le pays, commente à sa façon cet acte du Régent et de sa femme Est-ce un remords de conscience pour avoir versé tant de sang innocent ? Est-ce la crainte superstitieuse des malheurs que pourraient lui causer les âmes vengeresses ? Il n'est pas facile de connaître son sentiment. Quoi qu'il en soit, nous n'avons qu'à y gagner, car il est maintenant déclaré publiquement que les chrétiens tombés dans les persécutions précédentes sont des victimes innocentes ; en effet, jamais personne n'a eu l'idée d'offrir un sacrifice d'expiation à un voleur, à un assassin, à tout autre malfaiteur public.

« Telles sont les nouvelles venues de Corée. Dans ce pays on parle beaucoup de la religion catholique, nous y avons des adversaires acharnés et des défenseurs ardents ; c'est presque un moment décisif. Qu'en sortira-t-il ? Nous sommes entre les mains de Dieu, que Notre-Seigneur nous prenne sous sa protection toute spéciale. »

Le royaume de Corée, qui jusqu'alors s'était tenu, par une méfiance excessive, en dehors du mouvement civilisateur, rompait avec ses traditions séculaires. Les Etats-Unis venaient d'entamer les négociations qui devaient se terminer par un traité de commerce et d'amitié.

Le doute n'était plus possible. L'aurore de ce beau jour que les missionnaires attendaient depuis si lonptemps apparaissait enfin. L'Eglise de Corée, allait à son tour sortir glorieuse de ses catacombes, et la croix, librement arborée, dominant les remparts et les palais de la capitale, annoncerait bientôt la victoire de Jésus-Christ.

Mais l'œuvre de Mgr Ridel était accomplie sur cette terre. Dieu voulait que son fidèle serviteur goûtât toutes les amertumes de la croix sans jamais prendre part aux joies de son triomphe. Néanmoins, le moment de recevoir l'éternelle récompense n'était pas encore arrivé. Auparavant, la divine Providence lui réservait une longue et douloureuse épreuve, sans doute, afin qu'il fût pour nous, pendant sa maladie, un modèle achevé de patience et de résignation.

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE PREMIER

Les premières atteintes de la maladie. — Premier séjour au Sanatorium de Hong-kong. — Voyage au Japon. — Attaque d'apoplexie. — L'extrême-onction. — Retour à Hong-kong. — Mgr Blanc nommé coadjuteur. — Départ pour la France. — L'équipage du *Natal*.

Ce fut vers le mois de mars 1881 que Mgr Ridel ressentit les premières atteintes du mal qui devait finalement le ravir à l'affectueuse vénération de ses parents et de ses amis. D'intolérables maux de tête accompagnés de violentes douleurs causées par un rhumatisme aigu, et une forte oppression l'obligèrent à se rendre au *Sanatorium* de Hong-kong.

Quelques jours après son arrivée, le malade rendait ainsi compte de son état à M. Coste. « Lorsque je me suis mis en route j'avais la poitrine fatiguée ; depuis quelque temps, j'éprouvais de fréquentes oppressions, et ressentais un malaise que je pris d'abord pour un rhume. Le voyage de Chang-Hay à Hong-

kong ne fit qu'augmenter ce malaise, si bien qu'en arrivant à la procure je ressentais une espèce de suffocation ; je ne pouvais prononcer cinq paroles de suite, ni monter quelques marches. Le médecin me sonda. Les poumons étaient bons, mais il me déclara asthmatique. Aussitôt je suivis un régime qui, joint au repos, me procura quelque soulagement. Cependant, je ne pus assister au sacre de Mgr Chausse comme je l'avais d'abord espéré. Encore quelques jours ici, et je serai presque complètement remis. »

Hélas ! le courageux missionnaire se faisait illusion ; cette amélioration n'était qu'apparente. Les privations et les souffrances de vingt années d'apostolat avaient épuisé ses forces; il ne se soutenait plus que par l'énergie de son caractère. N'écoutant que son courage, il se rendit au Japon où il avait résolu de transporter le poste de Notre-Dame des Neiges.

Il serait difficile d'exprimer ici la joie et aussi la douloureuse émotion de Mgr Petitjean en revoyant l'ami qui lui rappelait les belles années du séminaire à Paris, les solennités du concile du Vatican, et qui avait tant souffert pour Jésus-Christ. C'était bien la même pénétration dans le regard, le même sourire sur les lèvres, le même air de bonté sur le visage, mais ses cheveux blanchis avant l'âge, ses traits amaigris disaient éloquemment les longues tortures de la prison.

Cependant rien ne faisait pressentir une fin prochaine. Dans la résidence si hospitalière de l'évêque du Japon, le vénérable malade, se vit l'objet des soins les plus empressés. Dans ces conditions si favorables, sa santé parut un instant se rétablir ; lorsque, le 5 octobre, vers deux heures de l'après-midi, on le

trouva dans son fauteuil, la tête inclinée, le regard éteint et respirant avec peine. Par bonheur, il y avait ce jour-là un navire de guerre russe dans le port de Nagazaki. On appela en toute hâte le docteur qui s'empressa de venir. Celui-ci déclara aussitôt que c'était une attaque d'apoplexie. Grâce à ses bons soins le danger disparut bientôt, mais le bras et la jambe du côté droit restèrent paralysés. Cependant le docteur russe donna l'espérance que cette paralysie disparaîtrait avant peu. Cette nouvelle épreuve n'altéra point la sérénité de Mgr Ridel. « Notre vénéré confesseur de la foi, écrivait Mgr Petitjean, est magnifique de résignation, il est pour nous tous un grand sujet d'édification. »

« Je ne souffrais pas beaucoup, a raconté lui-même le saint missionnaire, mais autour de moi on était effrayé, on craignait que mon état n'empirât à l'improviste, Mgr Petitjean se décida donc à me parler des sacrements. Je me confessai. Sa Grandeur me proposa ensuite de recevoir l'extrême-onction. Je ne me croyais pas très malade, cependant je lui répondis : « Je le veux bien, je vais m'y préparer, j'avais vu souvent la mort de si près, et dans des circonstances où elle se montrait si terrible, que je n'éprouvai pas la moindre émotion. »

Ce fut une scène bien touchante. Les prêtres de la mission revêtus de leurs blancs surplis accompagnaient Mgr Petitjean ; les élèves du séminaire tenant à la main des cierges allumés et plusieurs chrétiens venaient ensuite. Le malade pouvait à peine articuler ses paroles, toutefois au mouvement de ses lèvres, on voyait qu'il s'unissait de cœur et de bouche aux prières. Son visage radieux exprimait la joie et l'ac-

tion de grâce. La seule pensée des années éternelles l'absorbait tout entier ; on eût dit que sa belle âme impatiente de briser son enveloppe terrestre et de prendre son essor, entrevoyait déjà, dans la gloire, Dieu qui devait être sa récompense. Les prêtres, les séminaristes, les fidèles agenouillés et répondant aux prières de la sainte liturgie ne pouvaient se contenir ; tous pleuraient. « Pour moi, disait encore plus tard Mgr Ridel, j'étais heureux, je voulais bien mourir ; car je me sentais bien préparé. Cependant un nuage de tristesse passa sur mon cœur quand je songeai aux miens. « Que vont-ils devenir, me disais-je, lorsqu'ils « l'apprendront ? » Puis, j'offris le sacrifice de ma vie et de mes affections pour le salut de la Corée, pour mes chrétiens, et je ne songeai plus qu'à Dieu et à l'éternité. »

Le troisième jour un léger mieux se déclara et se continua quelques semaines ; mais la chaleur était insupportable. Jour et nuit, deux élèves du séminaire venaient à tour de rôle remplir près de lui l'office de garde-malade, et s'occupaient à chasser les moustiques. Son bon sourire, caressant et patient, sa douceur, ses délicatesses paternelles eurent bientôt gagné le cœur de ces jeunes gens qui rivalisaient de soins et d'attentions.

Dans cette immobilité complète, les jours étaient sans fin, mais la douleur et l'insomnie rendaient les nuits plus longues encore. Le matin on le portait dans un fauteuil, le soir on l'étendait sur son lit ; c'était pour le pauvre paralytique une variété bien monotone ; mais sa patience courageuse lui faisait conserver toute sa gaieté. Malheureusement, les espérances d'une guérison prochaine s'évanouirent peu à peu.

Vers la fin d'octobre, le navire de guerre russe partait

de Nagazaki. Avant son départ, le docteur conseilla de transporter le malade au *Sanatorium* de Hong-Kong. Les soins qu'il trouverait là, le changement d'air, la traversée même, ne pouvaient avoir qu'un salutaire effet sur une santé si délabrée. Ce bon conseil fut un ordre.

Le 23 novembre, Mgr Ridel, étendu sur une sorte de brancard, quittait la résidence épiscopale de Mgr Petitjean. Les chrétiens de Nagazaki voulurent l'accompagner jusqu'au port et témoigner ainsi à l'évêque de Corée leur amour et leur vénération. Avant de se diriger vers le vaisseau, on prit le chemin de l'église, gracieux édifice situé sur le penchant d'une colline qui domine la rade et la ville tout entière, et d'où se déroule le plus vaste panorama. On monta les degrés du saint lieu ; sur le seuil, on s'arrêta et on entonna l'hymne *Ave maris Stella*. Aussitôt les chrétiens, unissant leurs voix à celles des missionnaires, firent monter vers Marie, étoile de la mer et salut des infirmes, les accents de la plus ardente supplication. Le malade pria ceux qui le portaient de le tourner vers la foule qui implorait le Ciel pour lui avec tant de ferveur, et, sa main gauche soulevant péniblement sa main droite, il la bénit. Au même instant plusieurs vaisseaux entraient dans le port, et le canon, saluant leur arrivée, retentissait de toutes parts. La foule sanglottait ; le chant du *Magnificat* sortait entrecoupé de toutes les poitrines. En présence de ce spectacle inattendu, le missionnaire se sentit dominé par l'émotion, de grosses larmes roulèrent le long de son visage et ses lèvres murmurèrent : « Que cet adieu solennel ressemble à un dernier adieu ! »

Quelques instants plus tard, Mgr Ridel, assisté de M. Poisnel, missionnaire destiné à la Corée, repre-

nait le chemin de la Chine. Après un assez long séjour à Chang-Haï, il arrivait à Hong-Kong au commencement de l'année suivante.

Le *Sanatorium*, que les missionnaires appellent encore Maison de Béthanie, est une résidence spacieuse, parfaitement accommodée à l'état de ses hôtes. Elle est située sur un monticule qui domine la ville et d'où la mer se déroule jusqu'à l'horizon. Là, le malade respire l'air le moins insalubre de la Chine ; la vue de l'Océan, continuellement sillonné par les bâtiments de guerre et de commerce le repose et le récrée. Il trouve encore dans cet asile tous les secours de l'art et les attentions que la charité fraternelle seule est capable d'inspirer.

En arrivant à Hong-Kong, Mgr Ridel fut l'objet des plus vives sympathies. « Ici, disait-il, on me prodigue tous les soins possibles avec la plus grande charité. J'étais venu pour être soigné, mais je vois qu'on veut me gâter. De ma chambre, j'aperçois la mer et des îles dans le lointain ; le soir, j'assiste souvent à de magnifiques couchers de soleil. Mais le plus précieux, c'est que je suis tout près de la chapelle, le voisin du bon Dieu ! et tous les jours, j'ai le bonheur de faire la sainte communion. Appuyé sur les bras d'un autre malade, je fais quelques pas autour de la maison. Le médecin dit que je pourrai me rétablir, moi je pense que le mieux est ce que Dieu veut. »

Ces courtes promenades occasionnaient parfois de cruelles souffrances, mais le courageux évêque les recommençait souvent, pour donner à ses membres paralysés plus de vigueur et de souplesse. De retour dans sa chambre, il exerçait sa main gauche à lui rendre les services que lui refusait sa main droite.

Nous avons, éparses devant nous, les lignes qu'il traçait ainsi péniblement. Toutes respirent la même sérénité, le même contentement d'une âme sainte dont le suprême désir est de se conformer en tout au bon plaisir de Dieu. A la vue de ces caractères tracés par une main tremblante, au prix de tant de douloureux efforts, le cœur se serre, et involontairement les yeux se mouillent de larmes. Ces lettres ne sont que de simples billets, qui deviennent plus longs à mesure que les forces augmentent : dans chacune le missionnaire met toute son âme. Nous citons au hasard.

Mgr Ridel à sa famille :

Hong-Kong, 26 janvier 1882.

Biens chers Amis,

Je voudrais vous écrire plus souvent, mais vous voyez la difficulté que j'éprouve. En ce moment, je suis un peu mieux ; mais le bras droit me fait toujours souffrir. C'est la volonté du bon Dieu. Qu'il soit béni ! Je ferai en sorte de vous écrire désormais. Courage et patience, et surtout pas de tristesse. Ici, nous sommes toujours gais. Réjouissez-vous dans le Seigneur.

25 février. — Je pense continuellement à vous, je voudrais bien vous écrire plus souvent, mais comment faire? Ma main gauche ne fait pas de progrès, et ma main droite est toujours aussi paresseuse. On me dit cependant que je suis mieux, on m'affirme toujours que je guérirai. Je ne sais, et personne je crois, ne peut le savoir. Ce que Dieu voudra sera toujours le

meilleur et le plus avantageux. Si je ne puis pas répondre à toutes vos lettres, je puis du moins les lire. Ne vous découragez donc pas, et continuez à m'écrire le plus souvent que vous pourrez ; ne vous inquiétez pas, j'ai ici tout ce que je puis désirer, mais priez pour moi afin que je sache profiter de mon état pour travailler efficacement à ma sanctification.

3 Mai. — Du temps, de la patience, surtout de la confiance ! Je n'ai pas l'intention de retourner en Europe comme vous m'y engagez, parce qu'un pareil voyage dans ma position serait bien difficile ; ensuite, je ne sais si je guérirais plus facilement en France qu'ici, et surtout je craindrais que, si je ne guérissais point, on ne cherchât à me retenir. J'ai toujours au fond du cœur l'amour de ma Corée. C'est là que je voudrais vivre et mourir. Mais par-dessus tout, que Dieu soit aimé et sa sainte volonté soit faite ! Vous comprendrez mes raisons, vous les agréerez, et vous ne douterez pas de ma vive affection pour vous. Comme nous nous aimerons bien en paradis, où nous nous retrouverons pour ne plus nous quitter !

Adieu, bien chers amis, restons unis dans le cœur de Notre-Seigneur; je le prie de vous protéger et de vous bénir.

10 Juillet. — Merci pour vos bonnes lettres et vos souhaits affectueux. Je suis à peu près dans le même état; vous voyez que c'est bien long, mais patience. Il est bon, ah ! bien bon de souffrir ici-bas. C'est le plus sûr moyen de faire son salut. Le ciel est si beau qu'il ne faut rien épargner pour s'en assurer la possession. Et puis, Notre-Seigneur, par amour pour nous, a tant souffert ! N'est-il pas juste, en retour, que nous aussi, par soumission à sa sainte volonté et surtout par

amour pour un si bon Maître, nous souffrions volontiers les misères que sa providence miséricordieuse sème, pour notre plus grand bien, sur le chemin de la vie. Courage donc, il est si bon de se reposer au ciel !...

Ces lignes sont à peu près les dernières que l'évêque missionnaire ait écrites à sa famille. Nous l'avons déjà remarqué, la pensée surnaturelle est toujours présente dans cette correspondance. Véritable apôtre, Mgr Ridel veut que tout en lui soit une prédication, et nous ne connaissons pas une de ses lettres, même parmi les plus familières, qui ne contienne un mot pour élever l'âme.

Déjà près de dix mois s'étaient écoulés depuis le jour où la maladie l'avait arrêté dans ses courses apostoliques. Les ressources de l'art, les soins les plus assidus n'avaient pu vaincre l'opiniâtreté du mal. De toutes parts alors, de ferventes prières s'élevèrent vers le ciel ; mais d'autres amis priaient aussi là-haut pour rappeler à eux le confesseur de Jésus-Christ. Les amis du ciel furent plus forts que les amis de la terre.

Dieu, qui voulait récompenser son serviteur, mesura l'épreuve à son courage. Avant le sacrifice suprême, il en exigeait un autre... Lorsqu'on parla au courageux missionnaire de retourner en France, son premier mouvement fut de repousser cette idée avec énergie. Toutes ses pensées, toutes ses aspirations le portaient vers la Corée. Malgré son mal impitoyable, il y songeait toujours, il s'en occupait sans cesse.

Sa vie avait eu des stations bien rudes ; aucune souffrance, aucune contradiction ne lui avait été épargnée ; néanmoins de tous les sacrifices que Dieu pouvait lui imposer, le plus grand et le plus douloureux

était de s'éloigner encore de sa mission, peut-être pour toujours. Mais l'avis de ses confrères était unanime ; l'opinion des médecins, formelle. Seul, le pays natal était capable de lui donner sinon une guérison complète, du moins assez de forces pour travailler encore à la conversion de la Corée. Cette dernière considération le toucha ; il lui sembla que Dieu lui demandait cette nouvelle épreuve. Pendant quelques jours, on sentit la lutte, on devina le sacrifice ; mais le désir de se conformer à la volonté divine l'emporta sur sa plus chère affection. Dès lors, sans qu'une plainte effleurât ses lèvres, sans qu'une ride trahît sa douleur, le sacrifice était accompli. Cette immolation de ce qu'il aimait le plus au monde fut l'achèvement de sa vertu.

On se rappelle que Mgr Ridel avait reçu du Saint-Siège les pouvoirs nécessaires pour se choisir un successeur. Le moment lui parut opportun de faire valoir ce privilège.

Après avoir longtemps imploré les lumières de l'Esprit Saint, le vénérable apôtre écrivit à M. Blanc pour le prier de se laisser imposer les mains et se faire sacrer au plus vite évêque coadjuteur de Corée, sous le titre d'évêque d'Antigone.

Voici ce document :

Bien cher père Blanc,

« Mon grand désir serait de vous voir, de vivre près de vous, de prendre part à vos fatigues et à vos peines. La persécution m'a brusquement séparé de vous et voici que la maladie m'oblige à m'éloigner encore. On m'envoie en France chercher la santé. Que me réserve l'avenir ? Je ne sais. Ce départ est le sacrifice qui me coûte le plus ; que la volonté de Dieu soit faite !

« Après avoir longtemps réfléchi en la présence de Dieu, le jour de la fête de sainte Anne, je vous ai nommé coadjuteur. Veuillez accepter en toute simplicité et confiance en la bonté de Dieu et vous faire sacrer le plus tôt possible.

« Je vous transmets tous mes pouvoirs, je vous confie l'administration intérieure et extérieure de la mission et mets à votre disposition tous mes insignes. »

Les lignes qu'on vient de lire ont été dictées par Mgr Ridel, celles qui suivent sont écrites de sa main.

« Vous savez, Monseigneur, je puis bien le premier vous donner ce titre, vous savez mes sentiments d'affection pour Votre Grandeur. Je voudrais vous les témoigner de vive voix pour le dévouement dont vous m'avez donné tant de preuves dans les circonstances les plus difficiles. Hélas ! je pars, et ma main gauche est trop inhabile pour retracer ce que mon cœur veut dire.

« Je vous recommande bien tous les confrères, tous les chrétiens, et particulièrement M. Poisnel, qui m'a soigné avec tant de charité, au nom de tous les missionnaires de la Corée.

« Continuez les travaux commencés : l'administration des chrétiens, le procès des martyrs, la traduction, la correction et l'impression de livres nouveaux, utiles aux chrétiens. Veillez surtout à la sanctification de tous les confrères, de tous les chrétiens.

« Que Dieu vous conserve, vous donne la paix et de nombreuses conversions. Puissé-je bientôt revenir !

« Adieu, ou plutôt au revoir ; comme il plaira à Notre-Seigneur. Tout pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes. Priez pour moi, votre ami, votre frère en Notre-Seigneur et sa sainte Mère. »

Ce devoir accompli, Mgr Ridel s'embarqua pour la France. Dans sa douleur, le missionnaire eut encore la bonne fortune de rencontrer à bord du *Natal*, à la tête d'un équipage chrétien, un homme chez qui la bonté du cœur, l'aménité du caractère s'alliaient à une vive intelligence et à des convictions profondes. C'était avec vérité que M. le commandant Nodier disait aux missionnaires qui lui confiaient leur cher malade : « Ne craignez rien, Messieurs, monseigneur avec nous sera en famille. »

Dès les premiers jours de la traversée, le pieux évêque s'était conquis l'affection de tous ses compagnons de voyage; la bonté lui semblait si naturelle, la gaieté si facile !

Bientôt sa louange fut sur toutes les lèvres. Quand on s'approchait de cette âme si pieuse et si forte on éprouvait le sentiment et comme le parfum de sa vertu. L'admiration allait croissant, et la vénération en résultait :

« Je n'oublierai de ma vie, écrivait deux ans plus tard l'un des passagers, le mois que nous avons passé ensemble à bord du *Natal*.

« Malgré ses souffrances et la très grande gêne que lui faisait éprouver sa paralysie, c'était lui qui avait le caractère le plus égal et qui nous remontait le moral; car, si nous n'avons pas eu de mauvais temps, nous avons dû faire deux quarantaines, ce qui excitait peu notre belle humeur.

« Le cher Monseigneur espérait guérir et retourner dans sa mission où son long séjour et les connaissances spéciales qu'il y avait acquises le rendaient si utile. Dieu en a décidé autrement, c'est un saint de plus. »

CHAPITRE II

La Corée entre en relation avec les peuples de l'Occident. — Troubles à l'intérieur. — Attaque de l'ambassade japonaise. — Exigences du gouvernement japonais. — Proclamation du roi de Corée. — Mgr Ridel arrive à Marseille. — Séjour à Balaruc. — Pèlerinage à Lourdes. — Arrivée à Vannes.

Pendant que Mgr Ridel faisait route vers la France, de graves événements se produisaient en Corée. Il ne sera peut-être pas sans intérêt de les raconter ici brièvement.

Au commencement de l'année précédente, le roi et la reine de Corée avaient envoyé au Japon de nombreux courriers, avec mission de s'instruire sur les coutumes des barbares d'Occident, et de faire connaître ensuite s'il y aurait avantage pour le gouvernement coréen de continuer sa politique d'exclusion, ou d'entrer dans une voie nouvelle, en signant des traités avec les nations étrangères. Les envoyés, choisis parmi les familles nobles, étaient, il faut le croire, gens intelligents, car leurs rapports plus ou moins véridiques favorisaient les intentions des jeunes souverains. Ces rapports favorables encouragèrent le roi, et expliquent la fermeté dont il fit preuve pour vaincre l'obstination des lettrés. Ces partisans de l'ancien régime,

habitués à ne voir que la Corée, regardaient comme barbare tout ce qui n'était pas coréen.

Le 2 avril (1882), l'ambassade coréenne, qui, tous les ans, porte à Pékin le tribut, revenait à Séoul par la voie de mer et s'embarquait à Tien-tsin sur la canonnière chinoise *Ching-Haï*. L'ambassadeur était accompagné du commodore Schufeldt, qui devait poser les préliminaires du traité coréen-américain, et de M. Hughes, dont la mission était d'organiser le service des douanes dans plusieurs ports de la Corée.

Six semaines plus tard, le traité de commerce entre l'Amérique et la Corée était signé. (1)

(1) Les traités conclus entre la Corée et les nations de l'Europe ne diffèrent pas sensiblement de ce traité coréen-américain. A cause de cela, nous en publions ici, d'après le *Mainichi Shimbun* de Yokohama les principaux articles :

Article 1er. — La Corée est une dépendance de l'empire du Milieu; mais pour l'exercice de sa politique étrangère, elle jouit d'une liberté absolue... Le président des Etats-Unis n'interviendra pas à l'avenir dans les questions concernant ce vasselage.

Article 3. — Les deux pays nommeront chacun un agent diplomatique, qui fixera sa résidence dans la capitale, et des consuls généraux ou vice-consuls qui résideront dans quelques-uns des ports.

Article 5. — Les citoyens américains résidant en Corée, seront protégés corps et biens par le gouvernement coréen. Tout sujet coréen qui commettra un crime contre un Américain, sera arrêté par les autorités coréennes et puni d'après les lois du pays. Les citoyens américains coupables de crime envers un sujet coréen, seront jugés et punis par le consul américain ou autre fonctionnaire autorisé à cet effet, conformément aux lois des Etats-Unis d'Amérique.

Article 7. — Les citoyens américains peuvent résider et trafiquer dans les ports ouverts au commerce et dans les localités énumérées dans le traité; ils peuvent acheter, bâtir, prendre à bail et occuper des maisons et des magasins; ils peuvent faire le commerce sur toute espèce de produits, objets manufacturés, à l'exception toutefois des marchandises prohi-

Le traité américain conclu, en 1883 ce fut le tour de l'Angleterre ; l'Allemagne, l'Autriche, la Russie et l'Italie vinrent ensuite successivement réclamer le même avantage. Les délégués de ces puissances furent reçus avec les plus grands honneurs par le gouvernement coréen, qui s'empressa d'accueillir favorablement leur demande.

La France négociait depuis 1882, mais le traité qui devait l'unir à la Corée ne fut conclu qu'en 1886, et ratifié seulement en 1887 (1).

Ces honneurs prodigués par le roi à des étrangers étaient un fait inouï dans les annales du royaume et causèrent de graves mécontentements.

bées. Les Américains établis sur les territoires accordés, paieront une redevance calculée d'après une taxe fixée par les autorités coréennes, ils pourront obtenir des concessions territoriales à perpétuité. Si, avec l'approbation du gouvernement coréen, ils louent des terrains en dehors des limites du traité, ils seront soumis à la juridiction locale; là, il leur sera interdit d'importer des marchandises, de faire le commerce et d'acheter des terres.

Article 12. — Toute facilité sera accordée aux nationaux des deux contrées pour étudier la langue, les sciences et l'industrie du pays allié.

Article 13. — Comme c'est la première fois que la Corée entre en relation avec une nation étrangère, dans cinq années, lorsque l'un et l'autre peuple et les fonctionnaires se seront bien familiarisés avec la langue et les usages de chaque nation contractante, les deux Etats tiendront une nouvelle délibération pour remédier aux inconvenients que la mise à exécution du traité aura signalés.

Article 14. — Dans les lettres officielles, les autorités coréennes emploieront le chinois; les autorités américaines se serviront de l'anglais et du chinois.

(1) Voici à propos des tardives démarches de la France en Corée, quelques détails assez piquants. La Chine étant suzeraine de la Corée, les délégués des puissances étrangères avant de traiter avec le gouvernement de Séoul, venaient à Pékin, demandaient au Tsong-Ly-Yamen une lettre pour le Ma-Taotay (commissaire chinois résidant à Séoul). Celui-ci présen-

Les partisans de l'ancien régime avaient à leur tête le beau-père du roi lui-même. Cet homme, on ne l'a pas oublié sans doute, avait exercé la régence pendant la tutelle du jeune prince ; par ses édits sangui-

tait alors aux Coréens, de la part de la Chine, les envoyés des légations européennes et leur faisait octroyer participation au traité américain.

M. Bourrée, successeur de M. Patenôtre, délégua M. Dillon, consul français, à Tien-tsin, et le pria de demander au Tsong-Ly-Yamen la pièce ordinaire pour le Ma-Taotay ; mais le ministre chinois ne voulut rien donner, à moins qu'on ne *s'engageât d'avance à ne pas parler de missionnaires aux Coréens*.

Notons en passant que le ministre chinois venait de recevoir la visite de M. Wade, ambassadeur de Londres à Pékin..... Jalouse Albion toujours.

Furieux, M. Bourrée se rend lui-même au Tsong-Ly-Yamen et dit au ministre : « Il ne s'agit pas de faire un traité avec la Corée. Quand on en sera là, je verrai ce qu'il y aura à faire. Pour le moment, il ne s'agit que d'une pièce que vous avez donnée aux deux autres légations. Ou vous allez me la donner ce soir, ou ce soir, je télégraphie à mon gouvernement. La pièce fut accordée aussitôt.

Les détails de cette affaire étaient si étranges que M. Bourrée se disait en revenant chez lui : « Il y a du diable là-dedans, s'il se remue, tant mieux, c'est qu'il a peur. »

Lorsque M. Dillon fit à In-Tchyen les premières ouvertures pour obtenir un traité de commerce, les Coréens se récrièrent, disant que la France n'etait pas dans les mêmes conditions que les autres gouvernements, puisqu'elle avait fait la guerre à la Corée, qu'elle devait auparavant donner satisfaction pour la prise de Kang-hoa. En second lieu, les plénipotentiaires coréens motivaient leur refus sur l'intention qu'ils attribuaient à la France de vouloir favoriser surtout les missionnaires. Mais le Ma-taotay qui était chrétien, répondit aux Coréens : « vous avez tort de faire exception pour la France, c'est une puissance aussi respectable que les autres. Les Américains avec qui vous avez traité ont rejeté toute clause contraire à la religion, aucune puissance ne l'acceptera et encore moins la France. Pourquoi vouloir la lui imposer? » L'à-propos de ces remarques étouffa aussitôt une discussion qui aurait pu entraver les négociations. M. Dillon revint en Chine, avec une dépêche officielle, par laquelle le gouvernement coréen promettait de faire un traité avec le gouvernement français.

naires contre les chrétiens, par ses excès, il s'était rendu si odieux, que le premier acte du roi à sa majorité fut de le bannir de la cour.

Les derniers événements lui fournirent l'occasion d'assouvir sa haine contre le roi et de prendre sa revanche : elle fut éclatante et terrible comme on devait s'y attendre, mais plus cruelle et plus sauvage encore qu'on ne l'aurait supposé.

« Les résultats en sont effrayants, écrit Mgr Blanc. La majesté royale découronnée, sans force, sans pouvoir, n'ayant plus personne sur qui s'appuyer ; l'armée désorganisée, ne reconnaissant aucun chef; les Japonais chassés, leurs maisons incendiées et pillées, une douzaine de cadavres trainés dans la boue, tous les membres influents de la famille des Min bannis ou massacrés ; un grand nombre d'innocents mis à mort comme suspects, voilà une partie du bilan de cette épouvantable révolution. »

Pendant que les soldats saccageaient le palais, insultaient le roi et le menaçaient de mort, la foule ameutée poussait des clameurs atroces. « Ajoutez à cela, raconte M. Mutel, les coups de fusil, le tambour, la trompette, le tonnerre, la pluie battante, c'était sinistre au-delà de ce qu'on peut dire. Il m'a été donné d'entendre ce vacarme, j'en avais le sang glacé dans les veines. »

Les missionnaires et les chrétiens, qui se montrèrent à cette occasion les sujets fidèles du roi n'eurent pas trop à souffrir. La rage des sectaires s'était surtout portée contre la famille royale et les Japonais.

Ces derniers firent preuve d'une remarquable bravoure, et, s'ils avaient été plus nombreux, ils auraient eu facilement raison de cette foule d'énergumènes.

Quand ils se virent trop inférieurs en nombre, ils se réunirent, placèrent au milieu d'eux leur chef, M. Hanaboussa, et opérèrent en bon ordre leur retraite. Ils arrivèrent ainsi à In-tchyen, et s'embarquèrent sur les deux premières jonques qu'ils trouvèrent. Après avoir couru les plus grands périls, cette poignée de braves fut rencontrée par un aviso anglais qui les recueillit à son bord et les ramena au Japon.

A la nouvelle de ces monstrueux attentats, tout le Japon s'émut et réclama une prompte vengeance de l'outrage fait à son ambassadeur et du meurtre de ses enfants. M. Hanaboussa retourna en Corée, et cette fois, à la tête d'une force imposante, se rendit à la capitale où le roi et le régent l'attendaient.

Les exigences du gouvernement japonais étaient dures, mais justes.

Il demandait :

1° La punition des coupables ;

2° Payement d'une indemnité de 50.000 yen (1) aux familles des victimes, et de 500.000 yen au gouvernement japonais pour frais de préparatifs de guerre ;

3° L'entretien des troupes japonaises pour la défense de la légation ;

4° L'ouverture d'un nouveau port et la liberté de circuler autour de ces ports dans un rayon de dix lieues ;

5° Enfin, l'envoi d'un ambassadeur coréen, porteur d'une lettre autographe du roi faisant des excuses à S. M. le Mikado.

A son arrivée à la capitale, le ministre japonais fut

(1) Le yen équivaut à environ 4 fr. 50 de notre monnaie.

l'objet des prévenances hypocrites du régent, mais au milieu des fêtes il n'oublia pas le but de sa mission, et devant sa fermeté le gouvernement coréen céda.

M. Hanaboussa avait à peine quitté la Corée, que le diplomate chinois qui avait dirigé les négociations avec la Corée, vassale de la Chine, et les puissances étrangères, pénétra à son tour dans la capitale. Lui aussi fut reçu magnifiquement par le roi et le régent. Quelques jours plus tard, au milieu d'un festin auquel ces deux personnages assistaient, il signifia au régent qu'il avait ordre de l'arrêter et de le conduire à Pékin pour y être jugé. Cet ordre fut tout de suite exécuté, et la Corée ainsi délivrée de ce monstre de cruauté (1).

L'ordre étant rétabli dans le royaume, le roi reprit toute son autorité. Après avoir sévèrement châtié les complices du régent, il lança à son peuple une proclamation où on lisait ce qui suit :

« Notre pays ratifia, au printemps de 1876, l'accord amical intervenu entre nous et le Japon et promit d'ouvrir trois ports au commerce. Maintenant, nous avons conclu d'autres traités avec l'Amérique, l'Angleterre et l'Allemagne.

« C'était certainement une innovation, et il n'y a pas lieu d'être étonné du mécontement exprimé à cette occasion par notre peuple. Mais les relations internationales entrent maintenant tout à fait dans les usages, et il n'y a aucune difficulté à établir des rapports en s'appuyant sur les vrais principes et la bonne foi.

« Nos traités d'amitié et de commerce seront réglés

(1) Voir les *Missions catholiques*, tome XIV, page 336.

d'après la jurisprudence internationale. Quant à la religion, nous ne pouvons la laisser prêcher à l'intérieur, des lois particulières s'y opposent.

« Maintenant que nous entretenons des relations amicales avec les nations de l'Occident, j'ordonne que l'on enlève, en dehors de la capitale, comme incompatibles avec le nouvel ordre de choses, toutes les bornes routières notifiant aux étrangers qu'il leur est interdit de passer outre. Vous, étudiants et peuple, comprenez bien cela.

« Cet ordre promulgué par l'autorité du gouvernement, doit être affiché dans les principales localités, dans toute la longueur et la largeur du pays. »

On conçoit la peine et l'inquiétude qu'aurait éprouvées Mgr Ridel s'il avait appris avant son départ de Hong-kong les dangers auxquels était exposée sa mission ; mais grâce à Dieu, les lettres qui contenaient le récit de ces événements ne lui parvinrent qu'à Marseille, en même temps que celles qui annonçaient le rétablissement de l'ordre et le châtiment des coupables.

Après un repos de quelques jours à Marseille, l'évêque de Corée se rendit à Balaruc, où les médecins lui conseillaient d'aller prendre les eaux. Là, l'air vif et pur, les promenades au bord de l'étang du Thau, les soins vigilants de ceux qui l'assistaient, lui procurèrent un soulagement qui fit concevoir pour l'avenir de sérieuses espérances. Malheureusement les membres demeuraient paralysés, et de temps en temps encore des douleurs aiguës se faisaient ressentir. Mais nul auprès de lui ne s'en apercevait, chez le vaillant apôtre la douceur et la gaieté étaient constamment à l'ordre du jour.

« C'est un vrai plaisir de soigner un malade si gai et si aimable, écrivait le missionnaire qui l'accompagnait. Voici d'ailleurs comment Sa Grandeur raisonne sur son état : Que je guérisse ou que je ne guérisse pas, j'ai tout à gagner des deux côtés et rien à perdre. Si je guéris je ferai la volonté de Dieu en retournant dans ma mission ; si je ne guéris pas, je vivrai en rentier, encore par la volonté de Dieu. Donc je ne puis qu'être content, puisque je n'ai pas cherché mon mal et que d'une façon comme d'une autre je ferai toujours la volonté de Dieu. »

Assurément, saint Louis de Gonzague et saint François de Sales n'auraient pas raisonné d'une autre manière.

Avant de revoir sa famille, le pieux missionnaire voulut accomplir le vœu qu'il avait fait en 1876, lorsqu'il faillit périr avec M. Blanc sur les côtes de la Corée. Sa première visite sur la terre de France fut donc pour Marie à son sanctuaire de Lourdes.

Au commencement de novembre, Mgr Ridel était de retour à Vannes. Ah ! si l'affection, le dévouement, la sollicitude la plus tendre avaient pu lui rendre la santé ! « Il en fut entouré le jour, la nuit, à tout instant par une famille heureuse et fière de le posséder. La présence de cet apôtre à son foyer, c'était son bonheur, n'était-ce pas aussi sa gloire ? (1) »

(1) Oraison funèbre prononcée par M. l'abbé Mainguy.

CHAPITRE III

Séjour à Vannes. — Affection de Mgr Ridel pour les pauvres. — Le clergé vannétais. — Visites au grand séminaire de Vannes. — Au petit séminaire de Sainte-Anne. — Accueil de Mgr Le Coq à Nantes. — Dernières lettres. — Pèlerinage à Lourdes. — Pieuses sentences. — Derniers moments de Mgr Ridel. — Sa mort. — Ses funérailles. — Eloge funèbre.

DANS la vie d'un homme, les esprits frivoles admirent ce qui éclate au dehors ; ils se laissent captiver par ce qui éblouit et fascine. Mais là n'est pas la véritable grandeur ; elle consiste à ne jamais se montrer inférieur dans les situations les plus humbles. L'homme parvenu à ce haut degré de perfection ressemble au pilote qui a son but fixé et qui y tend ferme et droit, malgré l'inégalité des flots. La volonté de Dieu est sa volonté, et il l'accomplit avec la même énergie, avec la même noblesse au milieu des événements les plus variés, à travers ce qu'on appelle bonne ou mauvaise fortune, santé et maladie, honneur et obscurité, joie et douleur.

Dans les circonstances solennelles où l'évêque de Corée a dû paraître, il s'est toujours montré l'homme du beau caractère et des nobles sentiments. Nous l'avons vu, lui, humble missionnaire, traverser les

mers sur une misérable nacelle, venant implorer l'appui de sa patrie pour sa mission en périls ; nous l'avons vu conduisant les armes françaises et faisant arborer le drapeau de la France sur les côtes de la Corée ; nous avons assisté à son sacre au milieu des solennités du Concile ; nous l'avons suivi dans ses discussions avec les diplomates de Péking. Mais nous a-t-il paru moins grand, soit quand il travaillait dans les montagnes de la Corée à la conversion du troupeau commis à sa garde, soit dans les vallées glacées de la Mandchourie, quand il composait l'œuvre la plus ardue et la plus aride, ou quand il se donnait tout entier à l'éducation de ses élèves de huitième ? Nous a-t-il paru moins grand encore lorsque, étendu sur la paille des cachots, au milieu de pauvres chrétiens mourant de faim et de misère comme lui, il les absolvait en cachette, les bénissait *solennellement* un jour de Pâques ? Partout, toujours, c'est la vertu simple, sans faste, c'est le sacrifice continu, c'est la fidélité au devoir sans découragement ni faiblesse. Eh bien, dirons-nous avec le panégyriste de notre apôtre, quand on rencontre ces belles choses de l'âme, il faut les admirer, car elles seules sont dignes d'éloges, et remercier Dieu qui nous donne de tels exemples.

Maintenant, pendant les derniers mois de sa vie, les infirmités le condamnent à l'inaction, mais les petites choses sont faites par lui avec autant de noblesse que les grandes, et dans ses moindres actions, le caractère de la sainteté rayonne.

« Je me souviens, raconte l'une de ses nièces, que pendant le premier hiver que mon oncle passa au milieu de nous, il recueillit dans les allées du jardin un petit oignon de fleurs, le mit en pot et le transporta

dans sa chambre. Pendant plus de trois mois ce plant fut l'objet de ses soins ; il l'arrosait, le mettait à la fenêtre et le faisait rentrer chaque soir. Il lui portait tant de sollicitude, qu'un jour en lui rapportant le petit protégé, je lui dis :

« Vraiment, ce petit oignon de fleurs est si bien soigné que j'en suis presque jalouse. »

Un bon sourire épanouit son visage et il me dit :

« Ne sais-tu pas pourquoi je le soigne si bien ? »

« Non vraiment, car il est si laid, si sec qu'il ne fleurira pas. Il me semble que j'en aurais choisi un autre plus beau, et par conséquent plus digne de mes soins. »

« C'est justement parce qu'il est mal fait et souffreteux que je l'ai choisi, me répondit mon oncle ; ne sais-tu pas que j'aime ceux qui souffrent et que les déshérités de la nature ont toujours été mes préférés. ? »

En effet, Mgr Ridel s'occupa particulièrement de deux enfants du voisinage, deux petites filles pauvres qui accouraient pour le saluer du plus loin qu'elles l'apercevaient. Un jour, l'une de ces enfants tomba malade ; aussitôt que Mgr Ridel l'apprit, il dirigea sa promenade du côté de la misérable cabane, il y entra. La pauvre enfant était atteinte d'une fièvre typhoïde, et dans son délire elle demandait à aller au ciel rejoindre son petit frère. Bientôt le délire cessa et la petite malade reconnut Monseigneur. Elle fit un léger signe de tête pour le saluer, et un sourire qui disait toute sa joie effleura ses lèvres. Le pieux évêque lui toucha le front, y fit le signe de la croix et la bénit.

Bientôt la fièvre disparut, mais la pauvre enfant resta paralysée du côté droit ; ce nouveau malheur redoubla l'affection du missionnaire pour elle, et dès

lors, la petite paralytique fut la protégée de Mgr Ridel.

Chaque jour, le missionnaire essayait ses forces en faisant une promenade au bord de la mer. Grande était sa joie lorsque marchant avec moins de peine et serrant plus facilement de sa main paralysée la canne qui soutenait ses pas, il se reprenait à espérer ; alors il accélérait sa marche, s'engageait dans les sentiers raboteux de Kérino pour acquérir plus de force. Si la fatigue l'obligeait à s'arrêter, il choisissait de préférence pour se reposer, un rocher près du rivage ou un endroit élevé d'où le regard pouvait s'étendre sur le golfe du Morbihan. Et comme autrefois la vue de la Corée lui rappelait sa Bretagne, maintenant la vue de la Bretagne lui rappelait la Corée. « Oh ! que ce pays est beau ! nous disait-il souvent, ces monticules, ces bouquets d'arbres, ces villages disséminés çà et là me rappellent le Naï-Hpo ; mais la Corée me semble encore plus belle. C'est un pays que les hommes n'ont pas touché, c'est un pays vierge. » Et il recommençait des récits où la plus douce gaieté se mêlait aux détails curieux et aux graves enseignements.

Dans ses promenades il trouva moyen d'exercer cette charité si aimable qui faisait le fond de son caractère. Il avait rencontré quelques petits enfants qui gardaient leurs troupeaux près du sentier qu'il parcourait tous les jours. Il leur parlait du bon Dieu, de la sainte Vierge, et après les avoir instruits des vérités de la religion ou raconté quelque charmante histoire, il leur laissait un pieux souvenir. Ces petits enfants aimaient l'illustre évêque et ils ont dû bien pleurer en apprenant sa mort.

D'autres fois encore, les petites filles d'un orpheli-

nat voisin l'apercevaient de l'autre côté du port, elles quittaient alors les allées de la *rabine* et venaient s'agenouiller sur la rive opposée, pour recevoir la bénédiction du missionnaire. C'était un spectacle bien simple, et cependant cette bénédiction paraissait solennelle. Le missionnaire découvrait sa belle tête blanche, s'appuyait sur son bâton, d'une main tremblante bénissait ces enfants. A cette vue, les promeneurs s'arrêtaient, se découvraient et la plupart se signaient.

L'une des plus douces joies de Mgr Ridel et qui contribua beaucoup à adoucir l'amertume de son dernier exil, fut de retrouver à la tête du clergé vannetais un cœur qui lui était fraternellement dévoué. Le vénérable évêque de Vannes n'avait cessé de suivre l'apôtre de la Corée dans ses pérégrinations lointaines ; il avait pris part à toutes les joies comme à toutes les difficultés de son apostolat. Des lettres touchantes étaient venues dire au missionnaire quelle douleur la nouvelle de sa captivité avait jeté dans l'âme de celui qui l'aimait comme un frère, et quel cri d'allégresse s'en était échappé en apprenant sa délivrance.

De leur côté, les prêtres de Vannes vénéraient l'illustre évêque qui avait si vaillamment confessé son Dieu. Parmi eux, un ami des plus belles années rappelait à Mgr Ridel les saints projets, les pieuses conversations d'autrefois et aussi les charmantes excursions en barque sur le Morbihan, les courses au clocher à travers champs et landes fleuris, où l'on s'exerçait aux fatigues de l'avenir. Cet ami digne d'une pareille intimité est depuis de longues années curé-archiprêtre de la cathédrale. Les méchants l'estiment, les bons l'aiment, les pauvres le bénîssent.

Nous nous garderons bien d'oublier ici les heures

fugitives que le missionnaire venait passer au milieu des élèves du sanctuaire.

La vue des saints donne à la vertu un charme inexprimable et un attrait irrésistible. A leur contact, chacun rougit de sa misère et sent naître au fond de son cœur le désir de devenir meilleur. C'est, dans l'ordre surnaturel, comme une loi d'attraction qui attire à Dieu. Or, le vénérable évêque de la Corée était un modèle de toutes les vertus chrétiennes et apostoliques; la grâce prenait chez lui les formes les plus aimables et il se dégageait de ses paroles, de ses actes, de toute sa personne, je ne sais quoi de suave, comme un arome du ciel. Chacune de ses visites au grand séminaire était une bonne fortune, et le digne supérieur était trop expert dans les choses de l'âme, pour les laisser passer sans profit. Quel chrétien, en effet, quel aspirant au sacerdoce surtout, n'aurait senti grandir en lui le zèle des âmes, l'amour du sacrifice à la vue de ce corps affaibli, de ce tempérament autrefois robuste mais si peu ménagé et qui succombait sous le poids des travaux dont il avait été surchargé ! Déjà il ne manquait plus à cette belle figure de saint que le diadème de justice que le Seigneur allait bientôt déposer sur son front.

C'était fête au séminaire chaque fois que Mgr Ridel y apparaissait. Au moment de la récréation, la cloche appelait la communauté qui se réunissait aussitôt autour de lui ; était-ce l'heure de la classe, la chose devenait plus facile encore; le savant professeur réservant sa science pour le lendemain, repliait ses cahiers et descendait de la chaire où l'évêque le remplaçait; quant aux élèves, le dirons-nous ? ils n'éprouvaient aucun regret.

« Heureuse surprise, écrivait sur son coutumier, à la date du 4 mai 1883, le réglementaire de la maison, nous avons eu ce matin pour professeur de droit canonique, un évêque dont la vue seule cause aux maîtres et aux élèves du séminaire de Vannes un bonheur toujours nouveau. Mgr Ridel, l'apôtre de la Corée, est venu aujourd'hui réaliser les promesses qu'il nous avait déjà faites à deux reprises. Il nous a parlé de sa mission, mais dans un langage dont il a le secret; sa grâce et sa sérénité rappelaient naturellement à notre souvenir le nom de saint François de Sales. »

On a dit que les visites du missionnaire au petit séminaire de Sainte-Anne étaient presque des triomphes. M. l'abbé Nicol, notre poète vannetais, va nous montrer qu'on a dit la vérité.

« Le village de Sainte-Anne célébrait la fête de la Sainte-Enfance, la douce fête des enfants et des mères... Ce jour-là, il y avait encore quelque chose de plus touchant. Quand la foule eut rempli la nef de la basilique, le vaillant évêque de la Corée, dont tout le monde connaît les longues souffrances, vint s'asseoir au milieu des rangs pressés et dans une causerie familière, pieuse, émue, il parla de la Sainte-Enfance. Ses bienfaits, il en a vu les magnifiques résultats ; sa nécessité, il l'a constatée avec douleur, et pour plaider la cause des abandonnés, il lui suffit de raconter ce qu'il a vu... Certes, un tel homme est compétent pour parler de cette grande œuvre. »

Un chinois l'aborda un jour et lui dit : « Pourquoi viens-tu chez nous ? Tu n'a rien à faire ici. Inutile de discuter.

— J'aurais bien une chose à faire, répondit l'évêque, si je le pouvais. En passant dans vos rues, j'ai

vu de nombreux enfants abandonnés qui vont mourir. Je voudrais acheter une grande maison où je les recueillerais pour les nourrir et les élever.

— C'est beau cela, mais tu es donc bien riche ?

— Non, je suis pauvre.

— Où trouveras-tu l'argent nécessaire ?

— Les enfants de France m'en donneront.

— Ils sont riches, ces enfants ?

— Non, pour la plupart du moins, mais ils ont bon cœur.

Touchante parole ! avoir bon cœur, c'est nécessaire pour contribuer à la belle œuvre et cela suffit. Alors on se prive quelquefois, on donne quelquefois, on prie toujours.

Le soir, nouvelle réunion dans la chapelle du petit séminaire. En face de ces jeunes gens qui bientôt seront des hommes, et pour la plupart, s'il plaît à Dieu, des prêtres, Mgr Ridel a donné les plus intéressants détails sur le pauvre pays qu'il connaît si bien. Là-bas, le démon travaille avec acharnement, mais la grâce fait des merveilles. Son action sur certaines âmes est souvent, pour ainsi dire, visible : témoin cet homme, ce savant dont le vénérable évêque nous parlait, qui n'étant pas satisfait de sa doctrine, se demandait avec inquiétude : où est la vérité ? Et il alla trouver des sorciers, il étudia les livres des bonzes, il réfléchit, il voyagea sans trouver ce qu'il cherchait. Un missionnaire le lui a donné : il est heureux parce qu'il est chrétien.

Quel livre on ferait des détails que nous a prodigués le pieux missionnaire avec une complaisance toujours souriante, un charme d'expression et une piété qu'on n'oubliera pas !

Le lendemain soir, une fête tout intime réunissait

autour de Mgr Ridel les maîtres et les élèves du petit séminaire.

C'était une surprise. »

Dans la journée avaient été rapidement écrits les vers qu'on va lire. Ces vers furent composés, nous dit l'auteur, moins pour être lus que pour être chantés. Ils furent chantés avec beaucoup d'âme sur les airs de deux mélodies bretonnes, et nous croyons, malgré les craintes de notre cher poète, qu'ils seront lus aussi avec beaucoup de plaisir.

L'APOTRE

Jeune encore il partit pour les plages lointaines,
Où des âmes, dormant loin du ciel inconnu,
Attendaient l'envoyé qui briserait leurs chaînes.
Il partit, saluant le martyre entrevu.

Pour gagner au Seigneur la terre coréenne,
Déjà d'autres martyrs étaient tombés joyeux,
Semant sur leurs tombeaux la parole chrétienne,
Comme eux il travaillait, voulant mourir comme eux.

Un jour il revêtit, dans la splendeur de Rome,
L'armure que Dieu donne aux pontifes du ciel,
Et l'enfer irrité put voir comment un homme
Lutte, prie et commande au nom de l'Eternel.

Poursuivi, dénoncé, comme le divin Maître,
Il souffrit sans se plaindre et resta toujours fort,
Et le fier mandarin, qui l'admirait peut-être,
Insulta le héros qui méprisait la mort...

— D'où viens-tu ?
— Du pays qui donne les apôtres.
— Quel est son nom ?
— La France.
— Et son Dieu ?
— Jésus-Christ.
Il assez puissant pour renverser les vôtres.
— Prends garde !
— L'avenir est au culte proscrit.
— Téméraire étranger, je te hais !
— Moi, je t'aime.
— J'ai la force en mes mains.
— La faiblesse vaincra.
— Va-t'en !
— Je resterai.
— Que veux-tu donc ?
— Je sème ;
Malgré toi, dans les cœurs le bon grain germera.
— Mon royaume est à moi. Quel est ton champ ?
— Les âmes.
— Qui le rendra fécond ?
— Le glaive du bourreau.
Du corps de ses martyrs Dieu fait jaillir des flammes.
L'homme creuse une tombe, il en fait un berceau.
— Chrétien, tu vas souffrir.
— C'est le ciel qui commence.
Jette mon corps brisé dans le sillon sanglant :
Tu seras le semeur, je serai la semence,
La céleste moisson fleurira dans mon sang.
— Quoi ! tu pourrais ?
— Je puis, à force de prières,
Aux affamés du ciel donner la vérité,
— Les murs d'une prison...
— Nous en prendrons les pierres,
Pour bâtir une église au Dieu persécuté.

Et le captif priait avec un cœur de père,
Pour le peuple égaré qui le faisait mourir,
Et le sombre cachot qu'embaumait sa prière,
Ecoutait étonné les accents du martyr.

Que votre volonté soit faite,
O Dieu qui m'avez envoyé,
Vous achèverez la conquête
De la terre où j'ai travaillé.

J'aurais voulu, pour votre gloire,
Sauver des âmes par milliers...
D'autres gagneront la victoire
Sur ces bords inhospitaliers.

Bénissez ma double patrie,
La Corée où je meurs pour vous,
Et sur ma Bretagne chérie
Répandez vos dons les plus doux.

Qu'ici brille votre lumière,
Et que *là-bas*, toujours pieux,
Les Bretons, pour sauver la terre,
Gardent la foi de leurs aïeux.

O vous, rapides hirondelles,
Qui voyagez sous le ciel bleu,
Avez-vous vu dans leurs chapelles
Des apôtres grandir pour Dieu ?

Au fond de ma douce Bretagne
Il est encor des cœurs vaillants.
Que sainte Anne les accompagne,
Je les bénis, je les attends.

Gloire au ciel ! le captif a revu notre France,
Aux enfants de sainte Anne il enseigne en ce jour
Comment un cœur chrétien peut dompter la souffrance
Et conserver l'espoir quand il est plein d'amour.

O Pontife, obtenez pour nos jeunes courages,
Puisque Dieu nous appelle à défendre ses droits,
La force de combattre en dépit des orages,
La gloire de souffrir et de planter la Croix.

Plus tard... Bientôt le vent viendra gonfler nos voiles,
Et, priant pour l'apôtre, à l'ombre du saint lieu,
Nos cœurs suivront la croix brillant dans les étoiles,
Et la barque voguant à la grâce de Dieu (1).

Au mois de juin, Mgr Ridel dut, pour obéir aux ordonnances de la Faculté, prendre le chemin de Bourbon-l'Archambault. Le vénérable évêque voulut profiter de ce voyage et revoir les nombreux amis qu'il n'avait jamais cessé d'aimer de l'amour le plus vivace, malgré le temps, malgré la distance.

A Paris, à Roanne, à Nevers, partout il fut acclamé et fêté : ce fut l'expression de la joie et de la vénération. A Nantes, Mgr Le Coq alla lui-même jusqu'à la gare à la rencontre du missionnaire, lui prêta l'appui de son bras pour soutenir ses pas chancelants, et ne permit pas qu'il connût, pendant son trop rapide séjour, d'autre hospitalité que la sienne. Ce fraternel accueil, les honneurs qu'il reçut au grand séminaire, au collège Saint-Stanislas, il aimait à les rappeler comme un délicieux souvenir.

Assurément, ces témoignages de sympathie consolaient le cœur de l'apôtre, mais ne pouvaient détourner sa pensée de sa chère Corée. La Corée était sa

(1) Ces derniers vers font allusion aux armes de Mgr Ridel, qui sont : de gueules, au navire d'argent, voguant sur une mer de sinople; au chef d'azur, portant une croix d'or, accompagnée de douze étoiles de même, 6 à dextre, 6 à senestre.

patrie d'adoption, la terre promise où il voulait vivre et mourir.

« Il ne se passe guère de jour où ma pensée ne se porte vers vous, écrivait-il de Vannes à ses missionnaires. Je vous vois, je vous accompagne dans vos courses, je prends part à vos peines et à vos souffrances. Que Notre-Seigneur soit toujours votre force et votre soutien. Je ne cesse de prier ce divin Maître de vous bénir... Que je voudrais être au milieu de vous ! que la sainte volonté de Dieu soit faite ! Voilà deux ans que je suis aux prises avec cette terrible maladie qui me retient éloigné de vous. Il y a bien une amélioration dans mon état, mais si lente qu'on a peine à s'en apercevoir. Elle est cependant suffisante pour entretenir l'espoir d'un malade, qui toujours désire et attend la guérison.

Actuellement, je marche avec un bâton ; les muscles qui font mouvoir le pied n'ont pas encore repris leurs fonctions et semblent morts, de sorte que la jambe va de travers et le pied traîne. Le bras se meut difficilement, par saccades. Puissé-je profiter de tout cela pour me sanctifier. »

(Lettre du 3 décembre 1883.)

« Que la séparation me paraît longue, écrivait-il quelques jours plus tard à Mgr Blanc. Je suis venu chercher la santé, et la santé ne revient pas vite ; c'est long, très long. J'espère toujours que nous pourrons nous revoir et qu'il me sera donné de mourir en Corée. Merci, cher ami, de vos sentiments si affectueux, merci des ferventes prières que vous faites pour moi. Je voudrais pouvoir remercier tous nos chers confrères,

tous nos chrétiens ; soyez mon interprète auprès d'eux. Tous, vous travaillez avec courage, vous vous dépensez avec générosité pour le bien et la prospérité de la Mission : que Dieu soit votre récompense!

D'ici, je suis avec sollicitude la marche de vos œuvres : le collège de Séoul, nos enfants à Pinang, les diverses imprimeries en Corée et au Japon, le procès des martyrs, l'œuvre de la Sainte-Enfance, la conversion des païens, l'administration des chrétiens. Je vois chaque confrère à l'œuvre, je partage vos angoisses, comme aussi vos joies, vos consolations. Je suis en France, mais je puis dire que je suis bien plus en Corée avec vous, d'esprit et de cœur, avec vous, Monseigneur, avec nos chers confrères, MM. Coste, Deguette, Doucet, Robert, Mutel, Liouville, Poisnel et Josse.

Puissé-je être bientôt avec vous autrement que par la pensée ! Pour cela, j'observe scrupuleusement les ordonnances du docteur. Je ne dis pas encore la sainte Messe, mon bras n'est pas assez solide. Je marche, mais difficilement, et j'éprouve toujours une oppression dans la poitrine. Tout cela vous fait voir que je ne suis plus qu'un vieux débris. Si, du moins, on pouvait le réparer vaille que vaille, et le mettre en état de servir de ponton dans quelque coin de la chère Corée ! »

Voilà cette âme d'apôtre, elle ne forme plus qu'un vœu : mourir sur la terre de Corée. Cette bonté qui s'épanche sur tous, elle a son objet privilégié : ses prêtres, non seulement parce qu'ils lui appartiennent de plus près, et que, formés par elle à la vie rude de l'apostolat, ils sont, comme missionnaires, son œuvre et deux fois ses enfants, mais parce qu'elle voit en eux

ses coopérateurs dans la sublime mission de procurer la gloire de Dieu et de sauver des âmes.

Voici la dernière lettre de Mgr Ridel à sa famille d'adoption ; elle est adressée au vénéré coadjuteur de Corée, et datée du 4 avril 1884:

« Bien cher seigneur et ami, (1)

« Je vous remercie du plaisir que vous m'avez procuré par votre dernière lettre. Les nouvelles que vous m'annoncez sont aussi bonnes que possible. Tous nos confrères, en bonne santé, travaillent avec courage, chacun dans son district; la tranquillité, la paix partout, avec la perspective de la liberté. Oh! *fiat! fiat!* et *Deo gratias!*

« Pour moi, les jours s'écoulent avec la même monotonie. J'espère cependant revoir la Corée, notre chère mission. Cet espoir me soutient. Je n'ai pu encore célébrer la messe que sept ou huit fois, et avec beaucoup de difficulté.

« Je viens de recevoir de Rome une dispense qui me permet de me servir de la main gauche pour certaines cérémonies.

« Ici, dans ce long repos forcé, comme les yeux de mon cœur se tournent souvent vers vous, cher ami, vers notre pauvre Corée, où je vois tous nos confrères!

(1) Pendant que ce livre s'imprime une douloureuse nouvelle nous arrive de Corée : Mgr Blanc est mort à Séoul, le 21 février 1890. Nous n'avons pu recevoir à temps, pour les publier ici, les détails que nous avons demandés sur les derniers moments du vénérable évêque.

« Je viens de relire toutes les lettres que j'avais envoyées à ma famille, de Chang-Haï, de Tché-Fou, et surtout de Tcha-Kou, tous nos voyages sur terre et sur mer. Votre souvenir m'était encore sinon plus présent, du moins plus sensible, vous, mon compagnon, mon appui. Quand nous nous sommes quittés en 1878, ou plutôt en 1877, le 22 octobre, qui nous eût dit que c'était pour un si long temps!

« J'espère maintenant vous revoir. Mon désir est de retourner bientôt en Corée pour y vivre au milieu de mes chers missionnaires, de nos pauvres chrétiens; oui, pour y vivre et pour y mourir. Quand nous aurons la liberté, ce désir sera réalisable. En attendant, je dois employer tous les moyens que me procure l'Europe afin d'améliorer ma santé. Merci pour le généreux dévouement avec lequel vous vous efforcez de me remplacer dans la conduite de notre chère mission. Merci aussi à tous ces bons confrères qui vous secondent dans cette œuvre difficile, mais bien agréable au bon Dieu.

« J'écris peu et rarement ; mais d'esprit et de cœur je suis toujours avec vous tous ; je prie pour tous, et vous bénis bien affectueusement de loin comme je voudrais pouvoir le faire de près. Dites-le bien à ces chers confrères; dites-leur que je les aime tous comme un père aime ses enfants. Je n'ai pas besoin de me recommander à vos prières, je sais que vous ne m'oubliez pas, et je vous en témoigne ma reconnaissance.

« Adieu, mon cher Seigneur, ou plutôt au revoir. Oh! oui, au revoir! En attendant, tout à la volonté de Dieu !

« Je vous laisse dans les SS. CC. de Jésus et de

Marie, où je suis toujours votre ami et confrère tout dévoué et bien affectionné.

« † F. C., *Ev.*, *Vic. ap. de Corée.* »

Le mois suivant, le courageux évêque voulut encore tenter un dernier essai pour rétablir sa santé, bien décidé à partir quand même, car il ne pouvait plus vivre loin de sa chère mission. Le 17 mai, il écrivait de Paris à sa famille :

« Je suis toujours à peu près dans le même état, et, d'après le dire des médecins, la maladie est fixée : il n'y a plus rien à faire. L'électricité comme essai ? mais, déjà employée en Chine, elle n'a donné aucun résultat. Les eaux thermales comme consolation ?... plutôt pour prévenir une rechute que pour obtenir une guérison à laquelle ne croit pas le médecin.

« A quoi bon aller aux eaux? On m'y envoie, j'y vais. »

Pendant que le missionnaire écrivait ces lignes, on vint lui annoncer qu'on allait commencer à Lourdes une neuvaine à son intention. On lui conseilla d'y aller. Cette pensée lui sourit, et il termine ainsi sa lettre :

« Le médecin m'envoie à Bourbon. Je m'en vais à Lourdes, tout confiant en la puissance de la sainte Vierge. Foi et confiance ! Courage et patience. »

Le 23 mai 1884, il écrivait : « Ici, vous le savez, on prie, on espère, on aime, on est heureux : voilà ce que je suis, voilà ce que je fais. Je demeure chez les pères missionnaires de Lourdes ; le matin, je puis assister à deux ou trois messes, descendre deux ou trois fois à la grotte. Tous les jours je vais à la piscine. Hier, j'ai

donné, aux vêpres, une bénédiction solennelle après une instruction du mois de Marie, où le prédicateur..... »

Voici ce que Monseigneur voulait dire : le père jésuite qui prêchait le mois de Marie, avait raconté l'histoire d'un missionnaire formé par la très sainte Vierge. Il était de Nantes. — Tiens ! il s'agit d'un compatriote, se dit Monseigneur, et il prête l'oreille. — Après ses années de séminaire, il exerça quelques mois le ministère paroissial. — Tout comme moi, murmura Sa Grandeur.— Le zèle en fit bientôt un missionnaire. — Comme moi encore. — Ses supérieurs le destinèrent à la Corée.

A ces mots, il devina. « J'étais très mal à l'aise, dit-il plus tard, mais la foule ne comprit qu'à la fin, en apprenant que ce missionnaire, devenu évêque et presque martyr, allait donner sa bénédiction. »

Quand il sortit, on se pressa autour de lui : chacun tenait à baiser son anneau, sa soutane : il fallut exercer une active surveillance : on parlait de couper des morceaux de sa soutane et de sa ceinture. Mais il entra dans la piscine, et tous à genoux récitèrent le chapelet avec plus de ferveur que jamais.

Dieu, qui lui avait refusé la palme du martyre, avait décidé de lui accorder bientôt la couronne des élus, et le miracle demandé par tous ne fut pas obtenu. Le saint évêque ne s'en effraya point, malgré son vif désir d'être guéri pour retourner en Corée.

Quinze jours plus tard, il était de retour à Paris, d'où il faisait ainsi part de son pèlerinage : « De tous côtés, on a prié avec ferveur pour ma guérison ; la sainte Vierge n'a pas voulu me l'accorder. C'est pour la plus grande gloire de Dieu et mon plus grand bien.

Courage et confiance ! J'ai passé de bien beaux moments dans le pays visité par la sainte Vierge, à la basilique et à la grotte. Que de sujets d'édification, la foi, la piété des pèlerins, les grâces et les faveurs obtenues ! On n'obtient pas toujours ce qu'on demande; mais on s'en retourne toujours consolé et plein de confiance. »

Vers le milieu du mois de juin, Mgr Ridel était de retour à Vannes.

A ce moment, sa santé semblait se refaire. Hélas ! la mort, sous ces dehors trompeurs, s'avançait sourdement comme un ennemi qui se dissimule. Mais pouvait-elle surprendre l'évêque qui écrivait les réflexions suivantes :

« Etre un saint ou un damné pour l'éternité, il n'y a pas de milieu.

« Jésus-Christ est mon modèle.

« Etudier son esprit dans la méditation et faire tous ses efforts pour marcher sur les traces des saints.

« Je puis mourir à tout instant. Je mourrai bientôt; est-ce trop de consacrer ce qui me reste de vie au service de Dieu ? »

« Mon salut, l'éternité !

« Le bien des âmes que je puis sauver par une vie sainte, le bien qui en résulterait pour ma mission, pour mes missionnaires...

« La pénitence, l'expiation de mes péchés, la gloire de Dieu, la paix de ma conscience.

« Différer serait un crime, serait dangereux. Que je travaille donc tout de suite, sans relâche, à devenir un saint.

« Tous les jours se préparer à mourir, par le détachement de ce qui est terrestre. Retraite du mois avec préparation à la mort.

« Profiter de toutes les grâces, ne pas en abuser ; recueillir les bonnes aspirations en les mettant en pratique.

« En tout ce que j'entreprends, épurer les intentions et n'avoir pour but que la gloire et l'amour de Dieu, union à Dieu, d'esprit et de cœur.

« Confiance en Dieu. S'abandonner avec une confiance pleine et entière entre les bras de la Providence. Ne vouloir que ce que Dieu veut, comme il le veut ; rejeter les inquiétudes sans fondement, ne pas s'appuyer sur le secours des hommes, ni sur ses propres forces.

« Amour de Dieu, de Notre-Seigneur... S'appliquer à imiter en tout Notre-Seigneur.

« Ne pas craindre les humiliations, les souffrances, la pauvreté, les supporter avec résignation, les recevoir avec amour comme un trésor, comme des grâces de choix et s'en réjouir en Dieu.

« Dévotion au Très Saint Sacrement, aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, aux mystères de la Passion de la Croix ; dévotion à la sainte Vierge, au bon Ange, aux saints Anges, à saint Joseph, à tous les Saints.

« Pensée de l'éternité, des fins dernières. »

Nous voici arrivés aux derniers moments d'une vie innocente et sainte, d'une vie précieuse devant Dieu et toujours occupée de son service ou de celui du prochain.

La mort de Mgr Ridel fut semblable à sa vie ; douce, tranquille, pleine de soumission aux volontés de Dieu et de confiance en son infinie miséricorde. Accoutumé à mépriser le monde, et à regarder la vie présente comme un exil, il vit sans douleur la dissolution de son corps, il ne regretta rien, parce que les créa-

tures, il ne les avait jamais aimées que pour en faire à Dieu le sacrifice.

Vers le milieu du jour, le 19 juin, les souffrances devinrent subitement plus aiguës, sans altérer la sérénité du missionnaire. La récitation du chapelet était un soulagement à ses maux, et souvent cette parole de la résignation montait de son cœur à ses lèvres : « Que la volonté de Dieu soit faite. »

La nuit suivante, le mal augmenta et prit tout à coup des proportions alarmantes. Bientôt on perdit tout espoir de le sauver. Parfois les douleurs devenaient intolérables; alors le mourant levait les yeux vers le Ciel : « Mon Dieu, que je souffre ! disait-il; mon Dieu, que votre volonté soit faite ! Marie Immaculée, priez pour moi. » Telles furent les dernières paroles qui s'échappèrent de ses lèvres mourantes.

Le 20 juin, le jour de la fête du Sacré Cœur, vers 6 heures du matin, son âme prit doucement son essor pour se réunir à la source de tous les biens, au même Dieu qu'il avait aimé avec tant d'ardeur, et servi avec tant de fidélité.

Dès que cette douloureuse nouvelle se fut répandue dans la ville, le respect, la vénération de la foule se manifesta de la manière la plus touchante. De tous côtés les fidèles accoururent vénérer ses restes. Chacun voulait baiser une dernière fois son anneau, on faisait toucher à son corps des médailles et des chapelets. On ne pouvait se lasser d'admirer la sérénité de ce beau visage que la mort même avait respecté.

Les fleurs que l'on venait sans cesse jeter de toutes parts sur cette couche funèbre disparaissaient presque aussitôt, emportées comme un pieux souvenir ; on ne disait qu'un mot : c'est un saint, c'est un martyr !

Le lendemain, des amis, des prêtres, déposèrent pieusement dans le cercueil ses restes vénérés, temple précieux du Saint-Esprit. A ce moment de l'adieu suprême, ils tombèrent à genoux et leurs larmes furent les dernières qui arrosèrent ces mains glacées qui s'étaient tant de fois levées pour absoudre et pour bénir.

Les funérailles furent un triomphe. Mgr Bécel fit lui-même la levée du corps et célébra la messe, Mgr Nouvel, évêque de Quimper, présida l'absoute, et les deux évêques accompagnèrent le corps jusqu'au cimetière.

Les petites filles des écoles religieuses, les enfants des Frères, les élèves du collège Saint-François-Xavier, les élèves du grand Séminaire, les prêtres de la ville, de Sainte-Anne, ceux des paroisses voisines, le chapitre de la cathédrale formaient le plus magnifique cortège. Sur le cercueil, porté par des séminaristes, on avait placé les insignes de la dignité épiscopale, une immense couronne de roses blanches et deux palmes vertes, symbole du martyre de l'illustre défunt. Les palmes et la couronne étaient nouées par une magnifique écharpe rouge sur laquelle on lisait ces mots : Séminaire des Missions-Etrangères, Mission de Corée, Nazareth (1).

Derrière le cercueil, des séminaristes encore portaient des bouquets et des couronnes. Sur tout le parcours, les fidèles en foule se tenaient pleins de recueillement et de tristesse, et beaucoup s'agenouillaient comme pour demander au serviteur de Dieu une dernière bénédiction.

Quinze jours plus tard, M. l'abbé Mainguy prononça l'éloge funèbre de l'évêque missionnaire en présence de NN. SS. les évêques de Nantes, de Vannes,

(1) Nazareth est le nom que s'est donné l'œuvre des Partants : nommer cette œuvre, c'est dire son but et son importance.

du Cap Haïtien. L'orateur fut aussi éloquent que le meilleur ami peut l'être, quand il parle d'un ami, et les dernières paroles de son discours seront aussi les dernières de cette histoire :

« Au séminaire des Missions-Etrangères, quand on apprend qu'un missionnaire a été décapité pour la Foi, on se réunit à la chapelle, on illumine les saints autels et on chante l'hymne d'actions de grâces : *Te Deum laudamus !* Ah ! je le comprends, c'est une nouvelle gloire pour l'Eglise. Le christianisme tout entier repose sur le dogme de la Rédemption par la douleur. Le Sauveur a beaucoup souffert, sa grande œuvre a été de mourir.

« Les instruments choisis par lui feront de même : ils seront martyrs, ce sera leur gloire et leur récompense. Eh bien, l'apôtre dont nous vénérons la mémoire a été l'un de ces merveilleux instruments que Dieu fait passer à travers le monde pour le relever, le purifier, le rendre meilleur.

« Aussi nous sécherons nos larmes et nous le prierons, lui, mêlé maintenant à la glorieuse phalange des martyrs de Corée, de nous protéger et de nous bénir. Nous lui demanderons d'imiter les exemples qu'il nous a laissés, en suivant les traces d'une vie qui sera toujours un honneur pour son pays, pour la France et pour l'Eglise. »

Le 10 février 1889, en la fête de sainte Scholastique.

Epitaphe de Mgr RIDEL

ILLMS-AC-RMS-D-D-FELIX-CLARVS RIDEL
EPISCOPUS. PHILIPPOPOLITANUS
VICARIUS. APOSTOL. REGNI COREANI
DEIPARÆ. VIRGINIS. MARIÆ CULTOR EXIMIUS
IMPAVIDUS. FIDEI CONFESSOR
MARTYRII. CUPIDITATE. FLAGRANS
FAMEN. SITIM. VERBERA. VINCULA. CARCERES. EXILIUM
PRO CHRISTI NOMINE
GAUDENS. PERTULIT
NANNETES. IN. ORTU. SOCIETATEM. MISSIONUM. IN. VITA
VENETIAS. IN. MORTE
ILLUSTRAVIT
PRETIOSA. MORTE. JUSTORUM
OBIIT. XII. KAL. JUN. A. D. MDCCCLXXXIX. ANNO NAT. LIV

Certa viriliter, sustine patienter.

TRADUCTION

ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME SEIGNEUR FÉLIX-CLAIR RIDEL,
ÉVÊQUE DE PHILIPPOPOLIS,
VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA CORÉE,
SERVITEUR FERVENT DE LA VIERGE MARIE MÈRE DE DIEU,
INTRÉPIDE CONFESSEUR DE LA FOI,
PASSIONNÉMENT DÉSIREUX DU MARTYRE.
LA FAIM, LA SOIF, LES MAUVAIS TRAITEMENTS, LES FERS, LA PRISON, L'EXIL
ENDURÉS POUR LE CHRIST
FURENT UNE JOIE POUR SON CŒUR.
NANTES OU IL NAQUIT, LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS OU IL VÉCUT,
VANNES OU IL MOURUT
ONT RECUEILLI SA GLOIRE.
LA FIN PRÉCIEUSE DES JUSTES COURONNA SA VIE
LE 20 JUIN 1884, DANS LA 54e ANNÉE DE SON AGE (1).

Combats avec courage, endure avec patience (2).

(1) Cette épitaphe a été composée par M. Schliebus, recteur de Kérentrech (près Lorient).
(2) Devise de Mgr Ridel.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

PRÉFACE V

CHAPITRE PREMIER 1

Enfance de Félix Ridel. — Sa vocation. — Mort de sa mère. — Sa première communion. — Collège de Notre-Dame des Couëts. — Prédiction de M. de Courson. — Félix au grand séminaire de Nantes. — Ses vacances à Vannes. — Saint-Sulpice. — Mgr Jacquemet éprouve la vocation du futur missionnaire. — La Renaudière. — Le séminaire des Missions étrangères. — M. Ridel est destiné à la mission de Corée.

CHAPITRE II 14

Marseille. — Dernier adieu de France. — De Marseille à Alexandrie. — Séjour au Caire. — Le chemin de fer du Caire à Suez. — Sur la mer des Indes. — Hong-Kong. — Nouvelles de Rome. — Vive la France. — Un missionnaire *décoré* sans pension du Gouvernement. — De Chang-Haï à Tché-Fou. — Abordage d'une jonque chinoise. — Début dans la vie apostolique.

CHAPITRE III 27

Le roi de Corée se met sur la défensive. — M. Ridel quitte la Chine. — La barque chinoise. — La déesse Poussa. — Equipage chinois. — La barque coréenne. — Arrivée en Corée. — Accueil de Mgr Berneux. — Son palais épiscopal.

CHAPITRE IV..... 38

Population de la Corée. — Aspect du pays. — Climat. — Productions. — Les savants. — Vasselage de la Corée vis-à-vis de la Chine. — Relations avec le Japon. — Relations avec les puissances européennes. — Introduction du christianisme en Corée. — Le district de M. Ridel. — Lettre des missionnaires au Souverain Pontife.

CHAPITRE V..... 48

Le costume de deuil. — M. Ridel se rend dans son district. — Le collège Saint-Joseph. — Un intérieur coréen. — Isolement du missionnaire. — Le maître de langues. — Bacheliers coréens.

CHAPITRE VI..... 58

M. Ridel commence l'administration de son district. — Ponghuma est morte ! — Dévouement du missionnaire. — Le Nai-Hpo. — Des païens en Bretagne ! — Un esculape coréen. — Un orage au village de Tsin-Pat. — Appréhension des Coréens. — Un trait d'union entre la Corée et la Bretagne.

CHAPITRE VII..... 71

Changement de gouvernement en Corée. — Situation des missionnaires. — Entrée à Séoul. — Une première communion en Corée. — Journal du missionnaire. — M. Ridel dangereusement malade.

CHAPITRE VIII..... 81

Sanglante persécution. — Arrestation et mort de Mgr Berneux, de Mgr Daveluy et de sept missionnaires. — André Ni. — Dangers courus par M. Ridel. — Cachette dans une chaumière coréenne. — Enfants qui se préparent au martyre. — Adieux d'André à sa famille. — M. Ridel rejoint M. Féron. — Quand on a peur des hommes, on n'a pas peur des tigres. — Le passage de l'orge. — M. Calais.

CHAPITRE IX..... 102

M. Ridel reçoit l'ordre de retourner en Chine. — Dangers du départ. — L'équipage coréen. — La jonque coréenne. — Arrivée à Tché-Fou. — Etonnement des Coréens. — M. Ridel fait part à l'amiral Roze du massacre des missionnaires.

CHAPITRE X..... 110

Expédition française en Corée. — Pour la première fois on y célèbre la messe librement. — Aspect des environs de Séoul. — Le récit officiel. — La vérité. — Résultats de l'expédition. — M. Ridel s'éloigne une seconde fois de sa mission. — La nouvelle des derniers événements de Corée parvient aux Missions-Etrangères.

CHAPITRE XI..... 126

M. Ridel à Chang-Haï. — Souvenirs et espérance. — Travaux du missionnaire dans son exil. — Voyage au Japon. — Nagasaki. — Retour à Chang-Haï. — Les Coréens se construisent des bateaux à vapeur.

CHAPITRE XII..... 138

Tentative de retour en Corée. — M. Ridel supérieur de la mission. — Le poste de N.-D. des Neiges. — Voyage de N.-D. des Neiges à Tché-Fou. — M. Ridel s'embarque pour la Corée. — Insuccès de l'expédition. — M. Ridel est nommé vicaire apostolique de Corée.

LIVRE SECOND

CHAPITRE PREMIER..... 155

Accueil de Pie IX. — Sacre de Mgr Ridel. — Séjour à Rome. — Définition du dogme de l'infaillibilité. — Retour en Bretagne. — Séjour à Vannes.

CHAPITRE II..... 164

Nouveaux adieux. — En vue d'Ismaïla. — Ceylan. — Le cap des Diamants. — Saïgon. — Les Paracels. — Coréens naufragés à Chang-Haï. — Vaisseaux américains sur les côtes de la Corée.

CHAPITRE III..... 174

Mgr Ridel à Tché-Fou ; retour à Chang-Haï. — Journal du missionnaire.

CHAPITRE IV..... 184

Retour des Coréens dans leur patrie. — Leurs adieux. — Travaux de Mgr Ridel à Chang-Haï. — Départ pour Notre-Dame des Neiges. — Le cabriolet de Mgr Verroles, arrivée triomphale. — Coup d'œil sur la Vallée-Fourchue.

CHAPITRE V..... 190

Voyage de Mgr Ridel à Pékin. — M. de Geofroy et les ministres chinois. — Retour en Mandchourie. — Des brigands envahissent Notre-Dame des Neiges, Mgr Ridel les met en fuite. — Nouvelles de la mission de Corée.

CHAPITRE VI..... 201

Grave décision. — Prudente hésitation de l'évêque de Corée. — Son projet est approuvé à Paris et à Rome. — Mort de M. Martineau. — Lettre à un ami. — Mgr Ridel annonce à sa famille son retour dans sa mission. — Première tentative. — Seconde expédition. — MM. Blanc et Deguette pénètrent en Corée.

CHAPITRE VII..... 217

Rapports de Mgr Ridel avec M. Brenier de Montmorand, ministre de France à Pékin. — Réponse de Pie IX. — La tactique des missionnaires. — Etat de la mission de Corée. — Mgr Ridel aborde heureusement dans sa mission. — Lettre à un ami.

CHAPITRE VIII..... 232

Mgr Ridel établit sa résidence à Séoul. — Arrestation des courriers à la frontière. — L'évêque est découvert et jeté en prison. — Premier interrogatoire. — Le prisonnier mis aux ceps.

CHAPITRE IX..... 245

Les satellites. — Les tortures. — Bulles de savon. — Fêtes du premier de l'an chinois à Séoul. — Manière de corriger les soldats coréens. — Les geôliers. — Les bourreaux. — Régime des prisons.

CHAPITRE X..... 257

Second interrogatoire de Mgr Ridel. — Mgr Ridel dans la prison des voleurs. — La solennité de Pâques. — Un jeune chrétien prisonnier volontaire pour Jésus-Christ. — La prison est un long martyre. — Anniversaire du sacre de Mgr Ridel.

CHAPITRE XI..... 271

Délivrance de Mgr Ridel. — Départ pour la Chine. — Le cortège du missionnaire. — L'Européen ne veut pas qu'on frappe le peuple. — Syong-to. — Passage dangereux. — La mitre de l'évêque. — Un bon vieillard. — Arrivée à N.-D. des Neiges.

CHAPITRE XII..... 281

Démarches des gouvernements chinois et japonais pour la délivrance de Mgr Ridel. — Nouvelles difficultés. — Prudence de Mgr Ridel. — Voyage au Japon. — Bienveillant accueil du gouvernement japonais.

CHAPITRE XIII..... 293

Coup d'œil sur les derniers événements de la Corée. — Captivité de M. Deguette. — Sentiments du roi et de la reine de Corée. — Les diplomates font toujours de la diplomatie. — Difficultés douloureuses pour Mgr Ridel. — Il y a du diable là-dessous. — M. Blanc et ses confrères ne veulent pas abandonner leurs chrétiens. — Lettre de Mgr Ridel au cardinal Siméoni.

CHAPITRE XIV..... 309

Mgr Ridel encourage et dirige les missionnaires restés en Corée. — L'œuvre du secours aux captifs. — Création du collège *des Vieux*. — M. Blanc demande du renfort. — Mort du P. Richard. — Départ de MM. Mutel et Liouville pour la Corée. — Tribunal ecclésiastique en Corée. — Mgr Ridel professeur de huitième.

CHAPITRE XV..... 320

Le dictionnaire coréen-français. — La grammaire coréenne. — Mgr Ridel défend aux Anglais et aux Allemands de traduire ses ouvrages. — Nouvelles de la mission.

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE PREMIER..... 329

Les premières atteintes de la maladie. — Premier séjour au Sanatorium de Hong-Kong. — Voyage au Japon. — Attaque d'apoplexie. — L'extrême-onction. — Retour à Hong-kong. — Mgr Blanc nommé coadjuteur. — Départ pour la France. — L'équipage du *Natal*.

CHAPITRE II..... 341

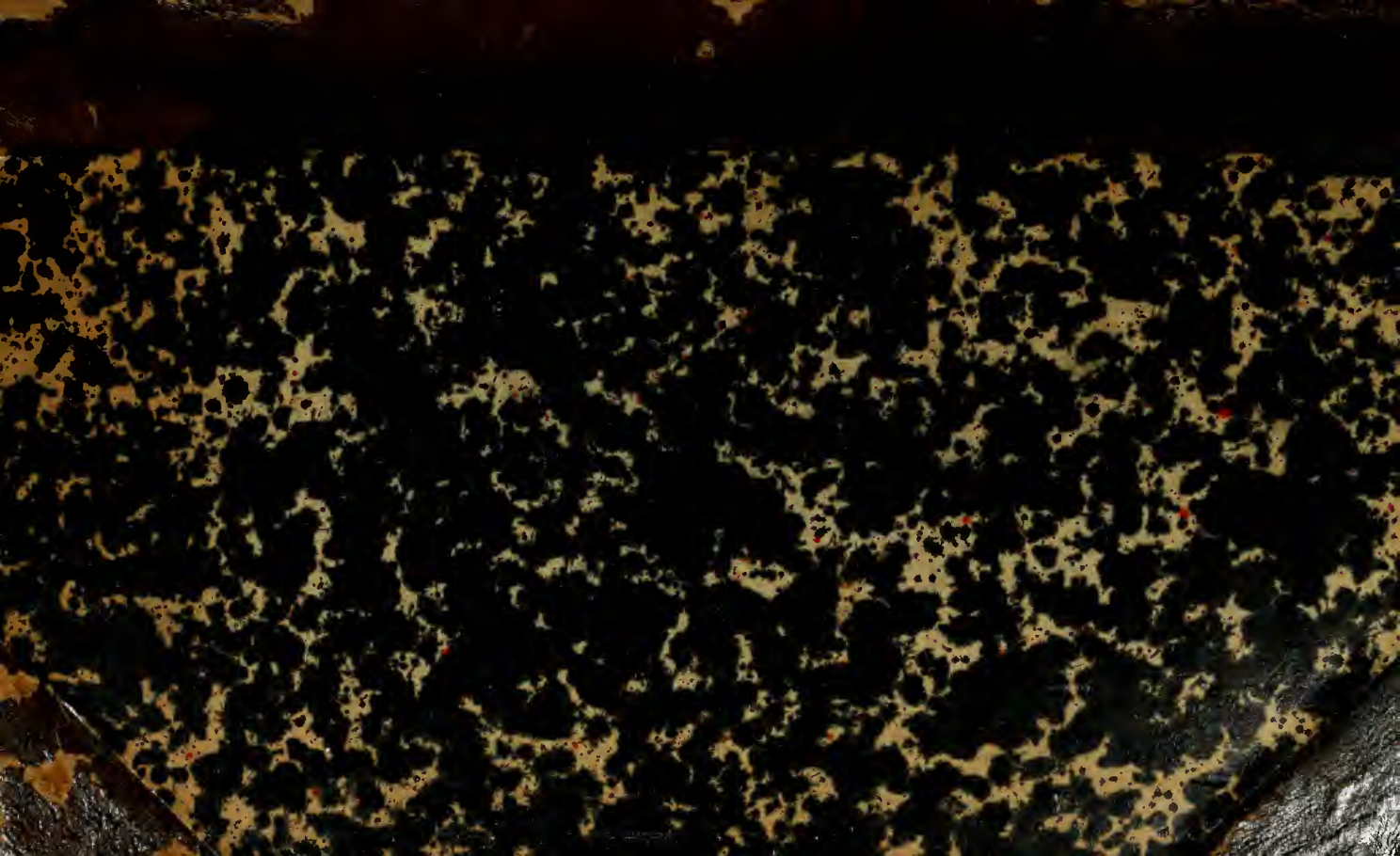
La Corée entre en relation avec les peuples de l'Occident. — Troubles à l'intérieur. — Attaque de l'ambassade japonaise. — Exigences du gouvernement japonais. — Proclamation du roi de Corée. — Mgr Ridel arrive à Marseille. — Séjour à Balaruc. — Pèlerinage à Lourdes. — Arrivée à Vannes.

CHAPITRE III..... 349

Séjour à Vannes. — Affection de Mgr Ridel pour les pauvres. — Le clergé vannétais. — Visites au grand séminaire de Vannes. — Au petit séminaire de Sainte-Anne. — Accueil de Mgr Le Coq à Nantes. — Dernières lettres. — Pèlerinage à Lourdes. — Pieuses sentences. — Derniers moments de Mgr Ridel. — Sa mort. — Ses funérailles. — Eloge funèbre.

Lyon. Imprimerie E. Vitte, rue Condé, 30.

TERRITOIRE RUSSE
Mougden
Nioutchouang
MANDCHOURIE
Ing-tse
Tcha-Koou ou N.D des Neiges
Ya-lou-kiang fl.
HPYENG - AN - TO
HAM - KIENG - TO
PÉKING
Pei-ho R.
tien-tsin
LEAO - TONG
Tsouang-Hoa
Fou-mien
Tsui-tjyou
Ouen-San
I Hai yan tao
KANG - OUEN - TO
HOANG - HAI - TO
Detr. de Pe-tché-li
I. Tchyo-to
I. Merin-to
Hai tjyou
Kai-syeng
Kyeng Seoul
Kang-ko
Ouen-tjyou
In-tchyen
Tché-fou
Chan-tong
MER JAUNE
KAI-HPO
TCHYONG-TCHYENG-TO
Kong-tjyou
TCHYEN - LA - TO
Tjyan-tjyou
Tai kou
KIENG - SANG - TO
Fou-San
Tai-ma-to.
JAPON
I. Quelpaert
Nagasaki
EMPIRE CHINOIS
Chang-hai

BX 4705 .R49 P5 1890 SMC
Piacentini, Arthur.
Mgr Ridel, èveque de
Philippolis, vicaire apostol
47234994

BQX
3416
R54
P57